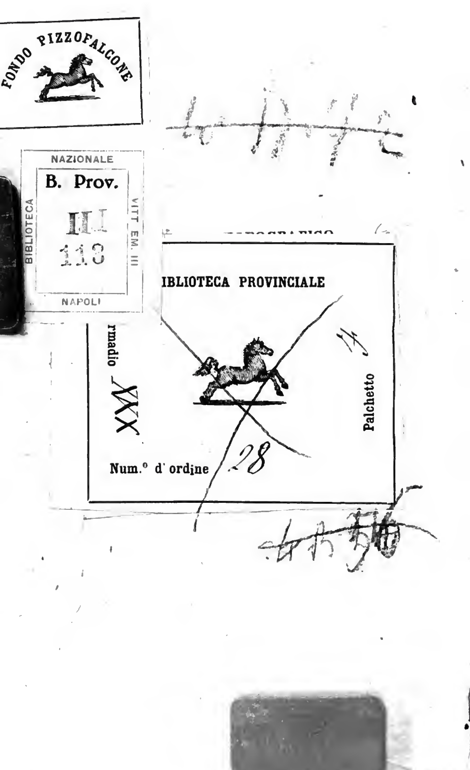




FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
III
113
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
IBLIOTECA PROVINCIALE
rmadio XXX
Palchetto
Num.° d' ordine 28

MEMOIRES

SUR

LE RÈGNE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE 7 ANS.

SECONDE PARTIE.

1789.



HISTOIRE
DE LA
GUERRE DE SEPT ANS.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XIV.

Campagne de 1761.

LES ſentimens pacifiques que montraient avec tant d'oſtentation les deux cours impériales, ne les empêchèrent pas de hâter, avec une très-grande ardeur, les préparatifs pour la campagne prochaine. Elles ſe propoſaient de faire les plus grands efforts, & de mettre tout en œuvre pour réduire le roi de Pruſſe à l'extrémité. Le maréchal Daun prit le commandement de l'armée impériale en Saxe, & celle de Siléſie fut confiée à M. Laudon. Ce général vint le 6 avril ſe camper à Seitendorf vis-à-vis de M. Goltz, qui avait poſté ſes troupes à Kuzendorf. Les avantages que le roi avait eus dans la dernière campagne contre les Autrichiens, n'avaient pas été aſſez importans pour que la balance penchât tout à fait de ſon côté. L'impératrice avait recruté ſes troupes durant l'hiver, & l'armée ruſſe, qu'elle avait à ſa diſpoſition, lui donnait toujours l'avantage du nombre, & la facilité de ſe procurer des diverſions réelles, lorſqu'elle les

jugeait convenables. Outre ce fecours, elle avait encore celui des troupes de l'Empire & de l'armée fuédoife. Alexandre, avec moins de monde & d'alliés, bouleverfa l'empire de Perfe.

Voici les différens projets que les puiffances belligérantes formèrent pour cette campagne. La France réfolut d'agir avec deux armées contre le prince Ferdinand; celle du bas Rhin, aux ordres de M. de Soubife, devait s'emparer de Munfter; & celle du Mein, que commandait M. de Broglio, devait pénétrer par Gœttingue dans l'électorat de Hanovre. M. Laudon était deftiné, par la cour de Vienne, à faire une guerre de fiéges en Siléfie, où il devait être appuyé par les Ruffes. Ceux-ci voulaient porter leurs forces principales fur la Warte, où ils avaient choifi Pofen pour leur pofition centrale; de-là M. de Butturlin devait agir en Siléfie, felon qu'il en conviendrait avec les généraux autrichiens, tandis que M. de Romanzow, avec un gros détachement foutenu des flottes ruffe & fuédoife, affiégerait Colberg. Le maréchal Daun fe réferva pour les coups décififs. Son armée était comme le magafin d'où devaient partir les renforts vers les endroits qui en auraient befoin. Il détacha effectivement M. d'Odonel avec 16,000 hommes pour Zittau, d'où ce général fe trouvait également à portée de la Saxe & de la Siléfie.

Du côté du roi & de fes alliés, il était impoffible de prendre des mefures fuffifantes pour s'oppofer folidement aux deffeins & aux efforts de cette multitude d'ennemis. Voici cependant en gros les arrangemens dont on convint. Le prince Ferdinand chargea le prince héréditaire du foin de couvrir le pays de Munfter contre les attaques de M. de Soubife, & lui-même il prit pour point capital Pader-

born, où il se trouvait à portée de soutenir le prince héréditaire, ou bien de prendre à revers M. de Broglio, si ce maréchal hasardait de passer le Wéser & s'aventurait dans l'électorat de Hanovre. Le roi confia l'armée de Saxe au prince son frère & lui recommanda d'observer le maréchal Daun, & dans le cas où ce maréchal prendrait le chemin de la Silésie, de le suivre avec une partie de ses troupes, en laissant M. de Hulsen à Meissen avec un détachement, pour qu'il se soutînt en Saxe autant que les conjonctures le permettraient. Le roi se réserva la défense de la Silésie; il choisit M. de Goltz pour couvrir Glogau avec un corps de 12,000 hommes. Le prince de Wirtemberg, qui avait hiverné dans le Mecklenbourg, fut destiné, avec les troupes qu'il commandait, à couvrir la ville de Colberg; & l'on fit travailler avec diligence au camp retranché qu'il devait occuper autour de cette place. L'on prévoyait que si les Russes manquaient ce siége, ils pourraient se porter ou sur la Marche électorale, où vers la Silésie. Dans le premier cas, il fut arrêté que le prince de Wirtemberg & M. de Goltz se joindraient à Francfort pour couvrir Berlin, où, des deux grandes armées prussiennes, la moins occupée leur enverrait des secours; & dans le second cas, M. de Goltz avait des instructions pour couvrir Glogau ou Breslau, selon que l'une de ces deux villes se trouverait en avoir le plus de besoin.

On commença d'abord par rassembler les troupes dans les lieux de leur destination. Le roi se mit en marche le 4 de mai; le même jour il passa l'Elbe à Hirschstein, & il arriva le 10 à Lœwenberg, sans avoir trouvé d'obstacle sur la route. A l'approche des Prussiens, M. de Laudon abandonna son camp de Seitendorf, se retira en Bohême, & se retrancha à

Hauptmannsdorf proche de Braunau ; il garnit outre cela les postes de Silberberg & de Wartha de troupes suffisantes pour défendre ces deux gorges, qui mènent dans le comté de Glatz. Le roi choisit sa position auprès de Kunzendorf ; sa droite occupait le Zeiskenberg & Furstenstein, sa gauche s'étendait sur le plateau de Bernsdorf. Outre cela M. de Bulow fut posté à Nimptsch avec un corps de cavalerie, pour conserver une libre communication avec Neisse. M. de Goltz partit en même temps avec un détachement de 10,000 hommes pour Glogau, d'où il détacha M. de Thadden avec 4 bataillons, pour se joindre au prince de Wirtemberg, qui occupait déjà son camp retranché proche de Colberg. Pendant que ces préparatifs se fesaient en Silésie, ainsi qu'en Poméranie & en Saxe, les Autrichiens & les Russes délibéraient ensemble. Ils eurent de la peine à s'accorder, & changèrent à différentes reprises le plan de leurs opérations ; ils convinrent enfin que M. de Romanzow assiégerait Colberg, & que M. Butturlin marcherait droit à Breslau. Sur ces entrefaites M. de Goltz tomba malade, & fut emporté en peu de jours par une fièvre inflammatoire. M. de Ziethen, qui le remplaça, fut chargé d'un projet d'expédition en Pologne, qu'on avait déjà deux fois vainement essayé d'exécuter, & qui encore manqua ; c'était d'entreprendre sur une des colonnes russes dans leur marche, & dans le temps où elles étaient trop séparées pour se joindre promptement. L'une se dirigeait sur Schneidemuhle, l'autre sur Schwérin, & la troisième sur Posen. M. de Ziethen s'avança à Fraustadt, où il battit un corps de Cosaques ; mais il n'osa passer outre, les trois divisions russes s'étant déjà réunies à Posen depuis deux jours. M. de Butturlin se mit ensuite en marche ; il traversa le pala-

tinat de Posnanie à petites journées, & poursuivit lentement son chemin, en s'approchant toutefois de la Silésie du côté de Militsch, ce qui indiquait ses desseins sur Breslau. M. de Ziethen le côtoya en dirigeant sa marche sur Trachenberg. Dès que les Russes se mirent en mouvement, M. d'Odonel quitta la Lusace & vint joindre l'armée de M. de Laudon.

La position que le roi avait prise dans les montagnes de la Silésie, n'était que précaire. Il couvrait le plat pays contre les incursions de l'ennemi, autant que les circonstances le permettaient; mais depuis que M. de Butturlin prenait le chemin de Militsch, il allait avoir incessamment à dos une armée considérable, ayant déjà les Autrichiens devant lui. Il fallut quitter les montagnes, & placer l'armée de façon que, n'étant attachée à aucune défense particulière, elle pût se porter promptement où il serait nécessaire pour prévenir les ennemis. Le camp de Pulzen était le plus convenable à ce projet; le roi le fit occuper par l'armée, & se proposa de tenir, autant qu'il le pourrait, la ligne du milieu entre l'armée des Autrichiens & celle des Russes, pour s'opposer à leur jonction; il prit aussi la résolution de se battre contre les Autrichiens, s'il s'en présentait une occasion favorable; mais de se tenir d'ailleurs scrupuleusement sur la défensive avec les Russes, par la raison que s'il remportait une victoire contre les Autrichiens, les Russes se retireraient d'eux-mêmes, & que s'il avait le même avantage contre les Russes, cela n'empêcherait pas M. de Laudon de continuer les opérations de sa campagne. Les Autrichiens sont les ennemis naturels & irréconciliables des Prussiens, au lieu que des conjonctures avaient rendu les Russes tels, & que quelque changement ou quelque révolution pouvait les ren-

dre amis, ou alliés même; pour être de bonne foi, ajoutons à ces considérations, que l'armée prussienne ne se trouvait pas en état de se battre tous les jours, & que le roi était obligé de ménager les efforts de ses troupes pour les momens les plus importans & les plus décisifs.

Il n'y avait que peu de jours que le roi était au camp de Pulzen, lorsque M. Laudon déboucha le 21 Juillet des montagnes vis-à-vis des Prussiens, par la gorge de Steinkunzendorf. Cette manœuvre malhabile découvrit tous ses desseins, & il semblait déclarer ouvertement qu'il en voulait à la forteresse de Neisse. L'armée du roi partit dès le lendemain & occupa les hauteurs de Siegroth; & comme on avait vu que les Autrichiens prenaient le chemin de Franckenstein, on résolut, pour les prévenir, de gagner avant eux les hauteurs de Munsterberg. En fesant cette marche, on trouva le lendemain M. Brentano posté entre Franckenstein & Henrichau, d'où il avait jeté quelques pandours dans Munsterberg. Les volontaires de Courbière & les grenadiers de Nimschewsky forcèrent la ville, & M. de Brentano ayant été exposé à une canonnade assez vive, se retira à quelque distance du poste qu'il avait occupé M. de Mœring, qu'on poussa sur les hauteurs de Nossen avec son régiment, y prit tout le campement de M. de Laudon, qui n'était couvert que par 300 housards. En postant l'infanterie sur ces hauteurs, le roi découvrit, du côté de Franckenstein, l'armée autrichienne, qui par des tours & retours, & des manœuvres incertaines, donnait assez à connaître que ses desseins étaient dérangés. L'intention de M. de Laudon avait été effectivement de prendre ce camp, pour couper le roi de Neisse, & de se poster ensuite sur les hau-

teurs de Voitz, de Giesmansdorf & de Neudorf; ce qui aurait formé l'investissement de cette place de ce côté-ci de la riviere, tandis que les Russes, passant l'Oder à Oppeln, seraient venus la resserrer du côté de la haute Silesie, depuis Billau jusqu'à la Carclau. L'armée du roi ne s'arrêta que peu de temps à Nossen; elle poussa encore ce jour-là jusqu'à Carlowitz, & le lendemain elle se déploya sur cette suite de collines qui prend d'Ottmachau par Giesmansdorf, & qui va jusqu'à Schilde. M. de Laudon, dérouté dans ses projets, se campa le 23 à Ober-Pomsdorf. Soit inquiétude naturelle, soit habitude de commander des détachemens, il changea six fois de position en huit jours, sans qu'il fût possible d'en donner une raison valable.

Les Russes avançaient cependant sur Wartenberg, d'où ils s'étendirent bientôt jusqu'à Namslau. M. de Ziethen, qui les observait, s'approcha d'abord de Breslau, & ensuite il vint pour couvrir Brieg. Peu après son départ de Breslau, le fauxbourg polonais de cette ville fut insulté par les Russes; ce qui obligea le roi de détacher M. de Knobloch avec 10 bataillons & autant d'escadrons. Pour l'armée autrichienne, elle continuait d'être dans une perpétuelle agitation; après avoir passé & repassé la Neisse, elle se campa au village de Baumgarten, proche de Wartha. Le roi saisit ce moment, passa la Neisse, & prit sa position à Oppersdorf, d'où il partit avec un détachement pour Neustadt. M. Bethlem y campait avec 6,000 Autrichiens, & l'on soupçonnait que M. Laudon voulait l'envoyer du côté d'Oppeln, afin de prêter secours au maréchal Butturlin, qui, à ce qu'on croyait, se proposait d'y passer l'Oder, pour se joindre à l'armée autrichienne. L'avant-garde du roi, qui consistait en housards, donna sur un régiment

des ennemis, qu'elle replia & poursuivit jusques sous les canons de Hennersdorf, où les Autrichiens avaient construits des redoutes. M. de Ziethen avait passé l'Oder à Brieg & la Neisse à Schurgast; il arriva alors de Steinau & tourna le flanc droit de M. de Bethlem, qui, se retirant en hâte à Jægerndorf, fut poursuivi par M. de Lossow, & poussé de Jægerndorf par Troppau au-delà de la Mora en Moravie. L'ennemi perdit, au choc de Neustadt & dans sa retraite, 4 à 500 hommes. Après avoir ainsi éloigné M. Bethlem, M. de Ziethen s'établit à Schnellwalde, & le roi revint à son armée, dont la gauche touchait presque au détachement de M. de Ziethen, & dont la droite s'étendait sur les hauteurs devant Oppersdorf. Après cette expédition, la jonction des ennemis étant rendue plus difficile en haute Silésie, il n'y avait guère d'apparence que M. Butturlin persévérât dans le dessein de passer l'Oder à Oppeln. Les mouvemens de l'armée du roi mirent celle des Autrichiens dans une nouvelle agitation. M. Laudon se campa à Weidenau, le lendemain à Johannsberg, où il se déplut bientôt; enfin il repassa la Neisse & s'arrêta aux environs de Camenz. Durant ces différentes marches & contremarches, les Russes s'étendaient sur l'autre bord de l'Oder; ils pillaient & dévastaient le pays; on avait des nouvelles des cruautés qu'ils commettaient. D'ailleurs leurs manœuvres étaient couvertes de tant d'obscurité, qu'il était impossible de pénétrer, si leur véritable dessein était de passer l'Oder dans la haute Silésie ou du côté d'Ohlau, ou s'ils voulaient faire quelques siéges, en un mot, quelle était l'entreprise qu'ils méditaient. Comme on ne pouvait compter sur rien avec certitude, le roi trouva convenable en août de se préparer à tout événement, & d'envoyer un corps en-

tre Breslau & Brieg, à portée de secourir celle de ces places qui en aurait besoin, & en même temps d'observer l'Oder. M. de Knobloch partit dans cette intention pour Grotkau, d'où il pouvait, en peu d'heures, arriver au secours de ces deux villes, & même, s'il le fallait, rejoindre l'armée du roi.

Les Russes s'étaient avancés à Hundsfeld, qui n'est qu'à un mille de Breslau, & comme ce mouvement marquait qu'ils ne pensaient plus à passer l'Oder dans la haute Silésie, l'armée du roi & le corps de M. de Ziethen repassèrent la Neisse, & arrivèrent le lendemain par une marche forcée à Strehlen, pour se trouver toujours au centre des deux armées ennemies, & empêcher leur jonction autant qu'il y aurait moyen de s'y opposer. On avait flatté M. Butturlin que, par le moyen de 4,000 prisonniers autrichiens qui se trouvaient à Breslau, on surprendrait une des portes de la ville, & que si les Russes attaquaient en même-temps le faubourg polonais, qui est au-delà de l'Oder, ils pourraient s'emparer de cette capitale par un coup de main. M. de Czernichef se chargea de cette entreprise; avec quelques troupes il entra dans ce faubourg, qui est ouvert; mais M. de Tauenzien, gouverneur de la place, avait pris de si justes mesures, qu'il contint les prisonniers, & qu'il repoussa les Russes. M. de Knobloch vola à son secours. Ces deux généraux firent une sortie vigoureuse sur l'ennemi, & achevèrent de le déloger du reste de ce faubourg dont il était encore en possession. Le roi ne se contenta point des précautions qu'il avait prises; par surabondance, il fit partir M. de Platen avec 11 bataillons & 15 escadrons pour Rothensirben, d'où il pouvait porter son attention sur Breslau & sur l'Oder, aller au secours de M. Tauenzien, ou donner des

nouvelles de l'endroit où les Russes feraient des préparatifs pour passer ce fleuve.

Sur ces entrefaites, les partis du roi lui apprirent que l'armée autrichienne s'était campée à Kunzendorf, & que les Russes avaient abandonné les environs de Breslau ; sur quoi l'armée quitta sa position de Strehlen, & arriva par une marche forcée au-delà du Schweidnitzer-Waffer & de Canth, où elle fut jointe par MM. de Platen & de Knobloch. Le lendemain le roi changea la position de l'armée & la fit camper à Moys. Des bruits confus se répandirent dans ce camp au sujet des Russes, qu'on disait avoir passé l'Oder du côté d'Auras. Les uns assuraient que ce n'étaient que des cosaques, d'autres parlaient d'un détachement de l'armée, & quelques-uns prétendaient même que M. de Butturlin y était avec toute l'armée. Comme cette nouvelle était de la plus grande importance, on mit tout en œuvre pour s'en éclaircir. M. de Schmettau fut détaché à Neumarck, d'où il chassa une troupe de cosaques & leur fit quelques prisonniers ; & M. de Mœllendorf, envoyé faire une reconnaissance à un village nommé Rock, en chassa de même un détachement d'ennemis ; mais on tira peu de lumière des prisonniers qu'ils amenèrent au camp, parce qu'ils avaient passé l'Oder à la nage depuis trois jours, & que s'occupant à piller, ils ne s'étaient pas même informés de ce qu'étaient devenus M. de Butturlin & son armée. Un mouvement que M. Laudon fit sur Striegau, occasionna celui de l'armée du roi pour occuper la colline de Leipe avec la droite, & Eisdorf avec la gauche. Mais comme la question restait toujours à résoudre, si les Russes avaient passé l'Oder ou non, il fallut, pour se procurer des nouvelles positives, détacher un corps assez fort pour se faire

jour, pouſſer en avant, & s'aſſurer, par l'inſpection des lieux, de la vérité du fait. Le roi envoya dans cette vue M. de Platen avec 40 eſcadrons & 10 bataillons; il fut chargé de reconnaître du côté de Parchwitz. Le roi ſe rendit au régiment de Ziethen, qui campait à l'extrémité de la droite, pour conduire M. de Platen des yeux, & juger s'il avait beſoin d'être ſoutenu, s'il fallait le retirer, ou quelle meſure il ſerait à propos de prendre; mais à peine s'y fut-il rendu, qu'une nuée de 3 à 4,000 coſaques fondit ſur le régiment de Ziethen, avec ces cris & ces clameurs qu'ils ont coutume de pouſſer en attaquant. L'on envoya en hâte à l'armée pour faire avancer les premiers régimens qui campaient à la droite; & en attendant qu'ils arrivaſſent, on ſe mit en devoir de ſe défendre. Les eſcadrons ſe partagèrent en deux, pour mieux garnir leur front & couvrir leurs flancs; devant chaque troupe on fit avancer un bas-officier avec 10 houſards, qui avaient ordre de demeurer ſerrés & immobiles, & de ne ſe défendre qu'à coups de carabine en eſcarmouchant; auſſi-tôt que les coſaques feſaient mine de fondre ſur ces petites troupes détachées, les eſcadrons qui étaient derrière elles, les ſoutenaient le ſabre à la main, ſans cependant s'engager. Cette eſcarmouche dura une heure & demie; mais auſſi-tôt que les coſaques apperçurent de loin le ſecours qui avançait, ils prirent la fuite avec précipitation, & ſe retirèrent du côté de Gros-Wandris. Quiconque fait bonne contenance vis-à-vis des coſaques, n'a pas de grands riſques à courir; car le régiment de Ziethen, bien inférieur en nombre, ſe ſoutint ſeul contre eux, ſans qu'il y eût un houſard de pris ou de bleſſé. A peine le ſecours de l'armée eût-il joint le roi, qu'on apperçut dans les plaines de Jauer 40 eſcadrons

autrichiens, qui au grand trot s'avançaient vers Wahlstadt. M. de Platen, de son côté, avait poussé les Russes au-delà de Gros-Wandris: le roi l'avait fait suivre par M. de Ziethen avec 6 bataillons & 10 escadrons pour le soutenir, & il le suivit enfin lui-même. Aussi-tôt que les troupes furent sur la hauteur de Wurgen, on apperçut la tête de la cavalerie autrichienne qui débouchait du côté de Wahlstadt. Elle fut accueillie par une bonne volée de canons, & incontinent après M. de Reitzenstein l'attaquant vivement avec les dragons de Finck & deux escadrons de Czetteritz, deux charges consécutives la culbutèrent dans le défilé dont elle sortait, & l'on fit trois cents prisonniers. Elle s'enfuit à Jauer à la débandade, & un seul régiment joignit M. de Butturlin, parce qu'il avait passé le premier. Le hasard fit que les cosaques mêmes aidèrent à battre les Autrichiens dans cette occasion. Les dragons autrichiens, qui avaient eu la tête de la colonne, étaient habillés de bleu; les Russes les prirent pour des Prussiens, & tandis que M. de Reitzenstein les attaquait, les cosaques les prirent en flanc. Notre cavalerie, victorieuse des Autrichiens, poussa les Russes à leur tour jusques sous le camp où M. de Butturlin s'était retranché. Son armée occupait le terrein depuis le village de Koschwitz jusqu'à celui de Kunzendorf; elle avait passé l'Oder à Leubus, & avait travaillé avec beaucoup de diligence à se fortifier dans ce poste.

Les raisons que le roi avait de ne point attaquer les Russes, étaient toujours les mêmes. Leur armée se trouvait postée de façon, que ce n'aurait été qu'en sacrifiant beaucoup de monde qu'on aurait pu la forcer dans ce terrain avantageux, & nous n'avions pas du monde de trop. Ce qui avait suivi le roi sesait

en tout 24 bataillons & 58 escadrons, parce que le gros était demeuré avec le margrave Charles au camp de Leipe, pour conserver le dos libre aux troupes du roi, & pour veiller en même temps de plus près aux mouvemens des Autrichiens. Cependant les distances n'étaient pas si considérables, que ces deux corps ne pussent se joindre en moins de deux heures. M. Laudon était trop éloigné de Leipe pour attaquer le margrave à l'improviste; quoi qu'il arrivât, celui-ci avait le temps d'avertir, & d'attendre des secours. Pour les Russes, leur lenteur permettait au roi, en cas de nécessité, d'attirer à lui le margrave Charles. Sa Majesté prit son camp entre Klein-Wandris & Wahlstadt; elle le fit retrancher avec soin, pour ne point être pris au dépourvu, & l'on rétablit une vieille redoute au Wurgenteich, pour assurer par-là d'autant mieux la communication des deux armées prussiennes. Le lendemain un nouveau camp se présenta derrière Jauer. Il ne suffisait pas de savoir que c'étaient des Autrichiens; il fallait pénétrer dans quelle vue ce corps s'était tourné de ce côté-là. Pour cet effet on déguisa en cosaques un officier & trois housards qui savaient un peu de russe, & ils se glissèrent de grand matin dans le camp de Jauer, sous prétexte que, faute de connaître les chemins, ils s'étaient égarés en allant à la découverte. L'officier autrichien, qui était de garde, leur fit toutes sortes de civilités, & leur dit qu'ils étaient d'un détachement de 6,000 hommes sous les ordres de M. Brentano, commandés pour couvrir l'artillerie autrichienne que M. Laudon avait fait avancer dans cet endroit, pour l'avoir plus à sa portée au cas que les Prussiens attaquassent les Russes, & qu'aussi-tôt les Autrichiens s'en mêleraient; de sorte que le roi de Prusse, accablé par deux armées impériales, ne pourrait que succomber.

M. de Butturlin décampa le jour suivant; il passa près de Lignitz, & prit une position près du village de Klein-Eicke. M. de Laudon crut avoir fourni au roi l'occasion d'attaquer les Russes en marche. Le mouvement de M. de Butturlin se fesait à la portée de l'armée, & par un terrain qui ne paraissait pas difficile; mais il ne fallait pas s'écarter de ses principes. Les Russes ne furent point attaqués, on ne harcela pas même leur arrière-garde. Après la manœuvre qu'ils avaient faite, il était impossible de s'opposer à leur jonction avec les Autrichiens. Ceux-ci s'étaient tenus sur leurs gardes; pour ne point donner de prise sur lui, M. Laudon n'avait jamais quitté le pied des montagnes, & avait eu l'adresse d'exposer, dans toutes les occasions, les alliés de la maison d'Autriche aux marches & aux entreprises les plus hasardées. Le parti le plus avantageux que le roi pût prendre dans cette situation, fut de gagner les hauteurs de Kunzendorf par une marche forcée, parce que si on pouvait occuper ce poste avant M. Laudon, on coupait l'armée autrichienne de ses magasins, & les Russes, qui ne pouvaient subsister que par les vivres que l'impératrice-reine leur fournissait, se seraient vus obligés, faute de pain, de se rapprocher des amas qu'ils avaient laissés en Pologne; de sorte que ce projet heureusement exécuté aurait changé pour cette campagne toute la face des affaires en Silésie. L'armée du roi se mit d'abord en marche, & le margrave, pour gagner du temps, détacha d'abord M. de Knobloch pour se saisir du Pitschenberg, par où l'armée devait nécessairement passer. Il l'occupa dès le soir, & le lendemain l'armée entière déboucha aux environs de Jauernick & de Bunzelwitz. Mais le but qu'on s'était proposé se trouva manqué. M. Laudon avait prévenu le roi, & dès la veille une vingtaine de

bataillons de son armée s'était campée à Kunzendorf. Les hauteurs de Kunzendorf forment un poste où les troupes qui s'y trouvent, ne peuvent être forcées. Il n'y avait point de coup de main à tenter, surtout parce qu'on découvrait l'armée autrichienne en pleine marche pour se rendre dans ce camp, & le remplir dans toute son étendue.

L'armée du roi ne pouvant agir offensivement, se déploya de la montagne de Wurben au village de Zechen, où aboutissait la droite, dont une partie était couverte par le Nonnenbusch. Rien désormais n'apportait des obstacles à la jonction des Russes & des Autrichiens. L'on prévoyait que dans peu ces deux armées se rassembleraient aux environs de Schweidnitz. Dans ces conjonctures, le roi devait pourvoir à la sureté de son camp, & à celle de la forteresse de Schweidnitz. Il pouvait prendre une position à Pulzen, où la nature a semblé faire tous les frais de ce qui peut fortifier un camp. Mais si l'armée s'y trouvait en sûreté, on risquait d'un autre part que MM. de Laudon & de Butturlin n'assiégeassent Schweidnitz à la vue du roi & de toute l'armée, sans qu'il pût l'empêcher. Ce fut par cette raison que l'on préféra la position de Bunzelwitz, parce qu'elle couvrait la place, & en rendait le siége impraticable. Il restait toutefois à craindre que l'armée des deux impératrices ne fit un détachement sur Breslau; ce qui, contraignant le roi de quitter le voisinage de Schweidnitz, aurait donné à ses ennemis la facilité & les moyens de l'assiéger. Mais il était impossible de s'opposer à toutes les entreprises que des troupes aussi supérieures pouvaient tenter, & il fallait abandonner quelque chose au hasard. Pour assurer cependant la position de l'armée prussienne, le roi fit retrancher son camp, tant sur le front que par les

flancs & sur les derrières. Ce camp devint une espèce de place d'armes, dont la montagne de Wurben était comme la citadelle. De cette hauteur jusqu'au village de Bunzelwitz, il se trouvait couvert par un marais. On fortifia les têtes des villages de Bunzelwitz & de Jauernick, & l'on y établit de grandes batteries, dont le feu croisé défendait le front par lequel M. Laudon aurait pu attaquer le roi ; de sorte que les Autrichiens étaient obligés d'emporter ces deux villages, avant que d'être à portée d'entamer l'armée. Entre ces deux villages, un peu en arrière, le front de l'infanterie était couvert par de grandes redoutes, munies d'une nombreuse artillerie. On avait pratiqué des passages entre deux, pour donner l'essor à la cavalerie, si on le trouvait nécessaire. Au-delà de Jauernick, & en tirant derrière le Nonnenbusch, on avait retranché quatre collines qui dominaient sur tout le terrain, & devant lesquelles coulait un fossé bourbeux & impraticable, où l'on pouvait, par le feu des petites armes, empêcher l'ennemi d'établir des ponts; plus à la droite un grand abatis coupait le Nonnenbusch, défendu par des chasseurs & par des bataillons francs. Ce fossé bourbeux dont nous avons parlé, se recourbait derrière le bois, & aux pieds de ces collines sur lesquelles l'armée s'étendait. A l'extrémité de la droite commençait le flanc, qui, formant une ligne parallèle au ruisseau de Striegau, allait aboutir à un bois couvert par le défilé qui vient de Péterwitz. Dans ce bois, qui était à dos de l'armée, l'on avait établi une batterie masquée, qui communiquait derrière un abatis, à une autre batterie qu'on avait placée à l'extrémité de ce même bois du côté de Neudorf, & de-là reprenait un retranchement qui se joignait derrière l'armée aux ouvrages qu'on avait faits sur

la

la hauteur de Wurben. Les retranchemens avaient également par-tout 16 pieds d'épaisseur, & les fossés 12 pieds de profondeur sur 16 de largeur. Le front était environné de fortes palissades; les parties saillantes des ouvrages étaient minées. Devant les mines on avait creusé des trappes, & devant ces trappes, des chevaux de frise contigus & enfoncés en terre faisaient toute l'enceinte extérieure. L'armée du roi étoit composée de 66 bataillons & de 143 escadrons; 460 pièces d'artillerie bordaient les différens ouvrages, & 182 mines chargées étaient prêtes à sauter au premier signal qu'on donnerait.

Ces travaux n'avaient pas eu le temps d'être tout à fait perfectionnés, que M. de Butturlin parut à la tête de ses Russes. Il vint se camper le 25 Août aux pieds des hauteurs de Hohenfriedberg. Deux jours après, le 27, il changea de position. Le gros de ces troupes occupa le terrain qui va d'Oels à Striegau. M. de Czernichef s'étendit du Streitberg vers Nicklasdorf. M. de Brentano se posta sur la gauche des Russes à Preilsdorf, & M. de Berg avec ses cosaques se posta sur Lassen, d'où il passa le ruisseau de Striegau & vint à dos de l'armée prussienne. Pour M. de Beck, récemment arrivé de la Lusace, on le posta entre Oels & le Nonnenbusch, pour assurer la communication des deux armées impériales. La position des ennemis ainsi prise formait une espèce de ligne de circonvallation, qui entourait les deux tiers de l'armée prussienne. M. Laudon crut alors pouvoir impunément quitter ses montagnes. Il descendit dans la plaine, & déploya ses Autrichiens, en prenant de Camerau par Arnsdorf jusqu'à Cirlau. Entre Camerau & Arnsdorf il fit travailler à un retranchement par lequel il se proposait de déboucher pour attaquer l'armée du roi,

& qui pouvait lui servir également pour l'offensive, & pour la défensive en cas de retraite. Cet ouvrage fut souvent interrompu par l'artillerie prussienne ; cependant ces démonstrations parurent si sérieuses, qu'elles semblaient annoncer avec certitude la résolution que les ennemis avaient prise d'attaquer les troupes prussiennes, au risque de tout ce qui pouvait en arriver. Le même jour M. Laudon fit une tentative sur la tête du village de Jauernick. La résistance qu'il y trouva, surpassa de beaucoup l'idée qu'il en avait eue. Il fit sommer le major Favrat, qui y commandait, de se rendre. Cet officier lui répondit sur le ton qu'on devait attendre d'un homme d'honneur, & M. de Laudon fut contraint de se désister de son entreprise.

Dans l'attente où l'on était d'une action prochaine, on fit toutes les dispositions nécessaires pour une vigoureuse défense. On avait peu à craindre de jour, parce que le camp était d'une force infinie ; mais il y avait beaucoup à appréhender de nuit, à cause de la grande proximité des armées. Il n'était guères apparent qu'il arrivât du malheur aux Prussiens, à moins que M. de Laudon, à la faveur des ténèbres & de l'obscurité, ne surprît une partie du camp, où les troupes ensevelies dans le sommeil n'eussent pas le temps d'accourir à la défense. Pour prévenir une pareille catastrophe, on faisait détendre les tentes tous les soirs, & l'armée, en bordant les retranchemens, passait les nuits au bivouac. D'un autre côté, le voisinage où M. de Laudon était de Schweidnitz par les postes de Camerau, de Schœnbrunn & de Bœckendorf qu'il occupait, obligèrent à faire un détachement intermédiaire entre Schweidnitz & l'armée, soit pour secourir cette place en cas de besoin & d'attaque, soit pour couvrir les

convois de l'armée, qui tirait uniquement son pain; son fourrage & ses subsistances de cette forteresse. M. de Gablentz se porta, dans cette vue, avec un détachement de quelques bataillons au-de-là de Tunkendorf, où sa droite se trouvait protégée par les batteries du camp, sa gauche par l'artillerie de Schweidnitz, & où il assura encore davantage sa position par de bons retranchemens dont il couvrit son front. Le même jour les officiers généraux reçurent la disposition de la défense du camp, & de la maniere dont chacun avait à se conduire dans la partie dont il avait le commandement. De quelque étendue que fût le terrain que l'armée prussienne occupait; on avait trouvé le moyen de le réduire à trois points d'attaque. Le premier était entre les villages de Bunzelwitz & de Jauernick. Le roi se proposa de le défendre lui-même contre M. Laudon, qui avait construit son approche ou son retranchement de ce côté-là. Il était impossible aux Autrichiens de laisser ces villages fortifiés derrière eux & de percer au centre, parce qu'ils auraient eu un feu considérable d'artillerie à essuyer sur leurs deux flancs. Il fallait donc présumer qu'ils s'attacheraient, avant toute chose, à emporter un de ces deux postes. Le roi résolut de les y laisser travailler, & de ne lâcher sur eux sa cavalerie qu'après qu'ils auraient fait une perte considérable. On pouvait d'ailleurs soutenir les troupes de ces villages par des corps frais d'infanterie, autant qu'on le jugerait à propos, sans compter que 60 pièces de canon des ouvrages latéraux en défendaient l'abord. Le second point d'attaque était entre le village de Zeschen & le bois sur notre flanc droit; M. de Ziethen y commandait. Les Russes, qui campaient vis-à-vis de lui, se seraient probablement chargés de cette entreprise. Pour arriver aux Pruf-

siens, ils étaient obligés de passer le ruisseau de Striegau sous le feu de la mousquetterie & du canon de nos retranchemens, & auraient perdu leur meilleure infanterie à ce passage, sans compter les obstacles multipliés qui leur restaient à vaincre pour s'approcher des retranchemens, de sorte que quelques charges de cavalerie, que M. de Ziethen eût fait faire à propos, auraient suffi pour les dissiper. Le troisieme point d'attaque se trouvait du côté de Péterwitz, & du défilé qui couvrait cette partie du camp prussien. M. de Ramin défendait cette partie, & l'attaque aurait roulé, selon les apparences, sur MM. de Czernichef & de Brentano, parce que leurs détachemens se trouvaient le plus à portée. Il fut résolu de laisser paisiblement avancer l'ennemi jusqu'au défilé de Péterwitz, où il serait pris en flanc par la batterie masquée du bois, qui pouvait lui lâcher des bordées entières de mitraille ; après quoi M. de Platen avait ordre de lui tomber à dos avec 40 escadrons, & pour cet effet on lui avait pratiqué un chemin au travers du bois par lequel il devait déboucher.

La plus grande force de ce camp consistait en ce qu'il privait les ennemis de trois armes qu'il conservait toutes aux Prussiens. Les assaillans ne pouvaient pas se servir de canons, parce que tous les environs du retranchement étant infiniment plus bas que le terrain sur lequel il était construit, leur artillerie aurait tiré sans aucun effet; ils ne pouvaient pas se servir non plus de leur cavalerie; car pour peu qu'ils l'eussent montrée, elle aurait été abymée par le feu des batteries: & qu'auraient-ils fait au moyen des petites armes? auraient-ils tiré contre des canons à coups de fusil? pouvaient-ils arracher des chevaux de frise & abattre des palissades en

tirant? On était donc assuré d'avoir profité, dans cette position, de tout l'avantage que le terrain & l'art peuvent donner à une armée sur une autre. Ce fut après ces dispositions que les Prussiens attendirent tranquillement les entreprises de leurs ennemis.

On prit, peu après l'arrivée de M. de Butturlin, un officier russe qui s'était égaré la nuit, & qui croyant approcher des gardes de son camp, se trouva au milieu de celles des Prussiens. Cet homme, qui n'était pas fin, dit ingénument que les généraux avaient résolu d'attaquer les retranchemens du roi le 1 de septembre. Il était vrai que MM. Butturlin & Laudon étaient convenus de cette attaque, & elle aurait eu lieu sans les circonstances suivantes. M. de Butturlin, qui fesait à table de longues séances, où le vin n'était pas épargné, avait consenti, dans un moment de gaieté, & le verre à la main, à ce que M. Laudon lui avait proposé. Les dispositions des trois attaques avaient été mises par écrit; on les avait envoyées aux principaux officiers des armées qui avaient des commandemens, & M. Laudon s'en était retourné chez lui satisfait des Russes. M. Butturlin dormit là-dessus; & ayant consulté sa prudence à son réveil, il contremanda les ordres qui avaient été donnés, parce qu'il craignit, avec quelque raison, que les Autrichiens ne sacrifiassent son armée & ne la soutinssent pas; & que si l'entreprise ne réussissait point, les Russes n'en remportassent que le blâme & la honte. Au lieu des grands projets dont on s'était occupé à midi, il se contenta de faire jeter vers le camp prussien des bombes, qui n'en approchèrent que de quelques centaines de pas. Lorsque M. Laudon apprit ce changement subit, il en fut furieux; des couriers partirent pour Vienne, les généraux se

témoignèrent de la froideur, & cependant les choses en restèrent là, si l'on en excepte que M. de Laudon fit approcher de Wartha le corps de M. de Draskowitz, qu'il plaça sur les hauteurs de Ludwigsdorf. Les armées passèrent le reste du temps à s'entreregarder, jusques au 10 de septembre, que M. Butturlin décampa & prit le chemin de Jauer, parce que les Autrichiens n'avaient pas des magasins assez considérables, ni des troupeaux assez nombreux pour lui fournir le pain & la viande. M. Laudon, qui se croyait exposé s'il restait dans la plaine après le départ des Russes, se replia dans les montagnes, & reprit son ancienne position de Kunzendorf.

Le roi détacha le même jour M. de Platen pour Breslau, avec le corps qu'il avait toujours commandé, sous prétexte d'amener un convoi à l'armée. Sa véritable destination était de passer l'Oder, & de forcer de marcher pour ruiner le grand magasin que les Russes avaient dans une petite ville du palatinat de Posnanie, nommée Koublin, pour joindre delà le prince de Wirtemberg, qui pourrait avoir besoin de son secours; & enfin, après que la campagne de Poméranie serait terminée, il devait aller joindre le prince Henri en Saxe. M. de Platen détruisit l'amas de Koublin; il y prit 5,000 chariots, 5 bataillons, 42 officiers & 7 canons. Il s'avança de-là sur Posen, où il ruina tout ce qui appartenait aux Russes; après quoi il poursuivit sa marche vers la Poméranie & vers Colberg. Cette expédition hâta la retraite de M. Butturlin, & lui fit perdre l'idée qu'il pouvait avoir d'entrer dans la Marche électorale. Il se pressa de repasser l'Oder, le 17 septembre, pour regagner la Pologne. Le corps de M. Czernichef ne fut point de cette marche; il montait à-peu-près à 20,000 hommes, & il était demeuré auprès de M. Laudon,

l'impératrice de Russie ayant voulu donner à l'impératrice-reine cette marque singulière d'amitié.

Si les subsistances avaient permis à l'armée du roi de se soutenir dans le camp de Bunzelwitz, la campagne se serait écoulée en Silésie, sans que les formidables apprèts des ennemis eussent produit d'événemens remarquables. Mais le magasin de Schweidnitz, qui avait fourni des vivres à l'armée pendant une grande partie de cette campagne, tirait à sa fin. Les provisions qu'il y avait encore, ne pouvaient suffire que pour un mois. Depuis le départ de M. de Platen, le roi n'osait pas affaiblir l'armée par de nouveaux détachemens. Les grands dépôts se trouvaient à Breslau, & il ne fallait pas moins de 10,000 hommes d'escorte pour conduire de-là, en fureté, des convois au camp. Ces raisons, mûrement examinées, firent résoudre à s'approcher avec l'armée de Neisse, où l'on trouverait des provisions & des fourrages en abondance, & d'où l'on pouvait donner de la jalousie à l'ennemi, tant sur le comté de Glatz que sur la Moravie, pour attirer M. Laudon de ce côté, & éloigner par-là les Russes & les Autrichiens de Schweidnitz. En conséquence de cet arrangement, l'armée prit d'abord le camp de Pulzen, où elle resta quelques jours. Le roi laissa dans Schweidnitz 5 bataillons complets, les convalescens de l'armée & 100 dragons. Il enjoignit à M. de Zastrow, qui commandait dans la place, d'user de précaution & de vigilance, pour prévenir toutes les entreprises que l'ennemi pourrait former dans l'absence de l'armée prussienne. Le roi prit le 28 le camp de Siegroth, & le 29 celui de Nossen, près de Munsterberg, où il s'arrêta pour juger, par la manœuvre des ennemis, quel parti ils prendraient. M. Laudon détacha aussi-tôt, pour renforcer les

poftes de Silberberg & de Wartha; mais fon armée, où fe trouvait M. de Czernichef, était fi nombreufe, que 20 ou 30,000 hommes de moins ne l'empêchaient pas d'agir comme il le trouvait à propos.

Le 1 d'octobre, le roi apprit à Noffen que, par un coup de main, les Autrichiens s'étaient rendus maîtres de Schweidnitz. Quelque incroyable que parût cette nouvelle, elle fe trouva néanmoins véritable. Cette entreprife avait été concertée & conduite de la manière fuivante. On gardait environ 500 prifonniers dans cette place, entre lefquels un major Roca, italien & partifan, était un des plus confidérables. Ce major s'était propofé de faire tomber entre les mains des Autrichiens la place où il était détenu. Dans cette vue, il avait eu l'adreffe de s'infinuer fi bien dans l'efprit du commandant, que celui-ci lui accordait plus de liberté qu'un prifonnier ne doit en avoir, fur-tout lorfque la ville où on le retient fe trouve environnée d'ennemis. Roca fe promenait dans les ouvrages; il favait la place de toutes les gardes & de tous les détachemens; il obfervait les diverfes négligences qui avaient lieu dans le fervice de la garnifon; il vivait ouvertement avec tout le monde, & voyait de plus affez fouvent les foldats autrichiens prifonniers comme lui; enfin, il intriguait dans la ville, n'épargnait pas les corruptions; & informait exactement M. Laudon de tout ce qu'il voyait, apprenait, & imaginait lui-même pour lui ménager la prife de cette ville. Ce fut fur les lumieres que donna ce major à M. Laudon, qu'il forma fon projet pour furprendre la place; & la nuit du dernier de feptembre au premier d'octobre, il l'exécuta comme nous l'allons dire. Il diftribua 20 bataillons en quatre attaques, l'une fur la porte de Breflau, l'autre fur la porte de Striegau,

la troisième sur le fort de Bœckendorf, & la quatrième sur le fort de l'Eau. M. de Zastrow avait été au bal; comme cependant il se doutait de quelque chose, il fit prendre sur le soir les armes à la garnison, & la distribua dans les ouvrages; mais il commit la faute de ne point donner aux officiers d'instruction sur la maniere dont ils devaient se conduire, de ne point envoyer sa cavalerie à la découverte à une certaine distance, de ne point faire jeter des balles à feu pour éclairer la campagne, enfin, d'être trop négligent dans tous ses devoirs. Les Autrichiens s'avançaient pendant ce temps-là, & parvinrent jusqu'aux pallissades avant d'être découverts. Pour toute défense, il n'y eût que douze coups de canon de tirés; & le feu des petites armes fut si faible, que les ennemis purent faire ce qui leur plut. La garde de la porte de Striegau fut surprise; de-là ils pénétrèrent dans les ouvrages. Dans cette confusion, les prisonniers autrichiens levèrent le masque; ils s'emparèrent de la porte intérieure de la ville, & l'ouvrirent aux premières troupes des ennemis qui s'en approchèrent; enfin, en moins d'une heure, les Autrichiens se rendirent maîtres de toute la ville. M. de Béville, qui commandait dans la redoute de l'Eau, fut le seul qui tint ferme, jusqu'à ce que toutes les ressources fussent perdues, & qu'il ne lui restât plus de moyens pour se défendre. Un magasin à poudre ayant sauté par hasard dans le fort de Bœckendorf, cela fit perdre quelque monde aux Autrichiens; sans quoi la prise de cette ville ne leur aurait rien coûté.

Un malheur aussi imprévu dérangea toutes les mesures du roi; il fallut abandonner ses projets, changer de plan, & ne plus penser, pour le reste de la campagne, qu'à conserver ce qu'on pouvait main-

tenir de forteresses & de terrain contre la grande supériorité des ennemis. L'armée marcha à Strehlen, où elle s'établit à demeure, afin de couvrir également Neisse, Brieg & Breslau. Le roi avait, par précaution, fait retrancher un camp auprès de Breslau. L'intention première avait été de s'en servir pour les détachemens qui s'approchaient souvent de cette capitale; ils auraient pu s'y soutenir contre l'ennemi jusqu'à l'arrivée de l'armée du roi. Dans les circonstances où l'on se trouvait alors, l'armée pouvait s'en servir elle-même; les Prussiens avaient une marche de moins à faire que l'ennemi pour y arriver. Dès-lors le roi se trouvait restreint à une défensive rigoureuse; mais il ne fallait pas que M. Laudon pût s'en douter, parce que ce secret connu lui aurait donné gain de cause sur les Prussiens. Pour mieux déguiser ses intentions, le roi donna des ordres à l'armée pour que les troupes se préparassent au combat, pour qu'on rechargeât les fusils, qu'on aiguisât les lames des épées, & qu'on distribuât des munitions suffisantes à l'artillerie; enfin, on ne parlait que de grands préparatifs & de grands projets. Des espions autrichiens connus, qui étaient dans l'armée, partirent sur le champ pour en instruire M. Laudon; & ce qui peut-être paraîtra incroyable, à la postérité, c'est que cette armée autrichienne & russe, campée sur les montagnes de Kunzendorf, à trois marches des Prussiens, passa huit nuits au bivouac, comptant certainement d'être attaquée d'un moment à l'autre. M. Czernichef pressait fortement le général autrichien de marcher sur Breslau. La raison de guerre & des raisons de politique l'exigeaient ainsi; car M. Laudon, en portant sa grande armée dans la plaine, aurait débordé les Prussiens de tous les côtés; il les aurait abymés, & aurait eu l'honneur de terminer la guerre. Il s'excusa

vis-à-vis de M. de Czernichef, en difant qu'il ne pouvait s'avancer fi loin dans le pays, les vivres lui manquant, ainfi que les chevaux pour le tranfport. M. Laudon cachait la véritable raifon qui l'empêchait de rien entreprendre; il craignait de s'expofer dans la plaine, parce que les Autrichiens y avaient fouvent été battus. D'ailleurs, comme il ne tenait à rien, & qu'il n'avait point de protection à la cour de Vienne, il ne voulut rien hafarder; il fe contenta de la réputation que la prife de Schweidnitz lui avait faite, & continua de fe tenir fur les montagnes dans une inaction parfaite.

Sur la fin d'octobre, les affaires empirèrent tellement en Poméranie, que le roi ne put fe difpenfer, d'y envoyer de nouveaux fecours. Il fit partir, en novembre, M. de Schenkendorf avec fix bataillons & dix efcadrons. Nous verrons bientôt à quel ufage ce détachement fut employé. Le roi fe maintint dans fa pofition de Strehlen jufqu'au 10 de décembre, où les troupes entrèrent dans les quartiers d'hiver. M. de Laudon avait déjà renvoyé en Saxe le détachement d'Odonel, & fes troupes fe cantonnaient dans les montagnes. Les Ruffes étaient entrés dans le comté de Glatz. De la part des Pruffiens, le régiment de Bernbourg fut jeté dans Neiffe; M. de Wied hiverna aux environs de Grotkau avec 10 bataillons & autant d'efcadrons. Les environs de Breflau furent occupés par 20 bataillons & 40 efcadrons, & M. de Zeunert fe rendit à Glogau, pour que cette place fût au moins durant l'hiver hors d'infulte. Outre cela M. de Schmettau partit avec quelque cavalerie pour Guben, afin d'affurer la communication de Berlin & de l'armée de Saxe.

Après avoir rapporté fans interruption ce qui fe paffa cette année en Siléfie, nous allons jeter un

coup d'œil sur les événemens de la Poméranie. Le prince de Wirtemberg était entré dans le camp de Colberg le 4 juin, où M. de Thadden le joignit le 7 du même mois. La position des Prussiens entourait Colberg de manière que les deux ailes du retranchement aboutissaient à la Baltique. La rivière de Persante couvrait la droite du camp, & le centre, qui en était la partie la plus abordable, était défendu par de bons retranchemens. D'abord M. de Werner avait été détaché à Cœslin, d'où il se retira à l'approche de M. de Romanzow, qui s'avançait à la tête de 12,000 Russes. M. Romanzow choisit sa première position au Gollenberg. Tout fut assez tranquille jusqu'au 20 d'août, que les flottes russe & suédoise combinées parurent devant Colberg; elles s'approchèrent du port, & canonnèrent vivement les batteries des Prussiens, qui défendaient le port & le rivage. M. de Romanzow prit ce temps-là pour s'approcher le 4 sept. du prince de Wirtemberg, & se camper à un quart de lieue des Prussiens. Le prince de Wirtemberg n'avait rien à craindre jusques là; mais au lieu de fournir les magasins d'approvisionnemens aussi abondamment qu'on le lui avait recommandé, il ménagea même les environs de son camp où il savait que les Russes allaient arriver; &, en général, le peu d'attention qu'on eut pour les subsistances fut cause de tous les malheurs qui arrivèrent en Poméranie. La première suite en fut qu'il détacha M. de Werner, pour ménager ses vivres, & peut-être encore parce qu'ils ne pouvaient pas s'accorder. M. de Werner se rendit à Treptow, & eut l'imprudence de faire cantonner son monde; les Russes le surprirent; il fut fait prisonnier, & près de 500 chevaux de son corps eurent le même malheur. Les Russes, encouragés par-là, tentèrent, la nuit du 17 au 18 de septembre,

d'enlever un bataillon franc qui était posté devant la gauche des Prussiens, dans une redoute si éloignée du camp, qu'on ne pouvait pas même l'atteindre à coups de canon. L'ennemi passa par un lieu qu'on avait cru un marais impraticable, faute de le sonder; il attaqua la redoute par la gorge, & enleva 200 hommes qui la défendaient. M. de Romanzow, enflé de ces petits succès, crut qu'il ne dépendait plus que de lui d'emporter les retranchemens prussiens, lorsqu'il voudrait l'entreprendre; il s'approcha de la redoute Verte, qui était du côté du centre du prince de Wirtemberg. Il ouvrit les tranchées, établit des batteries comme s'il s'était agi du siége régulier d'une place, l'attaqua en forme le 19 & l'emporta. A peine s'y établissait-il, que le colonel Kleist, à la tête des grenadiers, l'en délogea avec perte de 1100 hommes. Cette redoute était placée, contre les règles, à 3,000 pas du retranchement, dont elle était séparée par un ravin. Cependant, quoiqu'elle fût isolée, & qu'elle donnât prise sur elle, les Russes, découragés par la perte qu'ils venaient de faire, ne l'inquiétèrent plus.

M. de Platen, après avoir pris le magasin de Koublin, au mois d'octobre, traversait alors la nouvelle Marche, d'où il se porta droit sur Cœrlin. Il y prit un détachement de 300 Russes; mais cela ne fit point d'impression sur M. Romanzow, qui ne remua pas dans son camp. Le prince de Wirtemberg désirait que M. de Platen se portât derriere l'ennemi, pendant que lui-même il l'attaquerait de front; mais par une fatalité commune à toutes les armées, ces deux généraux différens en tout de sentimens, ne purent convenir de rien. M. de Platen tourna vers Spie & vint se camper à la droite du prince, sur le Kauzenberg, & leur voisinage ne fit qu'augmenter leur mésintelligence. Cependant MM. de Fermot & de

Berg avaient ſuivi de près M. de Platen. Berg, avec 10,000, tant coſaques que dragons, qu'il avait ſous ſes ordres, ſe poſta à Greiffenberg. D'un autre côté la ſaiſon, qui devenait de jour en jour plus rude, empêchait la flotte combinée des Suédois & des Ruſſes de tenir plus long-temps la mer; elle ſe retira vers ſes ports, ſe contentant de laiſſer deux frégates ſur la rade de Colberg pour en bloquer le port. C'en était aſſez pour empêcher les convois, dont on avait un beſoin preſſant, d'entrer dans la ville. Le prince de Wirtemberg ne pouvant ſe procurer par mer de nouvelles ſubſiſtances, voulut en faire arriver par terre de Stetin. Il détacha pour cet effet M. de Platen, afin d'aſſurer la marche des convois. M. de Platen dirigea ſa route par Treptow, Stuchow, à Gollnow; il avait dans ce camp un défilé devant lui, qu'il fit paſſer à un régiment de houſards & à deux bataillons. Ces troupes furent auſſi tôt attaquées par M. de Fermor, qui s'y trouvait avec toute ſa diviſion, & le détachement fut battu & pris. Après ce malheur, M. de Platen ſe retira ſur Damm, & l'ennemi détruiſit le convoi qu'il devait couvrir. Le prince de Wirtemberg, qui ne ſavait pas ce qui s'était paſſé à Gollnow, détacha encore à Treptow M. de Knobloch avec 3 bataillons & 500 chevaux, pour couvrir le convoi qu'il ſuppoſait devoir arriver, & qui était déjà pris. A peine M. de Knobloch fut-il arrivé à Treptow, que 9,000 Ruſſes l'environnèrent & le prirent, faute de munitions de guerre & de bouche, après qu'il ſe fut bien défendu pendant trois jours. L'ennemi profita des fautes & des malheurs des Pruſſiens; à ſon tour il bloqua le prince de Wirtemberg, de ſorte que M. de Platen, qui ne put pas le joindre, ſe retira du côté de Stargard, où il fut ſuivi par M. de Berg.

Le roi, informé de la déplorable ſituation de ſes affaires en Poméranie, y envoya MM. de Schenkendorf & d'Anhalt, comme nous l'avons dit plus haut. Il n'était plus poſſible déformais de ravitailler les magaſins de Colberg. Le dernier convoi que les Ruſſes venaient de prendre, avait emporté tous les chevaux que les provinces ſe trouvaient en état de fournir. D'ailleurs les Ruſſes étaient ſi ſupérieurs en nombre, ils avaient détaché tant de troupes entre Colberg & Stetin, qu'il était moralement impoſſible d'y faire paſſer un convoi; il fallait dès-lors regarder la place comme perdue, & ſauver les troupes du prince de Wirtemberg, parce que c'était tout ce qu'il y avait de mieux à faire dans ces triſtes conjonctures. Quelque diligence qu'eût faite M. de Schenkendorf, il ne put joindre M. de Platen que le 10 de novembre, entre Pyritz & Arenſwalde. Ils marchèrent enſemble ſur Greiffenberg, où ils trouvèrent vis-à-vis d'eux M. Jacoblef, qui y avait été détaché de la grande armée. Pendant que M. de Platen le contenait, le prince de Wirtemberg quitta ſon camp la nuit du 14 au 15; & longeant le rivage de la Baltique, il arriva à Treptow, ſans avoir rencontré d'ennemis ſur la route. Il ſe joignit enſuite au corps qui l'avait dégagé. Après leur réunion, ils tentèrent encore de déloger les Ruſſes du voiſinage de Colberg, en ſe portant derrière leur armée. Mais ayant remarqué qu'ils ne parviendraient pas à leur but par cette manœuvre, ils s'avancèrent le 12 de décembre ſur Spie, attaquèrent la redoute de Drenow, l'emportèrent, & prirent les troupes qui la défendaient; ils auraient pouſſé plus avant, ſi toute l'armée ruſſe ne ſe fût préſentée devant eux dans le même camp que les Pruſſiens avaient occupé; & comme ils comprirent l'impoſſibilité d'attaquer l'ennemi dans ſes retranche-

mens, ils se replièrent sur Greiffenberg, où ayant appris que la famine avait obligé la garnison de Colberg à se rendre, ils se retirèrent à Stetin. Le Prince de Wirtemberg tira un cordon derrière l'Oder avec quelques troupes pour couvrir Stetin, & en même temps M. de Thadden partit pour la Lusace, M. de Platen pour la Saxe, & le prince de Wirtemberg prit le chemin du Mecklenbourg.

Nous avons été occupés d'objets si importans, que nous n'avons pas fait mention de l'armée suédoise, & de M. de Belling, qui lui fit tête avec 1500 housards & deux bataillons. M. d'Ehrenschwerd avait passé la Peene, le 19 juillet, à la tête des Suédois. M. de Belling, qui était à Malchin, ayant appris qu'un corps de Suédois campait à Bartow, l'attaqua, le 5 août, & lui prit 100 hommes avec 3 canons; de-là il fondit sur M. de Hessenstein, qui était à Rœpenack & lui enleva 600 hommes avec 6 canons; une autre fois le même fut encore battu & perdit 300 hommes. Ces petits avantages n'empêchaient pas cependant l'armée suédoise de s'avancer dans la Marche uckerane; un corps de 6000 Suédois, qui venait de Treptow sur la Tollensée, s'approcha pour attaquer M. de Belling; mais il s'embusqua, tomba sur les ennemis à l'improviste & leur prit près de 600 hommes. Le prince de Bévern, qui voyait avancer l'ennemi malgré la vigoureuse résistance de M. de Belling, lui envoya un renfort de trois bataillons; & en même temps il fut joint par M. de Sutterheim & quelques troupes de l'armée du prince Henri. Avec ces secours Belling attaqua un corps de Suédois posté à Rebelow & lui enleva quelque monde. Le lendemain M. d'Ehrenschwerd, pour prendre sa revanche, marcha à Gollnow. M. de Belling, qui s'y trouvait, ayant été averti du dessein

fein des ennemis, s'embusqua encore, fondit sur eux, les mit en désordre & se retira à Rebelow, d'où il se porta à Kuhblanck & les Suédois sur Friedland. Belling marcha à leur rencontre, entama la cavalerie de Sprengport, qui fesait l'avant-garde de ce corps, & la battit, le 9 septembre. Il tourna sur Lœckenitz, d'où ce général infatigable tomba sur les Suédois retranchés à Friedland. Il n'attaqua point le retranchement, faute d'infanterie & de canon, & se contenta d'enlever une grand'garde de 40 dragons. Il semble qu'on décrit l'histoire des Amadis en parlant des progrès de M. de Belling, qui se bat toujours & qu'on ne retrouve jamais à la même place. Il avait son infanterie à Pasewalk & s'était posté en avant à Ferdinandshof. Les Suédois s'avancèrent sur lui. Le Prussien culbuta leur avant-garde sur leur infanterie, les força de se retirer, & engagea le lendemain un nouveau combat, en octobre, où les ennemis perdirent 500 hommes.

Le prince de Bévern, obligé d'envoyer des convois à Colberg, retira alors les deux bataillons qu'il avait prêtés à M. de Belling. Ce général même reçut ordre de s'approcher de Berlin, qu'un corps d'Autrichiens répandu dans la Lusace paraissait menacer d'une irruption. Il partit à la vérité, en novembre; mais comme il se trouva dans la suite que ce bruit n'avait aucun fondement, il retourna contre les Suédois, où il s'attendait à cueillir de nouveaux lauriers. Cette campagne traîna jusqu'au 6 de décembre, où M. d'Ehrenschwerd quitta Demmin & se rapprocha de Stralsund, & il ne se passa, aux bords de la Peene, que quelques affaires de parti peu importantes. Lorsque le prince de Wirtemberg marcha vers le Mecklenbourg, M. de Belling prit les devans. Il trouva à Malchin une garnison, qu'il enferma

& tint bloquée jusqu'au moment où le prince de Wirtemberg survint. On aurait pu prendre ce bourg l'épée à la main ; mais les troupes étaient délabrées, les régimens fondus & accablés de fatigues, & d'ailleurs il fallait conserver son monde pour de meilleures occasions. Par ces raisons on se contenta de canonner vivement la ville, & on l'aurait prise, si M. d'Ehrenschwerd, averti du danger de ses troupes, n'y était accouru avec toute son armée. Il retira la garnison de Malchin, le 3 janvier, & reprit la route de Stralsund. Les troupes de part & d'autre entrèrent dans leurs quartiers d'hiver, les Suédois près de Stralsund, & les Prussiens dans le duché de Mecklenbourg, aux environs de Schwérin & de Rostock.

Campagne de Saxe.

Nous avons dit que M. de Platen était en pleine marche pour la Saxe, & il est à propos de reprendre ce qui se passa cette année dans l'armée du prince Henri. Nous avons laissé S. A. R. au camp de Meissen & de Katzenhæuser, le maréchal Daun à ses camps du Windberg & de Dippoldiswalda, & l'armée des cercles entre Hof & Plauen. S. A. R., qui devait observer le maréchal Daun, & le suivre au cas qu'il marchât en Silésie, s'était proposé de ne point s'éloigner des bords de l'Elbe, afin de passer ce fleuve en même temps que les ennemis. En attendant, pour tenir les Autrichiens en haleine, & les réduire en quelque sorte à la défensive, le prince fit harceler ou attaquer tous les détachemens que le maréchal Daun avait tant soit peu éloignés de son armée. M. de Kleist entr'autres délogea d'auprès de Freyberg les quatre régimens de dragons saxons qui fesaient

mine de s'y établir. Après les avoir poursuivis vers Dippoldiswalda, il profita de l'occasion pour tomber à l'improviste à Mariénberg sur le corps de M. Tœrrek, qu'il contraignit de se réfugier en Bohème. M. de Seidlitz de son côté donna la chasse à M. de Ried, qui abandonna sa position de Kesselsdorf, & se replia en hâte sur le camp du Windberg. Les Autrichiens souffrirent tranquillement ces petites bravades, & les traitant de bagatelles, ils ne pensèrent pas même à prendre leur revanche.

Le maréchal Daun continua de demeurer dans l'inaction jusqu'à l'ouverture de la campagne en Silésie, se bornant à ôter toute communication directe aux deux armées prussiennes; il détacha pour cet effet M. de Lascy, qui passa l'Elbe, le 16 juillet, & se posta au village de Dobberitz proche de Grossenhayn. Le maréchal Daun y gagna que les courriers prussiens furent obligés de prendre de plus grands détours, pour remettre leurs dépêches avec sureté. Cet inconvénient n'était pas alors de conséquence; mais il en pouvait résulter un autre mal plus considérable, c'était que si le maréchal Daun avait entrepris de marcher en Silésie, le prince ne pouvant passer l'Elbe que plus bas, perdait au moins une marche, & aurait trouvé, dès son passage, M. de Lascy vis-à-vis de lui, pour rendre la traversée de la Lusace difficile. Mais il supposa un autre dessein au maréchal Daun; il crut que le mouvement que M. de Lascy venait de faire, avait pour but une jonction avec les Russes, ou quelque nouvelle incursion dans la Marche électorale. Il n'était pas possible que le prince s'opposât à tant de choses à la fois; il se contenta d'envoyer M. de Rœbel avec une troupe de housards à Torgau, pour observer de-là les mouvemens de Lascy & en faire son rap-

port. Pour se mettre en état de prévenir les desseins de l'ennemi sur la capitale, il fit cantonner une partie de ses troupes entre Strehla & Leimbach, par où il gagnait une marche, en cas qu'il fallût penser à couvrir Berlin. Ces troupes, cachées au maréchal Daun, pouvaient servir à faire à la dérobée des détachemens dont il était bien difficile que l'ennemi fût instruit. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. M. de Kleefeld, avec un corps des cercles, s'était avancé à Pening. Le prince envoya M. de Kleist pour l'obliger à quitter ce poste. A peine fut-il chassé qu'il revint, pour se faire expédier la seconde fois comme la première.

Le roi cependant était si occupé avec les Autrichiens & les Russes, qu'à peine, avec toutes ses troupes, pouvait-il se soutenir contre la supériorité de ses ennemis. Le prince son frere crut que M. de Belling avait besoin de secours pour s'opposer avec plus de succès aux entreprises que les Suédois pouvaient former encore. Il était le seul qui pût faire passer des troupes de ce côté; parce que jusqu'alors le maréchal Daun s'était tenu tranquille. Le prince fit donc partir M. de Stutterheim le cadet avec 4 bataillons, pour joindre M. de Belling, & nous venons de voir l'usage qu'il fit de ces troupes. La raison principale qui détermina S. A. R. à faire ce détachement, était qu'il y eût des troupes à portée de défendre la capitale, si cela était nécessaire, contre les incursions de quelques petits corps, parce que la garnison de Berlin ne consistait alors qu'en deux faibles bataillons de milice.

La petite guerre du 29 août continuait en Saxe de la part des Prussiens. M. de Kleist battit une seconde fois un corps ennemi près de Freyberg, & M. de Seidlitz défit un gros corps de cavalerie près

de Pretſchendorf. Sur ces entrefaites les troupes des cercles ſe mirent en mouvement. M. de Serbelloni, qui les commandait, s'était avancé à Rombourg, & comme de-là il lui aurait été facile de tourner le flanc des Pruſſiens, S. A. R. envoya contre lui M. de Seidlitz avec 5 bataillons & 15 eſcadrons. Ce général manœuvra avec tant d'art & d'habileté, il donna tant d'appréhenſions à M. de Serbelloni pour l'armée qu'il commandait, que celui-ci ſe crut obligé de ſe replier ſur Hof dans l'Empire.

L'armée françaiſe feſait alors quelques progrès. Le corps du comte de Luſaçe avait pénétré par Eimbeck dans l'électorat de Hanovre & menaçait la ville de Wolfenbuttel; & comme la faibleſſe de la garniſon feſait craindre que la défenſe ne fut pas vigoureuſe, S. A. R. y envoya le colonel Bohlen avec 1500 hommes. Il voulut ſe jeter dans la place; mais M. de Stammer, qui y commandait pour le duc, ne voulut pas le recevoir. M. de Bohlen ſe retira, & deux jours après le comte de Luſace s'en rendit maître. Dès que les Saxons eurent pris Wolfenbuttel, M. de Serbelloni détacha le général Luzinsky avec 6000 hommes pour les joindre; il ſe poſta le 11 octobre vers la Saale & s'empara de Halle. Le prince lui oppoſa M. de Seidlitz, qui paſſant par Deſſau & Bernbourg, ſe mit en devoir de diſputer aux ennemis l'entrée du duché de Magdebourg. Mais le comte de Luſace avait déjà évacué Wolfenbuttel; il s'était replié en Heſſe, & M. Luzinsky ſur l'armée des cercles, de ſorte que M. de Seidlitz, inutile dans cette partie, vint rejoindre S. A. R. Les affaires étaient à peine rétablies du côté de la baſſe Saxe, que le départ de M. de Butturlin de la Siléſie fit appréhender qu'il ne marchât droit à Berlin, comme les Ruſſes avaient fait dans la campagne précédente. Pour ob-

ſerver les mouvemens de cette armée, le prince détacha M. de Podewils avec 800 chevaux pour Furſtenwalde; mais l'expédition de M. de Platen ſur Koublin ne permit pas aux Ruſſes de ſuivre ce projet, ſuppoſé qu'ils y penſaſſent réellement, & la capitale fut raſſurée.

Les Autrichiens ſortirent enfin de léthargie le 16. Le maréchal Daun borna ſes opérations à s'étendre dans toute cette chaîne de montagnes de la Saxe qui confinent à la Bohême. C'était ſe contenter d'un village, lorſqu'on pouvait avoir un royaume. M. de Haddick partit avec un corps conſidérable de Dippoldiswalda, & s'établit à Freyberg, tandis que le maréchal fit alarmer tous les poſtes des Pruſſiens ſur la Tripſche, pour empêcher S. A. R. de ſe porter en force contre M. de Haddick. Le mouvement que les Autrichiens venaient de faire, les portait immédiatement ſur le flanc droit du camp qui occupait les Katzenhæuſer. Pour obvier à cet inconvénient, le prince changea la poſition des troupes; il fit préparer un camp retranché au Pétersberg, & en donna le commandement à M. de Seidlitz.

Les opérations des Autrichiens ſe terminèrent en Siléſie, comme nous l'avons dit, en novembre, par la priſe de Schweidnitz. M. Laudon ſe ſentant aſſez fort par les troupes ruſſes de Czernichef qui étaient à ſes ordres, renvoya en Saxe M. Campitelli avec le corps que M. Odonel lui avait amené de Luſace. Ce général paſſa le pont de Dresde, le 1 novembre, d'où il fut envoyé à Freyberg, pour renforcer M. de Haddick dans les montagnes. Le maréchal Daun quitta ſur celà ſon camp du Windberg, & s'avança en forces ſur le front de l'armée pruſſienne. La journée ſe paſſa de part & d'autre à ſe canonner, & à quelques affaires de détail entre des corps d'in-

fanterie des deux armées; les Pruffiens repoufsèrent les ennemis, qui voulaient les dépoſtèr des paſſages de la Tripſche qu'ils défendaient. Pendant que le maréchal Daun alarmait les Pruſſiens, M. de Haddick s'avançait fur les bords de la Mulde, où il s'établit depuis Noſſen & Dœbeln juſqu'à Roſswein. Ces poſtes derrière la Mulde, que les Autrichiens occupaient, font d'un très-difficile abord. Les hauteurs régnent dans toute l'étendue du terrain, & le lit de la rivière étant creuſé dans le roc, empêche de la paſſer autrement que fur les ponts de pierre qui s'y trouvent à trois endroits. S. A. R. ne fe trouvant pas aſſez forte pour entreprendre de déloger un ennemi ſupérieur en nombre d'une poſition auſſi avantageuſe, fe contenta de retrancher les poſtes que fon armée occupait, afin de s'y foutenir durant l'hiver. Les Pruſſiens ſçurent ſi bien fe faire reſpecter des ennemis, que tous les détachemens que M. de Haddick pouſſa au-delà de la Mulde, furent repouſſés ou battus.

Le roi s'était flatté que la campagne des Ruſſes en Poméranie ne ferait ni longue ni dangereuſe, & avait deſtiné M. de Platen pour la Saxe. Mais les affaires avaient pris une tournure fâcheuſe, comme nous l'avons dit, & M. de Platen ne put joindre l'armée de S. A. R. que le 11. de janvier. A peine fut-il arrivé à Altenbourg & à Naumbourg, pour y prendre des quartiers, que l'armée des cercles s'avança fur les lieux dont il venait de fe mettre en poſſeſſion. Il leur céda le terrain qu'il ne pouvait pas défendre; en fe retirant M. de Stojensin, colonel du régiment de jeune Brunſwic, fut attaqué par 4000 hommes, & fe défendit ſi bien, qu'il gagna Meuſelwitz, ſans avoir fait d'autre perte que celle de fes malades, qu'il ne put emporter d'Altenbourg.

Les Prussiens se soutinrent dans leur position pendant tout l'hiver; il y eut des alertes, que le voisinage des deux armées rendit fréquentes; mais quoi qu'il arrivât, il était si important de conserver la Saxe dans les fâcheuses conjonctures où se trouvaient alors les affaires prussiennes, que S. A. R. risqua tout pour s'y maintenir; à quoi elle réussit moins par la force de son armée, que par ses bonnes dispositions, sa constance & sa fermeté.

Campagne du prince Ferdinand.

Pour achever le tableau général de cette année, il ne nous reste plus qu'à suivre les opérations de l'armée des alliés contre celle des Français. Nous avons laissé le prince Ferdinand à Paderborn, le prince héréditaire à Munster, M. de Soubise sur le bas Rhin, M. de Broglio à Cassel, & le comte de Lusace aux environs d'Eisenach. M. de Soubise ouvrit la campagne en se portant sur Dortmund, tandis que M. de Broglio assembla différens corps qui menaçaient la Dimel. Le prince Ferdinand laissa M. de Spœrken sur la Dimel, avec ordre de se retirer à Lippstadt, au cas que l'ennemi vint sur lui en force, & la grande armée des alliés s'avança vers M. de Soubise. Cette armée du bas Rhin avait marché sur Unna. Le prince héréditaire s'approcha de Hamm; & le prince Ferdinand ayant des nouvelles que M. de Soubise avait poussé en avant un corps aux ordres du prince de Condé, se fit joindre par le prince héréditaire, attaqua cette avant-garde, & la contraignit de se replier sur son armée. Le prince trouva les Français, le 2 juillet, trop bien retranchés pour risquer de s'engager avec eux, & marcha sur Dortmund pour tourner leur position. Le soir

qu'il arriva au pont de Kurle, il y fut attaqué par les Français, qu'il repoussa avec perte. La position que les alliés venaient de prendre, aurait donné de l'inquiétude à M. de Soubise pour ses subsistances, si M. de Broglio, qui venait à son secours, n'eût alors débouché sur la Dimel. A l'approche des Français, M. de Spœrken se retira avec quelque perte; mais au lieu de se rendre à Lippstadt, comme il en avait l'ordre, il se replia sur Hamm. M. de Soubise n'eut alors rien de plus pressé que de se joindre à M. de Broglio, & leurs deux armées se rencontrèrent à Paderborn. Le prince Ferdinand se mit à la poursuite de M. de Soubise; il engagea des affaires d'arrière-garde, mais qui ne furent point décisives. M. de Broglio laissa le comte de Lusace à Paderborn, pour couvrir les dépôts qu'il y avait formés, & les deux armées françaises vinrent se camper à Sœst. Tandis que ces armées & les alliés étaient en mouvemens, un partisan de ceux-ci, nommé Freytag, enleva entre Cassel & Warbourg trois convois de farine destinés pour les ennemis. Cette perte dérangea les Français au point, qu'ils employèrent dix jours à faire avancer des subsistances, & à rétablir l'ordre dans l'administration de leurs vivres.

Le prince Ferdinand profita de cette inaction, pour s'établir solidement dans son camp entre l'Aspe & la Lippe; il pourvut en même-temps à la sureté de Lippstadt, en y envoyant, à la tête de 6 bataillons, M. de Wangenheim, qui bientôt après y fut joint par M. de Spœrken. Les deux maréchaux français s'avancèrent le 15 de juillet sur le prince Ferdinand. Leur armée étendue en demi-cercle embrassa toute la circonférence de son camp; car ils avaient leurs deux ailes sur la Lippe. M. de Broglio força d'abord le poste de Nellen, défendu par des grenadiers

anglais, & enflé de ce ſuccès, il fit attaquer un petit bois devant le village de Villinghauſen, occupé par la légion britannique; mais il ne put la déloger d'un poſte qu'elle ſoutint avec fermeté & avec conſtance. Vers les 6 heures du ſoir le combat parut devenir général, & il l'aurait été, ſi l'obſcurité de la nuit ne l'eût ſuſpendu. Le feu recommença le lendemain dès la pointe du jour. M. de Soubiſe entama la partie où commandait le prince héréditaire. Il attaqua un village; mais la vigoureuſe défenſe d'une redoute l'arrêta. En attendant M. de Broglio feſait des efforts de ſon côté contre le prince Ferdinand; ces efforts étaient faibles, & le prince s'apperçut durant le combat d'un certain flottement dans l'infanterie françaiſe, qui dénotait de l'incertitude & du découragement. Il en profita en grand général; M. de Wangenheim l'étant venu joindre alors, il ſortit de ſon poſte avec 16 bataillons, chargea bruſquement les troupes de M. de Broglio, les enfonça, & les réduiſit à prendre la fuite. Ce coup inattendu obligea les deux maréchaux à lâcher priſe; ils perdirent 6000 hommes, au lieu que la perte des alliés ne paſſa pas 2000, parce qu'ils étaient bien poſtés & victorieux.

Après l'action, M. de Soubiſe ſe ſépara de M. de Broglio & s'approcha de la Rhur, tandis que ſon collègue tirait vers Paderborn. Le prince héréditaire ſuivit M. de Soubiſe, & ſe porta au Harſtrang, pour l'empêcher de repaſſer la Rhur; le prince Ferdinand ſuivit M. de Broglio. Cette armée françaiſe s'étendait derrière le Wéſer, de Paderborn juſqu'à Hameln. Elle commençait à ſe fortifier à Hœxter & y formait un amas de munitions de guerre & de bouche; ce qui fit juger que ſon deſſein était d'aſſiéger Hameln; ſur quoi le prince Ferdinand y détacha M. de Luckner, & comme il ne pouvait empêcher ce ſiége qu'en

donnant à M. de Broglio quelque inquiétude ailleurs, il détacha MM. de Wangenheim & de Wuthenow, qui pénétrerent par le pays de Waldeck, & défirent un détachement ennemi près de Stadtberg. Cette expédition obligea M. de Broglio d'affaiblir son centre. Le prince Ferdinand n'attendait que cela pour se porter par Dalbruck & Detmold à Reilkirchen. Les Français, surpris par ce mouvement inattendu, se mirent en marche & arrivèrent au pied des hauteurs de Reilkirchen, si célèbres par la défaite de Varus. Ils y trouvèrent les Allemands trop solidement établis pour les attaquer impunément, & ils se replièrent sur Neheim & Steinheim. M. Luckner se rendit alors dans le Solling, où il attaqua & battit, entre Gœttingue & Hœxter, un corps aux ordres de M. de Belsunce. Le prince Ferdinand, qui désirait d'en venir à quelque décision, ne se trouvant pas assez fort dans la position qu'il occupait, attira le prince héréditaire à lui. Ce prince se porta derrière l'armée française, & obligea le maréchal de Broglio de lui opposer M. de Stainville. Les Français, pour se dégager des alliés qui les entouraient, attaquèrent la petite ville de Horn devant la droite du prince Ferdinand; quelques brigades anglaises, qui s'avancèrent pour soutenir ce poste, leur firent abandonner leur projet. M. de Broglio, découragé par les mauvais succès, & dégoûté par les obstacles qu'il rencontrait par-tout, renonça au siége de Hameln, & ne pensa plus qu'à faire transporter ses provisions de Hœxter; il y passa le Wéser sur trois ponts. Les alliés le suivirent; mais ils ne purent point avoir de prise sur lui.

La jonction du prince héréditaire à l'armée des alliés, qui avait favorisé les affaires de la basse Saxe, avait nui à celles du bas Rhin. Sa présence y devea

nant nécessaire, il fut obligé d'y retourner. Par sa marche il força le prince de Condé à lever le siége de Hamm. Les Français se retirèrent à Munster, où ils se joignirent à M. de Soubise, qui bloquait cette ville. Pour dégager Munster, le prince héréditaire investit subitement la ville de Dorsten & s'en rendit maître avec la garnison, qui mit bas les armes. Le prince se trouvait par cette prise dans le voisinage de Wésel, d'où il empêchait l'armée française de tirer des convois. L'embarras où cette expédition mit M. de Soubise, le détermina à lever le blocus de Munster & à se retirer par Dulmen sur Halteren. Depuis le départ du prince héréditaire de la basse Saxe, M. de Bloglio se trouvant plus à son aise, s'avança sur Eimbeck & sur la Leine, sur quoi le prince Ferdinand partagea son armée; il en laissa la moitié sur le Weser, & avec l'autre il se mit sur la Dimel, pour tomber de-là sur le corps de M. de Stainville. Ce général français pénétra les desseins du prince, se retira en hâte, & se jeta dans le camp retranché qui avait été préparé auprès de Cassel. Ce coup ayant manqué par l'activité de M. de Stainville, le prince Ferdinand prit des arrangemens pour s'emparer de Munden. M. de Broglio en fut si fort effrayé, qu'il y accourut avec la moitié de son armée: mais à son approche les alliés se replièrent sur Geismar. M. de Broglio trouvant alors son monde inutile auprès de Munden, envoya quelques renforts en Octobre à M. de Stainville, & retourna avec le reste de ses troupes à Eimbeck.

Il n'était plus à craindre que M. de Soubise pût assiéger Munster, parce que la saison était trop avancée, & comme le détachement du prince héréditaire devenait plus utile en basse Saxe qu'en Westphalie, le prince Ferdinand lui envoya des ordres

pour qu'il joignit son armée sur la Dimel. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, les alliés s'avancèrent vers M. de Stainville, qui se retira encore, & pour la seconde fois M. de Broglio accourut à son secours avec une partie de son monde; car il avait laissé le gros de son armée dans le Solling depuis Holzmunden jusqu'à Lamforde. Les alliés voyant leur projet déconcerté, entrèrent dans la principauté de Waldeck, qui pouvait leur fournir plus de subsistances que la Hesse. M. de Broglio avait observé que la manœuvre des alliés ne roulait que sur des diversions, pour le détourner de ses desseins; il voulut faire une diversion à son tour, & envoya le comte de Lusace avec 8 ou 9,000 Saxons dans le duché de Brunswic, pour assiéger Wolfenbuttel. Après que cette ville se fut rendue sans grande résistance, le comte de Lusace se tourna sur Brunswic, dont il fit l'investissement. M. Luckner, que le prince Ferdinand avait envoyé pour secourir Wolfenbuttel, arriva trop tard; mais ayant été joint peu après par le prince Fréderic de Brunswic, ce jeune prince, plein d'honneur & d'une noble ambition, pour son coup d'essai força le poste que les ennemis avaient au village d'Œlper, se jeta dans Brunswic, en fit lever le siége, & hâta l'évacuation de Wolfenbuttel. Ainsi Alexandre, au sortir de l'enfance, dans l'armée de son père Philippe, battit les Athéniens avec l'aile de cavalerie qu'il commandait.

Les affaires de détachement n'empêchaient point les grandes armées d'aller leur train. M. de Broglio avait fortifié le poste de Duderstadt; il avait porté M. de Stainville à Iessen, en Novembre; quelques brigades gardaient Eimbeck, & M. de Chabot occupait les gorges d'Eschershausen avec un détachement de 10,000 hommes. Si le prince Ferdinand avait

permis aux ennemis de se maintenir dans cette position durant l'hiver, cela leur aurait donné de trop grands avantages pour la campagne prochaine. Ce fut ce qui le détermina à percer le centre du terrain que l'armée française occupait. Dans cette intention le prince héréditaire & milord Gramby passèrent la Leine le 5, & se postèrent proche d'une hauteur voisine d'Eimbeck, nommée la Huve. Le prince Ferdinand passa de son côté, le 4, le Wéser à Tundern, & s'avança sur M. de Chabot, qui eut le bonheur de lui échapper, & les ennemis furent vivement poussés de tous les côtés. M. de Broglio crut tout perdu, lorsqu'il apperçut le prince héréditaire vis-à-vis de la Huve; toutefois le jour se passa à se canonner réciproquement; & les Français s'étant renforcés le lendemain, il ne fut plus tems de brusquer l'affaire; ce qui occasionna le mouvement que tous les corps des alliés firent par leur droite. Les Français prirent cette marche pour une retraite; ils voulurent harceler les Allemands: mais ils furent par-tout repoussés & battus. Le prince Ferdinand gagna par ce revirement les hauteurs de Wangelstedt, d'où il prenait la position de la Huve à dos. Cela acheva de déconcerter M. de Broglio, qui ne pouvant plus se maintenir dans cette position, fut forcé d'évacuer Eimbeck, & de se retirer en Hesse. Ce fut par cette belle manœuvre que le prince Ferdinand finit une campagne qui le couvrait de gloire, & des deux parts les armées entrèrent dans leurs quartiers d'hiver.

Nous avons vu, par les événemens de cette campagne, que le prince Ferdinand de Brunswic fut le seul des alliés qui la termina sans faire de pertes. Les Prussiens furent généralement malheureux dans toutes les contrées où ils soutenaient la guerre. Le

prince Henri avait perdu toutes les montagnes de la Saxe, & il était si resserré dans le terrain qui lui restait, qu'à peine en pouvait-il tirer la subsistance journalière des troupes. La supériorité des ennemis leur avait donné les moyens d'occuper les postes les plus avantageux, & on avait lieu de tout appréhender pour l'hiver & pour la campagne prochaine. Mais quelque mauvaise que fût la situation de S. A. R., elle n'approchait pas de celle de l'armée du roi. La perte de Schweidnitz entraînait celle des montagnes & de la moitié de la Silésie. Le roi ne tenait plus qu'aux forteresses de Glogau, Breslau, Brieg, Neisse & Cosel; il était maître du cours de l'Oder & des principautés situées à l'autre rive, que les Russes avaient ravagés au commencement de la campagne, & d'où il n'y avait point de subsistances à tirer; il n'en pouvait point faire arriver de Pologne, parce que 15,000 Russes, qui avaient tiré un cordon, le long des frontières, en interdisaient le passage. L'armée était obligée de défendre son front contre les Autrichiens, & ses derrières contre les Russes. La communication de Berlin avec Breslau n'était que précaire, mais ce qui achevait sur-tout de rendre cette situation désespérée, c'était la perte de Colberg. Rien n'empêchait plus les Russes de faire le siége de Stetin dès le printemps, ou bien de s'emparer de Berlin & de tout l'électorat de Brandebourg. Il ne restait au roi que 30,000 hommes en Silésie. Le prince Henri n'en avait guères davantage, & les troupes qui avaient servi en Poméranie contre les Russes, étaient si ruinées, qu'à peine le fond en était-il resté. La plupart des provinces étaient envahies ou abymées; on ne savait plus d'où tirer les recrues, d'où prendre les chevaux & les fournitures, où trouver les subsistances, ni comment faire arri-

ver en sûreté les munitions de guerre à l'armée.

Nous verrons cependant que l'Etat, qui paraissait perdu, ne le fut point, qu'avec de l'industrie on rétablit l'armée, & qu'un heureux événement répara toutes les pertes qu'on venait de faire; & ceci sert d'exemple pour prouver combien les apparences sont trompeuses, & que dans les grandes affaires, il n'y a que la persévérance qui fasse surmonter aux hommes les périls & les dangers dont ils sont menacés.

CHAPITRE XV.

De l'hiver de 1761 à 1762.

PAR le récit de la campagne précédente, nous avons vu les malheurs dont la Prusse était accablée, & ceux qui la menaçaient encore; toutefois dans le temps le plus critique, & où le sort des armes semblait lui être le plus contraire, quelques lueurs d'espérance lui fesaient entrevoir des ressources, quoiqu'incertaines. Dans le mois d'octobre, après la perte de Schweidnitz, lorsque l'armée du roi était à Strehlen, & que les Russes assiégeaient en Poméranie la ville de Colberg & le corps du prince de Wirtemberg, le roi reçut une ambassade du chan des Tartares. L'ambassadeur était le barbier de son maître. Cela doit paraître étrange aux esprits prévenus du cérémonial des cours, & à ceux qui ne jugent des nations étrangères que par comparaison de leurs usages avec les mœurs européennes; mais ce n'est point une chose inusitée chez les peuples orientaux, où la noblesse est inconnue, & où ceux-là sont censés les premiers, qui approchent le plus près de la personne du souverain. Ce barbier, ou cet ambassadeur,

baſſadeur, préſenta ſa lettre de créance. Le ſtyle en était d'un ridicule différent de celui du ſtyle de la chancellerie allemande. L'objet de cette miſſion était de propoſer au roi l'alliance du Tartare, & de lui offrir un ſecours de 16000 auxiliaires, moyennant un ſubſide dont on conviendrait. Ces propoſitions n'étaient pas à rejeter dans la ſituation où les affaires du roi ſe trouvaient; non-ſeulement on les accepta; mais encore pour gagner du temps, on chargea le barbier de projets de traités d'alliance & de ſubſides; on l'accabla de préſens pour lui & pour ſon maître; & on le fit accompagner à ſon retour par le jeune M. de Goltz, afin de preſſer l'exécution de ces engagemens, & de conduire ce corps d'auxiliaires en Hongrie, où l'on voulait s'en ſervir pour faire une diverſion dans les Etats de l'impératrice-reine. Le ſieur Boſcamp, émiſſaire du roi à Bacieſarai, fut chargé en même temps d'employer tous ſes ſoins pour diſpoſer le chan à faire une incurſion en Ruſſie, parce qu'après que les premières hoſtilités auraient été commiſes, la Porte ſe trouverait obligée de ſoutenir le chan; ce qui était le ſeul moyen de l'entrainer dans des meſures pour leſquelles elle avait marqué juſqu'alors tant de répugnance. Si ce projet réuſſiſſait, il dégageait la Poméranie des Ruſſes & préſervait la Marche électorale des riſques auxquels elle était expoſée. A l'égard de l'irruption de ces 16000 Tartares en Hongrie, il fallait ſans doute la ſoutenir par un corps de troupes réglées; mais comme l'impératrice-reine était obligée d'en détacher deux fois autant des ſiennes, elle affaibliſſait néceſſairement l'armée contre laquelle les Pruſſiens devaient combattre au printemps. Toutes les nouvelles qu'on recevait alors de Conſtantinople, feſaient eſpérer la prompte concluſion du traité d'alliance

défensive que le roi négociait à la Porte; il y avait loin cependant de l'espérance à la réalité. Le grand-visir, homme d'un âge avancé, n'était pas militaire, & craignait de faire un métier qu'il n'entendait pas; il appréhendait sur-tout d'exposer aux hasards de la guerre sa fortune bien établie. Par cette raison, il s'était étroitement uni avec le mufti, pour contrarier de concert, dans le divan, ceux dont les avis violens allaient à rompre avec la maison d'Autriche, & il leur représentait que la trève avec les Impériaux n'étant pas expirée, on ne pouvait la violer sans transgresser la loi de Mahomet. Toutefois, par une suite des contradictions dont l'esprit humain est si susceptible, la Porte fit partir de gros détachemens de Janissaires pour la Hongrie. Les forces qu'elle assembla aux environs de Belgrade, montaient à 110000 hommes. Les bachas firent avancer ces troupes, & en formèrent un cordon le long des frontières des provinces de l'impératrice-reine. C'était beaucoup pour la Porte, mais c'était peu pour la Prusse, à laquelle il fallait des secours effectifs. Comme cependant il n'y avait d'espoir à fonder en Europe que sur cette puissance, le roi fit tenter de nouveau tous les moyens imaginables, tant à Constantinople qu'à Baciesarai, d'y produire des résolutions vigoureuses. Pendant l'hiver il arriva un nouvel émissaire du chan à Breslau. Il confirma toutes les promesses que le barbier avait faites au roi, au nom de son maître: il assura que le chan rassemblerait un corps de 40000 hommes au printemps, comme cela se vérifia; & qu'il agirait ensuite suivant les désirs du roi; ce qui n'eut point lieu. Nous verrons bientôt que les révolutions qui arrivèrent en Russie, firent une impression si étrange sur ces orientaux, qu'elles arrêtèrent les mesures qu'ils étaient

ſur le point de prendre, & ſuſpendirent tous leurs deſſeins. L'émiſſaire cependant fut renvoyé avec des préſens, tant pour lui que pour ſon maître; car tout s'achète chez ces peuples. Le Tartare avait taxé ſes actions & ſes ſervices; on lui payait tant pour une réponſe favorable, tant pour aſſembler ſes troupes, tant pour quelques démonſtrations, tant pour une lettre qu'on lui feſait écrire au grand ſeigneur. La différence qu'il y a de l'eſprit d'intérêt des Orientaux à celui des autres nations eſt, ce me ſemble, que les premiers s'abandonnent à cette infame paſſion & ſe déshonorent ſans en rougir, & que les peuples de l'Europe en affectent au moins quelque honte.

Pendant qu'on tâchait ainſi de ſoulever l'Orient, les affaires s'embrouillaient de plus en plus en Angleterre. La France y avait fait paſſer M. de Buſſy, pour y négocier la paix. Sa préſence n'endormit pas le miniſtère britannique au point qu'on s'en était flatté à la cour de Verſailles. Peut-être y eut-il moins d'ardeur pour les armemens que la nation préparait ſur mer. Néanmoins les Anglais prirent l'île & le fort de Belle-île pendant ces négociations; ils s'emparèrent même de Pondichéri dans les Indes orientales, où ils ruinèrent les établiſſemens importans que la compagnie françaiſe y poſſédait. La négociation de M. de Buſſy n'avançait donc guères à Londres. M. de Choiſeul, pour leurrer les Anglais, donnait à M. Stanley les eſpérances les plus flatteuſes, qui étaient auſſi-tôt démenties par les explications que M. de Buſſy ſavait leur donner. Cette eſcarmouche politique dura juſques vers la fin de l'année 1761, où les conférences furent repriſes avec plus de chaleur. La France, dont l'intention était de duper l'Angleterre, commençait à

s'appercevoir qu'elle ne réussirait pas; elle voulait ne rien perdre & faire une paix plus avantageuse que le sort de la guerre ne lui permettait de l'espérer; & comme l'artifice de la négociation n'était pas suffisant pour amener les choses à ce point, elle jeta les yeux sur l'Espagne, que M. de Choiseul eut l'adresse d'engager dans ses intérêts. Cette alliance pouvait en imposer aux Anglais; ou supposé qu'elle ne fit pas cet effet, l'assistance de cette couronne servait toujours à pousser la guerre avec plus de vigueur & de succès. Le moyen dont M. de Choiseul se servit pour disposer le roi d'Espagne à embrasser les intérêts de la France, ne réussirait pas par-tout également. C'était le projet de ce fameux pacte de famille, qui, loin d'unir ces couronnes, devait au contraire éloigner à jamais les Espagnols de tout traité avec la France. Nous nous contenterons d'en rapporter les points principaux. „ Il y est dit, que les deux branches de la maison „ de Bourbon seront désormais regardées comme „ la même; que les sujets des deux couronnes jouiront réciproquement des mêmes avantages; qu'en „ tout temps on fera cause commune: en conséquence de quoi le roi d'Espagne déclarera la guerre „ à l'Angleterre, si cette puissance refuse de lui faire „ raison sur de certains griefs, comme sont la coupe du bois de Campêche & quelques pirateries „ commises par les armateurs anglais; que l'Espagne en même temps attaquera le roi de Portugal, (& ce qu'il y a de plus extraordinaire) „ que les deux branches de la maison de Bourbon „ étant considérées comme la même maison, leurs „ conquêtes & leurs pertes seront communes, de „ sorte que les avantages de l'une compenseront „ les pertes de l'autre. „ A quoi se réduisait donc

le sens de ce traité? N'aurait-il pas autant valu que la France eût dit aux Espagnols: Vous ferez la guerre, parce que cela convient à mes intérêts: j'ai fait des pertes considérables contre les Anglais; mais comme il y a apparence que vous ferez des conquêtes sur eux, & que vous prendrez le Portugal, vous rendrez tout ce pays à ses possesseurs, pour obliger les Anglais à nous restituer les provinces qu'ils ont envahies sur nous, & que nous ne pouvons plus leur arracher? Encore pourquoi attaquer le roi de Portugal, qui n'avait offensé personne, sur le royaume duquel ni l'Espagne, ni la France n'avaient des droits? C'était le commerce lucratif que l'Angleterre fesait en Portugal, que la France voulait ruiner. D'ailleurs elle était persuadée que les Anglais auraient rendu la meilleure partie de leurs conquêtes, pour faire restituer ce royaume au roi de Portugal. Mais est-ce une raison pour attaquer un souverain qui n'en donne aucune raison légitime? O droit public, que ton étude est vaine & inutile! Ce traité enfin, tout bizarre qu'il était, fut signé par les deux couronnes.

Les Français en tirèrent incontinent parti, & M. de Bussy eut ordre de demander, au nom du roi d'Espagne, la restitution de quelques vaisseaux que les Anglais avaient enlevés à cette couronne, & sur-tout qu'ils renonçassent à la coupe du bois de Campêche. Cette proposition fut comme la pomme de discorde, qui divisa tout le ministère britannique. Deux hommes se trouvaient à la tête de ce gouvernement, différens de caractère & opposés en tout. L'un était Pitt: il avait l'ame élevée, un esprit capable de grands projets, de la fermeté dans l'exécution, un attachement inflexible à ses opinions; parce qu'il les croyait avantageuses à sa patrie,

qu'il aimait. L'autre c'était Bute ; il avait été gouverneur du roi. Plus ambitieux qu'habile, il voulait dominer à l'ombre de l'autorité souveraine. Il avait pour principe que la trame de l'honneur devait être une tissure grossière pour tout homme d'Etat ; il crut qu'en procurant la paix à tout prix à sa nation, il en deviendrait l'idole. Il se trompa, & le peuple l'eut en exécration. Ces deux Anglais envisageaient la proposition de l'Espagne avec des yeux tout différens. Pitt, convaincu que l'Espagne désirait la guerre, & que par conséquent la rupture était inévitable, voulait qu'on prit cette puissance au dépourvu, parce qu'elle n'avait pas achevé de faire ses préparatifs, & il opinait pour qu'on lui fit la guerre, pensant que c'était le cas de se battre & non de négocier. Bute craignant que ces nouveaux ennemis ne rendissent la paix plus difficile à conclure, représenta qu'en suivant les avis de son adversaire, on engagerait le gouvernement dans des dépenses exorbitantes, & dans de nouveaux risques, dont on ne pouvait prévoir la fin ; que s'il condamnait le sentiment du Sr. Pitt, c'était sur-tout parce que dans les conjonctures où l'Angleterre se trouvait, il était plus facile de négocier à Madrid, que d'assembler à Londres de nouveaux fonds pour la guerre. L'avis de M. Bute prévalut, dans le conseil du roi, sur celui de son antagoniste. M. Pitt en ressentit un chagrin si vif ; que, plein d'indignation, il se démit de ses charges. Son exemple fut suivi peu après par les ducs de Newcastle & de Dévonshire, qui renoncèrent également à leurs emplois. M. Bute profita de leurs dépouilles, il prit dans le conseil la place qu'il voulut, & forma une nouvelle administration, composée des lords Hallifax, Egre-

mont & Greenville, qui fut nommée le triumvirat; mais Bute en était l'ame.

Peu après, les événemens prouvèrent que M. Pitt avait jugé des intentions de l'Eſpagne en homme d'Etat; car M. Bute perdit ſon temps à négocier, & il fallut avoir recours aux armes. Les Anglais furent obligés d'aſſiſter le roi de Portugal de leurs troupes, & les avantages que leurs flottes remportèrent ſur mer, furent encore dûs au ſieur Pitt, qui avait fait les projets de ces expéditions durant ſon miniſtère. A peine M. de Bute fut-il en place, que la froideur qui commençait à régner entre la Pruſſe & l'Angleterre, s'accrut conſidérablement. Le Sr. Bute refuſa les ſubſides que la nation avait payés juſqu'alors au roi; il ſe flattait par-là de réduire ce prince, par néceſſité, à conſentir aux propoſitions de paix que le miniſtère britannique jugerait à propos de lui preſcrire. Cet Anglais croyait que l'argent fait tout, & qu'il n'y avait d'argent qu'en Angleterre. Mais à quoi tiennent les affaires du monde, & les projets des hommes! L'impératrice de Ruſſie meurt; ſa mort trompe tous les politiques de l'Europe, & renverſe une infinité de plans & de deſſeins arrangés avec ſoin & laborieuſement combinés. Cette princeſſe, dont la ſanté avait été chancelante dans les dernières années, fut ſubitement emportée par un crachement de ſang le 8 de janvier 1762. Par ſa mort le trône était dévolu au grand duc ſon neveu, qui régna ſous le nom de Pierre III. Le roi avait cultivé l'amitié de ce prince dans le temps où il n'était encore que duc de Holſtein, & par une ſenſibilité rare parmi les hommes, plus rare encore chez les ſouverains, ce prince en avait conſervé un cœur reconnaiſſant; il en avait même donné des marques dans cette guerre; car ce fut lui qui contribua le

plus à la retraite du maréchal Apraxin en l'année 1757, lorsqu'après avoir battu le maréchal Lehwald, il se replia en Pologne. Durant tous ces troubles, ce prince s'était même abstenu d'aller au conseil, où il avait place, pour ne point participer aux mesures que l'impératrice prenait contre la Prusse & qu'il désapprouvait. Le roi lui écrivit une lettre de félicitation sur son avénement au trône, dans laquelle il lui témoigna sans déguisement l'envie qu'il avait de vivre en bonne harmonie avec lui, & l'estime qu'il conserverait toujours pour sa personne. M. Keith, ministre d'Angleterre à la cour de Russie, ne tarda pas à informer le roi des espérances qu'il pouvait fonder sur les bonnes intentions du nouveau monarque. Peu après M. Goudowitz, favori de l'empereur, fut envoyé en Allemagne sous prétexte de complimenter son beau-frère le prince de Zerbst; mais ses instructions secrètes lui prescrivaient de prendre, à son retour, sa route par Breslau, où le roi avait son quartier, pour l'assurer des sentimens d'estime & d'amitié de l'empereur. L'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Le roi s'ouvrit cordialement à M. Goudowitz; il lui prouva sans peine qu'il n'y avait aucun sujet réel de guerre entre les deux Etats, que les troubles présens n'étaient qu'une suite des artifices de la cour de Vienne, qui ne travaillait que pour ses intérêts, & que rien n'était plus aisé que de rétablir la bonne intelligence entre les deux cours par une paix solide; en même temps il ajouta, comme en passant, qu'il se promettait de l'équité de l'empereur qu'il n'exigerait pour la paix aucune condition contraire à la gloire d'un souverain, le roi ne pouvant jamais y souscrire. Et comme la conjoncture était favorable pour s'assurer du parti qu'il serait possible de tirer des bonnes

dispositions de l'empereur, le roi dit, comme si cela lui échappait, que bien loin de conserver le moindre ressentiment de ce qui s'était passé, il ne désirait rien avec plus d'empressement que de former avec l'empereur les liens de la plus parfaite union. Cette déclaration fut accompagnée d'une lettre pour l'empereur, conçue à peu près dans les mêmes termes, afin que ce prince ajoutât d'autant plus de foi au rapport que M. Goudowitz lui ferait des sentimens du roi pour lui. A peine M. Goudowitz fut-il parti pour Pétersbourg, que M. de Goltz le suivit en qualité d'envoyé extraordinaire, pour complimenter l'empereur sur son avénement au trône, & sur-tout pour presser la négociation de la paix, & en hâter la conclusion avant l'ouverture de la campagne.

On n'était cependant pas sans appréhension; car sur quel fondement pouvait-on supposer que la négociation de Pétersbourg prendrait une bonne tournure? Les cours de Versailles & de Vienne avaient garanti le royaume de Prusse à la défunte impératrice; les Russes en étaient en paisible possession; un jeune prince parvenu au trône renoncera-t-il de lui-même à une conquète qui lui est garantie par ses alliés? L'intérêt, ou la gloire qu'une acquisition répand sur le commencement d'un règne, ne le retiendront-ils pas? pour qui? pourquoi? par quel motif y renoncera-t-il? Toutes ces questions difficiles à résoudre, remplissaient les esprits d'incertitude sur l'avenir. L'événement fut plus heureux qu'on ne pouvait l'espérer. Tant il est difficile de démêler les causes secondes, & de connaître les différens ressorts qui déterminent la volonté des hommes. Il se trouva que Pierre III avait le cœur excellent, & des sentimens plus nobles & plus relevés qu'on ne les trouve d'ordinaire chez les souverains. Se prêtant à tous les

désirs du roi, il alla même au-delà de ce qu'on pouvait attendre. De son propre mouvement il rappella de l'armée autrichienne M. de Czernichef avec son corps; il n'exigea du roi aucune cession, quoiqu'il y fût autorisé, sans qu'on pût y trouver à redire; il hâta la négociation de la paix, & ne demanda pour tout retour que l'amitié & l'alliance du roi. Un procédé aussi noble, aussi généreux, aussi peu commun, non seulement doit être transmis à la postérité, mais devrait être gravé en lettres d'or dans les cabinets de tous les rois. Les vues de l'empereur se portèrent alors particuliérement sur le Danemarck. Il ressentait les torts que les rois de Danemarck avaient faits à ses ancètres: il avait outre cela des injustices personnelles à venger; car du vivant de l'impératrice Elisabeth, les Danois avaient, à plusieurs reprises, tenté de le dépouiller de la partie du Holstein qu'il possédait encore; à quoi il s'était toujours opposé avec fermeté. L'esprit aigri par tant d'offenses, il méditait d'en tirer une vengeance éclatante, & s'il terminait la guerre contre la Prusse, ce n'était que pour la recommencer avec d'autant plus de vivacité contre le Danemarck.

Le roi n'agissait point avec l'empereur comme de souverain à souverain, mais avec cette cordialité que l'amitié exige, & qui en fait la plus grande douceur. Les vertus de Pierre III fesaient une exception aux règles de la politique; il en fallait bien faire de même pour lui. Le roi tâchait de le prévenir dans tout ce qui pouvait lui être agréable, & comme il parut désirer de revoir le comte de Schwérin, aide de camp du roi (qui, ayant été fait prisonnier par les Russes à la bataille de Zorndorf, avait eu le bonheur de mériter ses bonnes grâces), le comte entreprit incontinent ce voyage, & ne

contribua pas peu, pendant ſon ſéjour en Ruſſie, à la ſignature des traités de paix & d'alliance.

Le Sr. Bute qui, par mépris pour les autres nations, ignorait ce qui ſe paſſait en Europe, & encore plus la façon de penſer du nouvel empereur de Ruſſie, rempli des idées de la paix générale qu'il voulait faire à toute force, chargea le prince Gallizin, miniſtre de Ruſſie à Londres, de marquer à ſa cour, que quelques ceſſions que l'empereur exigeât de la Pruſſe, l'Angleterre ſe feſait fort de les lui faire obtenir, pourvu qu'il ne ſe précipitât point, & qu'il continuât de tenir le roi de Pruſſe en échec, en laiſſant le corps de M. de Czernichef auprès des Autrichiens. L'empereur, indigné de ces propoſitions, y répondit comme un miniſtre pruſſien l'aurait pu faire. Il envoya la copie de la dépêche du prince Gallizin au roi, pour lui découvrir à quel point l'Angleterre le trahiſſait. Ce ne fut pas la ſeule perfidie que ce miniſtre anglais fit au roi. Bute, non content de vouloir embrouiller les affaires de la Pruſſe à Pétersbourg, négociait en même temps à la cour de Vienne. Il voulait à l'inſçu du roi faire la paix avec la maiſon d'Autriche. Libéral des provinces pruſſiennes, ſacrifiant ſans ſcrupule les intérêts du roi, il offrait ſes dépouilles à l'impératrice-reine, comme s'il était le maître d'en diſpoſer. Dans cette occaſion, le haſard ſervit encore mieux le roi que n'auraient pu faire les plus fines intrigues. Le comte Kaunitz prit ces ouvertures de travers; il ſoupçonna que le deſſein de l'Angleterre était de commettre la cour de Vienne avec celle de Verſailles, & il répondit au Sr. Bute avec toute la hauteur & toute la morgue d'un miniſtre autrichien; il rejeta avec dédain des propoſitions qu'il croyait captieuſes, en ajoutant que l'impératrice-reine était aſſez puiſſante pour ſe faire raiſon de ſes prétentions, & qu'elle

agirait contre ſa dignité en acceptant une paix, quelle qu'elle pût être, dont l'Angleterre ſe rendrait la médiatrice: ainſi avorta ce projet, à la honte de celui qui l'avait formé.

Malgré tant d'événemens heureux & de trames découvertes, le roi n'était cependant pas exempt d'inquiétudes. Les lettres de Pétersbourg feſaient trembler pour la perſonne de l'empereur; elles annonçaient toutes un germe de conſpiration qui était près d'éclorre. Les perſonnes qu'on ſoupçonnait entrer dans ce complot, en étaient les moins coupables. Les véritables auteurs tramaient dans le ſilence, & ſe dérobaient avec ſoin à la connaiſſance du public. A peine l'empereur fut-il ſur le trône, qu'il fit des innovations continuelles dans l'intérieur de ſes Etats; il s'appropria les terres du clergé, ſelon le projet de Pierre I; mais il s'en fallait bien que Pierre III fût auſſi affermi, & auſſi reſpecté de cette nation. Le clergé était d'autant plus puiſſant dans cet empire, que les peuples abrutis y croupiſſaient dans la plus profonde ignorance. Attaquer ces archimandrites & ces popes, c'était ſe faire des ennemis irréconciliables, parce que tout prêtre eſt attaché à ſes revenus plus qu'aux opinions qu'il annonce. L'empereur aurait ſans doute pu attendre, pour faire cette réforme, & encore aurait-il fallu y toucher d'une main délicate. Outre cette affaire qui feſait crier, on lui reprochait encore de tenir les gardes Iſmailof & Préobrazinsky ſous une diſcipline trop rigoureuſe, & de vouloir faire la guerre au Danemarck; ce qui répugnait d'autant plus aux Ruſſes, qu'ils diſaient ouvertement que leur nation n'y était point intéreſſée. Des perſonnes mal intentionnées répandaient ces griefs dans le public, pour rendre odieuſe la perſonne de l'empereur. L'amitié, la reconnaiſſance, auſſi bien que l'eſtime

du roi pour les excellentes qualités de ce prince, le portèrent à lui écrire & à entamer cette matière ſcabreuſe. Il fallait ménager cette extrême délicateſſe qui fait que tous les ſouverains veulent qu'on croie leur autorité affermie ; il fallait s'expliquer avec une réſerve infinie au ſujet des Danois. Pour le diſſuader d'entreprendre d'abord la guerre contre le Danemarck, le roi lui détaillait toutes les raiſons qui pouvaient lui faire différer cette entrepriſe, pour la renvoyer à l'année prochaine ; il infiſtait ſur-tout pour que l'empereur, avant de ſortir de ſes Etats & de s'engager dans une guerre étrangère, ſe fit couronner à Moſcou, afin de rendre, par ſon ſacre, ſa perſonne d'autant plus inviolable aux yeux de ſa nation, ſes prédéceſſeurs ayant toujours religieuſement obſervé cette cérémonie : il feſait enſuite mention des révolutions arrivées en Ruſſie durant l'abſence de Pierre I ; mais il gliſſait légérement ſur cette matière, & finiſſait en conjurant l'empereur d'une manière affectueuſe de ne point négliger des précautions eſſentielles pour la ſureté de ſa perſonne, en lui proteſtant que l'intérèt ſincère qu'il prenait à ſa conſervation, était le ſeul motif qui lui avait fait prendre la plume. Cette lettre fit peu d'impreſſion ſur l'empereur ; il y répondit en propres termes : » Ma gloire exige que je tire raiſon des outrages » que les Danois ont fait à ma perſonne, ſur-tout » à mes ancêtres. Il ne ſera pas dit que les Ruſſes » font une guerre pour mes intérèts où je ne me » trouve pas à leur tète ; d'ailleurs la cérémonie » de mon couronnement exige une trop grande » dépenſe ; cet argent ſera mieux employé contre » les Danois. A l'égard de l'intérèt que vous prenez » à ma conſervation, je vous prie de ne vous en » point inquiéter ; les ſoldats m'appellent leur père ;

„ ils disent qu'ils aiment mieux être gouvernés „ par un homme que par une femme; je me promène „ seul à pied dans les rues de Pétersbourg ; si „ quelqu'un me voulait du mal, il y a long-temps „ qu'il aurait exécuté son dessein ; mais je fais du „ bien à tout le monde, & je me confie uniquement „ à la garde de Dieu ; avec cela je n'ai rien à „ craindre. „ Cette réponse n'empêcha pas le roi de continuer à tâcher d'éclairer ce prince sur les dangers qui le menaçaient. Mrs. de Goltz & de Schwérin eurent ordre de mettre cette matière sur le tapis dans des conversations familières qu'ils avaient avec ce monarque; mais c'était à pure perte qu'on lui disait que, dans un pays où régnaient des mœurs telles qu'en Russie, un souverain ne pouvait prendre assez de précautions pour la sureté de sa personne. „ Ecoutez, répondit-il enfin, si vous êtes de mes „ amis, ne touchez plus cette matière qui m'est „ odieuse! „ Il fallut alors garder le silence, & abandonner ce pauvre prince à la sécurité qui le perdit.

Les dieux, pour perdre Troie, aveuglèrent nos yeux.
Virg. En. L. 2.

Ces choses n'empêchèrent pas que les négociations pour la paix & pour l'alliance n'allassent grand train. Dès le commencement de juin, l'empereur envoya au roi le comte de Schwérin avec le traité de paix & d'alliance signé, & avec un ordre au comte de Czernichef, qui était à Glatz, de se mettre incessamment en marche pour joindre l'armée du roi, & faire conjointement avec elle la guerre aux Autrichiens. Les Suédois, qui se trouvaient, après ce revirement de système destitués, de leur plus grand appui, furent obligés de faire la paix, dans la crainte du mal qui leur en pouvait arriver, s'ils tardaient davantage.

Le roi reçut une lettre d'apparat de la reine sa sœur, dictée par le sénat de Stockholm; il y répondit dans le sens que la reine pouvait le désirer, en lui témoignant le plaisir qu'il ressentait de voir se terminer une guerre entre de si proches parens; que, par amitié pour la reine sa sœur, il voulait bien oublier les procédés irréguliers & étranges de la nation suédoise, sans en conserver de ressentiment; que s'il fesait la paix, c'était uniquement par considération pour elle, à condition toutefois que les choses seraient remises exactement sur le pied où elles avaient été avant le commencement des troubles. Comme la crainte pressait les Suédois, la négociation fut promptement terminée. Les plénipotentiaires des deux cours s'assemblèrent à Hambourg, & ils signèrent les préliminaires avant la fin du mois de juin.

De son côté l'empereur de Russie poussait vivement son projet contre le Danemarck; cependant, pour mettre dans cette rupture toutes les formalités de la justice, & pour qu'il parût que l'obstination des Danois l'avait forcé de rompre avec eux, il proposa l'assemblée d'un congrès à Berlin, où les ministres des deux partis devaient tâcher d'accommoder leurs différends sous la médiation prussienne. M. de Saldern, plénipotentiaire de l'empereur, était chargé de demander aux Danois la restitution de tout le Holstein, qui avait anciennement appartenu aux ancêtres de sa Majesté impériale. Ce prince était bien persuadé que les Danois ne consentiraient jamais à des conditions aussi honteuses; & c'était le prétexte dont il voulait se servir pour se déclarer contre eux. Une armée de 60,000 Russes, qui devaient être joints par 6,000 Prussiens, était destinée pour cette expédition. Le roi de Danemarck, qui voyait l'orage prêt à fondre sur lui, avait donné le commandement de

ses troupes à un officier de réputation ; c'était M. de St. Germain. Il venait de quitter le service de France, pour quelque mécontentement que le maréchal de Broglio lui avait donné. M. de St. Germain se trouvait alors à la tête d'une armée indisciplinée, qui manquait d'officiers généraux capables de commander, d'ingénieurs, d'artilleurs, de train de vivres, en un mot de tout. Il suppléa lui seul à ce qui lui manquait. Comme la caisse de guerre était mal pourvue, il rançonna la ville de Hambourg, qui lui fournit les sommes dont il avait besoin. Les ministres danois excusèrent cet étrange procédé sur la nécessité qui n'a point de loi. M. de St. Germain s'approcha ensuite de Lubeck, dont il comptait s'emparer aussi-tôt que la guerre serait déclarée, & pour en éloigner le théâtre des frontières de son maître ; il s'avança dans le Mecklenbourg avec une partie de ses troupes, & se campa entre des marais & des étangs dans un emplacement avantageux, où probablement il aurait pu disputer aux Russes, pendant quelque temps, l'entrée du Holstein. Nous l'abandonnerons au milieu de ses préparatifs, dont il serait superflu de faire un plus long détail, parce que cette guerre, que le Danemarck craignait avec tant de raison, n'eut pas lieu, & qu'une nouvelle révolution fit tout changer à Pétersbourg.

De toutes les puissances de l'Europe, la plus consternée des événemens arrivés en Russie, fut la cour de Vienne. Jamais l'impératrice-reine n'avait porté ses espérances plus haut qu'à la fin de la dernière campagne. Tout lui présageait la subversion de la Prusse, la conquête de la Silésie, & l'accomplissement de tous ses projets. Sa persuasion était si forte & sa sécurité si entière, que croyant pouvoir finir la guerre en se passant d'une partie de ses troupes, elle fit une épargne déplacée

déplacée en ordonnant une réforme de 20,000 hommes. Alors mourut l'impératrice de Russie; peu après le corps de M. de Czernichef quitta l'armée de Laudon, pour se retirer en Pologne. La cour de Vienne voulut, mais trop tard, rassembler de nouveau ces 20,000 hommes qu'elle avait réformés, qui s'étaient dispersés dans le monde, & que le temps ne permettait point de remplacer. Sur cela vint la nouvelle de la paix conclue entre la Prusse & la Russie; bientôt celle du traité d'alliance signé entre ces deux couronnes; enfin celle de la jonction du corps de Czernichef à l'armée du roi. Pour comble de disgrâces, une maladie épidémique fesait de grands ravages dans l'armée de Laudon. C'était une espèce de lèpre, dont les progrès étaient si rapides, qu'ils éclaircissaient son camp & peuplaient ses hôpitaux. Pour peu qu'on résume ceci, on trouve, de compte fait, 20,000 hommes de congédiés des Autrichiens, & 20,000 Russes de moins, qui font 40,000 hommes, & ces 20,000 Russes de plus à l'armée du roi font entre les deux armées une différence de 60,000 hommes en faveur des Prussiens. Si le roi avait gagné de suite trois batailles rangées, elles ne lui auraient pas procuré un plus grand avantage.

La mort de l'impératrice de Russie, & les combinaisons nouvelles de politique qu'elle produisit en Europe, firent une impression toute différente sur la Porte. Tant de promptes révolutions, ces haines si vives entre des États, qui se changeaient subitement en des liaisons étroites entre les souverains, tout cela parut inconcevable à la politique orientale, & remplit les Turcs d'étonnement & de méfiance. Il le faut avouer, ils avaient quelque sujet d'être surpris; après avoir été importunés par les pressantes sollicitations du ministre prussien, pour les porter à rompre avec la Russie, tout d'un coup ce ministre, changeant de

langage, leur offrait les bons offices du roi son maître, pour appaiser certains différends qu'ils avaient pour leurs limites avec la cour de Pétersbourg, & ce ministre ne persistait plus qu'à les animer à rompre la trève qui durait encore avec l'impératrice-reine. Cela donnait lieu aux Turcs de raisonner ainsi: certainement ces Prussiens sont la nation la plus inconstante & la plus légère de l'univers; tantôt ils voulaient nous brouiller avec la Russie, aujourd'hui ils veulent nous raccommoder avec elle; & s'ils nous incitent à présent à déclarer la guerre à la reine de Hongrie, qui nous répondra que, dans six mois, ils ne soient en alliance avec elle, de même qu'ils le sont à présent avec les Russes? Gardons-nous d'entrer trop promptement dans les mesures qu'ils nous proposent, ou notre facilité nous rendra le jouet de leur inconséquence & la risée des nations européennes. Leurs réflexions ne se bornaient pas là, & comme ils avaient d'ailleurs conçu quelque ombrage de l'alliance que le roi venait de faire avec la Russie, pour dissiper ces soupçons, sa Majesté, par l'interposition de ses bons offices, parvint à terminer les différends qu'il y avait entre le chan de la Crimée & les Russes au sujet du fort Ste. Anne; elle porta de plus l'empereur Pierre III à faire déclarer, par son ministre à Constantinople, qu'il ne se mêlerait en aucune manière des discussions que la Porte pourrait avoir avec la maison d'Autriche, & qu'au cas que les Turcs lui fissent la guerre, l'impératrice-reine n'aurait aucun secours à attendre de sa part. Cette déclaration formelle fit une grande impression sur les Turcs; elle ébranla même le grand-seigneur, qui, selon toutes les apparences, aurait pris un parti décisif, si de nouvelles révolutions, que nous rapporterons en leur lieu, n'eussent renouvellé ses incertitudes & réveillé ses méfiances.

En rapprochant tous les événemens que nous venons de rapporter, ils nous repréſentent la Pruſſe aux abois à la fin de la dernière campagne; perdue au jugement de tous les politiques, elle ſe relève par la mort d'une femme, & ſe ſoutient par le ſecours de la puiſſance qui avait été la plus animée à ſa perte. Ce fut ainſi que madame Masham, par ſes intrigues contre milady Marlborough, ſauva la France dans la guerre de Succeſſion. A quoi tiennent les choſes humaines? Les plus petits reſſorts influent ſur le deſtin des Empires & le changent. Tels ſont les jeux du haſard, qui, ſe riant de la vaine prudence des mortels, relève les eſpérances des uns, pour renverſer celles des autres.

CHAPITRE XVI.

Campagne de 1762.

LA campagne précédente, comme nous l'avons rapporté, avait été généralement funeſte aux armes pruſſiennes. Le prince Henri avait perdu les montagnes de la Saxe, le prince de Wirtemberg la ville de Colberg, & le roi celle de Schweidnitz. La poſition des troupes pruſſiennes en Siléſie était précaire; un mauvais retranchement, qui pouvait contenir douze bataillons, au faubourg de Breslau, fesait leur principale défenſe. Deux poſtes d'avertiſſement les garantiſſaient contre les ſurpriſes de l'ennemi; l'un Canth, où M. de Dallwich avait le commandement, l'autre Rothenſirben, aux ordres de M. de Prittwitz. M. de Wied occupait les environs de Grotkau, d'où il avait détaché M. de Mœring à Strehlen. M. de Mœring fesait ſes reconnaiſſances vers Franckenſtein,

M. de Prittwitz vers Reichenbach & M. de Dallwich du côté de la montagne de Zobten & du Pitſchenberg. Glogau était couvert par 6 bataillons que M. de Zeunert commandait; & pour M. de Thadden, il occupait Guben le 5 Fev., & formait avec la cavalerie de M. de Schmettau un cordon juſqu'à Lubben, par où il garantiſſait la communication de Berlin, d'où l'armée tirait ſes approviſionnemens. Du côté des Autrichiens le cordon commençait à Jægerndorf, d'où il tirait ſur Neuſtadt, Weidenau, Johannsberg, Wartha, Silberberg, Bœckendorf, la montagne de Zobten, Striegau & Hohenfriedberg. Le gros de leur infanterie cantonnait dans les montagnes, & les Ruſſes avaient leurs quartiers dans le comté de Glatz. Il y eut quelques expéditions de partis durant l'hiver, mais qui ne furent d'aucune conſéquence le 16. Le colonel Altone, qui paſſait l'hiver à Reichenbach, voulut ſurprendre le quartier de M. de Prittwitz à Rothenſirben. Prittwitz en eut vent; il s'embuſqua avec ſa troupe ſur le chemin par lequel l'autrichien devait paſſer, le battit, & lui enleva 100 hommes.

La révolution arrivée en Ruſſie & les diſpoſitions favorables de Pierre III à l'égard des Pruſſiens, donnèrent lieu à la ſéparation du corps de Czernichef de l'armée impériale le 21 mars. M. de Czernichef quitta le comté de Glatz, paſſa l'Oder à Auras & retourna en Pologne. Cette révolution donna lieu également à la négociation de la paix avec la Suede; & comme dès lors on en prévoyait l'heureuſe iſſue, le roi ſe trouvait par-là le maître de diſpoſer de toutes les troupes qu'il avait employées contre cette couronne. M. de Belling avec 20 eſcadrons, & M. de Billerbeck avec 6 bataillons furent deſtinés à renforcer l'armée de Saxe. Le prince de Bévern, le prince de Wir-

temberg & M. de Werner reçurent ordre de joindre l'armée de Siléfie, auffi-tôt que les conjonctures leur permettraient de quitter la Poméranie.

Le roi fe propofait d'ouvrir cette campagne par une diverfion en Hongrie. Selon ce projet M. de Werner devait joindre les Tartares du côté de Bude, & foutenir les incurfions qu'ils auraient faites dans ces environs & en Autriche même; ce qui faciliterait les opérations du roi en Siléfie, où il fallait reprendre Schweidnitz, & après avoir terminé ce fiége, renforcer l'armée de S. A. R. le prince Henri, pour qu'elle pût tenter tous les moyens de reprendre Dresde. Mais ces projets furent changés depuis, à caufe du traité d'alliance qui fe conclut avec la Ruffie. On penfa, dès le 15 de mars, à rapprocher les divers corps qui devaient compofer l'armée; pour cet effet M. de Schenkendorf quitta la Saxe en avril, & releva Mrs. de Schmettau & de Thadden à Guben; il fut fuivi par le corps de Platen, qui alors fe trouvait aux ordres de M. de Krockow. Tous ces détachemens arrivèrent fucceffivement à Breslau, favoir Mrs. de Schmettau, de Thadden, de Zeunert le 15 d'avril; M. de Krockow avec 25 bataillons & 35 efcadrons le 6 de mai, & M. de Loffow, qui avait couvert la haute Siléfie contre les cofaques, releva, avec fes houfards & bofniaques, M. de Dallwich à Canth; le prince de Wirtemberg joignit l'armée le 12 de mai avec 5 bataillons & 6 efcadrons. Il paraîtra furprenant fans doute que les Autrichiens aient fouffert avec tant de flegme & de fang-froid la jonction de tous ces corps pruffiens, fans y apporter le moindre obftacle; mais leur consternation & leur découragement étaient prodigieux, tant à caufe du départ des Ruffes, fur lefquels ils avaient beaucoup compté, qu'à caufe de la réduction des troupes que

la cour de Vienne avait faite si fort à contretemps durant l'hiver. Outre cela une espèce de lèpre, qui régnait dans leur armée, mettait la moitié de leurs régimens hors de combat. Les officiers, en leur particulier, regardaient les affaires comme perdues; d'ailleurs le commandement de l'armée de Silésie avait été conféré au maréchal Daun, & M. de Laudon se trouvant sur le point de lui remettre l'armée, ne s'empressait pas à travailler pour son successeur, ni à risquer sa réputation pour un homme qu'il détestait dans le fond du cœur. Si l'on considère attentivement ces différentes raisons, on trouvera moins surprenant que le roi ait réuni ses forces avec aussi peu d'opposition de la part des ennemis.

Pendant que l'armée se rassemblait aux environs de Breslau, l'empereur de Russie manda au roi qu'il avait donné ordre à M. de Czernichef de quitter Thorn, & de venir se joindre en Silésie aux troupes prussiennes. Cet heureux événement, qui influait si fort dans les projets pour la campagne, donna lieu de les changer en partie. Il fut résolu qu'on assemblerait un gros corps à Cosel, soit pour se joindre en Hongrie aux Tartares, au cas qu'ils y vinssent encore, soit pour inquiéter les frontières de la Moravie, & obliger le maréchal Daun d'y envoyer de gros détachemens. C'était-là le point essentiel pour le but qu'on se proposait, parce qu'avec 80,000 hommes le maréchal Daun pouvait si exactement garnir ses montagnes & le poste de Kunzendorf, qu'il aurait été de toute impossibilité de l'attaquer, ou de le tourner. Il avait actuellement 70,000 hommes sous ses ordres, distribués de la sorte: 10,000 en garnison à Schweidnitz, & 8,000 destinés à garnir les gorges de Silberberg & de Wartha; il s'agissait donc de l'affaiblir encore de 15,000 hommes pour jouer à jeu sûr,

& pour se trouver en état de tourner tous les postes qu'il pouvait prendre dans les montagnes, & par conséquent de faire une campagne heureuse & brillante.

L'armée du roi montait à 66,000 combattans; M. de Czernichef lui amenait 20,000 Russes; ainsi il pouvait détacher 20,000 hommes en haute Silésie, & il demeurait encore supérieur aux Impériaux. Toutes les manœuvres que le roi projetait pour cette campagne, devaient tendre à tourner les ennemis dans leurs positions, & sa plus grande attention se portait à leur en dérober la connaissance. Comme cela était essentiel, on fortifia les détachemens de la cavalerie, pour leur donner de la supériorité sur celle des Autrichiens, & pour leur procurer le moyen, en les battant souvent, de les intimider, de les empêcher d'aller à la découverte & de s'aventurer au-delà de leurs grand'-gardes.

Ce fut le 12 de mai que le maréchal Daun arriva en Silésie. Il eut à peine pris le commandement de l'armée qu'il la fit camper; il appuya sa droite sur la montagne de Zobten; sa ligne tirait vers Domanz, & il posta M. d'Ellerichhausen au Pitschenberg, où il fesait la clôture de la gauche. Le roi ne jugeant pas à propos de faire camper son armée vis-à-vis de l'ennemi, resserra les cantonnemens de ses troupes aux deux bords de la Lohe, & établit le quartier général à Bettlern; avec cela 12 bataillons & 10 escadrons occupaient les retranchemens de Breslau. M. de Reitzenstein fut détaché avec 1500 chevaux à Neumarck, pour couvrir le chemin de Glogau, & pour observer les côtés de Striegau & de Jauer. Le corps de Canth, sous M. de Lossow, fut fortifié de manière, qu'outre mille volontaires de Courbière, il montait à 5,400 chevaux. Celui de Mrs. de Lentulus & de Prittwitz, qui campait sur l'Ohlau, non

loin de Borau, fesait 4,500 chevaux & mille volontaires. Cette position de l'armée du roi peut paraître hasardeuse à quiconque ne l'examine que superficiellement; mais elle ne l'était pas en effet; car ces gros détachemens de cavalerie avancés vers l'ennemi formaient comme une espèce de circonvallation autour de l'armée impériale, dont les postes des Prussiens étaient si proches, qu'aucun de leurs mouvemens ne pouvait échapper à la connaissance du roi. D'ailleurs le maréchal Daun avait deux marches à faire pour arriver à la Lohe, & le roi n'avait besoin que de 6 heures pour rassembler son armée. Et quel projet les Autrichiens pouvaient-ils former? quelle attaque pouvaient-ils méditer? Il n'y avait point de position de prise; il était libre au roi de former son armée en-deçà, ou au-delà de la Lohe, & il serait tombé à l'improviste sur le camp des ennemis, pour les charger au moment qu'ils s'y seraient le moins attendus. Il faut ajouter à ce que nous venons de dire, que les Autrichiens craignaient la plaine; ils savaient que s'ils risquaient d'y descendre, le retour aux montagnes pourrait leur devenir difficile, de sorte qu'effectivement l'armée prussienne était commodément & en sureté.

Ce fut durant ces cantonnemens que M. de Schwérin retourna de Pétersbourg avec les traités de paix & d'alliance conclus avec la Russie. La paix fut solemnellement proclamée, & l'on ne fit point mystère de l'alliance aux Autrichiens. Cependant le roi retarda les opérations de la grande armée jusqu'à l'arrivée de M. de Czernichef. Cela ne l'empêcha pas de faire d'avance filer des troupes vers la haute Silésie. Déjà M. de Werner se trouvait à Cosel avec environ 10000 hommes; il était instruit du projet formé d'attirer les forces de l'armée impériale dans

la haute Siléſie, pour donner de la jalouſie à l'ennemi & lui cauſer des inquiétudes, il s'approcha de Ratibor, d'où il pouſſa M. de Hordt à Teſchen avec 1200 hommes. Celui-ci enleva un détachement d'un capitaine & de 60 hommes, & répandit ſes houſards juſqu'au-delà du paſſage de la Jablunka. Dès que le maréchal Daun fut informé de cette incurſion, il envoya, pour s'oppoſer aux entrepriſes des Pruſſiens, M. de Beck, qui s'avança juſqu'à Ratibor; c'était répondre exactement aux intentions du roi. M. de Werner replia auſſi-tôt ſes troupes au-delà de l'Oder & s'en revint, le 6 juin, à Coſel. Le prince de Bévern arriva vers ce temps à Breslau; il amenait 4 bataillons & mille houſards provinciaux avec lui; on joignit les houſards de Mœring & 10 eſcadrons de dragons à ſon infanterie, avec laquelle il partit, le 21 pour Coſel, où il raſſembla ſon petit corps d'armée.

Ces détachemens qui partaient pour la haute Siléſie n'empêchèrent pas que la cavalerie du roi ne commençât à prendre de l'aſcendant ſur celle de l'ennemi. M. de Prittwitz ſurprit, le 11, un détachement autrichien près de Panthenau au Johannsberg, & lui enleva 100 hommes. M. de Reitzenſtein, qui était à Neumarck, battit, le 14, le général Gurci, qui tenta de le ſurprendre, & lui prit 3 officiers & 70 dragons. Peu après, les mille houſards provinciaux que le prince de Bévern avait amenés, & qui étaient poſtés devant Neiſſe à Heydersdorf, furent attaqués par M. Draskowitz, qui de Patſchkau, où il était, ayant eu avis de leur arrivée, tenta de les ſurprendre. Le ſuccès ne répondit point à ſon attente; ſon détachement fut mal mené, & il fut fait priſonnier lui-même avec 170 des ſiens, tant dragons que houſards. Ces coups, qui ſe ſuivirent de près, commen-

cèrent à rendre la cavalerie impériale circonſpecte; bientôt elle devint timide. L'avant-garde de M. de Czernichef conſiſtait en 2000 coſaques; elle joignit l'armée du roi quelques jours plutôt que les Ruſſes. Le roi partagea ces deux pulks entre MM. de Loſſow & de Reitzenſtein. Ce dernier s'avança de Neumarck au pied du Pitſchenberg, par où l'armée du maréchal Daun ſe trouvait preſque bloquée. Il ne pouvait plus envoyer ſa cavalerie ſur ſes devans; & on lui laiſſait ſes derrières libres, parce qu'on ne voulait pas ſe découvrir, & l'avertir des deſſeins que l'on formait contre lui. Cependant, depuis l'arrivée des coſaques, il ne ſe paſſa preſque pas de jour qu'il n'y eût quelque grand-garde de l'ennemi d'enlevée à la face de tout le camp; enfin il n'envoya plus à la découverte, perſonne n'ayant le cœur d'aller reconnaître devant la chaîne des vedettes, & la cavalerie demeurant au piquet, ne haſarda plus de ſe montrer dans la plaine.

Nous laiſſerons-là pour un moment les affaires de la Siléſie, pour rapporter ce qui ſe paſſait en Saxe, parce que cette année le prince Henri fut le premier qui ouvrit la campagne : de-là nous paſſerons en Weſtphalie & au bas Rhin, pour rendre compte des opérations du prince Ferdinand de Brunſwic; après quoi nous pourrons pourſuivre ſans interruption la ſuite des événemens qui ſe paſſèrent en Siléſie.

Le commandement de l'armée impériale en Saxe avait été décerné cette année à M. de Serbelloni; il occupait non-ſeulement le fond de Plauen, le Windberg & Dippoldiswalda; il s'étendait encore de-là ſur toute la crête des montagnes qui va de Freyberg par Chemnitz à Waldheim. Ayant retranché avec ſoin tous les paſſages de la Mulde

devant son front, il se fiait à ces arrangemens, & se figurait qu'il était impossible de le déloger d'une position aussi forte & aussi bien défendue. Ces difficultés n'arrêtèrent pas le prince Henri. S. A. R. résolut de percer son cordon par le centre, tant pour gagner du terrain que pour lui donner de la jalousie sur la Bohème; car on ne pouvait reprendre Dresde qu'en attirant le gros de l'armée autrichienne en Bohème. Le prince suspendit l'exécution de ce projet jusqu'à l'arrivée du brigadier Billerbeck, qui venait de la Poméranie pour le joindre. Afin de dérober en même temps à l'ennemi jusqu'au soupçon du projet qu'on méditait contre lui, le prince fit faire différens mouvemens à ses troupes; il fit quelques démonstrations vers le duché d'Altenbourg & du côté de Pénig, pour persuader aux ennemis qu'il projetait quelque entreprise dans cette partie de la Saxe. Sur ces entrefaites M. de Billerbeck joignit M. de Stutterheim le cadet à Lommatsch. Ce fut le signal auquel toutes les troupes destinées au passage de la Mulde se mirent en mouvement. Elles s'assemblèrent le 11 au soir, chaque corps se rendant au lieu qui lui était assigné. La force du corps entier destiné à cette expédition consistait en 21 bataillons & en 35 escadrons. Ces troupes furent partagées en quatre détachemens. Celui de M. de Seidlitz s'assembla derrière Mockerwitz; celui de M. de Canitz derrière le village de Zernitz, & M. de Stutterheim l'aîné, qui avait campé au Pétersberg, s'avança à Zocherwitz; pour les housards & les troupes légères de M. de Kleist, il les forma, en mai, entre Zwénig & Hasslau. Ces quatre colonnes, par une marche couverte, s'approchèrent la nuit des bords de la Mulde, & s'embusquèrent derrière un ravin qui dérobait à l'ennemi leur ap-

proche & leurs desseins. S. A. R. avait choisi les emplacemens des batteries; on y avait mené le canon; on l'avait masqué de broussailles, de sorte qu'au premier signal il pouvait être exécuté contre les redoutes des Impériaux. Le détachement de l'ennemi, que le prince se proposait d'attaquer, était commandé par M. de Zettwitz, général des Autrichiens; il pouvait recevoir des secours des troupes qui cantonnaient à Freyberg, à Chemnitz, & à Waldheim. Sa troupe était forte de quatre mille hommes; il avait garni les redoutes des gorges & des montagnes d'infanterie & d'artillerie, sous la protection desquelles il avait répandu ses croates & ses pandours en divers détachemens le long de la Mulde. Ces troupes passaient réguliérement les nuits au bivouac; on avait même observé qu'elles rentraient tous les matins à la pointe du jour, vers 4 heures, dans leurs tentes. Le prince avait déterminé sur ces remarques que l'attaque ne se ferait qu'à 7 heures du matin. Les chasseurs prussiens, qui étaient postés à Zeschnitz, soit par l'effet du hasard, soit par impatience, se mirent à escarmoucher avant le temps marqué. Quoiqu'il ne fut que 6 heures du matin, cela détermina S. A. R. à anticiper l'attaque. Les 4 colonnes passèrent aussi-tôt la Mulde au signal qui leur fut donné, sous la protection de 40 pièces d'artillerie. M. de Seidlitz, qui menait la cavalerie par le gué de Technitz, trouva au village de Masterau, des croates en son chemin, qui se sauvèrent dans une redoute voisine. M. de Kleist, qui passait la Mulde plus bas, prit en même temps l'ennemi à dos, tandis que les colonnes de l'infanterie gagnaient la hauteur. Ces mouvemens composés étonnèrent les Autrichiens, & ils abandonnèrent leurs forts. Pendant ce temps-là M. de Kleist,

avec ses housards, donna sur les cuirassiers de Deville & les mit en fuite. Comme il les avait poussés, sa poursuite lui donna de l'avance sur l'infanterie de l'ennemi, qui était en pleine retraite. Il l'attaqua de front pendant que l'infanterie prussienne la talonnait de près, de sorte que la confusion s'y étant mise, il n'échappa de tout ce corps des Impériaux que ceux qui de bonne heure avaient eu la prudence de se sauver à Waldheim. M. de Zettwitz & 2000 hommes de son détachement tombèrent entre les mains du vainqueur. Le même jour S. A. R. fit marquer le camp de ses troupes au village de Kesselsdorf, & fit avancer MM. de Hulsen & de Forcade, qui prirent la position de Schlettau & des Katzenkæuser. Le 13 l'armée du prince marcha sur Oedern; elle apperçut à quelque distance de sa marche des troupes autrichiennes qui venaient de Waldheim, auxquelles s'étaient joints les fuyards de la veille. M. de Kleist chargea leur arriere-garde, qu'il mit en déroute; de-là il donna sur le régiment de Luzani & lui prit 500 hommes.

M. de Maquire, qui commandait à Freyberg, apprenant ce qui s'était passé à Rosswein, ne voulut pas s'exposer à un sort pareil. Il évacua le Zinnewald, Nossen & Freyberg, se retirant à Dippoldiswalda. S. A. R. prit aussi-tôt, le 14, le camp de Freyberg. Elle poussa son avant-garde à Bobrich, & M. de Seidlitz nettaya tous les bords de la Wilde-Weistritz. Le prince prit, le 16, le camp de Pretschendorf, d'où il poussa un détachement à Reichsstædt. Il établit des postes de Sabischdorf à Frauenstein, pour garder tous les passages par lesquels l'ennemi aurait pu former quelque entreprise sur les troupes. MM. de Hulsen & de Forcade s'avancèrent en même temps que le prince, & prirent une position

entre Harte & Conftapel; ils garnirent les villages de Braunsdorf, Harte & Weisdrup de troupes légères, afin d'affurer la communication du camp de Landsberg avec celui de Pretfchendorf. Pendant que les Pruffiens pouffaient ainfi leurs avantages contre les troupes impériales, l'armée des cercles, aux ordres du prince de Stolberg, s'avançait vers Tfchopa. S. A. R., qui ne pouvait fouffrir d'ennemi fi proche de fes derrières, fe vit dans la néceffité d'envoyer quelques détachemens de ce côté-là. Elle oppofa M. de Bandemer à ces troupes, avec 1000 chevaux, foutenus de 4 bataillons. M. de Bandemer occupa les bords de la Flœhe; il envoya M. de Rœder à la découverte. Cet officier fut affailli par tout ce qu'il y avait de cavalerie dans l'armée de l'empire; il fe ferait néanmoins retiré fans perte confidérable, fi M. de Bandemer ne fe fût avifé très-imprudemment de paffer le défilé de la Flœhe pour le fecourir. Cette troupe, qui bouchait le paffage, augmenta l'embarras de celle de M. Rœder, qui était dans la difpofition de fe retirer. Les Pruffiens avaient à combattre contre un nombre fupérieur au leur du quadruple, & le nombre pour cette fois triompha de la valeur; ils perdirent, en fe retirant, 4 canons & environ 500 hommes. Ce contretemps obligea S. A. R. à changer de mefures. Elle fit partir M. de Canitz de Pretfchendorf avec des troupes fraîches, & il fe pofta à Oedern, où il n'était qu'à deux milles de l'ennemi, campé à Chemnitz. L'armée du prince Henri occupait un grand front; pour obvier aux inconvéniens qui réfultaient des fréquens détachemens qu'il était obligé de faire, il fit travailler à fortifier tous les lieux qu'il occupait; on pratiqua des inondations à ceux qui en étaient fufceptibles; on fit des abatis dans les forêts, & l'on retrancha

les terrains où il n'y avait ni marais, ni ruisseau, ni bois, dont on pût tirer parti.

M. de Serbelloni, las de l'inaction, dans laquelle il avait langui jusqu'alors, résolut, le 1 juin, d'exécuter un projet qui devait le combler de gloire. Il commença par se faire joindre par M. de Stampach, qui, avec un corps de 7000 hommes, s'était tenu jusqu'alors dans la gorge de Zittau. Avec ce renfort, il partit de Dippoldiswalda, pour surprendre les troupes légères de S. A. R. qui campaient à Reichsstædt. Mais MM. de Kleist & d'Egloffstein se replièrent à son approche sur le camp de Pretschendorf. Le bataillon de Hordt, nouvellement levé, perdit quelque monde en se retirant. Cette grande expédition se termina par une canonnade, qui dura toute la journée. Dès le lendemain S. A. R. renvoya MM. de Kleist & d'Egloffstein occuper le même poste. Comme cependant ce détachement n'était ni nécessaire, ni essentiel à Reichsstædt, on le retira quelques jours après. M. de Belling, que la signature de la paix avec les Suédois avait retenu jusqu'alors dans le Mecklenbourg, ne put joindre l'armée de Saxe que le 18 de juin. Ce renfort mit S. A. R. en état de tenter quelque entreprise contre l'armée des cercles. Il était nécessaire & même indispensable pour l'armée de Saxe qu'elle se débarrassât d'un ennemi qu'elle avait à dos, & dont le voisinage, dans certaines conjonctures fâcheuses, pouvait devenir funeste. M. de Seidlitz fut chargé de conduire cette entreprise. Il se porta sur Pénig; le prince de Stolberg, qui avait 21 bataillons & 31 escadrons dans son armée, se replia sur Annabourg. Sa retraite de Chemnitz donna la liberté à M. de Canitz de se joindre à Zwickau à M. de Seidlitz. Les troupes des cercles quittèrent la Saxe, & perdirent beaucoup de

monde en se retirant à Bareuth. Pendant ce temps, M. de Kleist agissait du côté de Marienberg, dont il délogea le colonel Tœrreck, qu'il rejeta en Bohème; après quoi il rejoignit l'armée.

Tandis que le prince de Stolberg se réfugiait dans le sein de l'Empire, M. de Serbelloni méditait un projet plus important encore que le précédent. Il se proposait de battre M. de Hullen, en se glissant le long de l'Elbe, le 27, pour tourner sa position. Afin de mieux cacher son dessein, il fit alarmer un matin tous les postes avancés du camp de Pretschendorf. Une colonne de 7000 hommes se présenta sur la droite du village de Hennersdorf, fesant mine de tenter le passage de la Steinbruckenmuhle; une autre colonne se mit en bataille vis-à-vis de Frauenstein. Durant ces feintes démonstrations, M. de Ried, qui commandait un détachement de douze bataillons à Bénerich, ayant été renforcé la nuit précédente par 16 bataillons & par 25 compagnies de grenadiers, se forma le matin en trois corps sur les hauteurs de Bénerich. La première colonne se porta sur le village de Grumbach, dont elle délogea un bataillon franc, qui se jeta dans la redoute de Pfarrholz; mais l'ardeur des Autrichiens fut tempérée par le feu des batteries du Landsberg. La seconde colonne des ennemis s'avança vers Cubach; & la troisième, qui était celle de la droite, délogea un bataillon prussien du village de Weisdrup. Cette dernière colonne fut arrêtée par le feu de la redoute de Constapel, que défendait le bataillon de Carlowitz. Après une résistance vigoureuse de la part des Prussiens, l'ennemi fut forcé de se retirer, & les secours que S. A. R. envoya de Pretschendorf au Landsberg, n'arrivèrent qu'après la fin de l'action. L'ennemi se contenta de faire des attaques faibles & mal soutenues; il sacrifia inutilement,

ment, dans cette occasion, des troupes dont il aurait pu tirer un meilleur parti, s'il avait su les conduire avec plus d'audace.

Campagne des alliés.

Pendant que la fortune balançait en Saxe les destins des Prussiens & des Impériaux, elle se déclara entiérement dans l'Empire en faveur des alliés & du prince Ferdinand. Les Français s'étaient bornés cette année à n'avoir qu'une armée en Allemagne, avec une réserve pour couvrir le bas Rhin. Cette réserve, dont le prince de Condé avait le commandement, était forte de 46 bataillons & de 38 escadrons. L'armée, sous les ordres de MM. de Soubise & d'Estrées, consistait en 111 bataillons & en 121 escadrons. Ces maréchaux se proposaient de pénétrer avec leurs forces dans l'électorat de Hanovre. Le projet du prince Ferdinand était tout contraire au leur; car il se préparait à chasser les Français de la Hesse. Il partagea d'abord son armée à l'exemple des Français; il détacha 20 bataillons & 21 escadrons avec le prince héréditaire, pour s'opposer au prince de Condé, & se réserva 62 bataillons, 61 escadrons & 5000 hommes de troupes légères pour l'exécution de son projet. Le prince de Condé ouvrit la campagne au bas Rhin. Il passa ce fleuve le 10 de juin, rassembla ses troupes à Bockum; & fit mine de se porter sur Dortmund. Tous les mouvemens des Français & des alliés, dans cette partie de l'Allemagne, ne furent relatifs qu'au passage de la Lippe, que les deux partis se disputaient réciproquement. Pendant ces préludes, le prince Ferdinand rassembla son armée sur la hauteur de Brackel, d'où il se porta, le 18 sur la Dimel, & prit le château de Sabbabourg;

il occupait en même temps les bois de Geismar & de Liebenau, pour se rendre le maître des débouchés de la Dimel. L'armée française, qui s'était rassemblée à Cassel, marcha le 22 sur Grebenstein, d'où elle détacha le comte de Lusace vers Gœttingue, M. Luckner fut aussi-tôt envoyé par le prince Ferdinand sur la Leine, pour observer les mouvemens des Saxons. Le prince Ferdinand résolut sur cela d'attaquer les Français, afin de les réduire à la défensive dès le commencement de la campagne. M. Luckner fut pour cet effet obligé de se rapprocher de Sabbabourg avec une partie de son monde. Il devait attaquer la droite de l'ennemi. Milord Gramby eut ordre d'entamer la gauche, & le prince Ferdinand se proposa de se présenter en même temps avec le gros de son armée devant le front des maréchaux. Dès le 24 tous les alliés passèrent la Dimel, pour former ces différentes attaques. Les Français prirent ce mouvement pour un fourrage général, & n'en marquèrent aucune inquiétude. Cependant le corps de M. de Castries, qui couvrait la droite de M. de Soubise, fut aussi-tôt renversé, & les alliés assaillirent le camp même. M. de Soubise, sur ce qu'il se voyait attaqué de front, en flanc & à dos, résolut la retraite. M. de Stainville se jeta avec l'élite des troupes françaises dans le bois de Wilhelmsthal, pour la favoriser, & ce fut là que s'engagea entre lui & milord Gramby un combat qui décida de la journée. Tout le corps de M. de Stainville fut enveloppé & défait. Cependant MM. de Spœrken & de Luckner donnèrent lieu à ce que le maréchal de Soubise pût se retirer à Hochkirch, ce qui fit manquer le coup que le prince Ferdinand méditait sur Cassel.

La nuit même l'ennemi passa la Fulda, & assit

son camp sur les hauteurs qui vont de Munden à Cassel. Les alliés se campèrent vis-à-vis des Français ; & s'emparèrent par différens détachemens de quelques châteaux qui leur étaient avantageux. Le maréchal de Soubise, qui craignit pour Ziegenhain, y fit marcher MM. de Guerchy & de Rochambeau, pour aller & venir de cette place à Melsungen, & pousser des partis sur les derrières des alliés. Le prince Ferdinand envoya contre eux milord Gramby, qui les battit auprès du château de Hornbourg. A mesure que les alliés étendaient leur droite, les Français étendaient leur gauche. Cependant les deux maréchaux s'appercevant qu'ils dégarnissaient trop leur position, rappelèrent le comte de Lusace de Gœttingue, pour remplir les vides de leurs campemens, & ils le placèrent avec son corps à Lutterberg. Le prince observant que les Saxons étaient presque isolés dans ce poste, chargea M. de Gilse de les y attaquer. Ce général, à la tête de 16 bataillons, passa à gué la Fulda. Au commencement de l'action, les Saxons se défendirent ; mais sur ce qu'ils s'apperçurent qu'une de leurs redoutes était emportée, ils lâchèrent le pied, & s'enfuirent à vau-de-route. Le maréchal d'Estrées survint à leur secours, & les empêcha d'être entièrement défaits. M. de Gilse repassa en juillet prudemment la Fulda, pour ne point se compromettre avec des ennemis dont le nombre croissait à chaque moment. Ces tentatives différentes firent juger au prince Ferdinand que le moyen le plus aisé & le plus sûr de vaincre les Français était de les obliger à s'étendre davantage, & plein de cet objet, il détacha M. Luckner du côté de Hirschfeld. Ce partisan prit Fulda, Amœnebourg & nombre de petits châteaux situés sur la grande route de Cassel à Francfort.

Cette expédition promptement exécutée eut des effets fâcheux pour les maréchaux français, en les gênant à l'égard de leurs subsistances, qu'ils tiraient en grande partie du Mein.

M. de Soubise se flatta de rétablir ses affaires en portant 40 bataillons sur l'Eder, pour occuper le poste de Schwalm. M. de Luckner, soutenu par milord Gramby, contraignit ce corps à repasser la Fulda. Sur cela M. de Soubise arriva lui-même; il passa l'Eder & s'établit au Heiligenberg. Comme on ne pouvait pas attaquer les Français dans cette position, le prince Ferdinand laissa milord Gramby au Falkenberg, se portant avec son armée au confluent de l'Eder & de la Fulda. Dans l'embarras où les généraux français se trouvèrent par cette manœuvre, ils n'imaginèrent d'autre ressource que d'attirer à eux la réserve du bas Rhin. Le prince de Condé, en conséquence des ordres que les maréchaux lui donnèrent, laissa M. le Voyer avec un détachement sur la basse Lippe, & ayant inutilement tenté, pendant la marche, de prendre Hamm, il traversa la Wettéravie & déboucha par Giessen sur l'Ohm. Son but était de se porter sur la haute Eder, pour y reprendre le projet dans l'exécution duquel M. de Soubise avait échoué. Le prince héréditaire, qui jusqu'alors avait observé le prince de Condé, partit aussi-tôt que lui; & ayant laissé quelques troupes pour observer M. le Voyer, il traversa la principauté de Waldeck & gagna les bords de l'Ohm, avant que la réserve française du bas Rhin pût y arriver. Pendant ces mouvemens des réserves, le prince Ferdinand aurait désiré d'attaquer le maréchal de Soubise, avant que le prince de Condé le pût joindre. Il se proposa d'alarmer le front de l'ennemi, & de porter toutefois ses plus grandes

forces contre M. de Guerchy, qui campait au-delà de la Fulda proche de Melſungen. Le prince Frédéric de Brunſwic fut détaché avec 6 bataillons & 12 eſcadrons, pour faire le tour de la Werra & s'emparer de Wanſried & d'Eſchwege, par où il ſe trouvait à dos des ennemis. On ſe diſpoſa pour faire l'attaque générale le 8 d'août; mais une pluie abondante qui ſurvint, & qui gonfla les eaux de la Fulda, empêcha que les troupes ne puſſent paſſer le gué, ni ſe rendre en même temps aux points qui leur étaient marqués. Cette entrepriſe aboutit à une canonnade, qui dura trois jours. Le prince de Condé, pendant ce temps-là, prit le château d'Ulrichſtein; après avoir tenté le paſſage de l'Ohm à différentes repriſes, mais toujours en vain, il eſſaya de pouſſer un détachement à Hirſchfeld, pour tendre de-là la main aux deux maréchaux qui commandaient l'armée françaiſe. Afin de ſeconder les deſſeins du prince de Condé, le maréchal de Soubiſe chargea M. de Stainville de bombarder le château de Friedewalde; ce qui ayant réuſſi, rouvrit la communication juſqu'alors interrompue de l'armée françaiſe au Mein. Cette armée était alors tellement diſpoſée en Heſſe, qu'elle formait comme un grand demi-cercle, dont l'un des bouts, paſſant par Marbourg & Gieſſen, tenait à la Lahn, & l'autre, qui enfermait Hirſchfeld, Melſungen, Caſſel & Munden, aboutiſſait à la Fulda.

Le prince Ferdinand brûlait d'en venir à une déciſion, il voulait frapper un coup qui pût lui procurer la ſupériorité ſur les Français pour le reſte de la campagne. Dans cette vue il renforça le prince héréditaire de 15 bataillons & de 20 eſcadrons. Le projet des alliés était d'enlever le corps de M. de Lévi. Le prince héréditaire y aurait réuſſi, ſi M.

Luckner fût arrivé à temps; cependant peu de Français lui échappèrent. Après cette expédition, il poussa, le 24, le prince de Condé des bords de l'Ohm au-delà de Giessen à un vieux retranchement des Romains, qu'on appelle le Polgraben; mais cela se termina par une canonnade. Toutefois M. de Soubise ne pouvant se soutenir plus long-temps en Hesse, sans s'exposer aux plus grands hasards, évacua Gœttingue, jeta 14 bataillons dans Cassel, & se retira par Hirschfeld sur la Fulda. Le prince Ferdinand le côtoya de près; en même temps il détacha derrière lui le prince Frédéric de Brunswic pour bloquer Cassel. Les Français reculèrent jusqu'au Mein, parce que la grande armée ne pouvait autrement que par cette marche se rejoindre à la réserve du prince de Condé. Ce prince qui se repliait par Butzbach & Friedberg sur Francfort, était vivement talonné par le prince héréditaire. L'armée des alliés ayant établi son camp à Schotten sur la Nidda, le prince héréditaire reçut, le 30, des ordres pour occuper Fritzlar. Il était en marche pour Assenheim, lorsqu'ayant été averti par le S. Luckner que Friedberg & les hauteurs de Nauenheim étaient occupées par l'ennemi, il y marcha en hâte; il attaqua les Français, qu'il délogea de la hauteur; mais il ne tarda pas à s'appercevoir qu'au lieu de combattre avec un détachement, il avait à faire à l'avant-garde de l'armée de Soubise. Cette armée s'avance sur plusieurs colonnes, on l'attaque à son tour, il se défend vaillamment; mais ayant eu le malheur d'être dangereusement blessé, ses troupes plient & ne peuvent se rallier. Ce désastre obligea le prince Ferdinand à changer de dessein & de position. Il transporta son camp à Orlof vis-à-vis de Friedberg, & y resta jusqu'au 7 de septembre. Sur la nouvelle que les Français fi-

laient à la sourdine vers Butzbach, il jugea que pour exécuter son grand projet, qui consistait à reprendre Cassel, il devait empêcher à tout prix les ennemis d'entrer, par la haute Hesse & le Waldeck, dans la partie basse de la Hesse. Pour cet effet il se mit en marche avec l'armée, afin de gagner les hauteurs qui s'élèvent derrière l'Ohm & la Lahn. Les généraux français le harcelèrent dans sa marche, pour donner au prince de Condé le temps de passer la Lahn à Marbourg, & de gagner les hauteurs de Wettern. Cependant, malgré les pluies & les fréquentes affaires d'arrière-garde, le prince Ferdinand gagna Wettern le premier. Le prince de Condé se voyant prévenu, évita tout engagement, & repassa la Lahn. Les alliés s'y établirent & poussèrent leur gauche par Kirchheim vers Hombourg sur l'Ohm. M. de Soubise, qui voulait dégager Ziegenhain & Cassel, tenta de s'ouvrir le chemin qui mène à Ziegenhain. Il engagea pour cet effet un combat à la Bruckenmuhle, qui devint opiniâtre, & où il perdit beaucoup de monde, ayant été repoussé vigoureusement & à plusieurs reprises. Les deux armées demeurèrent tout le reste de la campagne dans la même position. Durant leur inaction le prince Frédéric de Brunswic ouvrit la tranchée devant Cassel. Le siége commença le 15 d'octobre, & fut poussé jusqu'au 7 de novembre, que la ville se rendit par capitulation. Telle fut la fin glorieuse de cette campagne des alliés, où le prince Ferdinand eût occasion de déployer tous ses talens, & de prouver qu'un bon général, à la tête d'une armée, fait plus qu'une multitude de combattans.

Nous nous sommes hâtés de rapporter en abrégé les opérations des alliés avec d'autant plus de raison, que pour cette année la guerre d'Allemagne s'étant

éloignée des confins de la Saxe & des États du roi, les mouvemens du prince Ferdinand n'eurent aucune liaison avec ceux des armées prussiennes. Nous allons reprendre à présent le fil de la campagne de Silésie, & la chaine des événemens nous conduira nécessairement en Saxe, où nous terminerons la narration des faits de cette campagne par le récit des exploits de S. A. R. le prince Henri.

Vous vous rappellerez sans doute avec quel soin on avait tâché d'intimider la cavalerie impériale, & combien on y avait déjà réussi. C'était un des points préalables de cette campagne: l'autre, qui était tout aussi essentiel, n'était pas négligé; car le prince de Bévern s'était déjà avancé à Troppau, d'où il poussa M. de Werner à Grætz. Ce général y fit 150 prisonniers; ce qui contraignit M. de Beck à passer la Mora, & à se retirer à Freudenthal. Nous en resterons à cette diversion, pour en venir aux Russes. Ils passèrent l'Oder le 30 de juin & se rendirent le même jour à Lissa. Le roi avait détaché d'avance M. de Wied avec 24 bataillons au-delà du ruisseau de Schweidnitz, sous prétexte de couvrir la marche des Russes, mais en effet pour avoir à l'autre bord de ce ruisseau un corps qui devenait nécessaire au projet qu'avait formé le roi contre les ennemis. Ces troupes se tinrent dans des cantonnemens extrêmement resserrés, pour que les impériaux n'en pussent point prendre ombrage.

L'armée du roi commença ses opérations le 1 de juillet. La grande armée vint se camper à Sagschutz, tandis que M. de Wied la côtoyait de nuit, & s'avançait à l'autre bord du ruisseau en cantonnemens resserrés. Il n'avait rien à craindre de la part des Autrichiens, ni ne pouvait être découvert par eux, parce que M. de Reitzenstein était devant lui avec

4,000 chevaux, & bloquait M. d'Ellerichhausen au Pitschenberg. Pour peu que le maréchal Daun s'opiniâtrât à garder son camp de Domanz, M. de Wied l'aurait tourné; il aurait passé le ruisseau de Striegau à Péterwitz, & longé le Nonnenbusch d'où il aurait gagné le camp de Kunzendorf, qui se trouvant à dos du maréchal Daun, l'aurait mis dans la nécessité de repasser Bœgendorf, & de se rejeter dans les montagnes, soit vers Hohengiersdorf, soit vers Leutmannsdorf. Mais le maréchal Daun, trop prudent pour attendre cette extrémité, quitta la nuit même la montagne de Zobten & le Pitschenberg, & plaça son camp sur les montagnes entre Bœgendorf, Kunzendorf & le Zieskenberg. Le 3, l'armée du roi le suivit de près, & reprit son ancienne position de Bunzelwitz. Les troupes légères s'approchèrent à la portée du pistolet des grand'gardes impériales. M. de Reizenstein occupa les hauteurs de Striegau, & M. de Wied, qu'il couvrait, mit son corps en cantonnement dans cette ville & dans les villages les plus proches. L'emplacement que le maréchal Daun avait pris, rendait son armée inattaquable par le front; on pouvait toutefois le tourner par sa droite & par sa gauche. Comme c'aurait été trop donner au hasard que de le tourner entre Silberberg & Bœgendorf, parce que M. de Haddick se trouvait à Wartha, & que les montagnes de ce côté sont plus âpres & plus difficiles, on préféra de faire cette manœuvre sur sa gauche, en le prenant à revers par Hohenfriedberg, Reichenau & l'Engelsberg. Ce projet s'exécuta de la manière suivante: M. de Ziethen garnit le camp de Bunzelwitz avec la seconde ligne, & il y garda, pour tenir l'ennemi en respect, tous les cuirassiers de l'armée, qui devenaient inutiles dans les montagnes; tandis que le roi se mit le 6

en marche le soir avec sa première ligne, & joignit Mrs. de Reitzenstein & de Wied, qui lui servirent d'avant-garde. Dès la pointe du jour cette avant-garde se trouva proche de Reichenau, où elle donna sur des postes avancés de Brentano, qui furent menés grand train jusqu'au pied de l'Engelsberg, où campait leur général. Brentano avait posté son infanterie sur la cime de trois rochers, couverts par un bon défilé. M. de Wied, plein d'ardeur, l'attaqua peut-être trop chaudement; ces rochers se trouvèrent d'un si difficile abord, que les troupes ne purent les gravir. Les Prussiens firent de vains efforts; ils furent repoussés, & perdirent en morts, pris & blessés, 1200 hommes. Le gros des troupes se campa à Reichenau; mais M. de Wied poursuivit sa marche par les gorges de Landshut. Le but de cette expédition était d'enlever le grand magasin des Impériaux à Braunau. M. Brentano, qui s'en douta, abandonna l'Engelsberg, & partit à tire d'aile, pour se rendre la nuit même à Friedland.

Le maréchal Daun, privé de ce détachement, qui couvrait ses derrières, craignit d'être pris à revers par les Prussiens, & sur cela il abandonna sa position de Kunzendorf & se retira à Dittmansdorf, d'où sa gauche s'étendait à Beersdorf. Outre cela il plaça un corps à Tannhausen, qui lui couvrait ce flanc, & un autre sur sa droite à Burkersdorf, moyennant lequel il entretenait sa communication avec la forteresse de Schweidniz. M. de Ziethen suivit immédiatement l'ennemi, & occupa les hauteurs de Kunzendorf & de Furstenstein. Le corps que le roi avait mené dans les montagnes le joignit & se posta de Seitendorf à Bœgendorf, dans le même camp que le maréchal Daun avait occupé en l'année 1760. Des détachemens occupèrent les défilés de Walden-

bourg & de Gottsberg, & M. de Manteufel prit poste avec 6,000 hommes sur le plateau de Hohengiersdorf, au pied duquel, du côté de la vallée de Schweidnitz, on campa M. de Knobloch avec sa brigade. Pour M. de Wied, qui poursuivait sa marche, il rencontra le corps de Brentano à Friedland; il l'accueillit par une vive canonnade, après laquelle M. de Reitzenstein attaqua l'ennemi. Les dragons de Finck eurent dans cette occasion l'honneur de battre 3 régimens de cuirassiers impériaux, sur lesquels ils firent 180 prisonniers. Brentano se sauva en Bohème, & se posta entre Dittersbach & Hauptmannsdorf, dans un camp que l'ennemi avait fait fortifier d'avance, pour assurer le dépôt de ses vivres. M. de Wied fut renforcé le lendemain par 4 bataillons & 3 régimens de cavalerie; mais l'armée entière eût-elle marché contre Braunau, elle n'aurait rien pu y entreprendre, parce que ces gorges de rochers sont intraitables, qu'on les défend avec peu de monde, & qu'on ne saurait les tourner. Le maréchal Daun y avait envoyé de Wartha M. de Haddick avec 10,000 hommes de secours. Comme ces montagnes, occupées par l'ennemi, le mettaient hors d'atteinte, M. de Wied dirigea sa marche sur Trautenau; de-là il lâcha en Bohème tous ses cosaques, soutenus de quelques dragons. Ils se répandirent dans tout ce royaume, y semant l'épouvante. Dès le second jour de leur entrée une de leurs troupes se présenta aux portes de Prague. La terreur que leur présence inspira, fut si grande, que M. de Serbelloni fut sur le point de quitter la Saxe avec son armée, pour s'opposer en personne aux désordres que les cosaques commettaient. Il est vrai que leurs procédés étaient cruels; ils saccageaient, pillaient, brûlaient les lieux qu'ils trouvaient sur leur passage. Cette irruption n'aurait pas

été infructueuſe, ſi on avait pu la prolonger. Mais d'une part ces troupes indiſciplinables ne s'occupaient qu'à faire du butin & à le mettre en ſureté; d'où il arrivait que revenant par bandes ſans ordre de leur conducteur, elles ſauvaient leur capture pour la vendre en Pologne; de ſorte qu'au bout de huit jours, la Bohème ſe vit délivrée ſans coup férir; on aurait pu les employer à une ſeconde incurſion, ſi d'autre part les affaires n'avaient ſubitement changé de face. M. de Wied, qui couvrit leur retraite, aſſurait en même temps ſa communication avec la grande armée. Ses détachemens diſtribués par échelons gardaient les gorges des montagnes. M. de Gablenz occupait derrière lui le défilé de Schazlar; le prince de Bernbourg, plus près de l'armée, celui de Liebau, d'où il communiquait à Conradswalde avec M. de Salenmon, qui y tenait un poſte intermédiaire. Tous ces détachemens avaient d'autant moins à craindre de la part des ennemis, que l'appréhenſion de perdre le magaſin de Braunau abſorbait leur attention au point que, pour plus de ſureté, ils le feſaient tranſporter à Scharfeneck dans le comté de Glatz.

Nous venons de voir que cette diverſion des coſaques en Bohème ne produiſit aucun effet réel; il n'y avait plus de projets à former ſur le magaſin de Braunau, que les Impériaux tranſportaient ailleurs, de ſorte que toute la gauche de l'ennemi ne préſentait plus de champ fécond en expéditions. Comme l'objet principal de cette campagne était de reprendre Schweidnitz, le roi ſe propoſa d'agir ſur la droite des Autrichiens, & de dépoſter les détachemens qu'ils avaient à Burkersdorf & à Leutmannſdorf, pour leur couper toute communication avec Schweidnitz. Ce projet, qui avait tous les degrés de probabilités ſuffiſans pour paraître immanquable, le jour

ſuivant devint incertain & preſque chimérique, par un de ces événemens inattendus & ſubits qui renverſent les meſures des hommes. Une révolution avait changé la face de la Ruſſie. M. de Czernichef en donna la première nouvelle au roi. Il vint une après-midi lui dire que Pierre III avait été détrôné par l'impératrice ſon épouſe; qu'il avait reçu l'ordre du ſénat de faire prêter ſerment par ſon corps à ſa nouvelle ſouveraine, & de quitter inceſſamment l'armée pruſſienne, pour ſe retirer en Pologne. Dans la ſituation où le roi ſe trouvait, au milieu des opérations d'une campagne dont les entrepriſes étaient fondées ſur l'aſſiſtance des Ruſſes, cette nouvelle fut un coup de foudre pour lui. Quelque cruel que fût ce coup, il fallait prendre ſon parti, parce que le mal était ſans remède, & recourir à ſes propres reſſources, puiſque les étrangères venaient à manquer. Les nouvelles qui venaient de la Pruſſe & de la Poméranie annonçaient toutes que les troupes ruſſes ſe préparaient à recommencer les hoſtilités. Il parut une ukaſe (ou édit) dans laquelle le roi était traité d'ennemi héréditaire & irréconciliable de la Ruſſie. Déjà les commiſſaires de l'impératrice s'étaient ſaiſis de nouveau des revenus de la Pruſſe royale; enfin, ſuivant toutes les apparences, on était à la veille d'une nouvelle rupture; mais, comme il arrive ſouvent, ces apparences ſe trouvèrent trompeuſes. Les démarches de l'impératrice roulaient ſur de fauſſes ſuppoſitions; elle appréhendait que le roi, en apprenant la détention de Pierre III, n'obligeât le corps de Czernichef à ſe déclarer pour l'empereur, ou, en cas de refus, qu'il ne le déſarmât. Pour ne point être priſe au dépourvu, elle ſe ſaiſit de la Pruſſe, pour lui être garante de la conduite du roi; elle donna en même temps des ordres à ſes généraux

de se tenir prêts à recommencer les hostilités aussitôt qu'elle le jugerait à propos; mais ses suppositions étaient erronées. Le roi ne s'opposa point au départ de M. de Czernichef; la seule complaisance qu'il exigea de lui, fut de différer de trois jours son départ; à quoi ce général se prêta de bonne grâce.

Ces trois jours étaient précieux; il fallait les mettre à profit pour frapper quelque coup décisif. La présence des Russes en imposait aux Autrichiens, & ils ignoraient encore la révolution qui venait d'arriver, il fallait reprendre Schweidnitz, ou se résoudre à n'avoir des quartiers que le long de l'Oder, comme l'année passée. Si cette campagne s'écoulait infructueusement, les efforts qu'on venait de faire pour reconquérir la moitié de la Silésie, se trouvaient perdus, & les apparences de la paix s'évanouissaient entiérement. Ces raisons déterminèrent le roi à donner quelque chose au hasard; il agit avec plus de témérité & d'audace qu'il n'aurait fait dans des conjonctures plus favorables. L'entreprise que les Prussiens pouvaient former, roulait sur l'attaque de deux postes redoutables & difficiles. Celui de Burkersdorf defend la gorge qui, par les montagnes, vient de Kœnigsberg & aboutit à Oehmsdorf à la plaine. Des deux côtés de ce défilé s'élèvent des monts âpres & escarpés, fortifiés par des redoutes casematées, palissadées, & entourées d'abatis; trois des plus voisines de Hohengiersdorf communiquaient par un retranchement qui les joignait; de-là reprenait un autre retranchement, qui fermait le fond de la gorge, & allait en remontant aboutir au sommet d'une montagne située du côté de Leutmannsdorf. M. d'Okelli défendait ces ouvrages avec 4,000 hommes. Le poste de Leutmannsdorf, quoique moins fortifié par l'art, présente un front de difficile abord, plein & entre-

coupé de ravins & de chemins creux, & fournissant tous les obstacles que la nature brute peut produire dans un terrain pour sa défense. Ce poste était également défendu par 4,000 Autrichiens. Pour mettre l'armée en état d'attaquer ces postes, il fallut, le 18, commencer par faire un revirement de toutes les troupes. M. de Gablenz prit le camp de Trautliebersdorf, afin de masquer le départ de M. de Wied pour la Bohème. M. de Knobloch quitta le camp de Seitendorf, & suivit la route de M. de Wied. Tous deux descendirent des montagnes dans la plaine à Freybourg; ils firent le tour de Schweidnitz, qui était bloqué par la cavalerie du roi. M. de Wied se rendit de nuit à Faulbruck, où il cantonna ses troupes. Il était couvert par M. de Rœhl, que le roi, durant toute la campagne, avait placé avec 1000 chevaux dans cette partie pour observer l'ennemi, de sorte que les Autrichiens n'eurent aucun indice de l'approche des Prussiens. Pour M. de Knobloch, qui passa la nuit par Punzelwitz & Creyssau, il se porta le lendemain matin sur la gauche de Polnisch-Weistritz, tandis que M. de Mœllendorf, qui venait avec sa brigade & 10 bataillons du pied des montagnes de Hohengiersdorf, se porta sur la droite du village. Par la jonction de ces deux généraux, le roi coupait au corps de Burkersdorf, & par conséquent à l'armée autrichienne, sa communication avec Schweidnitz. Le corps de M. de Wied était destiné à l'attaque de Leutmannsdorf; ceux de Mrs. de Knobloch & de Mœllendorf à celui de Burkersdorf. Afin de ne rien omettre des mesures qu'exigeait cette entreprise, nous remarquerons que M. de Manteufel avait été posté d'avance sur le plateau de Hohengiersdorf, où les fortes batteries qu'on y avait établies, servaient à prendre à revers les retranchemens les plus

voisins de ce poste, occupé par M. d'Okelli. Pour plus de sureté encore, on avait détaché le prince de Wirtemberg avec 20 escadrons, afin qu'il observât durant l'action les postes des Autrichiens de Silberberg & de Wartha, & que de-là l'ennemi ne pût point prendre à dos M. de Wied, pendant qu'il attaquerait les Autrichiens à Leutmannsdorf. Le maréchal Daun demandait encore des précautions; il fallait le contenir durant l'attaque, pour l'empêcher d'envoyer des secours aux postes qu'on emportait. Dans cette vue, M. de Gablenz fut chargé de faire quelques démonstrations vers Braunau, pour attirer sur lui l'attention de l'ennemi. M. de Ramin eut ordre d'escarmoucher avec les postes des Impériaux vers Tanhausen. La grande armée devait détendre ses tentes, & se mettre en ordre de bataille, & l'on commit à M. de Manteufel le soin de harceler les pandours qui étaient entre son camp & la droite des Autrichiens. Ces divers objets dont on occupa le maréchal Daun l'empêchant de pénétrer le projet des Prussiens, leur en facilitèrent l'exécution.

A l'égard des attaques mêmes, il fallait que celle de M. de Wied précédât celle de M. de Mœllendorf, parce que ce général, en tournant sa position de Burkersdorf, devait nécessairement prêter le flanc aux Autrichiens postés à Leutmannsdorf, & que si M. de Wied avait le malheur d'être repoussé, le corps de Mœllendorf se serait exposé à être ruiné entiérement. La nuit du 20 au 21, M. de Mœllendorf s'empara du château d'Oehmsdorf, où il fit prisonniers 50 soldats ennemis. On avait besoin de ce château pour s'approcher de plus près du pied des montagnes, où l'on ouvrit le soir même la tranchée; on y construisit des batteries pour 40 obusiers & pour 12 canons de 12 livres. Les obusiers devaient

devaient ſervir à bombarder les redoutes, & les canons à enfiler la gorge par laquelle M. d'Okelli aurait pu recevoir des ſecours de l'armée impériale. Ce général ſe croyait dans un poſte inattaquable ; il était dans la plus grande ſécurité ; il n'attribua les mouvemens des Pruſſiens qu'au deſſein d'aſſiéger Schweidnitz, & il enviſageait toutes leurs démarches comme des préparatifs à cette entrepriſe.

Le 21, dès la pointe du jour, M. de Wied ſe logea ſur un monticule vis-à-vis & proche du poſte de Leutmannsdorf ; il y établit une batterie de 30 groſſes pièces de canon, ſoutenue par une ligne de 14 bataillons. Sous la protection de ce feu, M. de Lottum, avec ſa brigade, ſe gliſſa par la droite dans un chemin creux, qui le menait à dos de l'ennemi. Ce mouvement fut ſecondé par une manœuvre ſemblable, qui ſe fit à la gauche. La marche du prince de Bernbourg fut couverte par des ravins & des brouſſailles ; il ſe porta ſur le flanc droit des Impériaux. L'ennemi, pris à dos & en flanc par les Pruſſiens, ne leur oppoſa qu'une faible réſiſtance ; M. de Wied s'avança en même temps ſur leur front, & le retranchement fut emporté du premier coup. Les vainqueurs pouſſèrent de-là les vaincus tout de ſuite juſqu'à Henrichau, Heidelberg & Hausdorf. Brentano, que le maréchal Daun avait cependant envoyé au ſecours de ce poſte, malgré toutes les jalouſies qu'on lui avait données, Brentano, dis-je, arriva trop tard, & fut entraîné dans la fuite par ceux des Autrichiens qui venaient d'être battus à Leutmannsdorf.

Dès que M. de Wied fut maître des hauteurs, les batteries pruſſiennes d'Oelmsdorf commencèrent à tirer ſur l'ennemi ; 1500 chevaux, que M. d'Okelli avait placés devant ſon infanterie dans un fond, qui

ne s'attendaient à rien moins qu'à être attaqués & qui avaient mis pied à terre, se trouvant inopinément foudroyés & bombardés par des batteries qu'ils n'avaient point apperçues, culbutèrent leur propre infanterie, la mirent en désordre & l'entraînèrent pêle-mêle avec eux jusques vers l'armée du maréchal Daun. Par la fuite de ces troupes, les redoutes de ce poste ne restèrent que faiblement garnies. Aussitôt M. de Mœllendorf se jeta par sa gauche dans le bois qui communique avec ceux de Leutmannsdorf, & tournant M. d'Okelli par les montagnes, il délogea l'ennemi après une médiocre résistance. L'infanterie prussienne mit le feu aux palissades d'une redoute où les Autrichiens tenaient encore, ce qui les contraignit enfin de l'abandonner. Cependant M. d'Okelli, malgré cette attaque, se soutenait sur le plateau qui est à la droite du chemin de Polnisch-Weistritz à Kœnigsberg; pour l'obliger à quitter encore cette partie de sa position, M. de Mœllendorf établit une batterie sur la montagne qu'il avait emportée, & l'on approcha les 40 obusiers du pied de la montagne dont on n'avait pas délogé l'ennemi; M. de Manteufel prit en même temps à revers ces retranchemens, qui étaient voisins de son poste de Hohengiersdorf. Ces canonnades par devant, par derrière & en flanc, contraignirent enfin l'ennemi à se retirer. Toutes ces différentes attaques valurent 2,000 prisonniers aux Prussiens. La garnison de Schweidnitz fit à la vérité une sortie durant l'action; mais la cavalerie qu'on lui opposa, & quelques volées de canon qu'on lui tira, la firent rentrer dans la place avec assez de précipitation. Par la manœuvre qu'on venait d'exécuter, M. de Wied, qui se trouvait proche de Heidelberg, coupait en quelque manière l'armée impériale du comté de Glatz. Le maréchal Daun, convaincu de

la nécessité où il se trouvait de changer de position, décampa le soir même; il appuya sa droite sur la Eule, la plus haute montagne des environs, d'où son front de bataille s'étendait par Wusten-Waltersdorf & Tannhausen à Jauernick. La réserve de cette armée, sous les ordres de M. Laudon, couvrit la gauche de l'armée, & prit sa position entre Wusten-Giersdorf & Braunau.

M. de Wied prit un camp vis-à-vis de la droite des Impériaux, & occupa cette chaîne de montagnes qui va de Taschendorf à Heidelberg. M. de Manteufel fut poussé avec son corps à Beersdorf, où il joignait M. de Wied par sa gauche, & M. de Ramin par sa droite. Ce dernier continua avec sa brigade à demeurer immobile sur la montagne de Seitendorf. Outre ces divers camps, l'armée continuait d'avoir des postes à Gottsberg, à Waldenbourg, & M. de Salenmon, qui avait un poste d'avertissement, occupait les gorges de Landshut, pour observer les mouvemens que l'ennemi pourrait faire dans cette partie. Tous ces corps, quoique campés sur des hauteurs escarpées, eurent ordre de se retrancher; on remua la terre, on palissada les ouvrages, on fit des abatis dans les lieux convenables, enfin on s'établit si solidement, qu'aucun de ces corps, qui occupaient les montagnes, n'eût à craindre ni attaque, ni surprise de la part de l'ennemi. Ces précautions, superflues en d'autres circonstances, étaient nécessaires alors, parce que le roi était obligé de s'affaiblir de 24 bataillons, pour entreprendre le siége de Schweidnitz, & qu'il fallait se préparer à se voir dans le cas de faire de fréquens détachemens, qui n'auraient pu se tirer qu'avec risque de l'armée, si sa position n'avait pas été rendue inattaquable. Ce qu'il y eut de singulier pendant cette opération,

fut que le même jour que le maréchal Daun quitta son camp de Dittmansdorf, pour se poster sur la Eule & à Wusten-Waltersdorf, les Russes quittèrent les Prussiens & partirent pour la Pologne, sans que les Impériaux eussent la moindre nouvelle de leur séparation.

Cependant les 24 bataillons & les 30 escadrons destinés pour le siege de Schweidnitz s'assemblaient au pied des hauteurs de Kunzendorf. On envoya au prince de Wirtemberg, qui était encore à Kletschberg, la plus grande partie de la cavalerie, dont on ne pouvait tirer parti ni dans les montagnes, ni pour le siége, & l'on fit des préparatifs sérieux pour attaquer une place défendue par une garnison de onze mille hommes, & un des premiers ingénieurs de l'Europe. On ne pouvait plus espérer la diversion dont on s'était flatté de la part du Tartare. Le chan de la Crimée se promenait à la vérité avec 5 ou 6,000 hommes sur les frontières de la Pologne; mais tous les changemens subits arrivés en Russie avaient tellement désorienté & Turcs & Tartares, qu'ils ne pouvaient se décider sur le parti qu'ils avaient à prendre. Ces raisons achevèrent de déterminer le roi à rappeler le prince de Bévern de la Moravie, où il était encore. Pour être en quelque manière sûr de prendre Schweidnitz, il fallait que tout concourût à ce dessein. Le roi n'avait pas un homme de trop pour cette entreprise & dès qu'elle se trouverait terminée, il était maître d'employer ses troupes ailleurs. Pour se persuader de la nécessité de cette réunion de l'armée, il n'y a qu'à compter le nombre des différens corps auxquels l'armée prussienne devait s'opposer. Nous trouvons l'armée du maréchal Daun, & les corps de Laudon, de Haddick, de Brentano, de Beck, d'Ellerichhausen, outre les détachemens de Silberberg & de Wartha. Tout cela fesait ensemble

70,000 combattans. Quoique l'armée du roi ne fût guères plus faible, il fallait toutefois en décompter les troupes destinées au siége de Schweidnitz, & sur-tout réfléchir à l'étendue de terrain infiniment plus grande que celle de l'ennemi, que les Prussiens occupaient. Le roi devait d'ailleurs s'attendre à des efforts de la part des Impériaux pour délivrer Schweidnitz, & il fallait être en état de s'y opposer avec promptitude. Ainsi nonobstant que M. de Werneur eût remporté nombre d'avantages sur M. de Beck en Moravie, il fut obligé de se retirer, & joignit le prince de Wirtemberg le 1 d'août dans le camp de Péterswalde. Le prince de Bévern, qui le suivait, arriva en même temps à Neisse, d'où il couvrit le convoi des munitions de guerre qu'on assemblait pour le siége de Schweidnitz.

M. de Tauenzien, à qui la direction de ce siége fut confiée, partit alors avec un convoi pareil de Breslau, pour se rendre aux environs de cette place; il investit la ville le 4 d'août; la tranchée s'ouvrit le 7; elle prenait de la briqueterie, & tournait vers Wurben, pour embrasser le polygone de Jauernick, sur lequel se dirigeait l'attaque. Le même jour le commandant fit une sortie, mais qui ne répondit pas à son attente. M. de Reitzenstein donna avec ses dragons sur cette infanterie & la reconduisit jusqu'aux barrières de la place. Le roi fut dès lors de l'opinion que, si le maréchal Daun tentait de secourir cette forteresse, il déboucherait sans doute par Silberberg, Wartha & Langen-Bielau. C'était la voie la plus commode; il aurait essuyé toutes sortes d'inconvéniens en prenant le chemin de Landshut. Il avait retiré son magasin de Braunau; ce qui rendait les transports de ses vivres difficiles dans cette partie. Cette route est d'ailleurs la plus détournée, & il était plus aisé de

le prévenir. Enfin, en débouchant par Silberberg, il couvrait en même temps Glatz, pouvait faire usage des détachemens qui occupaient les gorges & était toujours sûr de sa retraite, parce qu'il avait deux postes bien fortifiés à dos. Convaincu par l'évidence de ce raisonnement, le roi transporta son quartier général à Péterswalde; il y fut joint par la brigade de Mœllendorf. Le camp que le roi prit, touchait pour ainsi dire à la gauche de M. de Wied. La brigade de Nimschewsky fut placée sur une montagne des gorges de Steinseiffersdorf, par où elle couvrait la brigade de Knoblauch, qui fesait l'extrémité du camp de Taschendorf. L'infanterie du roi s'étendait derrière le ravin de Péterswalde, & sa cavalerie occupait le terrain qui, devant Peikersdorf, va vers Faulbruck. Le prince de Bévern arriva le lendemain de Neisse par une marche forcée, & son camp lui fut assigné au-delà de Reichenbach sur les hauteurs de Mittelpeile vers Gnadenfrey. La position de cette petite armée fesait comme un angle, dont une ligne descendant de Steinseiffersdorf, se prolongeait sur la direction de Reichenbach, d'où l'autre, reprenant par les collines de Peila, allait aboutir à un escarpement assez considérable; la ville de Reichenbach, située entre ces deux camps, en fesait précisément la pointe de l'angle. Cette position avait tous les avantages qu'on pouvait désirer; elle couvrait M. de Wied par le camp de Péterswalde, que, sans cette précaution, l'ennemi aurait pu tourner, & le corps du prince de Bévern empêchait les Autrichiens, en débouchant des montagnes, de se porter à la montagne de Zobten, d'où ils pouvaient soutenir Schweidnitz, & par conséquent faire lever le siége de la ville; de sorte que l'ennemi de ce côté-là était réduit, ou à faire un détour par Nimptsch, ce qui

donnait aux Prussiens le temps de le prévenir à Pfaffendorf, où à attaquer le poste de Peila, qui était bon, & où le prince de Bévern pouvait se soutenir avec honneur. D'ailleurs, en supposant que les Impériaux eussent pris la route de Landshut pour secourir Schweidnitz, ils ne pouvaient descendre dans la plaine qu'après deux grandes marches, au lieu que les troupes du roi pouvaient se transporter en six heures de Péterswalde à Freybourg, où l'on avait préparé un camp, pour couvrir en cas de besoin le siége de Schweidnitz de ce côté. Si le roi n'occupa point les hauteurs du Hutberg & du Kletschberg, c'est que ces terrains ne répondaient pas à ses deux objets principaux, savoir de couvrir le flanc de M. de Wied, & le siége. Le Hutberg & le Kletschberg sont devant la gorge de Biela, où l'ennemi avait un poste fortifié, & qui, tenant à la Eule, lui donnait la facilité d'en déboucher avec toute l'armée derrière la position qu'on aurait prise; ce qui pouvait amener les suites les plus fâcheuses. Comme d'ailleurs ces collines se trouvaient trop éloignées de la position des troupes prussiennes pour leur nuire, il était bien certain que les Autrichiens, en les occupant, n'y pouvaient trouver aucune sorte d'avantage.

A peine le prince de Bévern eut-il joint le corps du roi, que M. de Beck, qui le suivait en l'observant, parut sur le Kletschberg; il ne trouva pas cependant à propos d'y séjourner long-temps, & il se retira à Silberberg. Les housards de Mœring donnèrent sur son arrière-garde, & lui enlevèrent un lieutenant-colonel, quelque monde & du bagage. Nous avons déjà dit que les Autrichiens avaient un poste retranché dans la gorge des montagnes qui s'ouvre au village de Langen-Bielau. Ce village, dont les Prussiens occupaient les deux tiers, était

garni par les volontaires de Hordt, & fervait de poſte d'avertiſſement; on avait pouſſé au-delà des détachemens de houſards ſur le Hutberg & le Spitzberg; on prévoyait cependant que l'ennemi, en débouchant des montagnes, choiſirait cet emplacement pour ſon camp, & comme on avait réſolu de le lui abandonner, on n'y avait placé que de légers détachemens, prêts à ſe retirer au premier ſignal. Tout ce qu'on avait prévu, arriva pour cette fois. Le 16 d'août le maréchal Daun déboucha dans ces vallées ſur différentes colonnes. Son avant-garde eſcarmoucha avec le détachement de Langen-Bielau, qui ſe retira en bon ordre ſur l'armée du roi. Le maréchal Daun, à la tête de 40 bataillons & d'autant d'eſcadrons, prit ſon camp, qu'il étendit depuis le Hutberg juſques vers Heidersdorf. M. Beck occupa en même temps le Kletſchberg avec 12 bataillons & 20 eſcadrons. Comme les Impériaux avaient conſidérablement dégarni leurs poſtes des montagnes pour raſſembler cette armée, on ne courait aucun riſque d'en faire autant, de ſorte que le roi attira à lui les brigades de Ramin & de Saldern, avec leſquelles ſon corps, y compris celui du prince de Bévern, feſait 28 bataillons & 80 eſcadrons; cependant la vérité du fait exige que nous ajoutions que ces deux brigades n'arrivèrent le ſoir qu'après la fin de l'action.

Le roi avait fait d'avance ſes diſpoſitions pour la défenſe réciproque de ces deux camps; il était convenu avec le prince de Bévern qu'ils ſe porteraient mutuellement du ſecours. On avait élargi les chemins & préparé les communications; la diſpoſition portait que celui des deux corps, qui ſerait aſſailli par l'ennemi, ſe bornerait à la ſimple défenſe de ſon camp, tandis que l'autre volerait à ſon ſecours & agirait

offenſivement. Le terrain ſe prêtait à merveille à cette manœuvre; car en ſuppoſant que le corps de Péterswald fût attaqué, le prince de Bévern ſe portait naturellement ſur le flanc droit & à dos de l'ennemi; & au cas que le corps de Peila fût aſſailli, le roi feſait une manœuvre pareille avec ſes troupes ſur la gauche des Impériaux. Vers le midi on s'apperçut que le deſſein du maréchal Daun était d'attaquer le prince de Bévern. Toutes ſes forces ſe portaient ſur la droite vis-à-vis du camp de Peila; au lieu que s'il eût voulu s'engager avec le corps de Péterswalde, il devait renforcer ſa gauche, & s'étendre aux gorges des montagnes. Il n'y avait point d'infanterie dans cette partie-là. Tout ce qui ſe préſentait vers la droite du roi, ne conſiſtait qu'en quelques eſcadrons de houſards, qui ne pouvaient attirer aucune attention ſur eux. Le roi, qui était certain qu'on aurait, ce jour même ou la nuit ſuivante, une affaire avec l'ennemi, tenait ſon infanterie ſous les armes, les chevaux de ſa cavalerie ſellés & bridés, & ſon artillerie légère près de cette cavalerie. Il alla reconnaître aux poſtes avancés; à peine y fut-il qu'on vit détendre les tentes du prince de Bévern, & qu'on entendit ſon canon. Le major Oſtin, qui ſe trouvait ſous la main avec un détachement de 500 houſards, fut envoyé inceſſamment pour joindre le corps de Peila, & le prince de Wirtemberg ſe mit à la tête de cinq régimens de cavalerie avec la brigade d'artillerie légère. M. de Mœllendorf eut ordre d'y marcher avec ſa brigade. Le roi prit le régiment de Werner avec lui, pour arriver plus promptement ſur le champ de bataille. M. de Ziethen prit en attendant le commandement du corps de Péterswalde, pour empêcher que malheur n'arrivât de ce côté. Lorſque le roi eut paſſé

Reichenbach, il découvrit toute la disposition dans laquelle les ennemis attaquaient le prince de Bévern. M. de Lascy avait dépassé le village de Peila avec 6 bataillons, qu'il tenait couverts derriere une colline sur laquelle il avait établi une batterie de 20 pieces de canon. Dix autres bataillons se présentaient du côté de Gnadenfrey; ils avaient pareillement formé une grande batterie devant eux. Leur dessein était d'attirer sur eux l'attention du prince de Bévern; pour qu'il ne s'apperçut pas de la manœuvre de M. de Beck, qui se glissait par les bois pour lui tomber à dos. M. d'Odonel avait débouché en même temps avec 40 escadrons du village de Peila, pour couvrir le flanc gauche de M. de Lascy. La cavalerie de Lentulus, qui était du corps du prince de Bévern, & les housards d'Ostin, avaient déjà rejeté à trois reprises les cuirassiers impériaux dans ce village. Sur ces entrefaites arriva le prince de Wirtemberg; il se forma incontinent sur le flanc de l'ennemi. M. d'Odonel n'avait aucune bonne position à prendre. S'il fesait front au prince de Bévern, il prêtait le flanc au prince de Wirtemberg; & s'il fesait face au corps de ce prince, il donnait à M. Lentulus prise sur sa droite, & de plus il avait à dos le feu du canon du prince de Bévern. Dans cet embarras, qui agitait M. d'Odonel & que ses cuirassiers ressentaient, il reçut une volée de 15 pieces de 6 livres de l'artillerie légere, dont on avait formé une batterie à la hâte. Cela acheva de répandre la confusion parmi son monde. Le régiment de Werner, soutenu de celui de Czetteritz, chargea en même temps cette cavalerie impériale, & après un choc vigoureux, il la rejeta au-delà du village de Peila. La fuite de cette cavalerie dégarnissait le flanc de M. de Lascy, qui craignit pour son infanterie, &

ſe hâta de faire retraite. M. de Beck, qui s'était engagé avec le prince de Bévern, lâcha priſe. La brigade de M. de Mœllendorf arriva, mais trop tard; car l'ennemi ſe retirait déjà de tous côtés. Cette affaire coûta 1500 cavaliers aux Autrichiens; les Pruſſiens n'y perdirent que 400 hommes du régiment du margrave Henri, qui ſe ſignala dans cette action, ayant lui ſeul fait tête à tout le corps de M. de Beck. Le maréchal Daun, mécontent d'avoir manqué ſon coup, ne jugea pas à propos de demeurer plus long-temps ſur le Hutberg, craignant peut-être pour ſes poſtes des montagnes qu'il avait dégarnis; il ſe retira le lendemain au ſoir, le 17, par Wartha & Glatz à Scharfeneck, où il demeura juſqu'à la fin de la campagne, ſans donner aucun ſigne de vie.

Le roi ſuivit les Autrichiens; mais comme ce pays montueux, & rempli de défilés & de ruiſſeaux, n'eſt guères propre pour les pourſuites, on ne leur fit aucun mal; on ſe contenta de pouſſer M. de Werner à Habensdorf, pour obſerver de-là les poſtes de Silberberg & de Wartha. Tous ces mouvemens des troupes avaient nui au ſiége de Schweidnitz, qui n'était pas auſſi avancé qu'il aurait dû l'être. M. de Guaſco, qui en était gouverneur, commençait néanmoins à mal augurer de ſa défenſe depuis l'échec que le maréchal Daun venait de recevoir; il fit donc une tentative pour obtenir une capitulation avantageuſe, & la ſortie libre de ſa garniſon. Pendant cette négociation, M. Laudon ſeſait adroitement tomber entre les mains des Pruſſiens des émiſſaires, chargés de lettres pour le gouverneur qui contenaient toutes de grands projets que l'armée impériale voulait exécuter pour ſa délivrance. Mais quelque envie que le roi eût de prendre

cette ville promptement, deux raiſons l'empêchaient de conſentir à la capitulation que M. de Guaſco lui offrait. La première ſe fondait ſur ce que M. Laudon avait écrit l'année précédente en termes poſitifs au margrave Charles, chargé de la correſpondance de l'armée, touchant l'exécution du cartel, que ſa cour ſe croyait diſpenſée de tenir ſa parole & de remplir ſes engagemens vis-à-vis du roi de Pruſſe, tant pour l'échange des priſonniers que pour quelque objet que ce fût. On fit valoir cette réponſe à M. de Guaſco, & on lui répondit que la parole qu'il offrait pour lui & pour ſa garniſon, de ne point ſervir d'une année contre les troupes du roi, ne pouvait point être acceptée après la déclaration formelle de la cour de Vienne contenue dans la lettre de M. Laudon. La raiſon la plus ſolide, & qu'on diſſimulait, était que ç'aurait été commettre une faute capitale que de laiſſer ſortir 10000 hommes d'une place qu'on allait prendre en ſe donnant un peu patience, parce que ſi l'on rendait cette garniſon aux Impériaux, leur armée ſe trouverait de 10000 hommes plus forte, & celle du roi affaiblie au moins par 4000, qu'il fallait mettre en garniſon dans cette place; ce qui rendait en tout l'armée pruſſienne de 14000 hommes inférieure à celle de l'ennemi. On rompit cette négociation & le ſiége continua comme auparavant. Le roi s'y rendit en perſonne le 20 de ſeptembre, pour que les opérations ſe pouſſaſſent avec plus de vigueur. Le Fèvre feſait de la part des Pruſſiens les fonctions d'ingénieur en chef; il avait en tête un des premiers ingénieurs du temps, nommé Griboval, qui défendait la place. Le Fèvre voulut crever les mines des aſſiégés, en feſant uſage de la nouvelle invention du globe de compreſſion. Griboval lui en

éventa deux; cela lui fit perdre la tramontane, & le roi fut obligé de se mêler du détail du siége & de la direction des travaux ; on prolongea aussi-tôt la troisième parallèle; on y plaça une batterie à brèche; on établit des ricochets à la briqueterie; l'on fit encore une autre batterie sur le Kuhberg, qui battait les ouvrages attaqués à revers; on fit sauter quelques rameaux des mines des assiégés. La garnison fit deux sorties, & délogea les Prussiens d'un entonnoir couronné, dont ils voulaient déboucher par des nouveaux rameaux. Ces chicanes prolongèrent la durée du siége, parce qu'il fallait faire une guerre souterraine. Toutefois la plupart des canons de la place étaient ou évasés ou démontés; les vivres commençaient à devenir rares, & l'ennemi se serait rendu par cette raison, si une bombe, en tombant, le 8 octobre, devant le magasin à poudre du fort de Jauernick, dont le hasard voulut que la porte fût ouverte, n'eût mis le feu aux poudres, bouleversé une partie du fort, & tué 300 grenadiers des ennemis. Cet accident, qui ouvrait la place, obligea le gouverneur à battre la chamade. La ville capitula le 9. M. de Guasco, avec sa garnison forte de 9000 hommes, se rendit prisonnier de guerre; ils furent envoyés en Prusse. M. de Knobloch fut chargé du gouvernement de cette place, & M. de Wied partit pour la Saxe avec un gros détachement, pour y renforcer le prince Henri. Ainsi se termina la campagne de Silésie, moins bien qu'on ne put le présumer au commencement, mais mieux qu'on ne pouvait l'espérer après la dernière révolution de la Russie. Le roi donna le commandement des troupes en Silésie au prince de Bévern; il envoya MM. de Ramin, Mœllendorf & Lentulus avec leurs brigades en Lusace, pour occuper les

environs de Gœrlitz, & pour donner aux Autrichiens de la jaloufie fur Zittau & fur la Bohème, afin de faciliter les opérations du prince Henri. L'armée de Siléfie entra en cantonnemens près du camp retranché qu'elle avait tenu toute la campagne, & que l'on fe contenta pendant l'hiver de garder par des détachemens, qu'on relevait tous les huit jours; après quoi fa Majefté fe rendit elle-même en Saxe. Tandis que M. de Wied eft occupé à traverfer la Lufice, nous reprendrons le fil de la campagne de S. A. R., que nous fuivrons jufqu'à l'arrivée de ce fecours.

Campagne du prince Henri.

Nous avons laiffé ce prince occupé à déranger les projets de M. Serbelloni, & M. de Seidlitz aux mains avec les troupes des cercles, qu'il pouffa du Vogtland jufqu'au margraviat de Bareuth. S. A.R. voulut tirer, en juin, raifon des infultes que les ennemis avaient tenté de faire à fes poftes. Comme toutefois elle ne pouvait les brufquer dans les poftes formidables où ils étaient folidement établis, elle propofa de prendre fa revanche par des diverfions en Bohème. Dans cette vue M. de Kleift franchit le Basberg & répandit la terreur dans le cercle de Saatz. Le bruit de cette alarme parvint bientôt à M. de Serbelloni, qui envoya M. Blonquet à la tête de 4000 hommes au fecours de la Bohème. Ce général fit retrancher le chemin d'Einfiedel, où il plaça quelque monde, & s'établit à Dux avec le gros de fa troupe. D'autre part l'armée des cercles s'était rapprochée d'Oelsnitz, d'où elle voulait prendre le chemin de Schneeberg, & longer les frontières de la Saxe, dans l'intention de fe joindre à

M. Blonquet. M. de Kleift, qui était à peine revenu de la Bohème, fut obligé d'y retourner pour faire avorter ce deffein, il raffembla près de Porfchenftein le détachement qui devait fervir fous fes ordres, il força, en juillet, le retranchement d'Einfiedel, & y prit 400 hommes & un canon. De-là il donna fur les dragons de Bathyani, qui venaient au fecours des troupes qu'il avait battues, & les mit en déroute; enfuite il pourfuivit M. Blonquet, qui, à fon approche, fe retira de Dux à Tœplitz. Il l'y laiffa & vola vers le Basberg, où il fe mit fur le flanc de l'armée des cercles, qui fe replia tout de fuite fur Annaberg, puis fur Hof, & enfin fur Bareuth.

Le prince Henri réfolut fur cela d'envoyer en Bohème un corps plus confidérable, & de profiter de l'abfence des troupes des cercles pour frapper un coup d'éclat. Son deffein était de chaffer l'ennemi de Tœplitz, & de fe rendre maître d'Altenberg, pour tourner par ce moyen le pofte de Dippoldiswalda; ce qui aurait forcé les Impériaux à l'abandonner. M. de Seidlitz, qui fut chargé de l'exécution de ce projet, fe contenta de laiffer après fon départ, M. de Schulenbourg avec 500 chevaux vis-à-vis du prince de Stolberg & de l'armée de l'Empire pour les obferver, & avec fon détachement il entra en Bohème, où, ayant fait une marche forcée, il arriva le 31 août à Commotau. M. de Kleift y pénétra le 1 d'août par le village de Gorck. Tous les poftes d'avertiffement de l'ennemi furent mis en fuite. M. de Seidlitz reconnut le même jour le camp de Tœplitz, & fit fes préparatifs pour l'attaquer. Le lendemain il voulut occuper une hauteur que les Impériaux avaient négligé de garnir; il arriva, par une fingularité à laquelle il ne pouvait

pas s'attendre, que les Prussiens gravirent contre cette colline de leur côté & les ennemis d'un autre. Les Autrichiens, qui l'occupèrent les premiers, gagnèrent par-là l'avantage du terrain. M. de Lœwenstein, qui les commandait, reçut des renforts durant l'action, & les Prussiens furent repoussés avec perte de 400 hommes & de deux canons. M. de Seidlitz n'avait employé que 4 bataillons à cette attaque; les ennemis en avaient 12, il fallut céder au nombre. Ce corps, qui ne put point remplir le but de sa destination, se retira en Saxe, & se retrancha à Porschenstein. Quoique l'attente de S. A. R. ne fût pas remplie, & que ce coup eût manqué, toutes ces entreprises successives empèchèrent, pendant tout le mois d'août, la jonction de l'armée de l'Empire & de celle des Impériaux.

Le prince de Stolberg, qui n'avait que 500 chevaux en tête, ne trouvant plus d'obstacle assez considérable pour l'empêcher d'agir, marcha avec son armée de Bareuth à Caden, où le colonel Tœrreck le joignit. Du côté des Prussiens, M. de Belling venait de joindre l'armée de Saxe; il fut aussi-tôt employé, & envoyé dans le Vogtland, d'où ce général, profitant de l'absence du prince de Stolberg, fit une incursion en Bohème, dans l'intention de l'y rappeler. Il arrive à l'improviste devant les portes d'Egra, fait tirer quelques coups de canon contre la ville, & il s'en faut peu que la faible garnison qui défend la place, ne se rende à ses housards. Mais S. A. R. eut bientôt besoin de son corps ailleurs, & il fut obligé de passer en Lusace, pour s'opposer à M. Luzinsky, qui rôdait avec son corps du côté d'Elsterwerda & de Senftenberg, & auquel on prêtait de plus grands desseins. Quelque peu de progrès que les Prussiens eussent faits jusqu'alors, ils

ils n'en avaient pas moins irrité la cour de Vienne, qui, mécontente au suprême degré des incursions qui s'étaient faites en Bohème, en rejetait toute la faute sur ses généraux. L'impératrice était sur-tout indignée de ce que M. de Serbelloni ne fesait rien avec la nombreuse armée dont il avait le commandement. On s'en prenait à lui de ce qu'il n'avait eu ni assez d'habileté, ni assez de vigilance pour couvrir le royaume de Bohème. Ce mécontentement donna lieu à son rappel, & la cour le remplaça par M. de Haddick, que le maréchal Daun avait mis en crédit. Le prince de Stolberg qui, durant ce temps-là, continuait toujours sa marche, passa par Tœplitz, par Gieshubel & joignit l'armée impériale auprès de Dresde, à peu-près dans le même temps où M. de Haddick en prit le commandement. Ce nouveau général voulut signaler son artivée par un coup d'éclat; il ordonna qu'on fit, le 27 de septembre, une attaque générale sur tous les postes détachés du camp de Pretschendorf. M. de Buttler en effet força quelques postes retranchés dans le bois du Tharand, défendus par des bataillons francs, tandis que le prince de Lœwenstein, dont le corps venait de la Bohème, contraignit M. de Kleist à se replier sur Seyda. Le lendemain S. A. R. fit chasser M. de Buttler des postes dont il s'était emparé, & M. de Seidlitz obligea 3000 Autrichiens à quitter le fond de Frauenstein, où ils s'étaient logés la veille. Les avantages qu'on gagnait, en septembre, de ce côté-là, n'empêchèrent pas que M. de Lœwenstein ne poussât encore les troupes de M. de Kleist, & qu'il ne s'établit avec ses Autrichiens à Seyda. Cette position qu'il venait de prendre, exposait la boulangerie prussienne de Freyberg à être enlevée, & le prince Henri se trouvait avoir en même-temps un corps d'ennemis

à dos. D'ailleurs le terrain que ce prince avait à défendre était si étendu, que de quelque côté que l'ennemi se fût porté en force, il aurait eu le dessus. Ces motifs portèrent S. A. R. à quitter les environs de Pretschendorf, & à prendre son camp à Freyberg derrière la Mulde; ce qui s'exécuta, le 31 septembre. Le même jour MM. de Forcade & de Hulsen reprirent, en octobre, le camp de Meissen & de Katzenhæuser. M. de Belling, qu'on avait fait revenir de la Lusace, fut détaché avec M. de Kleist au village de Hartmannsdorf, d'où ils poussèrent à Grofs-Schirna, pour en défendre le gué contre M. de Lœwenstein, qui s'était posté derrière le ruisseau & le village de Chemnitz.

Le camp de Freyberg que S. A. R. avait pris, avait encore le défaut d'être trop étendu, ou pour mieux dire, l'armée avait celui de n'être pas assez nombreuse. Enfin on avait à défendre tous les gués de la Mulde, & sur-tout le flanc droit, qui fait front au village de Brand & vers la Rathsheide. Outre ce grand emplacement à défendre, il fallait assurer la communication avec le corps des Katzenhæuser & de Meissen, en occupant le poste de Nossen. MM. de Hulsen & de Forcade n'avaient à eux deux que 14 bataillons pour soutenir les bords de la Tripsche; de sorte qu'il ne pouvait plus détacher, pour ainsi dire un homme, sans se dégarnir entièrement. Le prince résolut de retrancher son camp; mais il ne put rassembler assez de travailleurs, ni ramasser des instrumens en aussi grand nombre qu'un travail aussi étendu semblait le demander, de sorte que les ouvrages qu'on avait projetés ne furent qu'à peine ébauchés.

Telle était la situation des affaires, lorsque, le 14 au matin, M. de Ried parut avec 15 bataillons

vis-à-vis de M. de Hulfen fur les hauteurs de Seligenftedt. Le centre de l'armée de M. de Haddick fe porta en même temps fur Niederfchœne; les troupes des cercles fe campèrent au village de Chemnitz, M. de Campitelli fe forma au village de Weiffenborn à l'extrémité de la droite de S. A. R.; & outre les corps dont nous venons de parler, M. Klefeld fe porta avec 5000 chevaux contre M. de Belling, pour le déloger de Hartmannsdorf. Belling fit mine de fe retirer; mais fefant foudain volte face, il chargea l'ennemi avec tant de furie, qu'il le mit en fuite & reprit fon pofte. Les deux armées pafsèrent la nuit au bivouac. Le lendemain l'ennemi attaqua férieufement tous les paffages de la Mulde. Il fut repouffé par les Pruffiens de tous les côtés. Immédiatement après que les affaillans fe furent retirés, S. A. R. fe rendit à fa droite. C'était fur le foir, il fefait déjà obfcur; mais avec quelle furprife n'apperçut-elle pas la confufion qui y regnait! M. de Belling avait été chaffé de fon pofte. Le prince de Stolberg avait profité de ce moment pour occuper le Rathswald, par où il fe trouvait fur le flanc & à dos des Pruffiens. Ce dérangement confidérable obligea S. A. R. d'abandonner fa pofition, qui, dans ces circonftances, n'était plus tenable. Elle partit à minuit, fit marcher fon armée fur trois colonnes & gagna le Cellifche-Wald, fans que l'ennemi s'en doutât, ou fit mine de l'inquiéter. Les troupes fe baraquèrent dans la forêt pour fe garantir contre le froid. Le lendemain on prit une pofition plus avantageufe entre Reichberg & Voigtsberg. M. de Haddick demeura avec le gros de fon armée fur le Landsberg, & les troupes des cercles, renforcées par M. Campitelli, fe retranchèrent à l'entour de Freyberg, où M. de Maquire devait les joindre dans peu.

D'un autre côté M. de Wied était en pleine marche; il s'approchait de Bautzen, & devait occuper les hauteurs de Weiffig, pour s'avancer fur le Cerf blanc, par où il fe trouvait à dos du pofte de Bocksberg, & pouvait bombarder la nouvelle ville de Dresde. Cette diverfion lui avait été prefcrite, pour obliger M. de Haddick à faire un gros détachement au-delà de l'Elbe, afin de donner au prince Henri le temps de refpirer, & de pouvoir rétablir fes affaires. Mais le maréchal Daun, qui avait très-bien pénétré l'intention du roi, pour que M. de Haddick confervât la même fupériorité en Saxe, avait fait côtoyer M. de Wied par le prince Albert de Saxe, avec un détachement de 12 bataillons & de 15 efcadrons. Ce prince traverfa Zittau, & gagna les hauteurs de Weiffig avant les Pruffiens. M. de Wied ayant ainfi manqué fon coup, fe replia fur Radeberg, il tourna de-là fur Grofs-Dobritz, pour s'approcher de l'Elbe, & fe joindre à l'armée de S. A. R. après avoir paffé ce fleuve.

Pendant que ceci fe paffait en Luface, le prince méditait un coup par lequel il fe promettait de prendre fa revanche fur les ennemis. Il était obligé de rechaffer les Impériaux & les troupes des cercles des montagnes de la Saxe, tant parce qu'il en avait befoin pour faire fubfifter fes troupes pendant l'hiver, que parce qu'il était important de ne pas perdre du terrain à l'approche de la paix; ne devait-il pas d'ailleurs venger l'honneur des armes pruffiennes, & ne pouvait-il pas appréhender avec fondement, que s'il laiffait le temps au prince de Stolberg de recevoir fes fecours, ce prince n'entreprît lui-même une expédition contre les Pruffiens? La prudence, l'honneur, l'intérêt, la politique, tout fe réuniffait pour l'engager à prévenir les ennemis. S. A. R. ne

retarda pas l'exécution de son projet. Elle se mit en marche le 28 octobre. Sa droite passa par les villages de Braunsdorf & de Hennersdorf; sa gauche, après avoir passé le défilé de Grune, se sépara en deux corps, dont l'un s'arrêta à Hennersdorf & l'autre à Grofs-Schirna. Ces troupes se mirent en mouvement le 29. L'extrémité de la gauche, qui devait attirer sur elle l'attention de l'ennemi, fut rangée par M. de Forcade sur la hauteur de Grofs-Schirna. M. de Belling chassa les Impériaux du bois de la Struth & s'y établit avec 2 bataillons & 10 escadrons. Cette position fournit à M. de Stutterheim l'aîné la facilité d'établir des batteries contre les redoutes que l'armée des cercles avait près de Waltersdorf. La droite du prince continua sa marche, & laissa cette batterie & le bois de la Struth à gauche. M. de Kleist, avec son avant-garde, fut obligé de débarrasser deux abatis soutenus de croates, & d'en déloger les troupes! pour en ouvrir le chemin à la colonne de S. A. R. Cependant le prince de Stolberg & M. de Campitelli s'étaient mis en bataille autour de Freyberg. Leur droite s'appuyait à Tutendorf, leur gauche, qui s'étendait derrière le défilé de Waltersdorf, allait aboutir au Spittelwald; outre cela ils avaient fait construire des redoutes sur les hauteurs de Curbitz, qu'ils avaient entourées d'abatis. La marche de S. A. R. la conduisit directement derrière cette position. Aussi-tôt que le prince de Stolberg s'en apperçut, il fit usage de la seconde ligne pour remplir le vide qui restait entre sa gauche & la hauteur des Drey-Creutzer. A trois mille pas de cette armée, entre le Brand & Erbisdorf, on apperçut encore un corps d'à peu-près 6000 hommes, qui se présentait sur ces hauteurs, commandé par le général Mayer.

H 3

Les Prussiens étaient déjà arrivés au Spittelwald; ils l'attaquèrent vigoureusement & y prirent tout un bataillon impérial de Wied. MM. de Duringshofen & de Mannstein furent postés à ce bois, entre le village de St. Michel & le Spittelwald, avec 4 bataillons & 6 escadrons, pour tenir en échec le corps de ce général Mayer. Ces précautions prises, les grenadiers prussiens passèrent la partie de ce bois la plus voisine du village de St. Michel, & se mirent en bataille vis à-vis de la hauteur de Drey-Creutzer. Ces grenadiers, soutenus de cuirassiers & de dragons, attaquèrent l'ennemi, & après un feu qui dura à peu-près une heure & demie, ils remportèrent la victoire. M. de Seidlitz alors, avec sa cavalerie, donna sur les fuyards & fit des prisonniers jusqu'aux portes de Freyberg. Les troupes des cercles abandonnèrent sur cela les redoutes du côté de Waltersdorf. M. de Stutterheim saisit ce moment pour passer ce défilé & lâcher sa cavalerie sur les fuyards, ce qui augmenta la confusion & la déroute des vaincus. M. de Buttler, qui n'avait point passé la Mulde, n'ayant été jusqu'alors que spectateur de l'action, voulut y être pour quelque chose; il envoya (mais trop tard) le régiment de Joseph Esterhazy au secours des troupes des cercles, & tout ce régiment fut fait prisonnier; enfin le prince de Stolberg, Campitelli, Mayer & Buttler même, tous s'enfuirent jusqu'à Frauenstein, où à peine ils se crurent en sureté. Ils perdirent dans cette bataille 30 pièces de canon, 66 officiers & près de 8000 hommes, dont 4000 furent faits prisonniers par S. A. R. La perte des Prussiens ne monta pas à mille hommes, parce qu'ils n'éprouvèrent pas une résistance bien opiniâtre; ils n'étaient forts que de 29 bataillons & de 60 escadrons. L'ennemi qu'ils

eurent à combattre, outre l'avantage que lui donnait le terrain, s'il avait ſu s'y défendre, avait 49 bataillons & 78 eſcadrons. Mais le ſuccès des armées dépend plus de l'habileté du général qui commande, que du nombre des troupes qui les compoſent. Il ſerait ſuperflu de faire ici le panégyrique de S. A. R.; le plus bel éloge qu'on puiſſe en faire eſt de rapporter ſes actions. Les connaiſſeurs y remarqueront aiſément ce mélange heureux de prudence & de hardieſſe ſi rare & ſi déſiré, qui unit & raſſemble le plus de perfections que la nature puiſſe accorder pour former un grand homme de guerre.

Après cette victoire, le prince fit nettoyer les bords de la Wilde-Weiſtritz du peu d'ennemis qu'il y avait encore; ce qui cauſa une ſi vive alarme à M. de Haddick, qu'il fit paſſer l'Elbe ſur le champ aux troupes du prince Albert, & qu'il envoya un renfort conſidérable au prince de Stolberg, pour le mettre en état de ſoutenir ſa poſition de Frauenſtein. M. de Wied arriva le 1 novembre au camp de Schlettau, pour relever M. de Hulſen, dont le corps ſe joignit à l'armée de S. A. R. M. de Platen fut pouſſé en avant & paſſa la Mulde avec un corps de 9000 hommes. M. de Belling s'avança entre Saſſelbach & Burkersdorf, où il alluma la nuit des feux comme ceux d'une grande armée. En même temps M. de Wied fit un détachement à Naukirch, pour alarmer le camp de Plauen. Ces meſures priſes avec tant de juſteſſe produiſirent l'effet qu'on devait en attendre; car le prince de Stolberg ſe replia la nuit même ſur Altenberg vers les frontières de la Bohème. Sur quoi M. de Belling occupa les environs de Frauenſtein, & M. de Platen ſe campa à Porſchenſtein, pour couvrir le corps de M. de Kleiſt, qui entra en Bohème par le chemin

d'Einfiedel; il ruina le magafin confidérable que les Impériaux avaient à Saatz, fit des incurfions jufqu'à Leutmeritz, & rentra en Saxe par le Basberg. Le roi arriva vers ce temps à Meiffen; il fit avancer M. de Wied vers Keffelsdorf. Ce général rencontra un pofte d'avertiffement de M. de Ried au Landsberg. MM. d'Anhalt & de Prittwitz l'attaquèrent, & y prirent 4 canons & 500 hommes. Ce M. d'Anhalt eft le même qui avait le plus contribué à l'affaire de Langenfalza & à celle de Leutmannsdorf. Cette belle action fit la clôture de la campagne. La faifon, qui devenait fort rude, obligea d'affigner des quartiers de cantonnement aux troupes.

Les préliminaires de la paix furent fignés, le 3 novembre à Verfailles, entre les Français & les Anglais. Les Anglais, dont la conduite avait été fi odieufe depuis que M. Bute avait eu l'adminiftration des affaires, abandonnèrent entièrement les intérêts du roi dans le cours de cette négociation; ils confentirent même à ce que les Français demeuraffent en poffeffion du duché de Clèves & de la principauté de Gueldre. Cet abandon obligea le roi à chercher des moyens de réduire la cour de Vienne à faire une paix équitable. Les princes de l'Empire étaient las de la guerre; ils voyaient l'armée françaife prête à repaffer le Rhin. Il parut que ce ferait le temps de les réduire à la neutralité, & par conféquent d'ifoler tout à fait l'impératrice-reine. Dans cette vue M. de Kleift fut envoyé dans l'Empire avec fon corps. Il s'empara de Bamberg, inquiéta Nuremberg. Ses houfards parurent aux portes de Ratisbonne; la diète en fut troublée dans fes délibérations. Plufieurs députés remplis d'épouvante prirent la fuite. Le duc de Wirtemberg fut fur le point de fe fauver en Alface. Enfin les effets de

cette incurfion furent tels, que les électeurs de Bavière & de Maïence, & les Eveques de Bamberg & de Wurzbourg demandèrent la paix, promettant de retirer d'abord le contingent qu'ils avaient à l'armée des cercles. Le feul moyen d'éteindre l'embrafement de l'Allemagne, était d'écarter les matières combuftibles qui pouvaient nourrir cet incendie. M. de Kleift, après cette belle expédition, ramena au commencement de janvier fes troupes en Saxe ; on tira un cordon le long de la Tripfche & de la Mulde, qui s'étendait de Seyda à Meiffen. D'autres corps furent répandus à Chemnitz, Zwickau & Géra le long des frontières de la Bohème, & le gros de l'armée fut diftribué depuis Sorau jufqu'aux extrémités de la Thuringe.

CHAPITRE XVII.

De la Paix.

LES troupes commençaient à peine à cantonner, que M. de Fritfch, confeiller du roi de Pologne, fe rendit à Meiffen, où était le quartier-général. Il avait des terres dans le voifinage, de forte que fon arrivée ne parut point extraordinaire. Il demanda audience au roi, & débuta par quelques lieux communs fur les malheurs de la guerre & fur les avantages de la paix ; à la fuite de quoi il s'ouvrit davantage, en ajoutant que la paix était peut-être moins éloignée qu'on ne le penfait, qu'il était même chargé de certaines commiffions, dont il ne tardait à s'ouvrir que pour favoir préalablement fi elles ne feraient pas mal reçues. Le roi lui répondit

que ses ennemis l'avaient forcé à faire la guerre; que c'étaient eux qui jusqu'à présent s'étaient opposés à la paix, ou l'avaient éludée sous différens prétextes; que ce n'était pas à lui qu'il fallait demander s'il désirait la fin des troubles de l'Allemagne, mais bien à ceux qui les avaient fomentés & entretenus jusqu'alors, dont l'animosité & l'acharnement avaient augmenté à raison de l'opposition & de la résistance qu'ils avaient rencontrée dans l'exécution de leurs pernicieux desseins. Alors M. Fritsch présenta au roi une lettre du prince électoral, qui portait que ce prince ayant à cœur la tranquillité de l'Europe, avait employé tous ses soins pour la rétablir, & que pour cet effet il avait fait sonder les intentions de l'impératrice-reine, & l'y avait trouvée toute disposée; que ne s'agissant que du concours de S. M. prussienne pour terminer les différens des puissances belligérantes, il priait S. M. de vouloir s'expliquer avec lui sur ce sujet. Après cette lecture, le roi retraça toute la conduite que la cour de Vienne avait tenue pendant cette guerre; & dit que ses anciens usages étant de faire toujours la paix après ses alliés, comme l'histoire en fournissait tant d'exemples, il n'était point apparent qu'elle en eût à présent l'intention sincère; que cependant, pour ne point avoir à se reprocher d'avoir rejeté des ouvertures qui pourraient mener à terminer cette funeste guerre, par cette considération seule, le roi lui déclarait que, quelques raisons qu'il eût de demander des indemnisations pour les cruautés & les ravages qu'on avait commis dans les provinces de sa domination, il s'en désistait par amour pour la paix, à condition toutefois qu'aucun de ses ennemis n'insisterait de son côté sur de pareilles indemnisations, parce qu'il

était très-résolu de ne point perdre par un trait de plume ce qu'il avait défendu jusqu'alors, & ce qu'il était encore fort en état de défendre par l'épée; & il ajouta; „ Si donc la maison d'Autriche a réellement dessein de négocier avec moi, il faut, „ pour prévenir toute équivoque & toute interprétation ambigue, que nous convenions préalablement des principes que nous admettrons de part „ & d'autre, & je n'en vois que trois qui puissent „ conduire cet ouvrage à une fin désirable, savoir: „ qu'on fasse une paix équitable, où aucune des „ parties contractantes ne soit lésée; que les conditions en soient honorables pour ceux qui y concourent; & qu'elle soit cimentée par des mesures „ assez solides pour qu'elle puisse être durable. „ M. Fritsch comprit, par la réponse du roi, qu'il devait sur-tout guérir l'esprit de ce prince de la méfiance qu'il avait au sujet de la sincérité des intentions de la cour de Vienne. Pour achever de le convaincre des bonnes dispositions où l'impératrice se trouvait à l'égard de la paix, il lui communiqua une relation que le Sr. Saul, émissaire à la cour de Vienne, venait d'envoyer au prince électoral. Cette relation contenait des assurances que le comte Kaunitz avait données au Sr. Saul du désir de l'impératrice de terminer promptement cette guerre, & portait aussi que le comte Kaunitz avait assuré l'émissaire qu'à deux reprises l'impératrice-reine avait offert la paix au roi de Prusse; la première fois par le canal de la France & la seconde par celui de l'Angleterre, & que les refus du roi justifiaient les mesures que la reine se trouvait obligée de prendre pour la continuation de la guerre. C'étaient-là des faits notoirement faux; car jamais il ne s'était fait d'ouverture au roi de la part

de la cour de Vienne; ni par la France, ni encore moins par l'Angleterre. Cet début paraiſſait de mauvais augure; quelle eſpérance pouvait-on fonder ſur une négociation qui s'entamait par des fauſſetés? Toutefois, comme les bagatelles nuiſent ſouvent aux grandes choſes, ſans s'arrêter aux propos que le comte Kaunitz avait tenus à un émiſſaire ſaxon, il ne fallait qu'entrer dans l'examen des raiſons que l'impératrice pouvait avoir de faire la paix, pour ſe convaincre que leur ſolidité & leur poids devaient faire impreſſion ſur ſon eſprit.

Cent mille Turcs ſur les frontières de la Hongrie étaient un argument très-capable d'inſpirer des ſentimens pacifiques au conſeil d'Etat le plus acharné à la guerre. Ajoutez à cette conſidération la défection des Ruſſes & des Suédois, dont les premiers avaient même fait une partie de la dernière campagne avec les Pruſſiens; & quand on n'aurait pas eu de nouveaux ennemis à craindre en eux, c'étaient toujours d'anciens amis qu'on avait perdus, & par conſéquent autant de diverſions de moins contre la Pruſſe. Ne devait-on pas faire attention à Vienne à la paix ſéparée que les plus grands ſouverains d'Allemagne venaient de conclure avec la Pruſſe? Car de quoi était compoſée l'armée de l'Empire n'était-ce pas de leurs troupes? D'un autre côté les préliminaires entre les Français & les Anglais étaient ſignés, & les Français s'étaient engagés à retirer inceſſamment leurs troupes d'Allemagne; il ne reſtait donc de toutes les parties belligérantes, que l'impératrice & le roi de Pruſſe ſur le champ de bataille, comme à peu-près deux champions abandonnés de leurs ſeconds dans un combat à outrance. Voilà pour les raiſons politiques. Celles que l'intérieur de l'Etat fourniſſait, n'étaient pas moins

fortes : c'étaient le découragement produit par les mauvais succès de la dernière campagne, les difficultés infinies qu'on rencontrait pour ramasser les fonds nécessaires aux frais de la guerre, la mésintelligence des généraux, les brouilleries des ministres, les dissentions dans la famille impériale, la santé chancellante de l'empereur, & peut-être encore ce problème, si l'impératrice n'ayant pu réussir avec tant d'alliés à rabaisser & à détruire la Prusse, il n'y avait pas moins d'apparence que jamais d'en venir à bout lorsqu'elle était seule & privée de tant de secours. Les raisons de guerre étaient tout aussi puissantes que celles que nous venons d'alléguer. La ville de Dresde était mal approvisionnée, les magasins de la Bohême se trouvaient en partie vides, ou ruinés par l'incursion de M. Kleist. Cela devait faire craindre naturellement, à Varsovie aussi bien qu'à Vienne, que la ville de Dresde ne fût reprise par le roi dès le commencement de la campagne prochaine, & par conséquent que la Bohème ne devînt, sinon le théâtre de la guerre, au moins celui des incursions des troupes prussiennes. Toutes ces raisons persuadèrent le roi que la cour de Vienne désirait sincérement que la paix fût rétablie. Après y avoir mûrement réfléchi, il donna au Sr. Fritsch une réponse favorable, & le chargea d'une lettre pour le prince électoral, dans laquelle il le remerciait des soins qu'il s'était donnés pour concilier les esprits, en l'assurant que de son côté il contribuerait avec plaisir, autant que le permettrait sa gloire, au rétablissemement de la paix.

Peu de jours après le roi partit de Meissen; il fit la tournée de son cordon sur les frontières de la Bohème & de l'Empire, d'où il se rendit à Leipsic, pour y établir son quartier durant l'hiver. M. Fritsch

s'y repréſenta peu de jours après l'arrivée du roi; il y vint muni de la réponſe que la cour de Vienne avait donnée ſur les principes que l'on voulait établir pour la baſe de la négociation. Ce mémoire était chargé de pluſieurs expreſſions emphatiques, enigmatiques, obſcures & inintelligibles pour tout autre que pour le comte Kaunitz. Heureuſement le comte Flemming, miniſtre de Saxe à Vienne, avait commenté ce texte par une longue lettre, où il'expliquait le ſtyle ténébreux de la chancellerie autrichienne; il donnait de fortes aſſurances de la droiture des ſentimens de l'impératrice, & du conſentement qu'elle accordait à toutes les reſtitutions qu'on pouvait exiger d'elle, en conſidération de l'état déplorable où l'électorat de Saxe ſe trouvait réduit: il avertiſſait cependant, par précaution, qu'on devait s'attendre de la part des Autrichiens à quelques chicanes, & quelques circonlocutions pour la forme. Les parties étaient d'accord pour le fond, & la paix pouvait ſe conclure de la manière dont le roi le déſirait.

De ſon côté, bien des motifs concouraient à lui faire préférer des conditions de paix modeſtes & modérées à d'autres plus avantageuſes. Il était d'autant moins à propos de rehauſſer ces conditions dans l'état où ſe trouvaient les choſes, qu'on n'aurait obtenu des dédommagemens que par des victoires, & que l'armée ſe trouvait trop ruinée & trop dégénérée pour qu'on pût s'en promettre des exploits éclatans. Le nombre des bons généraux avait diminué, & l'on en manquait pour conduire les détachemens. Les vieux officiers avaient péri dans un grand nombre d'occaſions meurtrières où ils avaient combattu pour la patrie. Les jeunes officiers étaient d'un âge à ne point promettre de grands ſervices. Ces

vieux ſoldats reſpectables, ces chefs de bandes n'exiſtaient plus, & les nouveaux dont l'armée était compoſée, conſiſtaient pour la plus grande partie en déſerteurs, ou en de jeunes gens faibles, au-deſſous de dix-huit ans, incapables de ſoutenir les fatigues d'une rude campagne; d'ailleurs bien des régimens, ruinés à différentes repriſes, avaient été juſqu'à trois fois rétablis pendant la guerre; de ſorte que les troupes, dans l'état où elles étaient, ne pouvaient s'attirer la confiance de ceux qui devaient les commander. A quels ſecours enfin le roi pouvait-il s'attendre en continuant la guerre? Il ſe trouvait entiérement iſolé & ſans alliés. Les ſentimens de l'impératrice de Ruſſie à ſon égard étaient équivoques; les Anglais agiſſaient envers lui moins en amis qu'en ennemis déclarés; les Turcs, étourdis de tant de révolutions arrivées en Ruſſie, incertains du parti qu'ils devaient prendre, déclinaient l'alliance défenſive qu'on leur propoſait depuis ſi long-temps; le kan même des Tartares venait d'obliger le réſident pruſſien à quitter ſa cour. Indépendamment de toutes ces circonſtances, il était fort à craindre que la prolongation de la guerre n'occaſionnât la famine en Saxe, en Siléſie & dans le Brandebourg, parce que la plupart des champs demeurant en friche, les vivres étaient rares & à un prix exceſſif, & les campagnes dépeuplées d'hommes & de beſtiaux, de ſorte qu'on ne voyait, dans toutes ces provinces, que des traces affreuſes de la guerre, & des précurſeurs de plus grandes calamités pour l'avenir. Dans des conjonctures auſſi cruelles, on n'avait rien à eſpérer en continuant la guerre. Quand on aurait commencé la campagne qui était près de s'ouvrir, on n'aurait pas obtenu pour cela de meilleures conditions; par un cercle vicieux & après une défenſe

inutile, on aurait été forcé d'en revenir à celles dont on convenait dès lors. Les Autrichiens proposèrent la tenue d'un congrès; le roi l'accepta d'abord. Ils nommèrent de leur part le Sr Collenbach ministre plénipotentiaire, & le roi nomma du sien M. de Hertzberg, son conseiller de cabinet: on convint de plus, que les conférences se tiendraient à Hubertsbourg, & par un acte public, ce lieu, ainsi que son territoire, fut déclaré neutre. Les conférences commencèrent le 31 de décembre selon les formalités usitées.

Ainsi, dans ces temps heureux, les esprits échauffés & irrités par la guerre se calmèrent tout d'un coup du Nord au Sud de l'Europe. Nous avons vu les préliminaires signés entre la France & l'Angleterre. Le mauvais succès de ses armées, tant aux Indes qu'en Europe, y avait déterminé le ministère de Versailles; car dès le printemps de cette année, les Anglais avaient conquis la Martinique, & durant l'été ils avaient enlevé la Havane aux Espagnols, dont ils avaient entiérement abymé la flotte. Ces malheurs, joints aux dépenses excessives de la France & à l'impossibilité de trouver de nouvelles ressources, avaient enfin déterminé le conseil à la paix. Les Anglais de leur côté, au lieu de faire une paix glorieuse, dont ils pouvaient dicter les conditions à leurs ennemis, gouvernés par le Sr. Bute, sacrifièrent les intérêts de leurs alliés; ils avaient consenti que les Français restassent après la paix en possession des places de Wésel, de Gueldre, & de leur territoire. Non content de fouler aux pieds les engagemens & la bonne foi des traités, le Sr. Bute intriguait encore à la cour de Pétersbourg, & y semait des germes de méfiance & de soupçons contre le roi, de sorte que celui-ci ne pouvant compter sur aucune des puissances

puissances de l'Europe, avait tout lieu d'appréhender de nouvelles brouilleries avec les Russes.

Au milieu de cette agitation générale, où souvent on prenait des résolutions peu réfléchies, il arriva, sans doute contre l'intention du ministère britannique, qu'il rendit un service important à la Prusse, & voici comment. A peine les préliminaires furent-ils signés, que, par un esprit d'épargne, ce ministère cassa toutes les troupes légères qui avaient servi dans l'armée du prince Ferdinand. De ce nombre fut la légion britannique, & ce corps de 3,000 hommes passa au service du roi; il fut joint par 800 dragons prussiens de Bauer & par autant de volontaires de Brunswic que le roi avait engagés. Ce détachement, qui formait entre 5 & 6,000 hommes, eut ordre de se porter incessamment sur les frontières du duché de Clèves, ce qui donna une étrange appréhension aux Français. Ils s'imaginèrent que le roi projetait de faire une diversion ou en Flandre, ou dans le Brabant. Ils communiquèrent leurs soupçons aux Autrichiens, qui firent sur le champ partir 10,000 hommes, pour gagner les bords du Rhin. Le ministère de Hanovre à son tour se figura, que le cœur ulcéré de la conduite des Anglais, le roi s'en vengerait sur l'électorat de Hanovre. En Angleterre on crut que le roi en voulait à l'évêché de Munster, pour s'assurer par-là la restitution des duchés de Clèves & de Gueldres; & comme le Sr. Bute était en train de donner en toute occasion des marques de sa mauvaise volonté aux Prussiens, il fit doubler la garnison de Munster, avec défense de laisser entrer aucun Prussien. Ainsi un événement simple & naturel échauffa tout d'un coup l'imagination des ministres, & fit extravaguer la moitié de l'Europe. Cette démence tourna cependant à l'avantage du roi; ce

prince n'avait penſé ni à ces diverſions, ni à la ville de Munſter; l'unique deſſein qu'il avait, était de ſurprendre la garniſon de Wéſel, pour s'en remettre en poſſeſſion. Cependant les Français, fortement frappés de l'idée qu'une nouvelle guerre pouvait ſe rallumer en Flandre, & craignant d'y être enveloppés, propoſèrent par le duc de Nivernois, au miniſtère du roi à Londres, un traité de neutralité pour la Flandre, moyennnat lequel ils le remettraient en poſſeſſion des provinces qu'ils avaient envahies. Cette propoſition fut auſſi-tôt acceptée que faite; mais l'éloignement des lieux, & la difficulté du trajet d'Angleterre dans cette ſaiſon rude, furent cauſe que la paix de Hubertsbourg fut ſignée avant que l'autre traité parvînt à maturité. Nous allons donc reprendre le fil des négociations en Saxe, où ſe réglèrent effectivement tous les intérêts de la Pruſſe qui reſtaient à diſcuter.

Dès que les plénipotentiaires ſe furent aſſemblés à Hubertsbourg, le Sr. de Collenbach dicta un mémoire dont la ſubſtance était à peu près telle: „ Le Sr. de Collenbach, autoriſé par ſes pleins pouvoirs déclare que S. M. l'impératrice-reine, pour convaincre tout le monde qu'elle déſire ſincérement de voir la paix rétablie, ne balance point à faire les premières propoſitions, & comme de part & d'autre l'on eſt convenu de rétablir la paix ſur des principes juſtes, honorables & durables, pour qu'aucune des parties contractantes ne faſſe des pertes réelles, ces trois qualités exigent les conditions ſuivantes: 1. que la cour de Saxe ſoit compriſe dans cette paix ſur un pied convenable & réciproque; 2. qu'on ait de juſtes égards pour les Etats de l'Empire, nommément ceux de Franconie, ainſi que pour le duc de Mecklenbourg & le prince de Zerbſt; 3. qu'on ſe prête à ce que

la paix puisse être rétablie dans l'Empire d'une manière honorable à l'empereur ; 4. qu'il y ait une amnistie générale, dans laquelle l'Empire romain soit compris ; 5. qu'en conséquence de la convention passée entre le roi & l'électeur palatin au sujet de la succession de Juliers & de Bergue, ce traité reprenne sa force après la paix & soit renouvellé sur l'ancien pied ; 6. que pour rendre cette paix durable, le comté de Glatz, dont la situation couvre la Bohême, reste à l'impératrice-reine ; 7. qu'afin d'écarter toute tentation d'agrandissement & tout ce qui pourrait exciter de nouvelles idées d'ambition, l'impératrice dispose l'empereur à détacher la Toscane de la succession primogéniale de sa maison, à condition toutefois que le roi prenne les mêmes engagemens pour la succession des margraviats de Bareuth & d'Anspach, possédés jusqu'en ces temps en seconde géniture ; 8. qu'en faveur des provinces que l'impératrice restitue au roi, ce prince veuille accorder sa voix pour l'élection de l'archiduc Joseph en qualité de roi des Romains ; 9. & pour l'expectative à la succession féodale du duché de Modène en faveur de l'archiduc puîné, qui épousera l'héritière de ce duché ; 10. & qu'enfin on renouvelle les paix de Breslau & de Dresde au sujet du maintien de la religion romaine, à l'égard des dettes de la Silésie, & des garanties mutuelles, que le roi voudra bien étendre au-delà des bornes de ce traité ; qu'on se rende des deux parts tous les prisonniers de guerre, & qu'on renonce à toutes les contributions arriérées. „

Ces propositions, dont plusieurs étaient captieuses, furent examinées avec toute l'attention que méritait l'importance de la matière ; on éplucha les articles contraires par les sens & par les termes aux principes fondamentaux dont on était convenu pour rétablir la

paix ; il fut sur-tout facile de prouver que la cession d'une province, quelques couleurs qu'on lui donnât, était toutefois une perte très-réelle, qu'un sens forcé, ou un terme interprété d'une manière équivoque ne pouvait en aucune façon faire changer de nature ; on y substitua l'article suivant : que la restitution entière des Etats appartenans aux puissances belligérantes servirait de base au traité qu'on voulait faire ; par conséquent qu'on promettait de rendre au roi de Pologne son électorat de Saxe & les provinces qui y appartenaient, dès qu'on restituerait aux Prussiens les provinces qu'on leur avait enlevées. On demanda ensuite l'explication de certains termes vagues contenus dans le mémoire autrichien, parce qu'il fallait des définitions pour les comprendre. Que pouvaient signifier les justes égards qu'on demandait au roi pour les princes de l'Empire ? On fit observer en même temps aux Autrichiens, que les différens que le roi avait eus avec les princes de l'Empire venant à cesser par cette paix, il était superflu de stipuler quelque condition particulière à leur égard, à moins que, par le même article & par une réciprocité parfaite, il ne plût à l'impératrice-reine de contracter les mêmes obligations envers les alliés du roi, lesquels on nomma, savoir l'impératrice de Russie, le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, le landgrave de Hesse & le duc de Brunswic. On proposa, au lieu du troisième article, l'amnistie pour le passé & le renouvellement de la paix de Westphalie. L'article 6, contenant la cession du comté de Glatz, fut nettement rejeté comme contraire aux principes fondamentaux dont on était convenu. On déclina l'article 7 en exposant l'indécence qu'il y a qu'une puissance étrangère se mêle des lois & des arrangemens domestiques qu'une autre puissance abroge ou établit dans sa famille ; &

pour donner un tour plus honnète à ce refus, on y ajouta que le roi ne prétendant avoir aucune influence dans les arrangemens que l'empereur trouverait à propos de faire dans la succession de sa famille, le roi se flattait de même, que ni l'empereur ni l'impératrice ne voudraient penser à disposer des héritages qui revenaient légitimement & de droit à la branche aînée de la maison de Brandebourg. A l'égard de l'élection de l'archiduc Joseph en qualité de roi des Romains, & de la succession féodale du duché de Modène, le roi, qui ne pouvait empêcher ni l'un ni l'autre, prit le parti d'accorder sa voix de bonne grâce, pour s'en faire un mérite, & cet article ne fut point chicané du tout.

Ce contreprojet fut envoyé à Vienne par le sieur Collenbach; la réponse revint assez promptement, & les Autrichiens se relâchèrent sur la plupart des articles; ils n'insistèrent proprement que sur deux points, la cession du comté de Glatz, & le traité provisionnel à conclure, qui réglerait la succession des margraviats de Franconie. On eut donc à combattre des argumens déjà à demi réfutés. Les Autrichiens soutenaient que la forteresse de Glatz n'était qu'une place défensive entre leurs mains, & qu'elle était offensive entre celles des Prussiens; ils offraient de dédommager le roi par la partie de la principauté de Neisse dont ils étaient en possession, & de payer l'excédent en argent comptant, pour amortir les dettes hypothéquées sur la Silésie. On se contenta de rétorquer contr'eux les mêmes raisons; on leur prouva, par la situation des lieux, qu'il y a sur cette frontière de la Bohème plusieurs postes qui en défendent l'entrée au prince qui posséde Glatz, comme sont ceux de Bergicht, Politz, Opotschna, Nachod, Wissoka & Neustadt, sans compter Kœnigsgrætz;

le moindre desquels, bien défendu, arrêterait une armée comme celle de Xerxès, parce qu'ils valent bien les Thermopyles; au lieu qu'en Silésie & en-deçà de Glatz, dans les plaines de Franckenstein & de Reichenbach, il n'est aucun poste où une armée puisse disputer l'entrée à l'ennemi; d'où il résulte évidemment que Glatz entre les mains des Autrichiens devient une place offensive, qu'il leur fournit les trois débouchés de Johannsberg, de Wartha & de Silberberg, pour descendre librement dans la basse Silésie, par où ils peuvent, dès le commencement d'une rupture, établir la guerre au cœur de cette province; au lieu que Glatz, entre les mains du roi de Prusse, ne peut être qu'une place défensive, ne donnant point de libre entrée dans le royaume de Bohème; & comme cette discussion devenait toute militaire, le roi en appela aux lumières du maréchal Daun, qui ne pourrait disconvenir de la réalité de ce qu'il avançait. Cependant pour adoucir la chose par un compliment obligeant, le roi ajouta que s'il ne s'agissait que de la cession d'une province pour gagner l'amitié d'une princesse d'un aussi rare mérite que l'impératrice, il ne croirait point la payer trop cher par un tel sacrifice; mais qu'une ville aussi importante que Glatz ne pouvait se céder que par un entier oubli de ce qu'un souverain doit à sa postérité; sur-tout la situation du roi ne le mettant pas dans le cas de recevoir la loi de ses ennemis, puisqu'il pouvait rendre le double de ce qu'on avait à lui restituer. L'autre article concernant la convention proposée par les Autrichiens pour régler la succession des margraviats de Franconie, était trop contraire aux intérêts de la maison royale pour être accepté; on s'en défendit en alléguant premiérement les mêmes argumens qu'on avait déjà employés;

fecondement, en les fortifiant de confidérations tirées des exemples qui prouvent par leur inexécution l'inutilité des traités qu'on fait d'avance: il fut facile de prouver cette propofition aux Autrichiens, parce qu'ils avaient encore le fouvenir récent du peu de validité de cette fameufe Pragmatique par laquelle l'empereur Charles VI avait réglé la fucceffion de fes Etats. La cour de Vienne répliqua encore à ces deux articles; & après avoir fait quelques tentatives pour le comté de Glatz, elle abandonna fes prétentions, en déclarant qu'elle rendrait la place & l'artillerie dans l'état où l'une & l'autre fe trouvaient actuellement; elle fe relâcha également fur le traité provifionnel au fujet des fucceffions de la Franconie.

La négociation avec les Saxons marchait de front avec celle des Autrichiens; elle ne rencontra pas de grandes difficultés, parce que le roi de Pologne fe trouvait trop heureux de ce que le roi voulait bien lui rendre fon électorat. Les Saxons fe bornèrent à demander qu'on s'employât à procurer des établiffemens aux enfans du roi de Pologne, & principalement au prince Charles, à qui l'impératrice de Ruffie venait d'ôter fon duché de Courlande.

Ainfi finit cette guerre cruelle, qui penfa bouleverfer l'Europe, fans qu'aucune puiffance, à l'exception de la Grande-Bretagne, étendît le moins du monde les limites de fa domination. La paix entre la France & l'Angleterre ne fut fignée que quelques jours plutôt que celle de Hubertsbourg. La France, par ce traité, fut dépouillée de fes principales poffeffions en Amérique. Les Anglais lui rendirent la Martinique, la Guadeloupe, le fort de Belle-île & Pondichéri; & la France reftitua l'île de Minorque aux Anglais.

Nous ne faurions nous empêcher d'ajouter quelques réflexions fur tant de faits que nous venons

de narrer. Ne paraît-il pas étonnant que ce qu'il y a de plus raffiné dans la prudence humaine jointe à la force, soit si souvent le jouet d'événemens inattendus où des coups de la fortune? & ne semble-t-il pas qu'il y a un certain je ne sais quoi qui se joue avec mépris des projets des hommes? N'est-il pas clair, qu'au commencement de ces troubles, tout homme sensé devait se tromper dans le jugement qu'il portait sur le dénouement de cette guerre? qui pouvait prévoir, ou se figurer, que la Prusse, attaquée par les forces de l'Autriche, de la Russie, de la France, de la Suède & de tout le St. Empire romain, résisterait à cette ligue formidable, & sortirait sans perdre aucune de ses possessions d'une guerre où tout annonçait sa ruine? Qui pouvait se douter que la France, avec ses forces intrinsèques, avec ses grandes alliances, avec tant de ressources, perdrait ses principales possessions des Indes orientales, & deviendrait la victime de cette guerre? Tous ces faits devaient paraître incroyables en l'année 1757. Cependant si nous examinons après coup les causes qui ont tourné les événémens d'une manière si inattendue, nous trouverons que les raisons suivantes empêchèrent la perte des Prussiens: 1. le défaut d'accord & le manque d'harmonie entre les puissances de la grande alliance; leurs intérêts différens, qui les empêchaient de convenir de certaines opérations: le peu d'union entre les généraux russes & autrichiens, qui les rendait circonspects, lorsque l'occasion exigeait qu'ils agissent avec vigueur pour écraser la Prusse, comme ils l'auraient pu faire effectivement: 2. la politique trop raffinée & quintessenciée de la cour de Vienne, dont les principes la conduisaient à charger ses alliés des entreprises les plus difficiles & les plus hasardeuses, pour conserver, à la fin de la guerre,

ſon armée en meilleur état & plus complète que celle des autres puiſſances ; d'où, à différentes repriſes, il réſulta que les généraux autrichiens, par une circonſpection outrée, négligèrent de donner le coup de grâce aux Pruſſiens, lorſque leurs affaires étaient dans un état déſeſpéré : 3. la mort de l'impératrice de Ruſſie, avec laquelle l'alliance de l'Autriche fut enſevelie dans un même tombeau ; la défection des Ruſſes & l'alliance de Pierre III avec le roi de Pruſſe, & enfin les ſecours que cet empereur envoya en Siléſie.

Si nous examinons d'un autre côté les cauſes des pertes que les Français firent dans cette guerre, nous obſerverons la faute qu'ils commirent de ſe mêler des troubles de l'Allemagne. L'eſpèce de guerre qu'ils feſaient aux Anglais était maritime ; ils prirent le change, & négligèrent cet objet principal, pour courir après un objet étranger, qui proprement ne les regardait point. Ils avaient eu juſqu'alors des avantages ſur mer contre les Anglais ; mais dès que leur attention fut diſtraite par la guerre de terre ferme, dès que les armées d'Allemagne abſorbèrent tous les fonds qu'ils auraient dû employer à augmenter leurs flottes, leur marine vint à manquer des choſes néceſſaires, & les Anglais gagnèrent un aſcendant qui les rendit vainqueurs dans les quatre parties du monde. D'ailleurs les ſommes exceſſives que Louis XV payait en ſubſides, & celles que coûtait l'entretien des armées d'Allemagne, ſortaient du royaume, ce qui diminua de la moitié la quantité des eſpèces qui étaient en circulation tant à Paris que dans les provinces ; & pour comble d'humiliation, les généraux dont la cour fit choix pour commander ſes armées, & qui ſe croyaient des Turennes, firent des fautes très-groſſières.

Que ces exemples instruisent au moins les politiques à vastes desseins, que quelque étendu que soit l'esprit humain, il ne l'est jamais assez pour pénétrer les fines combinaisons qu'il faudrait pouvoir développer pour prévoir ou arranger les événemens qui dépendent des futurs contingens. Nous expliquons clairement les événemens passés, parce que les causes s'en découvrent; mais nous nous trompons toujours sur ceux qui sont à naître, parce que les causes secondes se dérobent à nos téméraires regards. Ce n'est point une singularité affectée à notre siècle, qu'il y ait des politiques abusés; il en a été de même dans tous les âges où l'ambition humaine enfanta de grands projets. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se rappeler l'histoire de la fameuse ligue de Cambrai, l'armement de la flotte invincible, la guerre de Philippe II contre les Hollandais, les vastes desseins de Ferdinand II à l'ouverture de la guerre de 30 ans; les différens projets de partage qui précédèrent la guerre de la Succession, & cette guerre même. Toutes ces grandes entreprises eurent une fin presque opposée à l'intention de ceux qui en étaient les promoteurs. C'est que les choses humaines manquent de solidité, & que les hommes, leurs projets, & les événemens sont assujettis à une vicissitude perpétuelle.

Les puissances belligérantes, au sortir de l'arène où elles avaient combattu avec tant de haine & d'acharnement, commencèrent à sentir leurs plaies & le besoin qu'elles avaient de s'en guérir; elles souffraient toutes, mais de maux différens. Nous les passerons ici comme en revue, pour avoir un tableau précis de leurs pertes, & de leur situation actuelle.

La Prusse comptait que la guerre lui avait consumé 180,000 hommes; ses armées avaient combattu en seize batailles rangées; les ennemis lui avaient détruit

outre cela trois corps d'armée presque en entier, celui du convoi d'Olmutz, celui de Maxen, & celui de M. de Fouquet à Landshut; de plus une garnison de Breslau, deux garnisons de Schweidnitz, une de Torgau, & une de Wittenberg furent perdues par la prise de ces villes; on comptait d'ailleurs qu'il était péri 20,000 ames dans le royaume de Prusse par les ravages des Russes, 6,000 en Poméranie, 4,000 dans la nouvelle Marche, & 3,000 dans l'électorat de Brandebourg. Les troupes Russes s'étaient trouvées à quatre grandes batailles; & l'on comptait que cette guerre leur avait emporté 120,000 hommes, y compris les recrues qui périrent en venant en partie des frontières de la Perse & de la Chine, pour joindre leurs corps en Allemagne. Les Autrichiens avaient livré dix batailles rangées; ils avaient perdu deux garnisons à Schweidnitz & une à Breslau, & ils évaluaient leur perte à 140,000 hommes. Les Français fesaient monter la leur à 200,000 combattans, les Anglais avec leurs alliés à 160,000, les Suédois à 25,000, & les troupes des cercles à 28,000.

La maison d'Autriche se trouvait, au sortir de cette guerre, avec 100 millions d'écus de dettes; les frontières de la Bohème & de la Moravie avaient été endommagées, sans cependant qu'il se fût conservé des traces de ruines ou de dévastations. En France le gouvernement se trouvait sans crédit par le brigandage des financiers & les malversations de ceux qui étaient préposés à l'administration des dépenses; on en était venu à suspendre les intérêts des capitaux empruntés; le peu qu'on en acquittait, se payait irréguliérement; le peuple gémissait sous le poids des impôts qui l'accablaient, & quoiqu'aucune incursion ennemie n'eût ravagé les provinces, l'État n'en souffrait pas moins, parce que le commerce des deux Indes étant

détruit, les sources de l'abondance publique tarissaient. D'ailleurs les dettes nationales s'étaient accumulées, & montaient à des sommes si énormes, qu'après la paix les impôts extraordinaires furent prolongés pour dix ans, afin de servir à payer les intérêts & de créer un fonds d'amortissement qui pût les acquitter. Les Anglais, victorieux sur terre & sur mer, avaient, pour ainsi dire, acheté leurs conquêtes par les sommes immenses qu'ils avaient empruntées pour la guerre, & qui les rendaient presque insolvables. L'opulence des particuliers passait toute imagination. Cette richesse & ce luxe du peuple provenaient des prises considérables que tant de particuliers avaient faites tant sur la France que sur l'Espagne, & du prodigieux accroissement du commerce, dont, pendant la guerre, ils avaient été presque seuls en possession. La Russie avait à la vérité dépensé des sommes considérables; mais elle avait plus fait la guerre sur le compte des Prussiens & des Polonais que sur le sien propre. La Suede se trouvait sur le point de faire banqueroute. Elle avait non-seulement entamé les fonds de la banque, mais par une opération maladroite de ses financiers, elle avait encore trop multiplié les billets; ce qui détruisit l'équilibre que tout Etat bien policé doit tenir entre le papier & l'argent monnoyé. La Prusse avait le plus souffert; Autrichiens, Français, Russes, Suédois, troupes des cercles, jusqu'au duc de Wirtemberg, tous y avaient fait des ravages; aussi l'Etat avait-il dépensé 125 millions d'écus pour l'entretien des armées, & autres dépenses militaires. La Poméranie, la Silésie & la nouvelle Marche demandaient de grandes sommes pour se rétablir. D'autres provinces, comme le duché de Crossen, la principauté de Halberstadt & celle de Hohenstein, exigeaient également de grands se-

cours, & il fallait des efforts, foutenus de beaucoup d'induftrie, pour les remettre dans l'état où elles étaient avant les troubles, parce que la plupart des champs n'étaient pas cultivés, faute de femences & de beftiaux; & tout ce qui fert à la fubfiftance d'un peuple y manquait également.

Pour fubvenir à tant de befoins, il fut diftribué dans ces provinces, felon une jufte répartition, 25,000 mefures de blé & de farine, & 17,000 d'avoine; 35,000 chevaux tant des régimens que de l'artillerie; & des vivres furent donnés aux gentilshommes & aux payfans. Outre ces fecours, le roi donna à la Siléfie trois millions pour fon rétabliffement, 1,400,000 écus à la Poméranie & à la nouvelle Marche, 700,000 à l'électorat, & 100,000 au duché de Clèves, outre 800,000 que reçut le royaume de Pruffe; l'on réduifit à la moitié les contributions du duché de Croffen, des pays de Hohenftein & de Halberftadt; enfin le peuple reprit affez de courage pour ne pas défefpérer de fa fituation, pour travailler, & pour réparer par fon activité & fon induftrie les maux que l'Etat avait foufferts.

Il réfulte de ce tableau général que nous venons de crayonner, qu'en Autriche, en France, & même en Angleterre, les gouvernemens accablés de dettes étaient prefque fans crédit, mais que les peuples n'ayant pas directement fouffert par la guerre, ne s'en étaient reffentis que par les impôts prodigieux que leurs fouverains avaient exigés d'eux, au lieu qu'en Pruffe le gouvernement fe trouvait en fonds, & que les provinces étaient détériorées & abymées par la rapacité & la barbarie des ennemis. Après la Pruffe, l'électorat de Saxe était, des provinces de l'Allemagne, celle qui avait le plus fouffert; mais elle trouve, dans la bonté de fon fol & dans

l'industrie de ses habitans, des ressources que la Prusse, à l'exception de la Silésie, ne trouve point dans le reste de ses provinces. Le temps, qui guérit & qui efface tous les maux, rendra dans peu sans doute aux Etats prussiens leur abondance, leur prospérité & leur première splendeur ; les autres puissances se rétabliront de même ; ensuite d'autres ambitieux exciteront de nouvelles guerres & causeront de nouveaux désastres : car c'est-là le propre de l'esprit humain, que les exemples ne corrigent personne, les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans ; il faut que chaque génération fasse les siennes.

Nous n'ajouterons qu'un mot à cet ouvrage, (peut-être déjà trop long & trop diffus) pour satisfaire la postérité, qui sans doute désirera de savoir comment un prince aussi peu puissant que le roi de Prusse a pu soutenir une guerre ruineuse pendant sept campagnes contre les plus grands monarques de l'Europe. Si la perte de tant de provinces le mettait dans de grands embarras, s'il fallait fournir sans cesse à des dépenses énormes, il restait cependant quelques ressources qui rendirent la chose possible. Le roi retirait 4 millions des provinces qui lui restaient. Les contributions de la Saxe montaient entre 6 & 7 millions ; les subsides de l'Angleterre, qui en fesaient 4, étaient convertis en 8 millions ; la monnaie, qu'on avait donnée à ferme, en diminuant les espèces de la moitié, rendait 7 millions ; & outre cela on avait suspendu le payement des pensions civiles, pour appliquer tous les fonds aux dépenses de la guerre. Ces fonds différens que nous venons d'indiquer, fesaient par an, somme totale, 25 millions d'écus en mauvaises espèces ; ce qui suffisait, à l'aide d'une bonne économie, pour le payement & l'en-

tretien de l'armée, & pour les dépenses extraordinaires qu'il fallait renouveller à chaque campagne.

Veuille le ciel (si la Providence abaisse ses regards sur les misères humaines) que le destin inaltérable & florissant de cet Etat mette les souverains qui le gouverneront, à l'abri des fléaux & des calamités dont la Prusse a souffert dans ces temps de subversion & de troubles, pour qu'ils ne soient jamais forcés de recourir aux remèdes violens & funestes dont on a été obligé de se servir, pour soutenir l'Etat contre la haine ambitieuse des souverains de l'Europe, qui voulaient anéantir la maison de Brandebourg, & exterminer à jamais tout ce qui portait le nom prussien!

A Berlin, ce 17 de décembre 1763.

F I N.





MÉMOIRES

Depuis la paix de Hubertsbourg 1763, juſqu'à la fin du partage de la Pologne 1775.

AVANT - PROPOS.

J'AVAIS eu lieu de croire que les derniers ouvrages politiques & militaires, que je donnerais à la postérité, seraient ceux qui contiennent ce qui s'est passé en Europe depuis l'année 1756 jusqu'à l'année 1763, où la paix de Hubertsbourg fut conclue. Après tant de campagnes laborieuses qui avaient usé mon tempérament, mon âge avancé commençait à me faire ressentir les infirmités qui en étaient les suites nécessaires, me laissait entrevoir comme prochaine la fin de ma carrière, & me fesait augurer que les seuls services que je pourrais encore rendre à l'Etat, seraient d'effacer par une administration sage & active les maux infinis que la guerre avait causés dans toutes les provinces de la domination prussienne. On devait se flatter, après les violentes secousses que l'Europe avait éprouvées durant la dernière guerre, qu'à tant d'orages succéderait un temps calme & serein. Les puissances prépondérantes étaient fatiguées des efforts prodigieux qu'elles avaient été obligées de faire. L'épuisement de leurs finances leur inspira des sentimens de modération qui bannirent ceux de l'animosité auxquels elles ne s'étaient que trop abandonnées. Lassées enfin de tant de travaux inutiles, elles ne désirèrent que l'affermissement de la tranquillité

publique. Cette tranquillité était plus néceſſaire encore à la Pruſſe qu'au reſte de l'Europe, parce qu'elle avait porté preſque ſeule tout le fardeau de la guerre. On ne peut ſe repréſenter cet Etat que ſous l'image d'un homme criblé de bleſſures, affaibli par la perte de ſon ſang, & près de ſuccomber ſous le poids de ſes ſouffrances; il lui fallait du régime pour ſe remettre, des topiques pour lui rendre ſa vigueur, & des baumes pour conſolider ſes plaies. Dans ces conjonctures, le gouvernement n'avait d'autre exemple à ſuivre que celui d'un ſage médecin, qui, à l'aide du temps & par des remèdes doux, rétablit les forces d'un corps exténué. Ces conſidérations étaient ſi puiſſantes, que le gouvernement intérieur de l'Etat abſorba toute mon attention. La nobleſſe était dans un état d'épuiſement, le petit peuple ruiné, nombre de villages avaient été brûlés, beaucoup de villes détruites, ſoit par des ſiéges, ſoit par des incendiaires apoſtés par l'ennemi; une anarchie complète avait bouleverſé tout l'ordre de la police & du gouvernement; les finances étaient dans la plus grande confuſion; en un mot la déſolation était générale. Ajoutez à tant d'embarras, que les vieux conſeillers & miniſtres des finances étaient morts durant le cours de cette guerre, & qu'iſolé, pour ainſi dire, & manquant d'aides, je fus obligé de choiſir de nouveaux ſujets, & de les former en même temps aux emplois auxquels je les deſtinais. L'armée ne ſe

trouvait pas dans une meilleure ſituation que le reſte du pays; dix-ſept batailles avaient fait périr la fleur des officiers & des ſoldats; les régimens étaient délabrés, & composés en partie de déſerteurs, ou de priſonniers de l'ennemi. L'ordre avait preſque diſparu, & la diſcipline était relâchée au point, que nos vieux corps d'infanterie ne valaient pas mieux qu'une nouvelle milice. Il fallut donc penſer à recruter les régimens, à y rétablir l'ordre & la diſcipline, ſur-tout à ranimer les jeunes officiers par l'aiguillon de la gloire, pour rendre à cette maſſe dégradée ſon ancienne énergie. Le tableau que préſentait la politique n'était pas plus flatteur que ceux que nous venons d'expoſer. La conduite de l'Angleterre, ſur la fin de la dernière guerre, avait rompu notre alliance avec elle; la paix ſéparée qu'elle fit avec la France, les négociations qu'elle entama en Ruſſie pour me brouiller avec l'empereur Pierre III, les avances qu'elle avait faites à la cour de Vienne pour lui ſacrifier mes intérêts, toutes ces infidélités ayant diſſous les liens qui m'avaient uni à la Grande-Bretagne, me laiſſaient, après la paix générale, iſolé & ſans alliés en Europe. Cette ſituation critique ne fut pourtant pas de durée, & ſur la fin de l'année 1763, les affaires prirent une face plus favorable. La cour de Ruſſie avait été comme étourdie par la révolution ſubite qui s'y était faite; il lui fallait du temps pour reprendre ſes eſprits. A peine la nouvelle

impératrice eut-elle assuré l'intérieur de son gouvernement, qu'elle porta ses vues plus loin; elle se rapprocha de la Prusse: d'abord ce ne furent que des explications; bientôt le besoin mutuel de s'unir ne parut plus problématique. Dans le temps que cette négociation commençait à s'échauffer, mourut Auguste III, roi de Pologne, & cet événement inattendu fut suffisant pour accélérer la conclusion d'une alliance défensive entre la Russie & la Prusse. L'impératrice voulut disposer à son choix de ce trône vacant; la Prusse était l'alliée qui, pour cette fin, lui convenait le mieux; aussi bientôt après Stanislas Poniatowsky fut-il élu roi de Pologne. Cette élection n'aurait point eu de suites fâcheuses, si l'impératrice s'en était tenue là; mais elle exigea de plus que la république accordât des priviléges considérables aux dissidens. Ces prétentions nouvelles soulevèrent toute la Pologne; les grands du royaume implorèrent le secours des Turcs; bientôt la guerre s'alluma, & les armées russes n'eurent qu'à se montrer pour vaincre les musulmans dans toutes les rencontres. Cette guerre changea tout le système politique de l'Europe; une nouvelle carrière venant à s'ouvrir, il fallait être sans adresse, ou enseveli dans un engourdissement stupide, pour ne point profiter d'une occasion aussi avantageuse. J'avais lu la belle allégorie du Boyardo; je saisis donc aux cheveux l'occasion qui se présentait, & à force de négocier, je

parvins à indemniſer notre monarchie de ſes pertes paſſées, en incorporant la Pruſſe polonaiſe dans mes anciennes provinces. Cette acquiſition était une des plus importantes que nous puſſions faire, parce qu'elle joignait la Poméranie à la Pruſſe orientale, & qu'en nous rendant maîtres de la Viſtule, nous gagnions le double avantage de pouvoir défendre ce royaume, & de tirer des péages conſidérables de la Viſtule, tout le commerce de la Pologne ſe feſant par cette rivière. Cette acquiſition de la Pomérellie, qui fait époque dans les annales de la Pruſſe, m'a paru aſſez remarquable pour qu'on dût en tranſmettre les détails à la poſtérité, d'autant plus que j'ai été témoin & acteur dans cet événement. Les négociations dont je fais l'expoſé dans cet ouvrage, ſe trouvent toutes en original dans le dépôt des archives des affaires étrangères. J'ai diviſé ces mémoires en trois chapitres; le premier traite des négociations & des affaires de la politique depuis la paix de Hubertsbourg juſqu'à la pacification de la Pologne; le ſecond embraſſe les affaires de finances, les nouvelles branches de commerce qui ont été établies, les défrichemens faits dans différentes provinces, les produits de la Pruſſe occidentale, & les améliorations dont elle eſt ſuſceptible; le troiſième contient tous les objets qui ont rapport à l'armée, ſon rétabliſſement, ſon augmentation, le nombre des nouveaux corps levés depuis l'acquiſition de la

Pomérellie, l'état des troupes fixé en temps de paix à 186,000 hommes, l'artillerie, tous les arrangemens néceſſaires pour mouvoir cette maſſe. Je dois en même temps avertir le lecteur, qu'ayant ſenti quelque répugnance à parler toujours de moi-même durant une longue narration, j'ai préféré à cet égoïſme révoltant le parti de parler des faits en tierce perſonne. Je me borne donc ſimplement à l'office d'un hiſtorien qui veut décrire avec vérité & avec clarté les choſes qui ſe ſont paſſées de ſon temps, ſans exagérer ni falſifier les moindres circonſtances. Je n'ai jamais trompé perſonne durant ma vie, encore moins tromperai-je la poſtérité.



MÉMOIRES

Depuis la paix de Hubertsbourg 1763, juſqu'à la fin du partage de la Pologne 1775.

CHAPITRE PREMIER.

De la politique depuis 1763 juſqu'à 1775.

Pour nous faire une juſte idée de la ſituation politique de l'Europe après la paix de Hubertsbourg, il faut ſe rappeler que toutes les puiſſances étaient preſque également épuiſées. La France avait fait la paix avec l'Angleterre, faute de fonds ſuffiſans pour la campagne de l'année 1763. L'impératrice-reine n'aurait pas fait non plus la paix de Hubertsbourg, ſi les reſſources pécuniaires ne lui euſſent totalement manqué. Le roi de Pruſſe était le ſeul qui eût encore de l'argent comptant, parce qu'il avait eu la prudence d'avoir toujours une année d'avance dans ſes coffres. Cependant ce manque de numéraire influait dans les vues politiques, & chaque puiſſance déſirait le maintien de la tranquillité publique, pour avoir le temps de regnagner des forces. C'eſt probablement une des cauſes qui contribuèrent le plus à maintenir le traité que l'empereur, la France & l'Eſpagne avaient conclu à Verſailles; la maiſon d'Autriche en retirait ſans doute le plus grand avantage, parce qu'étant aſſurée de la France, elle n'avait rien à craindre ni pour la Flandre ni pour l'Italie, & qu'ainſi elle était

maîtresse d'employer toutes ses forces contre la Prusse, si le besoin le requérait. D'autre part la France n'ayant rien à redouter de la maison d'Autriche, voyait ses frontières à l'abri de toute insulte ; & comme on n'entrevoyait point la possibilité d'une guerre de terre-ferme, elle pouvait donner toute son attention à rendre formidable sa flotte, qui, jointe un jour à celle de l'Espagne, devait en imposer à la marine anglaise. Ces vues de prévoyance étaient fondées sur de bonnes raisons ; on avait précipité la conclusion de la paix d'Aix-la-Chapelle ; bien des points, qui devaient être clairement énoncés, n'étaient qu'effleurés, comme celui de la pêche accordée aux Français sur les bancs de Terre-neuve, la rançon de Manille que l'Angleterre demandait à l'Espagne, & autres choses, à la vérité de peu d'importance, mais qui suffisent & fournissent des prétextes à des têtes inquiètes qui veulent embrouiller les affaires. Ces raisons de convenance réciproque n'étaient pas les seules qui unissaient les deux maisons de Bourbon, à la maison de Habspourg renouvellée ; le caractère & la façon de penser des ministres qui gouvernaient à Vienne & à Versailles n'y contribuait pas moins : le prince Kaunitz, d'un caractère haut & impérieux, envisageait le traité de Versailles comme le chef-d'œuvre de sa politique ; il s'applaudissait d'avoir désarmé les anciens ennemis de la maison d'Autriche, & de les avoir engagés assez avant pour servir l'empereur contre le roi de Prusse : le duc de Choiseul était né Lorrain ; son père, le comte de Stainville, avait été ambassadeur de la cour de Vienne à Paris, de sorte que M. de Choiseul se croyant encore vassal de l'empereur, était intérieurement plus attaché à l'Autriche qu'à la France. Il n'est donc pas étonnant que la prévention de ces deux premiers ministres

pour cette alliance la maintînt, & qu'elle continue à durer tant que ses promoteurs conserveront leur crédit sur l'esprit de leurs maîtres. Si d'un autre côté nous tournons nos regards vers la Prusse, nous la trouvons comme isolée & sans aucune alliance: en voici la raison. Lorsque le Sr. Pitt quitta le ministère, sa place fut donnée à l'écossais Bute; ce ministre anglais rompit toutes les liaisons qui subsistaient entre nos deux cours; l'Angleterre, comme nous l'avons rapporté, ayant fait sa paix avec la France, lui avait sacrifié les intérêts de la Prusse, & avait offert la conquête de la Silésie à la maison d'Autriche, pour renouveller, à la faveur de ce service, les anciennes liaisons de la cour impériale avec celle d'Angleterre; & comme si ce n'en était pas assez de tous ces procédés, le Sr. Bute avait mis tout en œuvre à Pétersbourg, pour brouiller le roi avec l'empereur Pierre III, en quoi cependant il ne put réussir. Tant de mauvaise foi avait rompu tous les liens formés entre la Prusse & l'Angleterre; à cette alliance que l'intérêt réciproque avait produite, succéda l'inimitié la plus vive & la haine la plus violente, de sorte que le roi demeura seul sur le champ de bataille, sans à la vérité que personne l'attaquât, mais aussi sans que personne se présentât pour le défendre. Cette situation, soutenable tant qu'elle était passagère, ne devait pas durer; aussi changea-t-elle bientôt. Vers la fin de 1763 l'on commença de négocier en Russie, pour conclure avec cette puissance une alliance défensive; il n'y avait alors à Pétersbourg que le comte Panin qui fût favorable à la Prusse; l'ancien ennemi du roi, le chancelier Bestuchew, ce promoteur de toutes les brouilleries qu'il y eut entre les deux cours, s'opposait sourdement à la négociation, & il était soutenu

auprès de l'impératrice par le comte Orlow. Les cours de Vienne & de Dresde intriguèrent sous main autant qu'elles le purent pour traverser le comte de Solms. Les Autrichiens représentaient à l'impératrice de Russie, que leur puissance était la seule dont l'alliance pût être avantageuse aux Russes, parce que la cour de Vienne était l'unique qui pût les assister contre les Turcs, leur commun ennemi. Les Saxons avaient d'autres raisons pour faire manquer les négociations du comte de Solms; ils sollicitaient l'appui & la protection de l'impératrice, afin de se frayer le chemin à la succession du trône de Pologne, au cas qu'Auguste III vînt à décéder. Les Saxons, gouvernés par le comte de Bruhl, de tout temps ennemi des Prussiens, étaient d'ailleurs disposés à joindre leurs intrigues à celles de toute autre puissance, pour contrecarrer ou diminuer toutes les choses qui pouvaient donner au roi de l'influence dans les affaires de l'Europe. Il fallait un événement inattendu pour terminer cette crise; il arriva à point nommé: Auguste III, roi de Pologne, mourut à Dresde le 4 octobre de la même année. Son fils, l'électeur de Saxe, suivit de près son père au tombeau; le petit-fils d'Auguste, qui devint alors electeur, n'avait pas encore atteint l'âge de majorité. Ces deux morts si promptes, & ce jeune prince en tutelle, changèrent subitement la face des affaires; depuis lors, les intrigues & les cabales des Français, des Saxons & des Autrichiens ne purent rien effectuer à Pétersbourg. Le comte Panin gagna le dessus & devint premier ministre; & par une suite de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de l'impératrice, il lui persuada de placer un Piaste sur le trône de Pologne; pour aller au plus sûr, Catherine communiqua ses projets au roi de Prusse. Ce prince

promit de les appuyer, & ſans attendre la ſignature du traité qu'il négociait à Pétersbourg, ſon miniſtre à Varſovie fût chargé d'aſſiſter celui de la Ruſſie qui ſe trouvait dans cette capitale, & de faire, au ſujet de l'élection future, les inſinuations les plus fortes & les plus nerveuſes, tant au primat qu'aux plus grands ſeigneurs de la Pologne. Cette démarche bien calculée décida enfin l'irréſolution de la cour de Pétersbourg; les miniſtres de Ruſſie marquèrent à leur ſouveraine combien l'aſſiſtance du roi de Pruſſe avait facilité leurs négociations; ce qui acheva de déterminer cette princeſſe à conclure l'alliance que le roi lui avait propoſée. Au mois de janvier 1764 le contreprojet fut envoyé de Berlin au comte de Solms, & après que quelques difficultés eurent été levées touchant le concours & l'aſſiſtance que l'impératrice exigeait du roi, ce traité important fut ſigné dans le courant du mois de mars.

Pour ne pas être trop long, je me contenterai d'en rapporter en peu de mots la ſubſtance. Le traité était limité, & ne devait durer que huit années, on y ſtipulait la garantie mutuelle pour les poſſeſſions des deux puiſſances contractantes; on ne devait faire ni trève ni paix ſans un conſentement mutuel; on ſe promettait réciproquement l'aſſiſtance d'un corps de 10,000 hommes d'infanterie & de 2,000 chevaux; par un article ſecret, on avait ſtipulé qu'on évaluerait ce ſecours, au cas que le roi fût attaqué vers le Rhin, ou l'impératrice vers la Crimée, à une ſomme annuelle de 400,000 roubles, ou 480,000 écus de notre monnaie. Quant à la Pologne, on s'engageait à s'oppoſer à ce que ce royaume devint héréditaire, & à ne pas ſouffrir les entrepriſes de ceux qui tenteraient, en changeant la forme du gouvernement, d'y introduire le pouvoir

monarchique. On promettait de plus de protéger les diſſidens contre l'oppreſſion de l'égliſe dominante. Enfin, par une convention ſecrète, ſignée le même jour, on s'engagea de faire en ſorte que l'élection tombât ſur un Piaſte, & ce Piaſte fut Stanislas Poniatowsky, Stolnic de Lithuanie, dès long-temps connu de l'impératrice de Ruſſie, & dont la perſonne lui était agréable. Bien-tôt dix mille Ruſſes s'approchèrent de Varſovie, tandis que, ſur les frontières de la Pologne, les troupes pruſſiennes feſaient des démonſtrations qui pouvaient convaincre ces républicains, ainſi que les puiſſances étrangères, que ceux qui voudraient s'ingérer dans cette élection contre la volonté de la Ruſſie & de la Pruſſe, trouveraient à qui parler, & feraient bien d'y penſer plus d'une fois. Le temps approchait où devait s'aſſembler la diète d'élection; il était de la dignité des deux cours d'y envoyer un miniſtre titré & du premier ordre; le roi deſtina cette ambaſſade au prince de Carolath Schœnaich, qui ſe rendit auſſi-tôt à Varſovie. L'on changea la forme de la diète; elle fut aſſemblée ſous le nom de confédération, afin d'annuller le *Liberum veto*, ou le *Nie Pos vallum* du parti contraire, & afin que la pluralité des voix fût ſuffiſante pour donner la ſanction aux réſolutions qu'on ferait prendre aux députés des palatinats. A cette diète en ſuccéda une autre au mois d'août, qui prit également la forme d'une confédération; ce fut celle qui, par les fortes récommandations & l'appui des ambaſſadeurs ruſſe & pruſſien, élut unanimement, le 7 ſeptembre, Stanislas Poniatowsky roi de Pologne; & ce prince fut reconnu pour tel par toutes les puiſſances de l'Europe.

Il fallut encore une troiſième diète pour le couronnement. Les Czartorinsky, oncles du nouveau

roi, se prévalurent de la confédération qui subsistait encore, pour abolir entiérement le *Liberum veto*; ce qui les aurait rendus les maîtres absolus des délibérations de cette république. Le roi de Prusse craignit que ces mouvemens ne tirassent à conséquence, en introduisant un changement considérable dans le gouvernement d'une république aussi voisine de ses Etats que la Pologne; il en avertit la cour de Pétersbourg, qui entra dans ses vues; toutefois on laissa subsister la forme de la confédération jusqu'à la prochaine diète.

Ce ne furent ensuite que négociations infructueuses pour l'abolition d'une douane générale que la diète de convocation avait substituée à la douane de la noblesse; ce nouvel établissement étant contraire au traité antécédent de Wélau, autorisait le roi à user de représailles envers la république. Le Sr. de Goltz fut envoyé à Varsovie, pour concilier ce différent; on s'en remit à l'arbitrage de l'impératrice de Russie, & les nouvelles douanes furent abolies de part & d'autre.

La cour de Pétersbourg, mécontente de la conduite du roi de Pologne, & encore plus de la conduite des Czartorinsky ses oncles, qui le gouvernaient, envoya à Varsovie le Sr. de Saldern, pour les observer, & pour leur faire les remontrances convenables, afin qu'ils missent plus de modération & de sagesse dans leurs procédés. De Varsovie, ce négociateur passa par Berlin, chargé de vastes projets; le comte Panin les avait formés, & son goût le portait à l'ostentation & à l'éclat. Le Sr. de Saldern, qui n'avait ni manières, ni souplesse dans l'esprit, prit le ton d'un dictateur romain, pour obliger le roi à consentir à l'accession de l'Angleterre, de la Suède, du Danemarck & de la Saxe au traité de

Pétersbourg. Ce projet étant entiérement contraire aux intérêts de la Pruſſe, le roi n'y pouvait donner les mains. Comment en effet prétendre que le roi prit des arrangemens avec l'Angleterre, après tout ce qu'il avait éprouvé de ſa part? L'aſſiſtance de la Suède, du Danemarck & de la Saxe était nulle, parce qu'on ne pouvait les faire agir qu'en leur payant de gros ſubſides; & de plus, étant unies avec la Ruſſie, elles pouvaient trop partager l'influence que le roi eſpérait de gagner dans ce pays-là. Il valait donc mieux les en éloigner à temps, d'autant plus qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité. Toutes ces raiſons portèrent le roi à décliner les propoſitions du Sr. de Saldern. Ce miniſtre prit feu, ſe croyant le préteur Popilius, & prenant S. M. pour Antiochus, roi de Syrie; il voulut preſcrire des lois à un ſouverain; le roi, qui ne ſe croyait pas du tout Antiochus, congédia le miniſtre avec tout le ſang-froid poſſible, en l'aſſurant qu'il ſerait toujours l'ami des Ruſſes, mais qu'il ne ſerait jamais leur eſclave. M. de Saldern, mécontent d'avoir trouvé un prince ſi peu ſoumis à ſes commandemens, ſe rendit de Berlin à Coppenhague, où étalant tout à ſon aiſe ſon deſpotiſme & ſes prétentions illimitées, il ſubjugua tellement l'eſprit du roi de Danemarck, qu'il chaſſa les miniſtres & les généraux qui lui déplaiſaient, & les remplaça par ſes créatures; après quoi il conclut un traité éventuel d'échange du duché de Holſtein-Gottorp, qui revenait au Danemarck pour les comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorſt, que les princes de Holſtein recevaient à la place de ce qu'ils perdaient.

Sur la fin de cette année on aſſembla encore une diète en Pologne. L'impératrice de Ruſſie s'était déclarée la protectrice des diſſidens, dont un certain nombre

nombre était grec; elle demanda qu'on leur accordât le libre exercice de leur religion, & qu'ils pussent posséder des charges tout comme leurs compatriotes. Cette proposition fut la semence de tous les troubles & des guerres qui s'ensuivirent. L'envoyé de Prusse présenta un mémoire à la diète, pour lui insinuer que son maître ne pouvait voir d'un œil indifférent l'abolition du *Liberum veto*, l'établissement des nouveaux impôts, & l'augmentation des troupes de la couronne; la république eut égard à cette représentation. Elle n'eut pas la même complaisance pour les priviléges qu'on avait demandés en faveur des dissidens; bien loin d'y déférer, la diète confirma, par une espèce d'enthousiasme fanatique, les constitutions dont les dissidens avaient le plus à se plaindre. Tout ce que la cour de Russie put obtenir de plus favorable, fut de dissoudre en 1766 cette diète & la confédération qui l'avait formée. L'impératrice, piquée au vif de la grossiéreté insolente dont les Polonais usaient envers elle, prit la résolutiou de soutenir la cause des dissidens à force ouverte; tout de suite elle invita le roi à coopérer pour sa part aux mesures qu'elle voulait prendre; à quoi ce prince était déja engagé en vertu de son traité d'alliance.

Pendant toutes ces agitations de la Pologne, se conclut le mariage du prince de Prusse avec la princesse Elisabeth, quatrième fille du duc de Brunswic. La succession ne roulait que sur quatre têtes, le prince de Prusse, le prince Henri, qui fut enlevé par la petite vérole peu de temps après, le prince Henri, frère du roi, & le prince Ferdinand, qui n'avait alors aucun successeur mâle.

(1767) Mais revenons à la Pologne dont nous nous sommes écartés. Le despotisme avec lequel la cour de Pétersbourg agissait dans cette république, ré-

voltait les Sarmates ainſi qu'une partie de l'Europe contre la Ruſſie. La cour de Vienne avait peine à cacher ſa jalouſie & ſon mécontentement. La France, qui conſervait encore des reſtes de cet eſprit de grandeur qui s'était tant manifeſté du temps de Louis XIV, ne pouvait digérer qu'il arrivât un grand événement en Europe ſans qu'elle y eût aucune part. Le duc de Choiſeul, qui jouiſſait de la puiſſance royale ſans en avoir le titre, était l'homme le plus inquiet & le moins endurant qui fût jamais né en France; il enviſageait l'élection d'un roi de Pologne ſans le concours de ſon maître comme une avanie faite au royaume; pour venger cet affront idéal, il aurait inceſſamment engagé la France dans une nouvelle guerre, s'il n'avait été retenu par l'épuiſement des finances & par l'éloignement de Louis XV pour de pareilles entrepriſes. Il ſe dédommageait de l'impuiſſance d'agir dans laquelle il était, en chicanant les Ruſſes dans toutes les occaſions; ainſi, pour refuſer à l'impératrice le titre de Majeſté impériale, il eut recours à l'académie françaiſe, qui fut obligée de décider que cette expreſſion n'était pas françaiſe; ce ſont-là de petites vengeances indignes de grands cœurs; auſſi ne rapporterais-je point ces misères, ſi elles ne peignaient le caractère des hommes.

Dès l'année 1765, l'empereur François I était décédé à Inſpruck. Son fils Joſeph, qui avait été couronné roi des Romains, lui ſuccéda ſans obſtacle. Ce jeune prince fit une tournée en Bohème & en Saxe, pour examiner les terrains qui avaient ſervi de théâtre à la dernière guerre. Comme il devait paſſer par Torgau, le roi lui fit propoſer une entrevue, à laquelle l'impératrice ſa mère & le prince Kaunitz s'opposèrent. L'empereur reſſentit quelque

chagrin de ce refus, & fit insinuer au roi de Prusse qu'il trouverait bien moyen de réparer la grossiéreté que ses pédagogues lui fesaient commettre.

Cependant, le mécontentement des Polonais devenait presque général ; toute la nation jetait les hauts cris ; à les en croire, c'était la religion catholique que les Russes voulaient détruire, & tout prince né dans le sein de l'église apostolique & romaine était obligé en conscience de les assister. Ces clameurs, souvent répétées, commençaient à faire impression sur la cour de Vienne. L'humeur qu'avait prise l'impératrice occasionna quelque mouvement de troupes dans les provinces autrichiennes ; on commençait à travailler à des arrangemens militaires, non pas tels qu'ils sont nécessaires pour entrer incessamment en campagne, mais de la nature de ceux qui servent à l'acheminement d'un grand dessein qu'on médite ; le bruit de cet armement, qui se répandit promptement par-tout causa quelques alarmes à la cour de Pétersbourg ; & les inquiétudes où se trouvait l'impératrice de Russie, donnèrent lieu à une convention secrète, le 23 avril, entre cette puissance & la Prusse, qui fut promptement conclue. Elle portait en substance, que l'impératrice ferait entrer un corps de troupes en Pologne, pour soutenir le parti des dissidens, & que pour éviter de donner de nouveaux ombrages à la cour de Vienne, le roi se bornerait à appuyer les entreprises des Russes par des déclarations vigoureuses & capables d'intimider les mécontens ; on stipula toutefois que si la cour de Vienne fesait entrer des troupes en Pologne pour agir hostilement contre les Russes, en ce cas S. M. se déclarerait & agirait ouvertement contre les Autrichiens, en fesant même une puissante diversion dans leurs Etats ; & de plus, qu'en

considération de cette guerre que le roi aurait à soutenir uniquement pour les intérêts de la Russie, l'impératrice assisterait ce prince par un corps de ses troupes, & lui procurerait un dédommagement convenable après la conclusion de la paix. Les liaisons qui, de jour en jour, devenaient plus intimes entre le roi & la Russie, en imposèrent à la cour de Vienne; & parce que les hasards auxquels elle s'exposerait, étaient plus considérables que les avantages qu'elle pouvait se procurer, elle prit le parti de demeurer tranquille spectatrice des événemens.

Cette même année le mariage de la princesse Wilhelmine, nièce du roi, fut conclu avec le prince d'Orange; cela ne pouvait influer en rien dans la politique, & ce mariage se bornait à procurer un établissement honnête à une princesse de la maison.

Mais retournons aux affaires de la Pologne. En suivant les instigations de la Russie, les dissidens formèrent une confédération, protégée par les troupes russes qui venaient d'entrer dans ce royaume. En même temps le ministre prussien, résidant à Varsovie, y déclara que le roi regardait le rétablissement des dissidens comme une clause du traité d'Oliva & de son alliance avec l'impératrice de Russie, & qu'il priait la république d'avoir égard à leurs griefs. Le roi de Pologne donna audience aux députés de ces dissidens, le 5 octobre; ce qui produisit un *senatus-consilium*, lequel convoqua une diète extraordinaire. Cette diète s'assembla sous les auspices des troupes russes qui entouraient Varsovie. Le prince Repnin, ambassadeur de Catherine, n'employa que des moyens violens pour subjuguer la diète; il fit enlever l'évêque de Cracovie, celui de Kiovie, & le petit général de la couronne Rezewusky, tous ennemis déclarés des dissidens, lesquels

furent envoyés en exil au-delà de Moscou vers la Sibérie ; les autres nonces furent obligés de limiter la durée de la diète au 1 de février 1767, & l'on nomma des commissaires de pouvoirs pour conclure les affaires définitivement au nom de la république. En 1768 le ministre de Russie, celui de Prusse & ceux des cours protestantes, ainsi que les maréchaux des dissidens assistèrent aux séances de cette commission ; là se signa un acte en vertu duquel les dissidens furent rétablis dans tous leurs droits. Peu de temps après on procéda à la signature de lois cardinales du royaume, par lesquelles le pouvoir des premières charges de la république fut limité, nommément de celle du grand général ; la diète fut obligée de confirmer ces lois nouvelles, après quoi elle se sépara.

Tant d'actes de souveraineté qu'une puissance étrangère exerçait dans cette république, soulevèrent à la fin tous les esprits ; la fierté du prince Repnin ne les radoucissait pas ; ceux qui occupaient les premières cherges, le cœur ulcéré de la diminution de leur pouvoir, ne pouvaient digérer des changemens aussi préjudiciables à leur autorité qu'avilissans. Les évèques dont la moitié du diocèse était composée de dissidens, & qui se flattaient d'augmenter leurs dîmes par leur conversion, voyaient par ces nouvelles lois leurs espérances anéanties ; ils se lièrent d'intérêt, & prévoyant que le peuple ne s'enflammerait pas pour quelques torts dont ils se plaignaient, ils résolurent d'employer le fanatisme pour exciter ces ames stupides à la défense de leurs pontifes. Les évèques & les magnats, qu'un mécontentement égal réunissait, répandirent dans le public que la Russie d'accord avec le roi de Pologne voulait abolir la religion catholique apostolique & romaine ; que tout était perdu si l'on ne prenait les armes, & que s'il

ſe trouvait encore des catholiques zélés & fervens, ils devaient tous accourir pour défendre & pour ſauver leurs autels. Le peuple, vexé dans différentes contrées où les troupes ruſſes étaient diſtribuées, avait déjà commencé à s'impatienter, & à diverſes repriſes il avait manifeſté ſon mécontentement. Cette maſſe imbécille, & faite pour être menée par ceux qui ſe donnent la peine de la tromper, ſe laiſſa facilement ſéduire par les prêtres; la cauſe de la religion fut le ſignal, & le mot de ralliement; le fanatiſme s'empara de tous les eſprits, & les grands profitèrent de l'enthouſiaſme de leurs ſerfs, pour ſecouer un joug qui commençait à leur devenir inſupportable. Déjà s'échappaient des étincelles de ce feu qui couvait encore ſous la cendre; peut-être que la prépondérance des cours alliées l'aurait étouffé, ſi la France, qui par jalouſie voulait diviſer & troubler le Nord à force d'exciter ce feu, n'eût cauſé l'embraſement général qui s'enſuivit. Le duc de Choiſeul était dévoré d'ambition, & voulait donner de l'éclat à ſon miniſtère; trop prévenu d'un ſoi-diſant teſtament du cardinal de Richelieu, il avait toujours préſente à l'eſprit la promeſſe du cardinal à Louis XIII, qu'il ferait reſpecter ſa monarchie à l'Europe entière; & lui ſe propoſait de faire reſpecter Louis XV. Mais les temps & la ſituation des affaires étaient en tout diſſemblables. Premiérement, la France n'était point du temps du cardinal accablée de dettes; en ſecond lieu, depuis le 17me ſiècle, l'Europe avait tout à fait changé; la Ruſſie, à laquelle nous voyons jouer un ſi grand rôle maintenant, était inconnue; la Pruſſe & le Brandebourg étaient ſans énergie; la Suède brillait & à préſent elle eſt éclipſée: & d'ailleurs quels projets peut former un miniſtre, quand les moyens de les exécuter lui man-

quent, & que la crainte d'une banqueroute générale l'oblige à se borner aux intrigues, & à écarter toutes les entreprises hardies qui pourraient le tirer de son inaction ? Ces obstacles qu'on ne pouvait lever sans calmer l'inquiétude de M. de Choiseul, resserraient son génie, & ne pouvant mettre en action les grands ressorts de la politique, il se contentait de tracasser. Outre la jalousie que donnait à la France l'élection d'un roi de Pologne à laquelle elle n'avait aucune part, à Versailles on ne pouvait pardonner à l'impératrice de Russie d'avoir abandonné la grande alliance, & d'avoir fait une paix séparée avec le roi de Prusse. M. de Choiseul, pour s'en venger, excita contre Catherine les Polonais & les Turcs; il voulait qu'en même temps les Suédois fissent une diversion en Finlande & dans l'Estonie, & il espérait, par ces différens moyens, allumer une guerre contre la Russie, dont il lui serait difficile de sortir avec avantage. Dès-lors les émissaires français se répandirent par-tout; les uns encourageaient les Polonais à défendre leur liberté; les autres couraient à Constantinople exciter la Porte à ne pas voir avec des yeux indifférens le despotisme qu'une puissance voisine exerçait en Pologne; d'autres se rendaient à Stockholm, pour cabaler à la diète, pour changer la forme du gouvernement, & rendre le roi souverain, afin qu'en faveur des Turcs & des Polonais il fit une diversion contre les Russes. M. de Choiseul, non content de tant d'intrigues, voulait encore détacher le roi de Prusse d'une puissance qu'il espérait écraser d'autant plus facilement; mais il n'y réussit pas; & il échoua également en Suède, où dans la diète, le parti russe l'emporta sur celui de la France. Mais il en fut autrement en Pologne, ainsi qu'en Turquie. Dès le mois de mars, il se forma dans la

ville de Bar en Pologne une confédération contre la Russie; le comte Krasinsky en fut élu maréchal. Cette confédération en produisit plusieurs autres; les confédérés signalerent le premier acte de leur soulèvement, en annulant toutes les nouvelles lois; mais loin de se borner à ce premier essai de leur force, énivrés d'espérances & dans le délire des passions, ils n'aspiraient pas à moins qu'à détrôner le roi, & n'attendaient que l'occasion pour exécuter leur dessein. Le roi de Pologne en fut instruit; alarmé du danger qui le menaçait, il assembla un *senatus-consilium*, où l'on convint qu'on réclamerait l'assistance de la Russie, pour protéger Poniatowsky qu'elle avait placé sur le trône; ce fut le signal des hostilités; les Russes, qui n'avaient pas 10 mille hommes dans ce royaume, battirent cependant tous les confédérés qui leur résistaient; mais comme ils n'étaient pas assez nombreux pour les détruire, cet essaim de guèpes, dispersé d'un côté, reparaissait aussi-tôt d'un autre. Dans une de ces rencontres qu'il y eut en Podolie, les Russes, sans le savoir, poursuivirent les confédérés jusques sur le territoire des Turcs; la petite ville de Balta, où les Polonais s'étaient sauvés, fut brûlée en octobre. Cette violation de territoire fut le prétexte dont les Turcs se servirent pour déclarer la guerre à la Russie.

Aussi-tôt les Turcs firent prendre & transporter aux sept tours le Sr. Obreskow, ministre de l'impératrice de Russie à Constantinople. Ces gens ne savaient faire ni la paix, ni la guerre; ils précipitèrent maladroitement cette déclaration; c'était plutôt un avertissement qu'ils donnaient aux Russes de se préparer pendant l'hiver 1769 à résister aux forces ottomannes qui les attaqueraient le printemps d'après. Si cette déclaration avait été remise à l'année sui-

vante, la foudre ferait tombée au même instant où l'on aurait entendu gronder le tonnerre, & les Russes auraient été pris au dépourvu, puisqu'il leur fallait six grands mois pour se préparer à la guerre, & rassembler une armée assez formidable, pourvue de tout ce qui lui était nécessaire pour s'opposer avec vigueur aux entreprises des ennemis.

Les troubles qui se manifestaient alors, causèrent de grands embarras à la cour de Berlin. Le roi était à peine sorti d'une guerre aussi longue que ruineuse : ses provinces pouvaient se rétablir à l'ombre d'une paix durable; mais il fallait du temps pour consolider les anciennes plaies; l'armée était recrutée, on commençait à la discipliner; mais elle n'était pas encore parvenue à un état de maturité qui pût inspirer une entière confiance dans ses opérations. D'autre part, la guerre déclarée entre la Porte & la Russie mettait le roi dans l'obligation de remplir ses engagemens envers l'impératrice: il fallait payer les subsides stipulés par l'alliance, qui montaient, comme nous l'avons dit, annuellement à 480000 écus.

Pendant qu'on négociait à Berlin, les Russes & les Turcs en étaient déjà aux mains. Les armées russes, sous le commandement du prince Gallizin, avaient battu les Ottomans auprès de Choczim, & la prise de cette ville fut suivie de la conquête de la Moldavie. Les généraux de Catherine ignoraient la castrométrie & la tactique, ceux du sultan avaient encore moins de connaissances; de sorte que pour se faire une juste idée de cette guerre, il faut se représenter des borgnes, qui après avoir bien battu des aveugles, gagnent sur eux un ascendant complet. Des progrès aussi rapides alarmaient également les alliés des Russes, & les autres puissances de l'Europe. La Prusse avait à craindre que son alliée, de-

venue trop puissante, ne voulût avec le temps lui imposer des lois comme à la Pologne. Cette perspective était aussi dangereuse qu'effrayante. La cour de Vienne était trop éclairée sur ses intérêts pour ne pas avoir des appréhensions à peu-près semblables. Ce danger commun fit oublier pour un temps les animosités passées. Quoique les succès étonnans des Russes donnassent de l'ombrage à toute l'Europe, les impressions en étaient bien plus fortes sur les puissances qui se trouvaient dans le voisinage. Le péril rapprocha donc la cour de Vienne & celle de Berlin; un pas en amena successivement un autre. L'empereur fâché, comme nous l'avons dit, que l'entrevue proposée en 1766 n'eût pas eu lieu, proposa au roi de lui rendre visite en Silésie, le prince Kaunitz ne s'opposa point à ses volontés; l'impératrice-reine y consentit également; cette affaire fut mise tout de suite en négociation, & il fut convenu que l'entrevue se ferait à Neisse, le 25 août.

L'empereur voulut garder un incognito parfait; il prit le nom de comte de Falkenstein, & l'on crut ne pouvoir lui rendre plus d'honneurs qu'en déférant en tout à ses volontés. Ce jeune prince affectait une franchise qui lui semblait naturelle; son caractère aimable marquait de la gaieté jointe à beaucoup de vivacité; mais avec le désir d'apprendre il n'avait pas la patience de s'instruire; ce qui n'empêcha pas que des liaisons d'amitié & d'estime ne se formassent entre les deux monarques. Le roi dit à l'empereur qu'il regardait ce jour comme le plus beau de sa vie, parce qu'il servirait d'époque à l'union de deux maisons trop long-temps ennemies, & dont l'intérêt mutuel était de s'entreseconder plutôt que de se détruire; l'empereur répondit qu'il n'y avait plus de Silésie pour l'Autriche; après quoi

il laissa entrevoir assez adroitement, que tant que sa mère vivrait, il n'osait se flatter d'avoir assez d'ascendant sur son esprit pour pouvoir exécuter ce qu'il désirait; toutefois il ne dissimula point que vu la situation actuelle des choses en Europe, ni lui ni sa mère ne souffriraient jamais que les Russes demeurassent en possession de la Moldavie & de la Valachie. Il proposa ensuite qu'on prît des mesures pour maintenir une exacte neutralité en Allemagne, au cas qu'il s'allumât une guerre entre l'Angleterre & la France. Ce cas paraissait alors vraisemblable & possible, parce qu'un vaisseau français, enlevé par les Anglais auprès de Terre-Neuve, avait donné lieu à d'assez vives altercations entre ces deux cours. Le roi, pour marquer le désir qu'il avait d'entretenir la bonne intelligence entre la Prusse & l'Autriche, accepta les offres de l'empereur, & ces deux princes s'engagèrent réciproquement par écrit de maintenir cette neutralité; ce qui devenait un acte aussi inviolable qu'un traité dressé dans les formes & parafé de la signature des ministres: l'empereur promettait au nom de l'impératrice & au sien, & le roi engageait sa parole d'honneur, que si la guerre éclatait entre la France & l'Angleterre, ils maintiendraient avec fidélité la paix heureusement rétablie entre la Prusse & l'Autriche, & que s'il survenait d'autres troubles, dont il était impossible de prévoir les causes, ils observeraient la plus exacte neutralité de part & d'autre à l'égard de leurs possessions respectives: cet engagement, dont le secret fut scrupuleusement observé, fut signé à Neisse, le 28 août, à la commune satisfaction des deux souverains.

Il faut convenir qu'en politique c'aurait été une faute impardonnable que de se fier aveuglément à la bonne foi des Autrichiens; mais dans les con-

jonctures alors préfentes, où la prépondérance de la Ruffie devenait trop confidérable, & lorfqu'il était impoffible de prévoir quelles bornes elle mettrait à fes conquêtes, il était très-convenable de fe rapprocher de la cour de Vienne. La Pruffe fe reffentait encore des coups que la Ruffie lui avait portés dans la dernière guerre; il n'était point de l'intérêt du roi de travailler lui même à l'accroiffement d'une puiffance auffi redoutable que dangereufe. Il y avait deux partis à prendre, ou celui de l'arrêter dans le cours de fes immenfes conquêtes, ou, ce qui était le plus fage, d'effayer par adreffe d'en tirer parti. Le roi n'avait rien négligé à cet égard; il avait envoyé à Pétersbourg un projet politique, qu'il attribuait à un comte de Lynar, connu dans la dernière guerre pour avoir négocié la convention de Clofter-Seven entre les Hanovriens commandés par le duc de Cumberland & campés à Stade, & les Français fous les ordres du duc de Richelieu. Mais les grands fuccès des Ruffes tant dans la Moldavie qu'en Valachie, & les victoires que leurs flottes remportèrent dans l'Archipel, avaient tellement enivré la cour de fes profpérités, qu'elle ne fit aucune attention au foi-difant mémoire du comte de Lynar. On crut donc, après ces effais manqués, devoir recourir à d'autres mefures. Il n'était pas de l'intérêt de la Pruffe de voir la puiffance ottomanne entièrement écrafée, parce qu'en cas de befoin elle pourrait être utilement employée à faire des diverfions, foit dans la Hongrie, foit en Ruffie, felon les puiffances avec lefquelles on ferait en guerre. Le roi jugea donc qu'en fefant intervenir la cour de Vienne & en y joignant fa médiation, on pourrait rétablir la paix entre les puiffances belligérantes à des conditions acceptables des deux parts. On com-

mença par faire des ouvertures à la cour de Pétersbourg de meme qu'à Conſtantinople, en repréſentant que les deux partis devaient déſirer également la fin de la guerre, & d'autant plus qu'il était à craindre qu'avec le temps cet embraſement ne devint général; on ſouhaitait de pouvoir leur propoſer quelque tempérament qui leur convînt à tous les deux, pour terminer leurs différens à l'amiable. Le comte Panin, après avoir fait l'éloge de la modération & du déſintéreſſement de l'impératrice, répondit que cette princeſſe était toute diſpoſée à écouter les propoſitions qu'on lui ferait. Cette réſerve cachait, ſous les dehors de la douceur, des prétentions très-fortes. Avant d'entendre les demandes des Turcs, il voulait préalablement que le Sr. Obreskow fût mis en liberté, il ajouta qu'au reſte l'impératrice verrait avec plaiſir que le roi employât ſes bons offices auprès de la Porte, pour lui inſpirer des ſentimens pacifiques, & que lorſque les choſes en feraient là, cette princeſſe ne demanderait pas mieux que de parvenir, par la médiation de ſa Majeſté pruſſienne, au rétabliſſement de la tranquillité publique: d'autre part les Turcs commençaient à déſirer la fin d'une guerre dont les ſuccès n'avaient pas répondu à leur attente; le roi, qui leur avait fortement déconſeillé cette levée de bouclier, avait par ce'a même acquis leur confiance. Les Turcs acceptérent donc la médiation pruſſienne; mais ils avaient quelque répugnance pour celle de la cour de Vienne; on trouva pourtant moyen de la vaincre, à force de réitérer les mêmes repréſentations fondées ſur le poids déciſif qu'une auſſi grande puiſſance que celle de la maiſon d'Autriche pouvait donner à la négociation, pour la faire réuſſir. Les Ruſſes, ſur l'eſprit deſquels les inſinuations pacifi-

ques n'avaient guères fait d'impreſſion, continuaient en attendant de remporter les plus grands avantages ſur les armées ottomannes; leur flotte, après avoir battu celle des Turcs, la détruiſit preſque totalement, le 10 juillet, ſi bien que la plupart des vaiſſeaux ennemis furent brûlés ou coulés à fond. Un coup auſſi imprévu obligea la Porte à partager ſon attention; elle ne ſavait ſi elle devait employer ſes forces à défendre les paſſages de Seſto & d'Abydo, ou s'il fallait penſer préférablement à la Moldavie. Cet état d'incertitude mêlée de terreur favoriſa les opérations du maréchal Romanzow; & contribua certainement à lui faire remporter la victoire à Kiab ſur l'armée du grand viſir. Il ajouta ainſi dans une campagne la conquête de la Valachie à celle de la Moldavie. En ce même temps le comte Panin (frère du miniſtre) qui feſait le ſiége de Bender, emporta cette place après une vigoureuſe défenſe de la part de l'ennemi. Des ſuccès auſſi rapides & ſouvent multipliés, éblouiſſaient la cour de Pétersbourg & la rendaient très-entière, mais ſi l'on penſait à Pétersbourg à écraſer la puiſſance ottomanne, à Vienne les ombrages & les jalouſies augmentaient à proportion des avantages des Ruſſes; les Autrichiens comparant la dernière guerre malheureuſe qu'ils avaient faite contre les Turcs aux ſuccès brillans des Ruſſes, ne pouvaient pas diſſimuler à quel point leur amour-propre en était humliié; outre cela ils craignaient qu'une auſſi grande puiſſance ne devînt leur voiſine, ſi elle conſervait la conquête de la Moldavie & de la Valachie. Pour obvier à ces appréhenſions, ou plutôt pour s'oppoſer ouvertement à la Ruſſie, les Autrichiens venaient de renforcer les troupes qu'ils avaient en Hongrie; ils y formèrent des magaſins, & prépa-

rèrent tout pour se mettre en état d'agir, si les circonstances l'exigeaient. Ils ne s'en cachaient point, & disaient à qui voulait l'entendre, que si la guerre ne finissait pas promptement, l'impératrice-reine serait obligée d'y prendre part.

La seconde entrevue du roi & de l'empereur eut lieu, le 3 septembre, au camp de Neustadt en Moravie. On ne rencontrait aucun Autrichien qui ne laissât échapper quelque trait d'animosité contre la nation russe. L'empereur parut au roi tel qu'il l'avait jugé la première fois qu'il le vit à Neisse. Le prince Kaunitz, qui se trouvait aussi à Neustadt, eut de longues conférences avec sa Majesté prussienne, dans lesquelles, étalant avec emphase le système de sa cour, il le présenta comme un chef-d'œuvre de politique dont il était l'auteur; il insista ensuite sur la nécessité de s'opposer aux vues ambitieuses de la Russie, & déclara que jamais l'impératrice-reine ne souffrirait que les armées russes passassent le Danube, ni que la cour de Pétersbourg fit des acquisitions qui la rendissent voisine de la Hongrie. Il ajouta que l'union de la Prusse & de l'Autriche était l'unique barrière que l'on pût opposer à ce torrent débordé qui menaçait d'inonder toute l'Europe. Quand il eut achevé de parler, le roi répondit qu'il tâcherait toujours de cultiver l'amitié de leurs Majestés impériales, dont il fesait un cas infini, mais que d'autre part il priait le prince Kaunitz de considérer les devoirs qu'imposait au roi l'alliance qu'il avait contractée avec la Russie, à laquelle il ne pouvait en aucune façon déroger, & que ces engagemens étaient comme autant d'entraves qui l'empêchaient d'entrer dans les mesures que le prince Kaunitz venait de lui proposer: le roi ajouta que son unique désir était d'empêcher que la guerre entre les Russes & les Turcs ne devînt

générale ; que pour cet effet il s'offrait de bon cœur à réconcilier les deux cours impériales ; qu'il était même temps d'y penser, pour empêcher que des mécontentemens réciproques ne dégénéraſſent enfin en brouilleries ouvertes. Cependant, pour maintenir la cour de Vienne dans ſes diſpoſitions favorables, le roi jugea à propos de réitérer les mêmes aſſurances qu'il avait données à l'empereur, lorſque ce prince vint à Neiſſe ; de plus on promit de terminer à l'amiable les petites chicanes qui ont ſouvent lieu entre les employés des finances le long des frontières ; de même le roi voulut bien conſentir à ce que l'empereur lui demandait, ſavoir, de communiquer avec franchiſe à la cour de Vienne toutes les ouvertures que la France pourrait faire à celle de Berlin. Comme cependant tout ceci s'était paſſé entre le roi & le prince Kaunitz ſeul, le roi trouva qu'il était décent de mettre l'empereur au fait de ce qui s'était dit & fait, & il sembla que ce monarque, peu accoutumé à de tels égards, tint compte au roi de l'attention qu'il avait eue pour lui.

Le lendemain de cette conférence arriva à Neuſtadt un courrier de Conſtantinople, avec des lettres du caïmacan, datées du 12 août, par leſquelles le grand ſeigneur invitait les cours de Vienne & de Berlin à ſe charger de la médiation, pour accommoder les différens qui ſubſiſtaient encore entre la Porte & la Ruſſie : il était expreſſément marqué dans cette dépêche que les Turcs ne voulaient conſentir à aucune paix que par l'entremiſe des deux cours.

L'empereur convint qu'il était uniquement redevable de cette médiation aux ſoins que le roi de Pruſſe s'était donnés à Conſtantinople, & il lui en témoigna ſa reconnaiſſance. Ce même jour le roi eut un entretien avec le prince Kaunitz ; il ne manqua pas

pas de le féliciter de cet heureux événement, qui pouvait le tranquilliser en quelque sorte, & même diminuer la jalousie que les succès des Russes avaient fait naitre dans son esprit; il lui disait que cette démarche de la Porte rendait la cour de Vienne l'arbitre des conditions de paix qu'elle voudrait stipuler entre ces deux puissances. Le ministre reçut ce compliment avec une indifférence affectée, disant qu'il approuvait la démarche que les Turcs venaient de faire; mais dans le fond jamais médiation ne fut acceptée avec un plus vif empressement.

Pendant qu'on s'occupait à pacifier le Nord, d'autres querelles & de nouveaux différens présagaient de prochaines ruptures vers le Sud de l'Europe; M. de Choiseul, dont l'esprit inquiet se plaisait à répandre le trouble dans toutes les cours, était l'unique auteur de ces dissentions; il voulait à toute force humilier les Anglais, & n'osant agir ouvertement, de crainte de choquer Louis XV, il mit les Espagnols en avant, qui s'emparèrent de l'île de Falkland, où les Anglais avaient commencé à former quelques établissemens; des vaisseaux de la flotte marchande des Anglais furent pris par ceux des Espagnols, dans le même temps que le chantier que les Anglais ont à Portsmouth fut consumé par un incendie. Tant d'événemens fâcheux arrivés coup sur coup firent une impression d'autant plus vive sur la cour de Londres, que le ministre préposé à la flotte avait eu si peu de soin de son administration, qu'alors à peine l'Angleterre pouvait-elle mettre vingt vaisseaux de guerre en mer. Cependant les Anglais prirent feu, & la guerre s'en serait ensuivie si le duc de Choiseul fut resté à la tête des affaires; mais ses ennemis le culbutèrent. M. de Meaupeou, qui était grand chancelier de France, se flatta qu'en déplaçant

ce ministre, il pourrait réunir tous les emplois que M. de Choiseul avait possédés, & qu'en les joignant aux sceaux qu'il avait actuellement, il serait réellement premier ministre, ainsi qu'autrefois l'avaient été Richelieu & Mazarin; pour former un parti il s'associa les ducs d'Aiguillon & de Richelieu. Ceux-ci captivèrent leur maître en lui procurant la connoissance d'une demoiselle dont la réputation était plus qu'équivoque; elle réussit par ses charmes à devenir bientôt toute-puissante; le vieux Louis XV l'idolâtrait; M. de Choiseul, trop fier pour s'abaisser vis-à-vis d'une personne pour laquelle il avait un souverain mépris, lui refusa les distinctions que les hommes en place accordent ordinairement aux favorites de leurs maîtres; le mécontentement qu'en ressentit la nouvelle maîtresse se communiqua promptement à son amant : les cabaleurs en profitèrent sur le champ : ils aigrirent l'esprit du roi déja mal disposé à l'égard de M. de Choiseul, en lui dépeignant ce ministre comme un prodigue, qui avait dissipé mal à propos & en folles dépenses les revenus du royaume, & qui pour se rendre nécessaire, avait si bien embrouillé les affaires de la France & de l'Angleterre, que les querelles qui en naîtraient ne pouvaient qu'entraîner la France dans une guerre pour le moins aussi ruineuse que la précédente. Ce dernier argument fut celui qui fit la plus forte impression. Louis XV disgracia tout de suite son ministre, & avec lui tombèrent tous les vastes projets qu'il avait formés. Le roi de France négocia lui-même avec l'Angleterre & l'Espagne, pour pacifier leurs différends. L'île de Falkland fut restituée aux Anglais; mais le roi d'Espagne ayant le cœur ulcéré de ce que la France n'avait pas dans cette occasion soutenu ses intérêts, en conserva un ressentiment

ſecret. Aucune cour ne regretta plus la perte de M. de Choiſeul que la cour de Vienne : elle avait placé toute ſa confiance dans ce miniſtre, dont le dévouement lui était connu, pendant que M. d'Aiguillon, auquel le roi avait donné le département des affaires étrangères, paſſait pour n'être point auſſi attaché à la maiſon impériale. Le chancelier fut également trompé dans ſes projets & dans ſes eſpérances. Il faut donc dater de la diſgrâce du duc de Choiſeul, les changemens qui depuis arrivèrent en France, tant la chaîne des événemens eſt liée, & tant il eſt difficile de prévoir les ſuites importantes qu'amènent ſouvent des bagatelles.

Mais tout ce qui ſe paſſait alors dans cette partie de l'Europe nous intéreſſe moins que ce qui ſe traitait en Orient & vers le Septentrion. Les propoſitions que la Porte avait faites aux cours de Berlin & de Vienne furent communiquées à celle de Pétersbourg. Sa Majeſté fit en même temps inſinuer en Ruſſie que ſi l'impératrice refuſait la médiation de l'Autriche & des Pruſſiens, il ſerait à craindre que le grand ſeigneur ne s'adreſſât à la France, pour implorer ſon ſecours. Cette réflexion pouvait ſeule déterminer la cour de Pétersbourg à ne pas refuſer la médiation autrichienne, parce que l'éloignement qu'elle avait pour la cour de Vienne n'approchait pas de l'averſion qu'elle avait pour celle de Verſailles. D'abord les Ruſſes répondirent qu'ils ne pouvaient accepter la médiation que leur offraient ces deux puiſſances, ſous prétexte qu'ils avaient refuſé celle des Anglais. Cependant par politeſſe, & par les bons offices des deux cours, ce qui, au nom près, revenait à la même choſe, les Ruſſes, qui craignaient d'être gênés par l'intervention d'autres puiſſances dans les projets qu'ils avaient arrangés pour la paix, tâchèrent d'en-

tamer avec les Turcs une négociation directe par le canal du maréchal Romanzow, qui pouvait traiter immédiatement avec le grand visir. Cette tentative ne leur ayant pas réussi, ils consentirent aux propositions que leur avaient faites précédemment les cours de Berlin & de Vienne.

Le hasard fit que dans ce temps-là le prince Henri, frère du roi, rendit visite à Stockholm à la reine de Suède sa sœur; l'impératrice de Russie, qui dans sa jeunesse avait connu ce prince à Berlin, demanda qu'il eût la permission de se rendre à Pétersbourg; c'était une chose qu'on ne pouvait refuser honnêtement. Le prince passa donc le 9 décembre 1770 en Russie, & avec l'esprit qu'il a, il gagna bientôt de l'ascendant sur celui de l'impératrice, & lui persuada de s'ouvrir au roi son frère. La lettre de l'impératrice était accompagnée d'un long mémoire, lequel contenait les conditions de paix qui devaient servir de base à la négociation qu'on voulait entamer. Après un préambule qui annonçait la plus grande modération, l'impératrice demandait aux Turcs la cession des deux Cabardies, Asof & son territoire, l'indépendance du chan de la Crimée, le séquestre pour 25 années de la Valachie & de la Moldavie, pour l'indemniser des frais de la guerre, la libre navigation sur la mer Noire, une île dans l'Archipel, pour servir d'entrepôt au commerce des deux nations, une amnistie générale pour les Grecs qui avaient embrassé le parti des Russes, & avant toutes choses l'élargissement du Sr. Obreskow, qui était aux Sept tours. Des conditions aussi énormes auraient achevé de cabrer la cour de Vienne; peut-être même l'auraient-elles portée aux résolutions les plus violentes, si on les lui avait communiquées. Cette raison empêcha le roi de lui en donner la moindre con-

noiſſance. Ce prince préféra les voies de la douceur, les plus ſûres pour ne choquer perſonne. Il s'expliqua amicalement avec l'impératrice de Ruſſie, ſans la contredire; mais pour qu'elle ſentît elle-même la difficulté qu'il y aurait à faire conſentir le grand Seigneur à l'indépendance des Tartares, il lui repréſenta les obſtacles preſque invincibles que la cour de Vienne mettrait à ce que la Ruſſie, en poſſédant la Valachie & la Moldavie, devînt ſa voiſine, & que l'ile dans l'Archipel donnerait de la jalouſie & de l'envie à toutes les puiſſances maritimes; & il conſeilla à l'impératrice de limiter ſes prétentions aux deux Cabardies, à la ville d'Aſof avec ſon territoire, & à la libre navigation dans la mer Noire; il ajouta que ce n'était par aucun ſentiment de jalouſie de l'agrandiſſement de l'impératrice qu'il s'expliquait ainſi, mais dans l'unique vue qu'au moyen de ces adouciſſemens l'on pût parvenir à éviter que d'autres puiſſances, en prenant part à cette guerre, ne la rendiſſent générale; que d'ailleurs les Turcs étaient déjà convenus de deux points, celui d'accorder l'amniſtie aux Grecs & celui de relâcher le Sr. Obreskow. Ces repréſentations, quoique fort modérées, parurent faire quelque peine à l'impératrice; elle donna à connaître qu'elle ne s'était pas attendue à rencontrer des oppoſitions de la part de ſon meilleur allié; & comme elle continuait d'inſiſter ſur ſon projet, à quelques petites reſtrictions près, le roi ſe vit dans la néceſſité de le communiquer à la cour de Vienne; S. M. accompagna cette pièce de tous les adouciſſemens dont elle était ſuſceptible, & pour ne point effaroucher le prince Kaunitz, il lui fit inſinuer que ce n'était pas le dernier mot de la cour de Ruſſie; qui ſans doute était diſpoſée à ſe relâcher ſur les articles qui rencontraient le plus de difficulté.

Les précautions que le roi prenait, étaient d'autant plus néceſſaires, que la cour impériale ne cachait plus ſes projets, & que tous les mouvemens qu'on voyait en Hongrie annonçaient une prochaine rupture avec la Ruſſie. Le cour de Vienne était décidée à ne pas ſouffrir que le théâtre de la guerre s'établit au-delà du Danube; elle eſpérait même qu'à la faveur d'une médiation armée, elle pourrait forcer les Ruſſes à reſtituer aux Turcs la Moldavie & la Valachie, & de plus à les faire déſiſter de l'indépendance des Tartares qu'ils demandaient. Dans cette vue des troupes d'Italie, de la Flandre, & de l'Autriche avaient marché en Hongrie; l'envoyé de l'empereur s'était même expliqué ſur ce chapitre aſſez poſitivement avec le roi; il était allé juſqu'à demander qu'au cas que les Ruſſes fuſſent attaqués toute autre part qu'en Pologne, la Pruſſe demeurât neutre; ce qui lui fut nettement refuſé. Le prince Kaunitz ſe flattait, à la faveur de ce plan, d'agrandir la maiſon d'Autriche, ſans qu'elle eût la peine de faire des conquêtes; il comptait bien que la Porte payerait cette aſſiſtance, en cédant à l'impératrice-reine les provinces qu'elle avait perdues par la paix de Belgrade. En même temps que Vienne était remplie de projets & la Hongrie de troupes, un corps autrichien entra en Pologne & s'empara de la ſeigneurie de *Zips*, ſur laquelle la cour avait des prétentions. Une démarche auſſi hardie étonna la cour de Pétersbourg, & ce fut ce qui achemina le plus le traité de partage qui ſe fit dans la ſuite entre les trois puiſſances. La principale raiſon était celle d'éviter une guerre générale qui était près d'éclore; il fallait outre cela entretenir la balance des pouvoirs entre de ſi proches voiſins; & comme la cour de Vienne donnait ſuffiſamment à connaître qu'elle voulait profiter des troubles préſens pour

s'agrandir, le roi ne pouvait se dispenser de suivre son exemple. L'impératrice de Russie, irritée de ce que d'autres troupes que les siennes osaient faire la loi en Pologne, dit au prince Henri, que si la cour de Vienne voulait démembrer la Pologne, les autres voisins de ce royaume étaient en droit d'en faire autant. Cette ouverture se fit à propos; car après avoir tout examiné, c'était l'unique voie qui restât d'éviter de nouveaux troubles & de contenter tout le monde. La Russie pouvait s'indemniser de ce que lui avait coûté la guerre avec les Turcs, & au lieu de la Valachie & de la Moldavie, qu'elle ne pouvait posséder qu'après avoir remporté autant de victoires sur les Autrichiens que sur les Musulmans, elle n'avait qu'à choisir une province de la Pologne à sa bienséance, sans avoir de nouveaux risques à courir; on pouvait assigner à l'impératrice-reine une province limitrophe de la Hongrie, & au roi ce morceau de la Prusse polonaise qui sépare les États de la Prusse royale: & par ce nivellement politique, la balance des pouvoirs entre ces trois puissances demeurait à peu près la même. Néanmoins, pour s'assurer davantage de l'intention de la Russie, le comte de Solms fut chargé d'examiner si ces paroles échappées à l'impératrice avaient quelque solidité, ou si elles avaient été proférées dans un moment d'humeur & d'emportement passager. Le comte de Solms trouva les sentimens partagés sur ce sujet. Le comte Panin, qui avait fait déclarer, au commencement des troubles de la Pologne, que la Russie maintiendrait l'indivisibilité de ce royaume, sentait de la répugnance pour ce démembrement; il promit néanmoins de ne s'y point opposer, si l'affaire passait au conseil; mais l'impératrice était flattée de l'idée qu'elle pourrait sans danger étendre les limites de son empire; ses favoris

& quelques miniſtres qui s'en apperçurent, ſe rangèrent de ſon ſentiment, de ſorte que le projet de partage paſſa à la pluralité des voix. On annonça au roi de Pruſſe la réſolution qui venait d'être priſe, comme un expédient qu'on avait imaginé pour le dédommager des ſubſides qu'il avait payés à la Ruſſie.

Le comte Panin, en communiquant au comte de Solms les choſes que nous venons de rapporter, exigea comme un préalable que le roi ſondât les ſentimens de la cour de Vienne au ſujet de ce partage. Sur cela le roi en fit l'ouverture au baron de Swieten, en l'aſſurant que la Ruſſie ne témoignait aucun mécontentement de ce que les Autrichiens avaient pris poſſeſſion de Zips, & que ſa Majeſté, pour donner des preuves de ſon amitié à L. M. impériales, leur conſeillait de s'étendre dans cette partie de la Pologne ſelon leur bienſéance, ce qu'elles pourraient faire avec d'autant moins de riſque, que leur exemple ſerait imité par les autres puiſſances voiſines de ce royaume. Cette ouverture, toute cordiale qu'elle était, ne fut point accueillie par la cour de Vienne comme on s'en était flatté. Le prince Kaunitz était trop occupé du projet qu'il ſe préparait à mettre en exécution; il trouvait plus d'avantage dans l'alliance des Turcs, qu'il ne croyait en pouvoir eſpérer d'une alliance avec la Ruſſie; il répondit donc ſèchement, que ſi ſa cour avait fait occuper quelques parcelles de la Pologne ſur les confins de la Hongrie, ce n'était pas à deſſein de les garder, mais uniquement pour obtenir juſtice ſur quelques ſommes que la maiſon d'Autriche réclamait de la république, & qu'il n'avait pas imaginé qu'un objet d'auſſi peu de valeur pût faire naître l'idée d'un plan de partage dont l'exécution ſerait hériſſée de difficultés inſurmontables, à cauſe qu'il était autant qu'impoſ-

ſible d'établir une égalité parfaite entre les différentes portions des trois puiſſances ; qu'enfin un tel projet ne pouvant ſervir qu'à rendre la ſituation de l'Europe plus critique encore qu'elle ne l'était, il déconſeillait à S. M. pruſſienne d'entrer dans de telles meſures ; il ajouta d'un air d'indifférence, que ſa cour était prète à évacuer les diſtricts que ſes troupes avaient occupés, ſi les autres puiſſances en voulaient faire autant. Ces dernières paroles étaient comme un reproche tacite aux Ruſſes qui avaient des armées en Pologne ; elles regardaient également le roi, qui avait tiré un cordon de troupes depuis le pays de Croſſen juſqu'au-delà de la Viſtule, pour garantir ſes États de la peſte qui feſait alors en Pologne de grands ravages.

Dans une affaire de cette nature il ne fallait pas ſe laiſſer décourager par des bagatelles. On pouvait prévoir que la cour de Vienne changerait de ſentimens, ſitôt que la Ruſſie & la Pruſſe ſeraient bien d'accord, parce que les Autrichiens préféreraient d'avoir part à ce partage à tenter les haſards de la guerre contre auſſi forte partie. Ajoutez à cela que l'impératrice-reine n'ayant d'allié que la France, ne pouvait nullement alors compter ſur des ſecours. Pour profiter de combinaiſons auſſi favorables, le roi réſolut de pouſſer l'affaire du partage ; il obſerva le ſilence envers la cour de Vienne, pour lui laiſſer le temps de réfléchir. En même temps le comte de Solms fut chargé d'avertir la cour de Ruſſie que les ouvertures du traité de partage avaient été faites à Vienne, & que quoique le prince Kaunitz eût évité juſqu'alors de s'expliquer ſur ce ſujet, on pouvait néanmoins prévoir qu'il y donnerait volontiers les mains, auſſi-tôt que les deux autres puiſſances ſeraient convenues de leurs intérêts réciproques ; il ſe ſervit

de ce motif pour accélérer la conclusion de cette affaire, parce qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Peut-être que la lenteur & la paresse habituelle des Russes aurait encore traîné la chose en longueur, si la cour de Vienne n'eût servi le roi sans le vouloir; tous les jours elle fesait naître par sa médiation de nouvelles difficultés pour la paix; souvent elle chicanait avec aigreur les Russes sur leurs énormes prétentions, & s'expliquait d'un ton despotique sur les articles de paix qu'elle rejetait, favorisant les Turcs en tout ce qui dépendait d'elle. Mais les mouvemens qui se fesaient dans l'armée de Hongrie achevèrent de rendre les Autrichiens suspects à la cour de Pétersbourg. Dans ce même temps le bruit courut que les Impériaux négociaient un traité de subsides à Constantinople; cette dernière nouvelle donna l'alarme au conseil de Pétersbourg, & le roi, qui communiquait aux Russes tous les avis propres à découvrir les intrigues des Autrichiens, parvint enfin à tirer la cour de Pétersbourg de la léthargie dans laquelle elle était plongée. L'impératrice de Russie sentit le besoin qu'elle avait d'être assistée par sa Majesté: elle jugea que pour s'assurer de ce prince, il fallait lui procurer des avantages, de sorte que le comte de Panin déclara au comte de Solms qu'il n'attendait que le projet de partage, pour entrer avec lui en conférence sur ce sujet.

Ce projet s'expédia bien vîte à Pétersbourg, savoir le 14 juin; il donnait carte blanche à la Russie, qui pouvait choisir en Pologne, selon sa convenance, telle province dont elle jugerait à propos de prendre possession. Le roi demanda pour sa part la Pomerellie, le district de la grande Pologne en-deçà de la Netze, l'évêché de Varmie, les palatinats de Marienbourg & de Culm, & laissa les Autrichiens maîtres d'accéder

à ce traité s'ils le jugeaient à propos. Tous les arrangemens qui se prenaient à Berlin comme à Pétersbourg n'empêchaient point le prince Kaunitz d'aller son train; il accrochait, par mille difficultés que sa médiation lui fournissait, la négociation de la paix avec les Turcs; il rejetait sur-tout l'article des cessions de la Valachie & de la Moldavie, que les Russes exigeaient de la Porte; fier des offres que lui fesait le sultan, & croyant que le nombre des troupes assemblées en Hongrie pouvait en imposer autant aux Prussiens qu'aux Russes, il fit déclarer au roi que les conditions de paix, proposées par la Russie, étaient diamétralement opposées aux intérêts de la monarchie autrichienne, qu'elles tendaient à renverser l'équilibre de l'Orient, & que si la cour de Pétersbourg ne voulait pas les modérer, leurs Majestés impériales seraient forcées de prendre part à cette guerre; qu'elles se flattaient que dans ce cas le roi observerait une parfaite neutralité, d'autant plus que ses engagemens avec la Russie se bornaient à la Pologne, dont les Autrichiens respecteraient le territoire.

On voyait bien que la cour de Vienne ne voulait absolument pas que les Russes devinssent ses voisins; d'une part, elle craignait que nombre de Grecs répandus en Hongrie ne s'attachassent à cette puissance par motif de religion; d'autre part, elle aimait mieux être voisine de l'empire affaibli des Turcs, que de l'empire formidable de la Russie. La situation où le roi se trouvait entre ces deux cours impériales était embarrassante; s'il consultait ses intérêts, il ne devait ni souhaiter d'accroître la puissance des Russes, qui n'était que trop formidable, ni employer à cela ses forces. Ces raisons étaient contrebalancées par des engagemens solennels, qui obligeaient ce prince d'assister l'impératrice son alliée dans toutes les occa-

fions où elle ferait attaquée par l'impératrice-reine; il fallait, ou remplir ces engagemens, ou renoncer aux fruits qu'on efpérait d'en recueillir. De plus, le parti de la neutralité était plus dangereux pour la Pruffe que celui de foutenir fon alliée; les Autrichiens & les Ruffes fe feraient battus, puis en s'accommodant ils auraient pu faire la paix aux dépens du roi; ce prince aurait perdu toute confidération; perfonne ne fe ferait fié à fa bonne foi, & après la paix il ferait demeuré ifolé; ce qui ferait indubitablement arrivé, fi le roi avait fuivi un plan auffi défectueux.

Sa Majefté ne balança point; elle fe détermina à remplir fidélement fes engagemens avec la Ruffie, & pour adoucir en même temps la cour de Vienne, elle la flatta de l'efpérance qu'il ne ferait pas impoffible de fléchir l'impératrice de Ruffie, & de faire changer les vues qu'elle avait fur la Valachie & fur la Moldavie; mais en ajoutant que fi l'on en venait à une rupture entre les deux impératrices, fa Majefté ne pouvait fe difpenfer d'affifter celle de Ruffie, avec laquelle elle était en alliance. Pour donner plus de poids à cette déclaration, l'on augmenta & remonta toute la cavalerie; les ordres donnés pour cet effet s'ébruitèrent promptement & par-tout. Ces mefures vigoureufes, prifes fi à propos, firent impreffion fur la cour de Pétersbourg; on profita de fon contentement, pour l'engager à facrifier une partie de fes prétenfions fur la Valachie au bien commun de la paix.

Il était difficile de traiter avec les Ruffes. Le contreprojet du traité de partage de la cour de Pétersbourg arriva alors à Berlin; il était fingulièrement conçu; tout l'avantage en était pour la Ruffie, tous les rifques pour la Pruffe: on accordait à la vérité la plus grande partie du terrain de la Pologne que

le roi avait demandé; mais l'acquisition des Russes était au moins du double plus étendue: on avait inséré sur-tout dans ce traité un article très-onéreux pour sa Majesté; on demandait que la Prusse assistât de toutes ses forces la Russie, au cas qu'elle fût attaquée par les Autrichiens; mais supposé que l'impératrice-reine déclarât la guerre au roi de Prusse, ce prince n'avait aucun secours à attendre de la Russie avant que la paix avec les Turcs fût conclue. Des conditions aussi peu proportionnées n'étant pas acceptables, elles donnèrent lieu à quelques explications; on fit un résumé de tous les engagemens de la Prusse avec la Russie; il résultait de cet examen que tout était en faveur de l'impératrice, & qu'il n'y avait rien en faveur du roi; toutefois on ajouta que comme sa Majesté avait résolu de satisfaire à tout ce qu'on pouvait prétendre d'elle raisonnablement, elle se reposait aussi sur l'équité comme sur la modération de l'impératrice de Russie, qui voudrait bien sacrifier quelques parties de ses conquêtes, pour prévenir une guerre qui menaçait dans peu de devenir générale, d'autant plus que la Moldavie & la Valachie servaient de prétexte aux Autrichiens pour embrouiller de plus en plus les affaires, & que dans des circonstances aussi critiques que les présentes, il était de la dignité d'une aussi vaste monarchie que celle de la Russie, d'avoir moins d'égard à ses intérêts qu'au bien public. On proposa en même temps que pour indemniser la Prusse de tous les dangers qu'elle pouvait s'attirer par une nouvelle guerre, dont on ne pouvait prévoir quelles seraient les suites, la Russie voulût bien ajouter la ville de Dantzic, située au milieu de Pomerellie, au partage de la Pologne dont le roi devait se mettre en possession.

Ces représentations, comme il arrive d'ordinaire,

ne firent pas tout l'effet qu'on en devait attendre : cependant à force de réfléchir sur les raisons qu'on lui avait exposées si clairement, l'impératrice de Russie voulut bien restreindre les propositions de paix qui ne pouvaient compatir avec les intérêts d'autres puissances : elle s'engagea donc en conséquence de restituer aux Turcs, après la paix, les conquêtes qu'elle venait de faire entre le Dniester & le Danube. La cour de Berlin communiqua promptement cette heureuse nouvelle à celle de Vienne; on vit pour la première fois paraître le prince Kaunitz avec un visage serein; les esprits se calmèrent, & l'inquiétude & la jalousie que les grands succès des Russes avaient donnée à la cour impériale, disparurent du moment qu'elle n'eut plus à craindre d'avoir cette puissance pour voisine de ses États.

La Porte fut aussi-tôt informée des bonnes dispositions où se trouvait la cour de Pétersbourg. Les Turcs, que leurs malheurs avaient dégoûtés de la guerre, inclinaient fortement à la paix. La dernière campagne des Russes n'avait été qu'une suite de triomphes; ils avaient conquis la Crimée, & une bataille décisive qu'avait gagnée le maréchal de Romanzow, sur la fin de l'année, avait mis le comble à la prospérité de leurs armes. Dans des circonstances aussi désespérées, la nouvelle arriva à Constantinople que les plus grands obstacles à la paix étaient levés; les Turcs résolurent alors de leur côté, pour faciliter la pacification générale, de rendre la liberté au Sr. Obreskow, détenu jusqu'alors aux Sept tours; c'était un préalable que l'impératrice avait exigé, sans lequel elle ne voulait entendre à aucune négociation.

Quoique, en 1772, toutes les cours fussent en action, la lenteur & l'irrésolution des Russes traînaient en longueur la conclusion du traité de partage;

la négociation s'accrochait principalement à la possession de la ville de Dantzic: les Russes prétendaient qu'ils avaient garanti la liberté de cette petite république, mais ce n'étaient proprement que les Anglais, jaloux des Prussiens, qui protégaient la liberté de cette ville maritime, & qui encourageaient l'impératrice de Russie à ne pas consentir aux demandes de sa Majesté prussienne. Il fallait néanmoins que le roi se déterminât; & comme il était évident que le possesseur de la Vistule & du port de Dantzic assujettirait cette ville avec le temps, on jugea qu'il ne fallait pas arrêter une négociation aussi importante pour un avantage qui proprement n'était que différé; ce qui fit que sa Majesté se relâcha de cette prétention. L'on reçut le 12 janvier, après bien des longueurs, l'*ultimatum* de la cour de Pétersbourg. Les Russes insistaient toujours sur les secours considérables qu'ils demandaient aux Prussiens, en cas que les Autrichiens leur déclarassent la guerre; quelques choquantes que fussent ces inégalités, quelques disproportionnés que fussent des secours que deux alliés se doivent au fond réciproquement, comme on savait que l'impératrice-reine se trouvait dans des dispositions plus favorables & plus pacifiques que par le passé, on négligea des considérations qui cessaient d'être importantes, pour conclure un traité avantageux, & l'on promit aux Russes les secours dont dès-lors il ne pouvait plus être question.

Après que tant d'obstacles eurent été levés, cette convention secrète fut enfin signée à Pétersbourg, le 17 fév.: les acquisitions prussiennes furent telles que nous les avons rapportées, à l'exception des villes de Dantzic, de Thorn, & de leur territoire: par ce partage la cour de Pétersbourg acquit en Pologne une lisière considérable le long de ses anciennes

frontières, depuis la Dwina jusqu'au Dniester: on fixa le temps de la prise de possession au mois de juin : on convint d'inviter l'impératrice-reine à se joindre aux deux puissances contractantes, afin de participer à ce partage : la Russie & la Prusse se garantirent leurs acquisitions, & promirent d'agir de concert à la diète de Varsovie, pour obtenir pour tant de cessions le consentement de la république : le roi promit encore par un article secret d'envoyer 20.000 hommes de son armée en Pologne, pour se joindre aux Russes au cas que la guerre devint générale : de plus sa Majesté s'engageait à se déclarer ouvertement contre la maison d'Autriche, supposé que ce secours ne fût pas suffisant : on convint aussi que les subsides prussiens cesseraient d'être payés aussitôt que leur corps auxiliaire aurait joint l'armée russe ; on ajoutait par un autre article, que sa Majesté serait autorisée à retirer ses troupes auxiliaires, si, au sujet de ces secours, elle était attaquée par les Autrichiens dans ses propres Etats ; & dans ce cas la Russie promettait de lui envoyer 6,000 hommes d'infanterie & 4,000 cosaques, & même de doubler ce nombre aussi-tôt que les circonstances le permettraient ; aussi bien que d'entretenir une armée de 50,000 hommes en Pologne, afin de pouvoir assister le roi de toutes ses forces, apres que la guerre avec les Turcs serait terminée : & enfin de continuer cette assistance jusqu'au moment où elle pourrait par une pacification générale procurer aux Prussiens un dédommagement convenable : on joignit à tous ces articles une convention séparée, pour régler l'entretien réciproque des corps auxiliaires. Cet ouvrage, qui servait de base aux projets qui devaient s'ensuivre, étant terminé, il restait à persuader la cour de Vienne de se joindre aux deux puissances contractantes. Trois partis

partis se formaient dans cette cour, dont chacun pensait différemment: l'empereur aurait voulu regagner en Hongrie les provinces que sa maison avait perdues par la paix de Belgrade: l'impératrice sa mère, qui n'avait plus cette énergie & cette fermeté dont elle avait tant donné de marques dans sa jeunesse, & qui commençait à s'adonner à une dévotion mystique, se reprochait le sang que ses guerres passées avaient fait répandre; elle détestait la guerre & voulait conserver la paix à quelque prix que ce fût: le prince Kaunitz, doué d'un jugement droit, qui voulait accorder les intérêts de la monarchie avec les penchans de sa souveraine, se trouvait par conséquent dans l'embarras d'opter entre la guerre, ou le partage de la Pologne, & craignait de plus que s'il prenait ce dernier parti, l'union de la maison de Bourbon avec celle d'Autriche, qu'il regardait comme son chef-d'œuvre, n'en fût rompue; d'un côté la cavalerie prussienne remontée si promptement lui donnait à connaître que le roi avait pris un parti décisif; d'un autre il voyait que ce prince désirait une pacification générale, & qu'il y travaillait avec ardeur. Enfin le roi dit a l'envoyé d'Autriche, dans une conférence qu'il eut avec lui: que sa Majesté félicitait l'impératrice-reine d'avoir en ce moment le sort de l'Europe en ses mains, parce que réellement la paix ou la guerre dépendait, dans ces circonstances, du parti qu'elle allait prendre: le roi ajouta qu'il avait une si grande confiance dans la sagesse reconnue de cette grande princesse, qu'il ne doutait point qu'elle ne préférât la tranquillité générale de l'Europe aux troubles qui pouvaient survenir, & dont il était impossible de prévoir les suites. Cet entretien, dont van Swieten rendit compte à sa cour produisit tout l'effet qu'on en pouvait espérer; le prince Kaunitz

fut convaincu qu'il fallait renoncer à l'alliance des Turcs, comme à tous les projets qui étaient fondés fur ce préalable : il comprit également qu'il ne pouvait plus empêcher le partage de la Pologne, à moins d'attaquer fans l'affiftance d'aucun allié, la Pruffe & la Ruffie en même temps. Cette chance était trop défavantageufe pour qu'un homme, pour peu qu'il fût prudent, voulût en courir les rifques: il ne lui reftait donc d'autre parti raifonnable que celui de fe joindre aux deux cours alliées, afin de participer au partage de la Pologne, & de maintenir par ce moyen l'équilibre entre ces trois puiffances. Par une fuite de cette réfolution, le baron de Swieten fut chargé de propofer au nom de fa cour la fignature d'un acte par lequel les trois cours promettaient d'obferver une égalité parfaite dans le partage qui fe ferait de la Pologne. Cette propofition, qui était jufte, fut reçue fans empêchement, parce qu'elle devait aplanir toutes les difficultés qui avaient jufqu'alors caufé tant d'embarras, & que c'était l'unique moyen d'éviter la guerre générale, qu'on avait eu de fi fortes raifons d'appréhender. Cet acte fut figné le 4 mars, & l'échange s'en fit tout de fuite.

Ce traité entre les cours de Berlin & de Vienne fut inceffamment communiqué à celle de Pétersbourg; l'impératrice reçut avec plaifir cette nouvelle importante; elle fe voyait, par cette acceffion de l'Autriche, dégagée du fardeau d'une nouvelle guerre qu'elle aurait peut-être eu de la peine à foutenir : elle fuivit les confeils du roi, qui l'exhortait à diminuer autant qu'il fe pourrait le nombre de fes ennemis : auffi, peu après, la même convention fut fignée à Pétersbourg par les deux cours impériales. On fe preffa enfuite d'égalifer le partage des trois cours; ce qui avait été réglé entre la Pruffe & la

Russie fut aussi-tôt communiqué à l'impératrice-reine ; la cour de Vienne ne s'oublia pas dans son contre-projet : son avidité étendit ses vues sur quantité de palatinats qui remplissaient l'espace depuis la principauté de Teschen jusqu'aux confins de la Valachie, & qui poussaient une pointe par Belcz à une petite distance de Varsovie. Les pays enclavés dans cette démarcation, & qui fesaient à peu-près le tiers de la Pologne, étaient évidemment opposés à la convention que cette cour venait à peine de signer avec les autres puissances. On trouva cette portion que les Autrichiens voulaient s'approprier aussi énorme à Pétersbourg qu'on l'avait trouvée exorbitante à Berlin. Choqué de procédés aussi indécens, le comte Panin remit un mémoire raisonné au prince Lobkowitz, qui résidait à Pétersbourg en qualité de ministre d'Autriche, dans lequel il évaluait avec précision les partages des trois cours, & concluait que pour établir une égalité parfaite, il convenait que la cour de Vienne voulût bien renoncer à la possession de Léopol & des salines importantes de Willisca, afin que personne ne pût se plaindre d'être lésé.

La cour de Vienne continua d'insister sur la ville de Léopol & sur les salines de Willisca, qu'elle voulait posséder, à toute force, en même temps que, pour faciliter cette convention, elle se désista des palatinats de Lublin, de Chelm, & de Belcz. Les choses étant dans ces termes, il fallait se hâter de conclure, si l'on ne voulait pas renoncer à tout partage ; dans cette occasion trop d'exactitude à évaluer les différentes portions aurait fait naître des disputes interminables : d'autres puissances auraient immanquablement profité de cette mésintelligence, & toutes les peines qu'on s'était données jusqu'alors auraient

été perdues. Dans cette perfuafion, le roi confeilla à l'impératrice de Ruffie d'accepter les conditions que la cour de Vienne annonçait être fon *ultimatum*; elle comprit combien les momens étaient précieux, & rien n'y mettant plus d'empêchement, la triple convention des cours contractantes fut fignée par leurs miniftres à Pétersbourg, le 5 août. Les acquifitions pruffiennes & celles des Ruffes furent articulées dans ce traité telles que nous les avons annoncées; ce qui devait tomber en partage aux Autrichiens fut marqué depuis la principauté de Tefchen jufqu'au-delà de Sendomir & du confluent du San, en tirant une ligne droite au Bug, & de cette rivière à celle du Dniefter aux frontières de la Podolie & de la Moldavie. Les trois cours fe garantirent leurs pofféffions refpectives: elles promirent d'agir de concert pour engager la république de Pologne à donner fon confentement aux ceffions qu'on lui demandait. La cour de Vienne, radoucie par tant d'acquifitions, promit d'employer fes bons offices conjointement avec le roi de Pruffe, afin de difpofer la Porte à recevoir les conditions de paix que la Ruffie lui avait propofées. Les trois cours fixèrent la prife de poffeffion au premier jour du mois de feptembre. On convint de remettre vers ce temps au roi de Pologne une déclaration concertée entre les trois cours, pour inftruire la république des arrangemens qu'on venait de prendre, & pour l'exhorter à la convocation d'une diète extraordinaire, afin qu'elle travaillât à l'entière pacification du royaume c'était à cette diète que la Ruffie, l'Autriche & la Pruffe fe propofaient de préfenter une déduction qui devait contenir les prétentions de chaque puiffance, avec les droits qu'elles croyaient avoir fur ce dont elles avaient pris poffeffion.

Le roi fondait ſes prétentions ſur la Pomerellie, & ſur une partie de la grande Pologne ſituée en-deçà de la Netze, ſur ce que ces provinces, autrefois annexées à la Poméranie & au Brandebourg, en avaient été démembrées par les Polonais: il revendiquait la ville d'Elbing en vertu d'une prétention liquide, & de l'argent que ſes ancêtres avaient avancé ſur cette ville à la république, on feſait des évêchés de Varmie & des palatinats de Marienbourg & de Culm, un équivalent de la ville de Dantzic capitale de la Pomerellie, laquelle demeurait libre. Nous ne voulons pas détailler ici les droits de ces trois puiſſances; il fallait des conjonctures ſingulières pour amener les eſprits à ce point & les réunir pour ce partage, par lequel ſeulement on pouvait éviter une guerre générale.

Telle fut la fin de tant de négociations qui demandaient de la patience, de la fermeté & de l'adreſſe. L'on parvint cette fois à préſerver l'Europe d'une guerre générale qui était près d'éclater. Des intérêts auſſi contraires que ceux des Ruſſes & des Autrichiens étaient difficiles à concilier. Pour dédommager les Ruſſes des conquêtes que les Autrichiens voulaient qu'ils reſtituaſſent à la Porte, il n'y avait d'autre moyen que de leur aſſigner des poſſeſſions en Pologne. L'impératrice-reine en avait donné l'exemple, en feſant occuper par ſes troupes la ſeigneurie de Zips; & pour que la balance ſe ſoutint en quelque manière entre les puiſſances du Nord, il fallait de néceſſité que le roi eût part à ce partage. C'eſt-là le premier exemple que l'hiſtoire fourniſſe d'un partage réglé & terminé paiſiblement entre trois puiſſances; ſans les conjonctures où l'Europe ſe trouvait alors, les plus habiles politiques y auraient échoué; tout dépend des occaſions & du moment où les choſes ſe font.

Le foin d'accorder ces divers intérêts n'abforbait pas toute l'attention des trois puiffances; on n'en preffait pas moins les Turcs de confentir à la tenue d'un congrès; l'internonce d'Autriche, qui réfidait à Conftantinople, ne parlait plus de fubfides qu'il avait fi vivement follicités, ni des diverfions que fa cour allait faire en faveur de la Porte; & loin d'encourager les Turcs à la continuation de la guerre, il s'était joint au miniftre pruffien, pour engager le divan à choifir ceux que le grand feigneur enverrait au congrès de la pacification. Les plénipotentiaires furent nommés de la part des deux puiffances belligerantes; les miniftres pruffien & autrichien les joignirent, le premiers jours d'août à Foxfiani, lieu où fe tinrent les conférences. Le comte Orlow, favori de l'impératrice, y préfidait de la part de la Ruffie, & Osman-Effendi de la part des Turcs. Ces deux miniftres paraiffaient d'accord fur les articles effentiels du traité, & même fur l'indépendance des Tartares; mais lorfqu'on en vint au projet article par article, Osman-Effendi en préfenta un autre, par lequel le droit de confirmer le chan des Tartares élu, & le droit d'adminiftrer la juftice en Crimée, étaient réfervés au grand feigneur. Cette propofition fut rejetée; Ofman en préfenta une plus modérée, mais qui fut auffi peu admife que la première, fur quoi il déclara qu'après avoir épuifé tous les moyens qui lui étaient permis par fes inftructions, qu'après avoir modifié par des adouciffemens les articles qui fefaient le plus de peine aux Ruffes, voyant néanmoins que, fans égard pour la modération du grand feigneur, on rejetait toutes fes propofitions, il ne lui reftait qu'à demander des chevaux pour s'en retourner à Conftantinople. M. Orlow le prit au mot; fes intérêts perfonnels le rappelaient à Pétersbourg,

où ses ennemis, profitant de son absence, étaient parvenus à le supplanter; ainsi ce congrès qu'on avait eu tant de peine à faire assembler, n'atteignit pas la fin du même mois.

Plus les affaires prenaient vers le Nord & l'Orient une tournure avantageuse à la Russie, plus la France, mécontente du peu de considération dont elle jouissait, essayait de se dédommager par ses intrigues de l'ascendant qu'elle avait perdu; elle se flattait de pouvoir le regagner en mettant la Suède en jeu. Le prince royal de Suède, qui voyageait alors en France, se trouva précisément à Paris lorsqu'il apprit la mort du roi son père. Les ministres de Louis XV, pour profiter de la conjoncture, prirent des engagemens secrets avec ce jeune prince; ils lui promirent d'acquitter les arrérages de la dernière guerre, que la France devait à la Suède: la somme en montait à 1,300,000 écus; une partie lui en fut remise à Paris, & on lui fit espérer le reste, au cas qu'il voulût l'employer à changer la forme du gouvernement en Suède, en s'y rendant souverain. Dès lors ce jeune prince vif, ambitieux, mais léger, se livra sans réserve à l'exécution de ce projet, à laquelle la diète qui allait s'assembler pour son couronnement, lui fournissait une occasion favorable. De retour à Stockholm, on envoya des émissaires munis d'argent dans toutes les provinces du royaume, pour corrompre les députés, & une partie des troupes; son frère, le prince Charles, se mit à la tête d'un de ces corps, pour le conduire à la capitale au secours du roi. Mais le jeune monarque n'attendit pas son arrivée; il avait gagné le régiment des gardes & celui de l'artillerie; il s'empara par leur moyen de l'arsenal, fit braquer les canons sur les places & dans les rues, assembla le sénat intimidé par un appareil qui

lui était si nouveau, & se fit déclarer, le 18 août, souverain par ce corps, qui représentait toute la nation.

Cet événement inattendu causa quelques inquiétudes à la cour de Berlin; le roi s'était engagé, par son traité avec la Russie, à soutenir la forme de gouvernement établie en Suède l'année 1720. Ce prince n'ignorait pas la vive impression qu'une révolution aussi subite ferait sur l'impératrice de Russie. Le congrès de Foxsiani venait à la vérité d'être rompu; mais les Russes & les Turcs étaient de nouveau en pourparlers, pour en assembler un autre à Bucharest: si la paix venait à se conclure entre ces deux puissances, il fallait s'attendre qu'incessamment la Russie travaillerait à remettre le gouvernement suédois sur l'ancien pied; le jeune roi de Suède, qui comptait sur l'appui de la France, ne se serait jamais désisté de bon gré de la souveraineté à laquelle il venait de parvenir; c'étaient-là des matériaux pour une nouvelle guerre, dans laquelle le roi aurait été obligé de combattre contre son propre neveu; & la nature qui parle aux cœurs des rois tout comme à ceux des particuliers, se révoltait contre ce parti. D'autre part la politique & la foi des traités exigeaient qu'on le prît: dans cet embarras le roi se servit de la cour de Vienne, afin que, par ses représentations à celle de Pétersbourg on pût parvenir à calmer la première effervescence de la Russie. Les mouvemens de colère & de vengeance l'auraient cependant emporté dans l'esprit de l'impératrice de Russie, si les Turcs n'avaient pas résisté avec beaucoup de fermeté aux conditions dures & fâcheuses qu'on voulait leur faire accepter; en même temps que du côté de la Suède, le roi concevant le danger dont il était menacé de la part de la Russie, se proposait de mettre d'avance le Da-

nemarck hors de jeu, pour n'avoir qu'un ennemi à combattre à la fois.

Ceci nous engage à reprendre les choses de plus haut, pour exposer avec précision les raisons qu'avait le roi de Suède d'agir ainsi. Le roi de Danemarck était monté trop jeune sur le trône pour que son expérience pût être formée : il était entouré d'anciens ministres rompus dans les intrigues de cour, qui plus intéressés que citoyens, n'ambitionnaient que de gouverner leur maître ; & comme ces rivaux luttaient pour se supplanter mutuellement, cela donnait lieu à de fréquentes disgraces ; chaque jour produisait de nouveaux ministres & de nouveaux projets du gouvernement. Le Sr. de Saldern, qui se trouvait alors à cette cour en qualité de ministre de Russie, avait, comme nous l'avons dit, moyenné l'échange du duché de Gottorp contre ceux d'Oldenbourg & de Delmenhorst ; ce ministre d'une cour étrangère, mais trop puissant à Copenhague, persuada au roi de faire un tour dans les pays étrangers, voulant le détourner de visiter, comme il en avait l'intention, le royaume de Norvège, où l'on craignait qu'il n'introduisît des nouveautés préjudiciables à ses intérêts. Peu après son mariage avec la princesse Mathilde, sœur du roi d'Angleterre, il partit de Copenhague, se rendit à Londres, & delà à Paris : ses courtisans & ceux qui l'environnaient, fortifiaient son penchant à la volupté & à la débauche ; de retour de ses voyages, il en rapporta une maladie dont il n'avait pris aucun soin ; la reine son épouse, sous prétexte du rétablissement de sa santé, s'empara de son esprit, & lui proposa un médecin nommé Struensée, comme l'homme le plus capable de le guérir. L'accès que ce médecin eut à la cour, lui fit gagner imperceptiblement plus d'a-

ſcendant ſur l'eſprit de la reine qu'il n'était convenable à un homme de cette extraction. Cette liaiſon, qui de jour en jour devenait plus intime, obligeait la reine à prendre les plus grandes précautions pour que le roi ne pût pas s'appercevoir de ce qui ſe paſſait; on prétendait que, pour en être ſûr, la reine & le médecin avaient imaginé, ſous prétexte de donner des remèdes au roi, de lui faire prendre de l'opium. L'uſage trop fréquent de ces ſoporifiques altéra conſidérablement l'eſprit de ce jeune prince: il eut des abſences ſi fortes & ſi longues, que la reine & le médecin s'emparèrent des rênes du gouvernement: Struenſée fut créé premier miniſtre, & fut réellement roi de Danemarck durant quelques mois. La nation danoiſe fut indignée. On découvrit enfin que le projet du miniſtre était de faire déclarer le roi incapable de regner, & ſous ce prétexte apparent de s'emparer de la tutelle du royaume; ce qui acheva de révolter les eſprits. On aurait cru ſe couvrir d'opprobre, en expoſant le royaume à tomber ſous une ſemblable domination. Des gardes de la marine qu'on avait voulu caſſer, parce que la cabale ſe défiait de leur fidélité, donnèrent le premier branle à la révolution. Les deux généraux d'Eickſtædt & de Cœller, tous deux Poméraniens de naiſſance, & le miniſtre d'Etat d'Oſten ſe rendirent en ſecret chez la reine Julie, belle-mère du roi; ils lui peignirent des couleurs les plus vives les périls auxquels ſa perſonne, celle de ſon beau-fils, & tout le royaume étaient expoſés, & la conjurerent de prendre, dans un moment auſſi critique, un parti déciſif; ils la déterminèrent à ſe rendre, après un bal qui devait duret avant dans la nuit, par un eſcalier dérobé dans la chambre du roi, pour l'avertir du péril imminent qui le me-

naçait, & l'obliger à ſigner inceſſamment un ordre par lequel les généraux étaient autoriſés, l'un à arrêter la reine Mathilde, & l'autre à s'aſſurer du médecin premier miniſtre. Ce projet s'exécuta comme il avait été médité: on enferma la reine dans une fortereſſe, & le médecin, ainſi que ſes adhérens, furent traduits devant les juges: la crainte des ſupplices leur fit avouer tous les attentats dont on les accuſait; le mariage de la reine Mathilde fut caſſé; le roi d'Angleterre obtint qu'on permît à cette princeſſe de ſortir du Danemarck, pour ſe retirer dans l'électorat de Hanovre: elle s'établit à Zell, où elle fut traitée par ſon frère avec diſtinction. Le médecin, & le baron de Brand, après qu'on leur eut fait le procès, furent décapités: la reine Julie, belle-mère du roi, prit le maniement des affaires. Tout fut faible dans les commencemens d'une telle adminiſtration, qui en effet n'était qu'une tutelle. L'aliénation d'eſprit du roi équivalait à une minorité. Les Norvégiens, qu'on avait accablés d'impôts pour ſoutenir la banque qui était ſur le point de faire faillite, les Norvégiens, dis-je, commencèrent à différentes repriſes à manifeſter leur mécontentement. Les révolutions que ſubit preſque en même temps le gouvernement ſuédois, donnèrent de vives alarmes à la cour de Copenhague, qui craignait les entrepriſes d'un jeune prince voiſin, ennemi né des Danois; la reine Julie envoya le général Huth avec quelques troupes en Norvège, afin de garantir ce royaume contre toute invaſion étrangère.

Ce mécontentement des Norvégiens, leurs diſpoſitions peu favorables à la cour, voilà ſur quoi le roi de Suède fondait ſes eſpérances. Quelques députés des payſans de ce royaume, qui ſe rendirent auprès de lui dans le bourg d'Eckholmſund, l'aſſurèrent

qu'il n'avait qu'à se montrer avec quelques troupes sur leurs frontières, pour animer les paysans Norvégiens, & pour leur faire à tous embrasser son parti. Sans examiner si c'était la nation qui s'expliquait par la bouche de ces députés, ou s'ils n'étaient que les organes de quelques mécontens obscurs, le roi partit brusquement, sous prétexte de faire ce qu'on appelle en Suède l'Eric Gatta : il fit la tournée de ses provinces méridionales en Scanie & vers les frontières de la Norvège ; de-là il envoya un mémoire à la cour de Danemarck, le 9 nov. conçu en termes menaçans, par lequel il demandait raison des armemens extraordinaires que cette cour fesait en Norvège ; en même temps il préparait tout de son côté pour entreprendre la guerre ; des troupes suédoises, munies d'artillerie, s'approchaient de la Norvège : ses émissaires en foule rôdaient dans ce royaume, pour exciter le peuple à la sédition ; il fit des tentatives infructueuses pour brûler le chantier de Copenhague ; enfin tout se préparait à une rupture entre ces deux royaumes, & peut-être s'en serait-elle ensuivie, si la cour de Berlin, par les représentations les plus fortes, n'avait engagé ces deux puissances à s'éclaircir mutuellement sur leurs soupçons, & à se réconcilier ; sur ces représentations le roi de Suède s'en retourna dans sa capitale, & les Danois se rassurèrent.

Si le changement du gouvernement en Suède avait déplu à l'impératrice de Russie, ces mouvemens du roi sur les frontières de la Norvège la choquèrent encore davantage ; elle craignait qu'un jeune prince aussi remuant, aussi inquiet que le roi de Suède, n'entreprît avec la même légéreté de l'attaquer sur les frontières de l'Estonie & de la Finlande. Ces deux provinces étaient alors dégarnies des troupes : les

armées russes étaient dans la Bessarabie, dans la Crimée, & plus de 50,000 hommes inondaient la Pologne; l'impératrice jugea que dans ces circonstances, en fesant des conquètes en Orient & en subjuguant les Sarmates, elle ne devait pas négliger d'assurer ses anciennes possessions. Elle rappella dans cette intention 20000 hommes des troupes qui étaient en Pologne, pour les employer à garnir & à défendre la Livonie & les provinces qu'elle croyait exposées aux insultes des Suédois; d'autre part elle se montra plus disposée à un nouveau congrès pour la paix avec les Turcs.

Ce congrès s'ouvrit, le 26 octobre, à Bucharest; le reis-effendi était le plénipotentiaire de la Porte, & le Sr. Obreskow celui des Russes: les deux ministres plénipotentiaires de la Prusse & de l'Autriche ne s'y trouvèrent point, parce que les Russes avaient été mécontens du Sr. Thugut, qui avait assisté au premier congrès comme ministre de l'impératrice-reine. Les Russes commencèrent par renouveller leurs prétentions exorbitantes; ensuite ils se relâchèrent sur plusieurs articles; mais la cession des places de la Crimée, Kersch & Jenikala, situées sur le détroit de Zabach, dont la possession ouvrait aux Russes le passage de la mer Noire, fut un obstacle invincible à la conclusion de la paix; le corps des Ulemas, ou gens de la loi, déclara au grand seigneur qu'il ne consentirait jamais que, par cette cession, on mît la Russie en état d'équiper une flotte qui menacerait Constantinople même du plus imminent danger; la Russie déclara de son côté que la possession de ces deux places était une condition dont elle ne se départirait jamais. Sur cela chacune des deux cours envoya son *ultimatum* à ses plénipotentiaires: les Russes offrirent de se relâcher sur ce

qu'ils avaient demandé en argent, à condition que les Turcs consentissent au reste, & les Turcs offrirent 21 millions de roubles aux Russes, s'ils voulaient remettre les choses sur le pied où elles étaient avant le commencement de cette guerre. Après que les conditions eurent été refusées de part & d'autre vers la fin du mois de mars 1773, ce second congrès fut rompu comme le premier.

Deux raisons contribuèrent à rendre ce congrès infructueux: la première, les conditions onéreuses, humiliantes & dures auxquelles Catherine voulait soumettre Mustapha; l'autre, les intrigues de la France, qui non contente d'employer les corruptions pour gagner les principaux visirs & seigneurs de la Porte, relevait leur courage par l'espérance que le roi de Suède porterait la guerre en Finlande, pour faire une diversion en leur faveur, & ils ajoutaient que la France armait actuellement à Toulon une nombreuse escadre, qu'on enverrait aux échelles du Levant, pour s'établir en croisière dans l'Archipel. La cour de Versailles ne se borna point à ces petites intrigues: elle désapprouvait la conduite de l'impératrice-reine qui, étant son alliée, s'était unie avec la Russie & la Prusse, & avait pris le parti des puissances que la France regardait comme ses ennemies. Pour se venger des Autrichiens, on projeta à Versailles une quadruple alliance entre les cours de Versailles, de Madrid, de Turin & de Londres. On commença par mettre en jeu toutes sortes d'intrigues, afin d'indisposer l'Angleterre contre la Prusse & contre la Russie. Les émissaires français répandaient nombre de pamflets; dans les uns ils démontraient aux Anglais le tort considérable que souffrait leur commerce, depuis que le roi de Prusse était en possession du port de Dantzic; dans d'autres ils exa-

géraient les pertes que le commerce d'Angleterre ferait, si les Ruſſes obtenaient la libre navigation ſur la mer Noire. Ces écrits firent enfin quelque impreſſion : la fougue anglaiſe fut promptement excitée; & ſans ſavoir pourquoi, la nation jeta les hauts cris, en diſant que le port de Dantzic allait ruiner le commerce de la Grande-Bretagne. Il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici tous les déſagrémens auxquels ces clameurs donnèrent lieu, mais il eſt indiſpenſable de rapporter que les Anglais s'adreſsèrent aux Ruſſes, & qu'ils exigèrent de l'impératrice que ſon miniſtre, conjointement avec celui d'Angleterre, donnaſſent la loi au roi de Pruſſe dans ſes propres Etats, qui lui appartenaient à auſſi bon droit que les provinces que les deux autres puiſſances venaient d'envahir, pour qu'il ſacrifiât ſon intérêt à leurs caprices. Les Ruſſes n'entrèrent pas entièrement dans ces idées extravagantes des Anglais; la guerre avec les Turcs durait encore; le roi payait des ſubſides; ils devaient donc le ménager. Il y eut quelques négociations vagues avec la cour de Pétersbourg touchant les douanes & les péages de la Viſtule, & touchant le port de Dantzic; après quelques explications de part & d'autre, après qu'on eut remontré à cette cour que, chacun étant maître chez ſoi, on ne devait point être inquiété dans l'adminiſtration de ſes finances, les Ruſſes trouvèrent ces raiſons valables, & les choſes reſtèrent ſur le pied où elles étaient.

Le projet des Français & des Anglais était plus artificieux que nous ne l'avons repréſenté; leur vue était de brouiller la Pruſſe & la Ruſſie au ſujet du port de Dantzic; & quoique l'événement n'eût pas répondu à leur attente, les Anglais ne laiſsèrent pas de témoigner à la cour de Pétersbourg à quel point

ils étaient jaloux & envieux du commerce de la mer Noire que les Ruſſes avaient intention d'exercer; mais la rupture du congrès de Bucharest les délivra pour lors de leurs appréhenſions.

Les troubles inteſtins de la cour de Pétersbourg, & les différens partis qui travaillaient à perdre leurs antagoniſtes, influaient dans les affaires, & occaſionnaient de nouvelles conteſtations, tantôt pour le port de Dantzic, tantôt ſur les péages, enfin ſur les limites des nouvelles acquiſitions: on pouſſa la mauvaiſe humeur juſqu'à chicaner le roi ſur une banlieue ſituée au-delà de la Netze, qu'il avait inſérée dans ſa démarcation: on lui fit d'autres difficultés ſur le territoire de Thorn, qu'on prétendait qu'il avait trop rétréci, quoiqu'on l'eût réglé ſur les cartes géographiques les plus exactes qu'on avait pu ſe procurer. Les Ruſſes firent des querelles ſemblables aux Autrichiens ſur un terrain qu'ils s'étaient approprié au-delà du San, & qui était aſſez conſidérable. Le roi promit d'avoir la complaiſance pour l'impératrice de Ruſſie de s'accommoder à quelques égards à ſes déſirs, à condition toutefois que les Autrichiens fiſſent de même; mais la cour de Vienne affichant la hauteur, & étalant toute ſa dignité, déclara qu'elle ne céderait pas un pouce de ſes poſſeſſions; cette déclaration fière & déterminée des Autrichiens fit que les Ruſſes gardèrent le ſilence, & qu'alors les choſes reſtèrent ſur le pied où elles étaient. Toutes ces petites tracaſſeries tiraient leur origine de la haine que le comte Orlow, devenu prince, avait contre le comte Panin: il l'accuſait d'avoir réglé trop avantageuſement les partages des alliés de la Ruſſie, & le miniſtre qui voyait ſon crédit chanceler, n'avait pas le courage de ſoutenir avec fermeté les points dont on était tombé d'accord dans la

la convention signée par l'impératrice de Russie & le roi de Prusse. Dans ce temps-là les nôces du grand duc se célébrèrent en juillet à Pétersbourg ; le comte Panin, qui avait été son gouverneur, le quitta alors ; & non seulement l'impératrice le récompensa généreusement, mais détrompée des calomnies par lesquelles on avait voulu le noircir dans son esprit, elle lui rendit sa confiance.

Ce fut le roi qui parvint à fixer sur la princesse de Darmstadt, propre sœur de la princesse de Prusse, le choix que l'impératrice fit d'une belle fille ; pour avoir du crédit en Russie, il fallait y placer des personnes qui tinssent à la Prusse. On devait espérer que le prince de Prusse, lorsqu'il parviendrait au trône, en pourrait tirer de grands avantages. M. d'Assebourg, sujet du roi, & qui avait passé au service de l'impératrice, fut chargé de parcourir toutes les cours d'Allemagne où il y avait des princesses nubiles, & d'en faire son rapport Il choisit la princesse de Darmstadt, qui fut désignée pour épouser le grand-duc.

Tandis que la ville de Pétersbourg célébrait par des fêtes ce mariage, la diète de Pologne s'assemblait à Varsovie ; les trois cours y publièrent un manifeste avec une déduction de leurs droits ; on demanda au roi & à la république de signer, 1. le traité de cession pour les trois cours ; 2. la pacification de Pologne, 3. une somme fixe pour l'entretien du roi, 4. l'établissement du conseil permanent, 5. un fonds assuré pour que la république pût entretenir 30000 hommes. En même temps chaque puissance fit entrer en Pologne un corps de 10,000 hommes. Toutes envoyèrent également un général à Varsovie ; les Autrichiens, Richecourt ; les Russes, Bibikow, les Prussiens, Lentulus. Ils avaient ordre

d'agir de concert & de févir contre les feigneurs qui voudraient cabaler ou mettre des obftacles aux nouveautés qu'on voulait introduire dans leur patrie.

Au commencement, les Polonais firent les revêches; ils répugnaient à tout ce qu'on leur propofait; les nonces des palatinats n'arrivaient point à Varfovie. Fatiguée de ces longueurs & de cette obftination, la cour de Vienne propofa de fixer un jour pour l'affemblée de la diète, avec menace que fi les nonces manquaient de s'y trouver, les trois cours, fans différer, partageraient entr'elles tout le royaume; mais on ajoutait auffi, que par égard pour eux, & s'ils donnaient des marques de leur docilité, auffi-tôt après que l'acte de ceffion aurait été figné, les trois puiffances retireraient leurs troupes du territoire de la république. A peine cette déclaration fut-elle publiée, que tout s'arrangea comme de foi-même. La diète s'affembla le 19 avril: le traité de ceffion fut approuvé, & figné premiérement avec les Autrichiens, enfuite avec les Ruffes, & celui des Pruffiens le 18 feptembre. On convint que des commiffaires feraient envoyés pour régler les frontières. La république renonça, en faveur de fa Majefté, à la réverfibilité du royaume de Pruffe & des fiefs de Lauenbourg, de Butow & de Draheim: on abolit plufieurs articles du traité de Wélau: on garantit à la Pologne toutes les provinces qui lui reftaient. Le roi promit de plus de conferver dans fa portion la religion catholique fur le pied où il l'avait trouvée, & l'on renvoya à des actes féparés les articles dont on conviendrait pour le commerce. Ce traité, ainfi que ceux des autres cours, ne fut figné d'abord que par les deux maréchaux de la confédération & par le préfident de la délégation, ainfi que par les miniftres des trois cours. Ces miniftres commencè-

rent enſuite à traiter avec les membres de la délégation. On convint de la création d'un conſeil permanent, & l'on en renvoya la diſcuſſion, qui devait être longue & détaillée, aux aſſemblées ſuivantes.

Les Polonais, qu'il faut conſidérer comme la nation la plus légère & la plus frivole de l'Europe, ſe flattaient, ſans le moindre fondement, d'anéantir dans peu l'ouvrage des trois puiſſances voiſines; voici comme raiſonnaient ces têtes ſans dialectique. La campagne des Ruſſes n'a pas été heureuſe cette année-ci; ils ſeront donc accablés l'année prochaine: les zélateurs de l'ancien gouvernement anarchique ajoutaient, en exagérant les choſes, que le grand ſeigneur, à la tête de ſes braves janiſſaires, pénétrerait bientôt en Ruſſie, brûlerait Moſcou & Pétersbourg, détrônerait l'impératrice, & partagerait entre lui & les Polonais les débris de ce vaſte empire.

Pour juger combien leur mauvaiſe volonté outrait les mauvais ſuccès des Ruſſes, il ſera néceſſaire de rapporter ce qui ſe paſſa entre les armées dans cette campagne, & même de remonter un peu plus haut. Depuis la rupture du congrès de Bucharest, l'impératrice de Ruſſie, accoutumée aux exploits inconcevables de ſes troupes, crut qu'au moyen d'une nouvelle victoire, elle pourrait fléchir l'obſtination du ſultan, & le faire conſentir aux conditions de paix dont elle ne voulait pas ſe déſiſter. Elle manda donc au maréchal de paſſer le Danube avec ſon armée, & d'attaquer l'ennemi par-tout où il le trouverait: le maréchal avait quelque répugnance à commettre ſa réputation dans une entrepriſe auſſi haſardeuſe; il en repréſenta les difficultés, le Danube large d'un mille dans ces contrées, l'impoſſibilité d'y faire des ponts, le danger de débarquer à l'autre bord ſous le feu de l'ennemi; il ajouta qu'on ne trouverait

aucun établissement dans la Romélie, & qu'on devait craindre d'exposer l'armée dans des circonstances pareilles à celles où Pierre I s'était trouvé au bord du Pruth. Ces représentations furent vaines: les raisons de guerre cédèrent à l'impatience de l'impératrice; M. de Romanzow fut contraint de passer le Danube, le 13 juin, avec son armée forte de 35000 hommes: il repoussa & défit un corps d'observation que les Turcs avaient avancé vers les bords du fleuve: il marcha ensuite sur Silistria, qu'il avait intention de prendre; cette ville est située dans une gorge; elle n'a point d'ouvrages qui la défendent, mais les montagnes qui l'environnent de deux côtés étaient bien fortifiées; trente mille Turcs y campaient, & l'armée du grand visir, postée sur le mont Hémus, était à portée de la secourir. Le maréchal Romanzow approchant de Silistria, résolut de prendre cette ville d'emblée: il partagea son armée en différens corps, les uns pour soutenir les batteries qui tiraient sur le camp des ennemis, d'autres pour attaquer la ville par l'endroit où la gorge des montagnes s'ouvrait le plus, & le reste demeura comme en réserve, soit pour soutenir les attaques, soit pour protéger la retraite. Les Turcs attaquèrent avec leurs spahis cette réserve & les corps qui couvraient les batteries, en même temps qu'ils prirent à dos les détachemens qui étaient à la vérité entrés dans Silistria, mais qui furent obligés ensuite de s'en retirer avec une perte assez considérable. Le grand visir, informé de ce qui se passait, détacha promptement un gros corps de troupes à dos de l'armée russe, pour garnir un défilé par lequel il fallait qu'elle repassât pour pouvoir regagner les bords du Danube. Si le grand visir avait su profiter de l'occasion, il aurait engagé sans perdre de temps une affaire d'ar-

rière-garde avec l'armée de M. de Romanzow qui se retirait, & il y a toute apparence qu'il aurait détruit cette armée russienne qui avait passé le Danube. Mais les destinées n'avaient pas résolu que les choses tournassent ainsi; le grand visir demeura tranquillement dans son camp, & le maréchal Romanzow, ayant été averti qu'un corps de Turcs s'était posté sur ses derrières, envoya le général Weissmann à la tète d'un détachement, pour déloger les troupes ennemies de leur embuscade: ce brave général, après des efforts de valeur incroyables, réussit mais en y perdant la vie. Cet important avantage donna à l'armée russe la facilité de regagner le Danube: il n'y avait pas assez de barques pour transporter ces troupes toutes à la fois; il fallut y employer trois jours, sans qu'il vînt en pensée aux Turcs d'attaquer les portions de l'armée qui attendaient le retour de leurs bateaux, ou d'apporter le moindre obstacle à leur passage.

L'impératrice de Russie fut très-mécontente de cette expédition; il fallut tirer des troupes de l'Ingrie, de l'Estonie & de la Pologne, pour renforcer l'armée de la Valachie; cependant on ne se découragea point. On forma de nouveaux projets, & l'on résolut à Pétersbourg de les exécuter sur la fin de l'automne de la même année. Il faut savoir que, chez les Turcs, c'est l'usage que les troupes asiatiques retournent chez elles au commencement de l'arrière-saison. Les Russes qui en étaient instruits, voulurent profiter de l'affaiblissement de l'armée du grand visir après le départ d'une aussi grande multitude de combattans; par ordre de l'impératrice, M. de Romanzow envoya différens détachemens de ses troupes au-delà du Danube, & le maréchal avec le gros de l'armée, consistant en 20000 hommes à peu-près,

couvrit derrière les fleuves les provinces conquiſes de la Valachie & de la Moldavie. Il détacha le général Ungern, le prince Dolgorouki & le général Soltikow, chacun à la tète de 3000 hommes. Ungern & Dolgorouki donnèrent ſur une troupe de Turcs qu'ils mirent en fuite: ils prirent le féraſquier qui les commandait & quelques canons; leur ordre portait de marcher de-là ſur Warna, pour s'emparer de ce poſte important & du port, par lequel les troupes du viſir tiraient leurs magaſins ſur la mer Noire. Le malheur voulut que ces deux généraux ſe brouillèrent. Ungern s'avança ſeul vers Warna; il trouva la ville bien fortifiée, entourée d'un foſſé profond rempli d'eau; une forte garniſon la défendait, & le port était rempli de frégates turques; dont l'artillerie fouettant tout le rivage, incommodait beaucoup les troupes ruſſes. M. d'Ungern comprit qu'il lui était impoſſible de forcer cette place; ayant abandonné ce deſſein, il fut dans ſa retraite vivement harcelé par les Turcs; il y perdit ſon canon, ſans compter une partie aſſez conſidérable de ſon monde. Il regagna cependant le Danube, tandis que de leur côté les Turcs s'emparèrent du magaſin que les Ruſſes avaient raſſemblé pour cette expédition; ce qui les obligea tous à repaſſer le Danube, & ils rejoignirent leur armée, haraſſés, affamés, & conſidérablement fondus.

Il ſemblait alors que la fortune, par un effet de ſes caprices, laſſe d'avoir ſi conſtamment favoriſé les Ruſſes, allait paſſer dans le parti contraire; déjà deux expéditions conſécutives en Romélie avaient manqué; & comme ſi ce n'était pas aſſez, les coſaques du Don & ceux qui ſont ſur le Jayck, dans le voiſinage d'Orenbourg, ſe révoltèrent: ils ſe plaignaient principalement de ce que la cour avait violé

leurs priviléges en les enrégimentant comme des troupes régulières; de ce qu'on avait tiré 20,000 hommes d'entre leurs compatriotes pour les envoyer contre les Turcs, & de ce qu'on épuisait leur province, en lui fesant livrer plus d'hommes & de chevaux qu'elle n'en pouvait fournir. Un vagabond se mit à leur tête: il leur persuada qu'il menait avec lui l'empereur Pierre III, qui voulait détrôner sa femme l'impératrice, pour placer sur le trône son fils le grand-duc. Quelques provinces voisines se joignirent à ces rebelles: leur nombre, qui augmentait chaque jour, contraignit l'impératrice à retirer ce qu'elle put de troupes de l'Estonie, de l'Ingrie & de la Pologne, pour les opposer aux mutins; le général Bibikow fut mis à la tête de ce corps qu'on avait ainsi assemblé à la hâte; mais quelque diligent qu'il fût, il ne put arriver au royaume de Casan qu'au mois de mars de l'année 1774.

Tous ces contretems, qui étonnaient une cour accoutumée à des prospérités continuelles, inspirèrent à l'impératrice des sentimens plus pacifiques; elle craignit avec raison que le grand nombre des recrues qu'on exigeait des provinces, & qui occasionnait déjà des murmures, ne fit passer les Russes de la mauvaise volonté à une révolte ouverte. Ajoutez à ces considérations que les succès qui avaient, pour ainsi dire, ébloui les yeux de l'Europe au commencement de cette guerre, avaient beaucoup perdu de leur éclat dans le cours de cette dernière campagne. Comme la cour avait une envie sincère de rétablir la paix, le comte Panin requit le comte de Solms de mander au Sr. de Zegelin, ministre du roi à la Porte, qu'on le priait de faire en son propre nom les propositions suivantes au Cadilesker qui gérait les emplois du grand visir pendant son absence:

1. que la Porte se désistât de la possession de Kersch & de Jenikala: 2. que la Crimée fût gouvernée par son chan, sans que la Russie ni les Turcs s'en mêlassent: 3. que la libre navigation de la mer Noire se bornât aux vaisseaux marchands, dont aucun ne pourrait avoir plus de 4 à 5 canons, & qu'on interdît aux vaisseaux russes armés en guerre l'entrée de tous les ports qui sont sous la domination du grand seigneur: qu'Oczakow, au lieu de Kinburn, demeurât aux Russes, pour qu'ils eussent au moins une place forte avec un port sur la mer Noire; & qu'en considération de cet accord, les Russes rendissent aux Turcs Bender & toutes les autres conquêtes qu'ils avaient faites sur eux.

Pour ménager la délicatesse de l'impératrice Catherine, qui répugnait à faire la première des propositions de paix à ses ennemis, le roi se chargea d'autant plus volontiers de les faire passer à Constantinople, qu'il était intéressé lui-même à mettre fin à cette guerre, qui pouvait produire, par sa continuation, des événemens désagréables & fâcheux. Cette nouvelle tentative de pacification ne réussit pas mieux que les prédédentes. Ces deux puissances étaient trop hautes & trop fières pour qu'on pût les accommoder. Sur ces entrefaites mourut à Constantinople, en février 1774, Mustapha, qui avait régné durant le cours de cette guerre. Son frère Achmet occupa le trône après lui. Ce prince ne connaissait que la prison du sérail, dans laquelle il avait été élevé; ignorant, d'un esprit aussi borné que faible, il remit les soins du gouvernement entre les mains de sa sœur & de son grand visir, & l'on ne s'apperçut pas d'un changement de règne. Cependant, malgré la fierté qu'affectaient ces deux cours, sentant également le besoin de rétablir la paix, & dégoûtées

de tant de congrès inutilement assemblés, elles tentèrent un nouveau moyen de conciliation; elles renouèrent une négociation directe entre le grand visir & le maréchal Romanzow. Mais elle fut accrochée de même, & par l'indépendance de la Crimée & par la cession des places que la Russie demandait: cette affaire languit ainsi jusqu'au mois de juin, où la campagne s'ouvrit.

Pour éviter un engagement général, le grand visir avait choisi son camp sur les montagnes de la Bulgarie, & il n'opposait à M. de Romanzow que de gros détachemens. Celui-ci désirant de rétablir sa réputation, qui avait souffert par les opérations malheureuses de sa dernière campagne, après avoir passé le Danube avec son armée, trouva le moyen de tourner celle du grand visir avec des corps détachés qui battirent toutes les troupes qu'ils rencontrèrent; alors M. de Romanzow fortifia ces corps, dont l'un fut assez heureux pour défaire & pour enlever un convoi considérable, destiné pour la grande armée turque: bientôt le visir se vit comme affamé dans son propre camp. Le général Kamenski lui coupa la communication avec Andrinople. Si ce Turc avait eu de la hardiesse, il se serait rouvert cette communication l'épée à la main, d'autant plus que la plus grande partie de ses troupes manquant de nourriture, l'abandonnèrent après avoir pillé son propre camp. Cela fit tourner la tête à ce malheureux grand visir, & il se crut obligé de signer toutes les propositions de paix que le maréchal Romanzow voulut lui prescrire.

Cette paix produisit l'indépendance de la Crimée; elle valut aux Russes la cession des places d'Asof, de Kinburn & de Jenikala; les Turcs leur accordèrent encore la libre navigation dans l'Hellespont,

dans la Propontide, & dans l'Archipel, & une somme de 4 millions & demi de roubles en forme d'indemnisation pour les frais de la guerre. Ces préliminaires si glorieux pour l'impératrice Catherine furent signés le 10 juillet 1774, dans le camp du maréchal Romanzow. Le grand visir ramena sans différer le peu de troupes qui lui restaient à Andrinople, où il mourut de douleur. La prospérité dont jouissait l'empire de Russie par les avantages qu'il acquérait sur les Turcs, était contrebalancée par l'inquiétude que la révolte des Cosaques lui causait. Ce Pugatschef, qui était à la tête des rebelles, eut l'adresse d'attirer dans son parti les peuples qui habitent les bords du Jayck jusqu'à ceux qui habitent les environs de Moscou; la noblesse même commençait à se laisser séduire, & il ne manquait à ce chef de parti que l'assistance de la fortune pour consommer la révolution qu'il se proposait de faire dans cet empire. Mais la paix qui venait d'être conclue avec les Turcs fit avorter toutes ses entreprises; les troupes que l'impératrice retirait de la Romélie, furent employées contre le rebelle; elles l'entourèrent de tous côtés, dissipèrent son parti, & lui coupèrent la retraite; enfin trahi par un de ses adhérens, il fut livré aux Russes, & condamné au supplice qu'il avait mérité.

Pendant tout ce temps-là, la diète de Pologne & la délégation travaillaient à ce qu'on nommait la réforme du gouvernement. Tout ce qui concernait le conseil permanent fut réglé : on assigna des fonds pour l'entretien du roi, que l'on fixa à la somme de 1,200,000 écus. On destina d'autres fonds pour l'entretien de l'armée. L'article qui regardait les dissidens étant regardé comme le plus délicat à cause de la fermentation qu'il pouvait causer dans les esprits, fut réservé pour la fin de la diète. Une nouvelle rumeur

ſe répandit alors en Pologne: la nation ſe plaignait hautement ſur ce qu'on diſait que les Autrichiens & les Pruſſiens ne mettaient point de bornes à l'extenſion de leurs limites. Ces plaintes n'étaient pas tout à fait dépourvues de fondement; car les Autrichiens en abuſant d'une carte peu exacte de la Pologne, comme elles l'étaient toutes, ayant confondu le nom de deux rivières, la Sbruze & la Podhorze, avaient, ſous ce prétexte, étendu leurs limites au-delà de ce qui leur était aſſigné par le traité de partage. Or on était convenu que les différens partages ſe feraient avec une ſi parfaite égalité, que les portions échues aux trois puiſſances ne feraient pas plus conſidérables les unes que les autres. Or comme les Autrichiens avaient enfreint cette condition, le roi ſe crut autoriſé à faire de même: il étendit en conſéquence ſes limites & enferma la vieille & la nouvelle Netze dans la partie de la Pomerellie qu'il poſſédait déjà. La cour de Pétersbourg intervint dans cette affaire, & le roi s'engagea de reſſerrer les limites de ſon cordon, à condition que la cour de Vienne en ferait autant. Les Polonais, informés de ces altercations entre les trois cours, crurent que c'était le moment, par le moyen de leurs intrigues, de parvenir à ſemer la diviſion, l'aigreur & l'envie entre ces puiſſances. Dans cette intention le comte Branicky, grand général de la Pologne, fut envoyé à Pétersbourg, ſous prétexte de plaider la cauſe de la république, mais plus encore pour aigrir l'eſprit de l'impératrice contre la Pruſſe & l'Autriche. Avant que d'être grand général, il avait accompagné à Pétersbourg Poniatowsky, qui n'était pas roi encore. Quoique cet envoyé ne remplit pas le grand but de la république, qui était d'annuler tout ce qui s'était fait, il parvint pourtant à irriter la vanité ruſſienne,

en repréſentant à l'impératrice que ſon honneur était engagé à ne pas ſouffrir que les Pruſſiens & les Autrichiens étalaſſent leur deſpotiſme en Pologne; on expédia d'abord des lettres dehortatoires au roi, ainſi qu'à l'impératrice-reine, pour les engager à ne point abuſer des complaiſances que l'impératrice avait eues à l'égard de leurs intérêts. Le roi répondit avec politeſſe à cette exhortation, en priant l'impératrice Catherine de ſe rappeler l'article fondamental du traité de partage, qui portait ſur l'égalité des portions, & il ajouta que pourvu que les Autrichiens vouluſſent preſcrire de juſtes bornes à leurs acquiſitions, il ſe déſiſterait volontiers de l'étendue des limites qu'on trouvait équivoque, n'ayant point d'intérêt qu'il ne ſacrifiât à l'avantage de conſerver l'amitié de l'impératrice. La réponſe de l'impératrice-reine était toute différente de celle-là: elle ſe reſſentait du ſtyle de celui qui l'avait dictée; ſèche & fière, elle annonçait la ferme réſolution des Autrichiens de conſerver ce dont ils étaient en poſſeſſion.

Tous ces détails dans leſquels nous ſommes entrés ne doivent pas nous occuper aſſez pour que nous ne jetions pas les yeux ſur le reſte de l'Europe: toutes les puiſſances tiennent à la chaîne générale qui lie les intérêts politiques, & l'on ne doit omettre aucun des événemens qui peuvent influer plus ou moins ſur ce qui arrive dans le monde. Louis XV venait de terminer ſa carrière au commencement de cette année: il mourut de la petite vérole. Les évêques qui l'aſſiſtèrent dans ſes derniers momens agirent avec une cagoterie révoltante; ils l'obligèrent à demander publiquement pardon au public de ſes faibleſſes. Ce prince était bon, mais ſans fermeté; il n'avait de défaut que celui d'être roi. La nation françaiſe inſatiable de nouveautés, ennuyée de ſon

long règne, déchira impitoyablement sa mémoire. Enfin ce successeur impatiemment attendu prit la place de son grand-père. Louis XVI, parce qu'il ne fesait que de devenir roi, fut d'abord applaudi: son règne était l'âge d'or, personne ne ferait mécontent sous son gouvernement, il ramenait les temps de Saturne & de Rhée. C'était-là le langage de l'enthousiasme; la vérité se borne à dire que ce jeune prince choisit pour son Mentor M. de Maurepas, ancien ministre disgracié sous le règne de Louis XV. L'âge avancé de ce premier ministre ne permettait pas d'espérer que, sous son administration, la France pût regagner la considération qu'elle avait perdue; sa politique devait se borner à maintenir les choses dans l'état où il les trouvait; comment se ferait-il engagé dans de grandes entreprises? Un octogénaire n'en pouvait voir la fin. Il devait sans doute travailler au rétablissement des finances, mais par quels moyens? en modérant les dépenses? il s'attirait la haine de tous les grands du royaume: en trouvant de nouveaux fonds? tous les moyens étaient épuisés: il ne restait d'expédient sage que celui de faire une banqueroute raisonnée, pour prévenir une banqueroute totale, & il craignait que si cela arrivait de son temps, ce ne fut une tache pour son administration. La seule chose qui signala sa rentrée dans le ministère, fut qu'il rétablit l'ancien parlement, & qu'il contribua à l'exil de M. de Meaupeou, de quoi il fut loué par les gens de robe, & désapprouvé par les politiques. La France craignait alors que les brouilleries entre l'Espagne & le Portugal, au sujet du fort St. Sacrement en Amérique, n'occasionnassent une rupture entre ces deux puissances: l'Angleterre ne le craignait pas moins, parce qu'elle-même avait envoyé des trou-

pes en Amérique à Boſton & dans d'autres colonies, pour appaiſer le mécontentement que ces provinces eſſuyaient de la part du gouvernement de la mere patrie. Si la guerre s'allumait entre le Portugal & l'Eſpagne, le roi d'Angleterre était obligé de ſecourir celui de Portugal; ce qui ne pouvait manquer de le commettre avec les Eſpagnols, qui, pour ſe venger, auraient aſſiſté les colonies anglaiſes, & auraient par conſéquent mis la nation en danger de perdre les poſſeſſions importantes de l'Amérique. Afin de ſe tirer de ce pas embarraſſant, la cour de Londres gagna l'empereur de Maroc, & le diſpoſa tout de ſuite à déclarer la guerre à l'Eſpagne; en fourniſſant une occupation auſſi ſérieuſe à la cour de Madrid, les Anglais ſe flattèrent de différer les hoſtilités entre l'Eſpagne & le Portugal, & de gagner également le temps de ſoumettre leurs propres colonies. Tant d'intérêts importans firent alors perdre l'Europe de vue aux Anglais.

Ces conjonctures favoriſaient les intérêts du roi; pendant que les Anglais & les autres puiſſances ſe trouvaient dans une ſituation embarraſſante, & que, ſongeant à leurs propres intérêts, ils donnaient moins d'attention à ce qui ſe paſſait dans le reſte de l'Europe, le roi avait moins à craindre de la jalouſie importune des Anglais, qui ſe feraient à coup ſûr mêlés de ce qui regardait le traité de partage. On eſſaya donc, à l'aide de la cour de Ruſſie, de terminer les différens qu'on avait avec les Dantzicois: les miniſtres de Pruſſe & de Ruſſie négocièrent avec les maires & les ſyndics de cette ville, mais infructueuſement; ceux-ci étaient ſi entêtés d'une eſpèce de deſpotiſme en fait de commerce, qu'ils s'étaient arrogé ſur les autres villes ſituées le long de la Viſtule, qu'ils auraient cru flétrir leur dignité en cédant ſur la moindre

bagatelle. Le miniſtre de Ruſſie s'apperçut que, par les voies de la douceur, il ne ferait pas avancer ſa négociation; il leur déclara donc, que puiſqu'ils n'avaient aucun égard aux remontrances de l'impératrice, il les abandonnait à leur ſort; ſur quoi il s'en retourna tout de ſuite à Pétersbourg rendre compte de ſa miſſion. Le miniſtre de Pruſſe partit également pour Berlin. Si la déclaration des Ruſſes avait été plus vigoureuſe, les Dantzicois ſe feraient ſans doute accommodés; mais Catherine aimait mieux laiſſer cette épine au pied de ſon allié, que de l'arracher, parce que les différens de la Pruſſe avec cette ville fourniſſaient un ſujet de chicane tout préparé, dont la Ruſſie pouvait ſe ſervir au moment où la bonne intelligence entre ces deux puiſſances s'altérait L'harmonie entre les deux impératrices était bien plus dérangée encore qu'entre la Pruſſe & la Ruſſie. Les difficultés de la cour de Ruſſie, au ſujet des liſières des acquiſitions autrichiennes, commençaient à choquer la hauteur de l'impératrice-reine, & dans le temps que les eſprits s'aigriſſaient, on reçut la copie d'un traité ſigné de la cour de Vienne & de celle de Conſtantinople; la date en était de l'année 1771. Quoique la pièce ait été imprimée, nous croyons pourtant devoir en rapporter le ſommaire. L'impératrice-reine s'engage (voici les termes) d'obliger la Ruſſie, ſoit par la négociation, ſoit par les armes, à reſtituer toutes les conquêtes qu'elle a faites ſur la Porte, à raiſon de quoi le grand ſeigneur lui payera un ſubſide de 10 millions de piaſtres, pour l'indemniſer des frais de la guerre; de plus, il lui cédera une partie de la Valachie & quelques diſtricts du territoire de la Moldavie. Quoique ce traité n'eût pas été ratifié, le prince Kaunitz fut aſſez habile pour faire payer d'avance à ſa cour une ſomme conſidé-

rable, & bien que depuis il ſigna le traité de partage des trois couronnes, il n'en ſuivit pas moins ſon plan: il ne voyait que l'intérêt de ſa cour, peu délicat ſur les moyens qu'il employait: auſſi s'aperçut-on que le miniſtre impérial, le Sr. de Thugut, qui aſſiſta aux différens congrès qui ſe tinrent entre les puiſſances belligérantes, traverſait autant qu'il le pouvait les intérêts de la Ruſſie, mais non aſſez adroitement pour que les cours de Pétersbourg & de Berlin ne s'en aperçuſſent point & ne découvriſſent pas ſes manœuvres. Cette conduite de la cour de Vienne lui fit perdre le peu de confiance qu'on avait encore en elle. L'impératrice Catherine & le roi de Pruſſe y furent ſenſibles; l'on s'apercevait à Pétersbourg que les Ruſſes n'avaient gagné tant de batailles, n'avaient fait tant de conquêtes que pour l'avantage de la cour de Vienne, qui n'avait obligé les Ruſſes à rendre aux Turcs la Moldavie & la Valachie, que pour en ſaiſir enſuite elle-même une partie; on ſentait que ces uſurpations, qui touchaient preſque à Choczim, rendraient la cour impériale, à la premiere guerre que les Ruſſes auraient avec les Turcs, arbitre des événemens, parce que ſes poſſeſſions nouvelles lui donnaient le moyen de couper par le Dnieſter les Ruſſes de la Pologne, d'où ils doivent tirer leurs magaſins. Le roi avait auſſi des ſujets de plainte contre la cour de Vienne, parce qu'elle était cauſe qu'il avait fait déſiſter les Ruſſes de leurs conquètes. Ces menées découvraient l'avidité de s'agrandir des Autrichiens, leur ambition démeſurée, & devaient avertir les autres puiſſances d'être en garde contre ce qu'ils pourraient vouloir entreprendre à l'avenir. L'on ſavait que le jeune empereur déſirait la conquête du Frioul vénitien, qu'il avait formé des projets ſur la Baviere, qu'il méditait

méditait de s'emparer de la Bosnie, sans compter la Silésie, l'Alsace & la Lorraine, dont il n'avait pas oublié la perte. Ce prince étant ainsi disposé, il fallait par principe s'opposer à son agrandissement. Les Russes auroient voulu que le roi se chargeât de tout, & que, comme un vaillant champion, il provoquât l'Autriche au combat. Mais les Turcs, qui étaient lésés, gardaient un morne silence; comment assister qui ne se plaint pas? Les Russes étaient épuisés par la guerre dont ils sortaient, sans avoir les moyens ni la volonté de se joindre au roi. La France ne s'était point expliquée sur le sujet de ces événemens, & l'Angleterre était engagée dans une guerre civile avec ses colonies, entreprise par esprit de despotisme, conduite avec maladresse; & l'on pouvait s'attendre qu'elle ne se terminerait pas dans les premières années. Ces considérations réunies firent que la cour de Berlin demeura dans l'inaction, & le roi écrivit à Pétersbourg qu'il ne lui convenait pas de faire le Don Quichotte des Turcs.

En 1775, dans le temps que l'animosité était la plus vive entre ces trois cours, la délégation devait envoyer des députés pour régler avec ceux des trois puissances les limites de leurs possessions. Ceux des Autrichiens & des Prussiens ne purent convenir de rien, pas même des lieux qui devaient fixer les limites des frontières. Le prince Kaunitz demanda la médiation de la Russie & de la Prusse; mais les esprits dans ces cours étaient trop aigris pour qu'elle pût lui être accordée, & quoique l'impératrice Thérèse & le roi gardassent leurs extensions, ils n'en purent obtenir de la république la cession légale.

Il résulte donc de tout ce que nous venons d'exposer, que l'Europe n'était pas dans une situation stable & ne jouissait pas d'une paix assurée; par-tout

le feu couvait ſous la cendre. Au Sud de l'Europe, on pouvait prévoir que la guerre civile des Anglais avec leurs colonies deviendrait générale, pour peu que la France & l'Eſpagne y priſſent part. Il en était de même du traité de partage, qui pouvait occaſionner de nouveaux troubles, ſi la ſanction de la république de Pologne ne le confirmait. A l'égard de la paix entre les Ruſſes & les Turcs, les conditions en avaient paru ſi révoltantes à Conſtantinople, que l'intérêt du bien public ſemblait devoir rompre ce que la néceſſité avait fait conclure. La révolution en Suède laiſſait également des germes de mécontentement dans le Nord. Mais ſur-tout que ne devait-on pas attendre de l'ambition d'un jeune empereur, ſecondée par les artifices d'un miniſtre habile & adroit? Toutes ces conſidérations obligeaient les ſouverains prudens à demeurer ſur leurs gardes, à reſter bien armés, & à ne pas détourner les yeux d'affaires qui pouvaient s'embrouiller au moment où l'on s'y attendrait le moins. Il ſemble, en parcourant l'hiſtoire, que les viciſſitudes & les révolutions ſoient une des lois permanentes de la nature: tout dans ce monde eſt ſujet au changement, & cependant des fous s'attachent aux objets de leur ambition & les idolâtrent, & ils ne ſe détrompent point de leurs illuſions de cette lanterne magique, qui ſans ceſſe ſe reproduit à leurs yeux. Mais il eſt des hochets pour tout âge; l'amour pour les adoleſcens, l'ambition pour l'âge mûr, les calculs de la politique pour les vieillards.

CHAPITRE II.

Des Finances.

Les princes doivent être comme la lance d'Achille, qui fesait le mal & qui le guérissait; s'ils causent des maux aux peuples, leur devoir est de le réparer. Sept années de guerre contre presque toutes les puissances de l'Europe avaient à peu près épuisé les finances de l'État; la Prusse, les provinces du Rhin, & celles de la Westphalie, de même que l'Ostfrise n'ayant pu être défendues, étaient tombées au pouvoir des ennemis. Leur perte causait un déficit de trois millions 400 mille écus dans les caisses royales, tandis que la Poméranie, l'électorat, & les confins de la Silésie étaient occupés pendant une partie de la campagne par les Russes, les Autrichiens & les Suédois; ce qui les mettait hors d'état d'acquitter leurs contributions. Cette situation embarrassante obligea le roi d'avoir recours pendant cette guerre à l'économie la plus exacte, & à ce que la valeur la plus déterminée peut suggérer pour parvenir à une fin heureuse. Les ressources dont on avait un besoin urgent, se trouvaient dans les contributions de la Saxe, dans les subsides de l'Angleterre, & dans l'altération des monnaies, remède aussi violent que préjudiciable, mais unique dans ces conjonctures, pour soutenir l'État. Ces moyens bien ménagés fournirent tous les ans aux caisses royales les avances des frais de la campagne & de la paye à l'armée. Tel était l'état des finances en 1763, lorsque la paix de Hubertsbourg fut conclue; les caisses étaient en fonds, les magasins formés pour la campagne étaient remplis, & les

chevaux pour l'armée, l'artillerie & le train des vivres, tout était complet & en bon état. Ces ressources destinées pour la continuation de la guerre, devinrent encore plus utiles pour le rétablissement des provinces.

Afin de se faire une idée de la subversion générale du pays & de se représenter la désolation & le découragement des sujets, il faut se figurer des contrées entiérement ravagées, où l'on découvrait à peine les traces des anciennes habitations, des villes ruinées de fond en comble, d'autres à demi consumées par les flammes, treize mille maisons dont il ne paraissait plus de vestiges, les terres non ensemencées, les habitans dépourvus de grains pour leur nourriture, les cultivateurs manquant de 60 mille chevaux pour le labourage, & dans les provinces une diminution de 500,000 ames en comparaison de l'année 1756; ce qui est considérable sur une population de 4,500,000 ames. La noblesse & le paysan avaient été pillés, rançonnés, fourragés par tant de différentes armées, qu'il ne leur restait que la vie & de misérables haillons pour couvrir leur nudité; point de crédit pour satisfaire seulement aux besoins journaliers que la nature exige; plus de police dans les villes; à l'esprit d'équité & d'ordre avait succédé un vil intérêt & un désordre anarchique; les colleges de justice & de finances avaient été réduits à l'inactivité par les fréquentes invasions de tant d'ennemis; le silence des lois produisit dans le public le goût du libertinage, & de là naquit une avidité du gain désordonnée; le noble, le marchand, le fermier, le laboureur, le manufacturier, tous rehaussaient à l'envi le prix de leurs denrées & marchandises, & ne semblaient travailler que pour leur ruine mutuelle. Tel était le spectacle funeste que tant de provinces naguères

floriſſantes préſentaient après la guerre ; quelque pathétique qu'en pût être la deſcription, elle n'approcherait jamais de l'impreſſion touchante & douloureuſe qu'en produiſait la vue même.

Dans une ſituation auſſi déplorable, il fallait oppoſer le courage à l'adverſité, ne point déſeſpérer de l'État, mais ſe propoſer de l'améliorer plus que de le rétablir ; c'était une création nouvelle qu'il fallait entreprendre. On trouva dans les caiſſes les fonds pour rebâtir les villes & les villages : on tira des magaſins d'abondance les grains qu'il fallait pour la nourriture du peuple & pour l'enſemencement des terres : les chevaux deſtinés pour l'artillerie, le bagage & les vivres, furent employés au labourage. La Siléſie fut déchargée de contributions pour ſix mois, la Poméranie & la nouvelle Marche pour deux ans. Une ſomme de deux millions 339,000 écus ſoulagea les provinces, & acquitta les contributions qu'elles avaient empruntées, pour ſatisfaire aux impoſitions que les ennemis avaient exigé. Quelque grande que fût cette dépenſe, elle était néceſſaire, ou plutôt indiſpenſable. La ſituation de ces provinces, après la paix de Hubertsbourg, rappellait celle où ſe trouva le Brandebourg après la fameuſe guerre de trente ans. L'État alors manqua de ſecours par l'impuiſſance où était le grand électeur d'aſſiſter ſes peuples ; & qu'en arriva-t-il ? qu'un ſiècle entier s'écoula avant que ſes ſucceſſeurs parvinſſent à rétablir les villes & les campagnes dévaſtées. Un exemple auſſi frappant détermina le roi à ne pas perdre un moment dans des conjonctures auſſi fâcheuſes, & à réparer par des ſecours prompts & ſuffiſans les calamités publiques. Des largeſſes multipliées rendirent le courage aux pauvres habitans, qui commençaient à déſeſpérer de leur ſort ; avec les moyens qu'on

leur fournit, l'espérance se réveilla; les citoyens reprirent une nouvelle vie; le travail encouragé produisit l'activité; l'amour de la patrie se rechauffa, & dès lors toutes les terres furent de nouveau cultivées, les manufactures se ranimèrent, & la police rétablie corrigea successivement les vices qui s'étaient enracinés durant l'anarchie.

Pendant cette guerre, les conseillers les plus âgés & tous les ministres du grand directoire étaient morts successivement; & dans ce temps de troubles il avait été impossible de les remplacer. L'embarras était de trouver des sujets capables de gérer ces différens emplois: on chercha dans les provinces, où les bons sujets étaient aussi rares que dans la capitale; enfin M. de Blumenthal, M. de Massow, M. de Hagen & le général de Wedel furent choisis pour remplir ces postes importans; quelque temps après M. de Horst eut le cinquième département.

Les premiers temps de l'administration furent durs & fâcheux; toutes les recettes avaient des non-valeurs, & néanmoins il fallait acquitter exactement les charges de l'État. Quoiqu'après la réduction l'armée eût été fixée pendant la paix à 150,000 hommes, on était embarrassé à fournir l'argent nécessaire pour la payer. Pendant la guerre on avait payé en billets tout ce qui n'était pas militaire; c'était encore une dette qu'il fallait acquitter, & qui, outre les autres payemens nécessaires, incommodait beaucoup. Cependant, le roi parvint, dès la première année après la paix, à contenter tous les créanciers de l'État, & à ne pas devoir un sou de ce que lui avait coûté la guerre. On aurait dit que les dévastations causées par la guerre n'étaient pas suffisantes pour ruiner & abymer l'État; elle fut à peine terminée, que de fréquens incendies firent presque autant de mal que

ceux que les ennemis avaient caufés. La ville de Kœnigsberg fut deux fois réduite en cendres : en Silefie un même fort détruifit les villes de Freyftædtel, Ober-Glogau, Parchwitz, Haynau, Nauembourg-am-Queis & Goldberg ; dans l'électorat, Nauen ; dans la nouvelle Marche, Calies & une partie de Landsberg ; en Poméranie, Belgard & Tempelbourg. Ces malheurs exigeaient fans ceffe de nouvelles dépenfes pour les réparer. Afin de fuffire à tant de befoins extraordinaires, il fallut imaginer de nouvelles reffources ; car outre ce qu'exigeait le rétabliffement des provinces, les fortifications nouvelles & la refonte des canons emportaient des fommes confidérables ; ce dont nous parlerons en fon temps. On ufa d'induftrie. Les revenus des péages & des accifes n'étaient pas exactement adminiftrés, à caufe que les commis manquaient de furveillans, afin d'établir fur un pied folide cette partie importante des revenus de la couronne, & ceux qui avaient été à la tête de cette branche d'adminiftration étant morts pendant la guerre, le roi fe trouva obligé d'avoir recours à des étrangers, & prit à fon fervice quelques Français routinés de longue main à cette partie. On n'établit point des baux à forfait, mais une régie, comme le parti le plus convenable, moyennant lequel on pouvait empêcher les commis de fouler les peuples, ainfi qu'on ne voit que trop de pareils abus en France. Les impôts fur les grains furent rabaiffés & le prix de la bierre tant foit peu rehauffé, pour qu'il y eût une compenfation. Par ce nouvel arrangement les produits augmentèrent, fur-tout ceux des péages, qui fefaient entrer dans le royaume de l'argent étranger ; mais le plus grand bien qui en réfulta, fut celui de diminuer la contrebande, fi préjudiciable aux pays où il y a des manufactures. Lorfqu'un

pays a peu de productions à exporter, & qu'il est dans la nécessité d'avoir recours à l'industrie de ses voisins, la balance du commerce lui doit être défavorable ; il paye plus d'argent à l'étranger qu'il n'en reçoit ; & si cela continue, après un certain nombre d'années, il doit se trouver dépourvu d'espèces : ôtez tous les jours de l'argent d'une bourse, & n'en remettez point, elle sera bientôt vide. Voilà de quoi la Suède peut servir d'exemple. Pour obvier à cet inconvénient, il n'y a d'autre moyen que celui d'augmenter les manufactures ; on gagne tout sur ses propres productions, & on gagne au moins la main-d'œuvre sur les étrangères. Ces assertions aussi vraies que palpables servirent de principes au gouvernement ; ce fut d'après elles qu'il dirigea toutes ses opérations de commerce. Aussi, dès l'année 1773, il y eut 264 fabriques nouvelles dans les provinces. Entr'autres on établit une fabrique de porcelaine à Berlin, qui fesant subsister 500 personnes, surpassa bientôt celle de Saxe. On établit une fabrication de tabac dont une compagnie se chargea : elle avait des établissemens dans toutes les provinces, qui fournissaient à la consommation de ces provinces, & gagnait, par ce qu'elle vendait à l'étranger, l'achat des feuilles de la Virginie. Les revenus de la couronne en furent augmentés, & les actionnaires retirèrent 10 pour cent de leurs capitaux. La guerre avait rendu le change désavantageux au commerce des Prussiens, quoique d'abord après la paix la mauvaise monnaie eût été réfondue & remise sur l'ancien pied ; il n'y avait que l'établissement d'une banque qui pût obvier à cet inconvénient. Des personnes remplies de préjugés, pour n'avoir pas assez approfondi cette matière, soutenaient qu'une banque ne pouvait se soutenir que dans un État républicain, mais que jamais

perſonne n'aurait de confiance en une banque établie dans une monarchie. Cela était faux; car il y a une banque à Copenhague; il y en a une à Rome, & une autre à Vienne. On laiſſa donc au public la liberté de raiſonner à ſa guiſe, & on procéda à l'exécution. Des différens genres de ces comptoirs, après les avoir bien comparés, pour juger de celui qui s'adopterait le mieux à la nature du pays, on trouva que la banque de giro, en y ajoutant un lombard, ſerait la plus convenable. Pour l'établir, la cour débourſa 800,000 écus, comme devant ſervir de fonds à ſes opérations. Au commencement la banque fit quelques pertes, & ſouffrit, ſoit par l'ignorance, ſoit par la friponnerie de ceux qui en avaient l'adminiſtration. Mais depuis que M. de Hagen la dirigea, l'exactitude & l'ordre s'y établirent. On ne créa de billets qu'autant qu'il y avait de fonds pour les réaliſer. Outre l'avantage que cet établiſſement procurait pour la facilité du commerce, il en réſulta encore un autre bien pour le public. Dans les temps précédens, c'était l'uſage que l'argent des pupilles fût dépoſé à la juſtice, & ces pupilles, qui ne tiraient pendant la durée des procès aucun revenu de leurs capitaux, devaient encore payer un pour cent par année; depuis, ces ſommes furent dépoſées à la banque, qui en donna trois pour cent aux pupilles, de ſorte qu'effectivement, en comptant ce qu'ils payaient autrefois à la juſtice, ils en gagnaient quatre. Enſuite la banqueroute de Neuville & d'autres marchands étrangers occaſionnèrent la faillite de quelques marchands pruſſiens: le crédit aurait ſouffert, ſi par l'intervention de la banque, il n'avait été ſoutenu & relevé. Bientôt le change ſe mit au pair; les marchands furent alors convaincus, par les effets, que cet établiſſement était utile, & néceſſaire à leur

commerce. Déjà la banque avait des comptoirs dans toutes les grandes villes du royaume, mais elle avait de plus des maifons dans toutes les places commerçantes de l'Europe; cela facilitait la circulation des efpèces, les payemens des provinces, en même temps que le lombard empêchait les ufuriers de ruiner les manufacturiers pauvres, qui ne pouvaient pas affez promptement débiter leur ouvrage. Outre le bien qui en revenait au public, la cour fe préparait, par le crédit de la banque, des reffources pour les grands befoins de l'État.

Les princes font, comme les particuliers, dans le cas d'amaffer d'un côté s'ils ont d'un autre des dépenfes à faire. Les bons agriculteurs conduifent des ruiffeaux, & s'en fervent pour arrofer les terroirs arides, qui faute d'humidité ne feraient d'aucun rapport; par le même principe, le gouvernement augmentait fes revenus, pour les employer aux dépenfes néceffaires au bien public. Il ne fe borna point à rétablir ce que la guerre avait détruit; il voulut perfectionner tout ce qui était fufceptible de perfection. Il fe propofa donc de tirer parti de toute forte de terrain, en défrichant les marais, en améliorant les terres par l'augmentation des beftiaux, & même en rendant le fable utile par les bois qu'on y pouvait planter. Quoique nous entrions dans de petits détails, nous nous flattons néanmoins qu'ils pourront intéreffer la poftérité. La première entreprife de cette efpèce regarde la Netze & la Warthe, dont on défricha les bords, après avoir faigné les eaux croupiffantes par différens canaux qui menaient diverfement ces eaux vers l'Oder; il en coûta 750,000 écus, & 3,500 familles furent établies dans ces contrées. La nobleffe & les villes, dans le voifinage de ces rivières, augmentèrent confidérablement

leurs revenus. L'ouvrage fut achevé en 1773, & dès lors la population y montait à 15,000 ames. On faigna enfuite les marais qui vont à Friedberg, où l'on établit 400 familles étrangères. En Poméranie, on faigna les lacs de la Madue & de Leba, au moyen de quoi la nobleffe gagna trente mille arpens en prairies. De pareils établiffemens eurent également lieu aux environs de Stargard, de Cammin, de Treptow, de Rugenwalde & de Colberg. Dans la Marche, on faigna les marais de la Havel, ceux du Rhin vers Fehrbellin, ceux du Finow entre Ratenow & Ziefar, fans compter l'argent employé à l'amélioration des terres de la nobleffe, qui montait à des fommes confidérables. En même temps on élevait en Frife, dans le Dollart, des digues par le moyen defquelles on regagnait pied à pied le terrain que la mer avait fubmergé en 1724. On établit dans le pays de Magdebourg 2,000 familles nouvelles; leurs bras y étaient d'autant plus néceffaires, qu'auparavant les payfans de la Thuringe y venaient aider à faire la récolte; depuis on fe paffa d'eux. La couronne poffédait trop de métairies; plus de 150 furent changées en villages, & ce qu'elle y perdit de revenus, fe trouva richement compenfé par l'augmentation de la population. Une métairie ne contient guères plus de fix perfonnes, & dès qu'elles furent converties en villages, elles eurent trente habitans chacune pour le moins. Quelque foin que ce fût donné le feu roi pour repeupler la Pruffe, qui, en l'année 1709, avait été défolée par la pefte, il n'était point parvenu à la remettre dans l'état floriffant où elle était avant que ce fléau l'eût abymée, mais le roi ne voulut pas que cette province le cédât à d'autres, & depuis la mort de fon père, il y avait placé 13,000 familles nouvelles; & fi dans la fuite

on ne la néglige point, sa population pourra s'accroître de plus de 100,000 ames. La Silésie ne méritait pas moins d'attention & de soins pour son rétablissement que les autres provinces: on ne se contenta pas de remettre les choses sur l'ancien pied, on voulut les perfectionner; on rendit les prêtres utiles, en obligeant tous les riches abbés d'établir des manufactures; ici c'étaient des ouvriers qui fesaient du linge de table, là des moulins à huile, en d'autres lieux des tanneurs, ou des ouvriers en cuivre ou en fil d'archal, selon que cela convenait aux lieux, ainsi qu'aux productions du pays. De plus, on augmenta le nombre des cultivateurs de la basse Silésie de 4,000 familles. On sera surpris sans doute qu'on ait pu multiplier à ce point ceux qui vivaient de l'agriculture dans un pays où aucun champ ne demeure inculte. La raison en est que bien des seigneurs, pour augmenter leurs domaines, s'étaient imperceptiblement approprié les terres de leurs sujets; si l'on avait toléré cet abus, avec le temps plusieurs censes seraient demeurées vacantes, & la terre manquant de bras pour la travailler, aurait diminué de rapport; à la fin chaque village aurait eu son seigneur, sans avoir des censiers: or les possessions font des citoyens attachés à leur patrie, ceux qui n'ont aucune propriété ne pouvant s'attacher à un pays où ils n'ont rien à perdre. Toutes ces choses ayant été représentées aux seigneurs, leur propre avantage les fit consentir à remettre leurs paysans sur l'ancien pied. En revanche le roi secourut la noblesse par des sommes considérables, pour rétablir son crédit entiérement tombé; bien des familles endettées avant ou par la guerre étaient sur le point de faire faillite; la justice leur accorda des lettres de répit pour deux ans, afin qu'ayant le temps de remettre leurs terres

en valeur, ils se trouvassent en situation de payer au moins les intérêts. Ces lettres de répit achevèrent de perdre le crédit de la noblesse. Le roi, qui se fesait un plaisir & un devoir d'assister le premier & le plus brillant ordre de l'État, paya 300,000 écus de dettes de la noblesse; mais la somme dont les terres étaient chargées montait à 25 millions d'écus, & il fallut recourir à des remèdes plus efficaces. On assembla la noblesse, qui, sous la forme d'États, s'engagea solidairement pour les dettes contractées. On créa pour vingt millions de billets, qui, mis en circulation, avec 200,000 écus que le roi y ajouta pour réaliser les payemens les plus pressés, rétablirent dans peu le crédit, & 400 des familles les plus distinguées durent leur conservation à ces mesures salutaires. En Poméranie & dans la nouvelle Marche, la noblesse était aussi ruiné qu'en Silésie; le gouvernement paya pour elle 500,000 écus de dettes, en ajoutant autres 500,000 écus pour remettre leurs terres en valeur. Les villes qui avaient le plus souffert de la guerre furent également soulagées: Landshut reçut 200, 000 écus, Striegau 40, 000, Halle 40,000, Crossen 24,000, Reppin 6,000, Halberstadt 40,000, Minden 20,000, Bielefeld 15,000, & celles du comté de Hohenstein 13,000 écus. Toutes ces dépenses étaient nécessaires; il fallait se hâter de répandre de l'argent dans les provinces, pour les rétablir d'autant plus vîte. Si, dans ces conjonctures, on avait usé d'une économie rigide, il se serait peut-être écoulé cent années avant que le pays fut redevenu florissant; mais par la célérité dont on usa, plus de cent mille personnes revinrent dans leur patrie. Aussi, dès l'année 1773, la population, comparée à celle qu'elle était en 1756, avait augmenté de plus de 200,000 ames. On ne s'en tint pas là; considérant

que le nombre des habitans fait la richesse des souverains, on trouva moyen d'établir dans la haute Silésie 213 nouveaux villages, dont les habitans montaient à 23,000; & l'on forma le plan d'augmenter le nombre des cultivateurs en Poméranie de 50,000, & de 12,000 dans la Marche électorale; ce qui fut exécuté vers l'année 1780. Pour connaître le résultat de ces opérations, il n'y a qu'à comparer la population de l'année 1740 avec celle de 1779; en voici l'exposé:

Prusse ————	1740—	370,000 habitans.
	en 1779—	780,000————
Electorat ————	1740—	480,000————
	en 1779—	710,000————
Magdebourg & Halberst.	1740—	220,000————
	en 1779—	280,000————
Silésie ————	1740—	1,100,000————
	en 1779—	1,5[illegible]0,000————
	Augmentation	1,120,000————

On croirait que d'aussi énormes largesses devaient épuiser les fonds & les revenus de la couronne; cependant il faut ajouter encore les dépenses qu'occasionnèrent les forteresses, tant celle qu'on perfectionnait que les nouvelles que l'on construisit, & l'argent qu'il fallait pour rétablir l'artillerie; le total de cette somme montait à 5 millions 900,000 écus.

Toutefois le gouvernement fit face à tout. Le roi ne fesait point de ces dépenses d'ostentation si communes dans les grandes cours: il vivait comme un particulier, pour ne pas manquer à ses principaux devoirs. Au moyen d'une économie rigide, le grand & le petit trésor furent remplis; le premier, pour fournir aux dépenses de la guerre, le second, pour

acheter les chevaux & tout ce qu'il faut pour mettre l'armée en mouvement. De plus, 900,000 écus furent déposés à Magdebourg & 4,200,000 écus à Breslau pour l'achat des fourrages. Cet argent était en caisse lorsque la guerre s'alluma entre l'impératrice Catherine & Mustapha. Selon les traités, il fallut tous les ans fournir 500,000 écus de subsides aux Russes, tant que durèrent les troubles de la Pologne & ceux de la Turquie en 1769. Le bien de l'État & la foi des traités exigeaient cette dépense, qui d'ailleurs venait mal à propos, sur-tout à cause des grandes entreprises de finance dont on était occupé, & qui absorbaient seules des sommes considérables. Il convenait donc à la politique d'indemniser l'Etat de ces sommes qu'on envoyait en Russie; & qui, sans les circonstances où l'on se trouvait, auraient pu s'employer d'une manière plus utile pour les provinces de la domination prussienne. Il survint l'année suivante une stérilité générale dans tout le nord de l'Europe, causée par des gelées tardives qui firent périr toutes les productions de la terre; nouvelle misère à craindre pour le peuple, nouvelle nécessité de lui donner des secours. On donna aux pauvres du blé gratis; mais comme la consommation des denrées diminuait, il y eut dans les produits des accises une non-valeur de 500,000 écus. Le roi avait formé de grands magasins d'abondance, tant en Silésie que dans ses pays héréditaires; 76,000 winspels destinés uniquement aux besoins de la capitale. D'aussi sages arrangemens préservèrent, en 1771, le peuple de la disette dont il était menacé: l'armée fut nourrie des magasins; outre les grains donnés au peuple, on en fournit pour les semailles. La récolte manqua encore l'année d'après; mais si le boisseau de seigle se vendait dans les Etats du roi deux écus & quelques

gros, chez les voisins la misère était encore plus grande. En Saxe & en Bohème le boisseau se vendait cinq écus. La Saxe perdit plus de 100,000 habitans que la famine emporta, ou qui s'expatrièrent. La Bohème perdit 180,000 ames au moins; plus de 20,000 paysans de Bohème & autant de Saxe cherchèrent un asyle contre la misère dans les Etats du roi; ils furent reçus à bras ouverts, & furent employés à peupler les nouveaux établissemens qu'on avait formés.

Les malheurs que ressentaient les sujets des autres puissances, venaient de ce que, dans aucun pays excepté ceux de la Prusse, il n'y avait des magasins d'établis. Cependant ces calamités, auxquelles on avait pourvu & que l'on pouvait détourner par les précautions que la prudence avait suggérées, n'empêchèrent pas le gouvernement de continuer avec la même activité les améliorations du pays, dont il avait arrêté le projet. L'expérience démontrait que la mortalité des bestiaux était plus fréquente dans le Brandebourg que dans la Silésie; on en trouva deux raisons, savoir que, dans les Marches & les autres provinces, on ne se servait pas comme en Silésie de ce sel pétrifié qu'on tire des salines de Willisca; & que les habitans des Marches & de la Poméranie ne nourrissaient pas leurs bestiaux dans les étables, mais les menaient paître dans des temps où quelquefois la nielle avait envenimé les herbes. Depuis qu'on eut introduit cette nouvelle façon de nourrir les bestiaux, la mortalité devint visiblement moins fréquente, & les possesseurs des terres eurent moins de malheur à réparer qu'autrefois. Par l'attention qu'on mettait à savoir tous les produits étrangers qui entraient dans le pays, on trouva, en dépouillant les régîtres de la douane, qu'il entrait pour 280,000 écus

écus de beurre étranger ; afin de fournir soi-même une denrée aussi nécessaire, on calcula tout ce que les nouvelles améliorations pourraient produire ; une vache, en convertissant son lait en beurre, rapporte communément 5 écus, & par les défrichemens nouveaux auxquels on travaillait, on calcula que l'entretien allait à 48000 vaches, ce qui répond à un produit de 240,000 écus. Mais il faut décompter la consommation des propriétaires, & en ajoutant ce qu'il fallait, le nombre des vaches devait monter à 62000. Il restait encore cette difficulté à lever ; toutefois il était possible d'y parvenir, parce qu'il restait, après tout ce qui s'était entrepris, des terrains moins étendus à défricher, & qui pouvait suppléer au reste.

Le gouvernement, qui se proposait de perfectionner tout ce qu'il y avait de défectueux dans les anciens usages, examinant avec attention les différentes parties de l'économie rurale, trouva qu'en général tout ce qu'on appelle communes portait préjudice au bien public ; ce ne fut qu'après la séparation des communes que l'agriculture des Anglais commença à prospérer. Tout gouvernement monarchique qui imite les usages introduits dans les républiques, ne mérite pas d'être accusé de despotisme. On imita donc un aussi louable exemple ; on envoya des commissaires de justice & d'économie pour séparer les pâturages & les arpens qui étaient ou melés ou en commun. Dans les commencemens, cela rencontra de grandes difficultés, parce que la coutume, reine de ce monde, règne impérieusement sur des esprits bornés ; mais quelques exemples de pareils partages, exécutés à la satisfaction des propriétaires, firent impression sur le public, & bientôt cela fut introduit généralement dans toutes les provinces. Dans une partie du Brandebourg & de la Poméra-

nie se trouvent des terrains élevés, éloignés des rivières & des ruisseaux, qui par conséquent manquent de pâturages & des engrais nécessaires pour la culture des champs: ce défaut tenait plus au local qu'au manque d'industrie des propriétaires, & quoiqu'il ne soit pas donné aux hommes de changer la nature des choses, on voulut hasarder quelques essais pour apprendre par l'expérience ce qui serait fesable, ou ce qui ne pourrait pas réussir; pour cet effet on eut recours à un fermier anglais, par le moyen duquel on fit un essai dans un des bailliages de la couronne. Sa méthode était de planter dans des champs sablonneux des navets qu'on nomme *turnips* en anglais; il les laissait pourrir; après quoi il semait ces champs de trêfle & d'autres herbages, qui les transformaient en prés atificiels, par le moyen de quoi l'on augmentait la quantité du bétail d'un tiers sur chaque terre. Cette épreuve ayant si bien réussi, on eut soin de généraliser dans les provinces une économie aussi avantageuse.

Nous avons déja dit que la guerre & les fréquentes invasions des ennemis avaient introduit une pernicieuse anarchie dans les provinces héréditaires, elle s'étendait non-seulement sur l'économie rurale & sur les finances, mais encore sur les bois, que les grands maîtres des forêts avaient ruinés selon leur fantaisie, faute d'être surveillés. Une guerre opiniâtre, dont les succès ne pouvaient pas tous être heureux, fit juger à ces forêtiers & à quelques sous-conseillers des finances qui participèrent aux déprédations, que l'Etat était perdu sans ressources, qu'il allait devenir dans peu la proie des ennemis, & que ce qu'ils pouvaient faire de mieux, dans une situation aussi désespérée, était de vendre à leur profit tout le bois qu'ils pourraient abattre, parce que personne ne leur

demanderait compte de leurs malverſations. En conſéquence de cette fauſſe idée, ils avaient ſi bien dévaſté les forêts, qu'on n'y voyait qu'à peine quelques arbres iſolés au lieu des bois touffus qui s'y trouvaient auparavant. L'on fut obligé de publier de nouvelles ordonnances, tant pour planter des bois que pour fixer une coupe proportionnelle ſelon les différentes eſpèces des arbres, afin d'y mettre une règle que perſonne ne pût enfreindre, & ſur-tout pour en avoir ſuffiſamment, ſoit pour bâtir, ſoit pour chauffer, article qui ne doit point être négligé dans les pays du Nord. Avant la guerre on avait retiré des Marches & de la Poméranie un revenu annuel en bois, qui ſouvent paſſait 150,000 écus; il fallut recourir aux expédiens pour réparer ce produit. Dans cette intention, on établit un droit de tranſit ſur les bois des pays étrangers, qu'on feſait flotter ſur l'Elbe & ſur l'Oder, & par ce moyen on pouvait acheter à bon marché les bois de la Saxe, de la Bohème & de la Pologne, & le revendre avec avantage aux nations qui avaient des flottes marchandes ou des vaiſſeaux de guerre à conſtruire; on ſe mit ainſi en état de ménager les forêts auxquelles il fallait donner le temps de recroître, & l'on remplaça la perte des revenus d'une manière durable.

Le gouvernement ne doit pas ſe borner à un ſeul objet; l'intérêt ne doit pas être l'unique mobile de ſes actions; le bien public qui a tant de branches diverſes, lui offre une foule de matières dont il peut s'occuper, & l'éducation de la jeuneſſe doit être conſidérée comme une des principales: elle influe ſur tout; elle ne crée rien à la vérité, mais elle peut corriger des défauts. Cette partie ſi intéreſſante avait peut-etre été trop négligée auparavant, en particulier dans le plat pays & dans les provinces. Voici

en quoi consistaient les vices qu'il y avait à reformer. Dans les villages des gentilshommes, des tailleurs fesaient le métier de maîtres d'école, & dans les terres de la couronne, les baillis les choisissaient sans discernement. Pour retrancher un abus aussi pernicieux, le roi fit venir de la Saxe de bons maîtres d'école; il augmenta leurs gages, & l'on tint la main à ce que les paysans leur envoyassent leurs enfans pour les faire instruire. En même temps l'on publia une ordonnance qui enjoignait aux ecclésiastiques de ne point admettre les jeunes gens à la communion, à moins que, dans les écoles, ils n'eussent été instruits dans leur religion; on ne jouit pas d'abord de semblables arrangemens, & le temps seul peut en faire recueillir les fruits.

On donna les mêmes soins à la reforme de tous les colléges fondés pour l'instruction de la jeunesse; les pédagogues ne s'appliquaient qu'à remplir la mémoire de leurs élèves, & ne travaillaient point à former & à perfectionner leur jugement. Cet usage, qui était une continuation de l'ancienne pédanterie tudesque, fut corrigé, & sans négliger ce qui est du département de la mémoire, les instituteurs furent chargés de familiariser dès la jeunesse leurs élèves avec la dialectique, afin qu'ils apprissent à raisonner, en tirant des conséquences justes des principes qu'ils avaient établis & prouvés.

Pendant que tout était en action dans l'Etat, que chacun y travaillait pour perfectionner ce qui était de son ressort, le traité de partage entre les trois couronnes fut signé. La Prusse acquit, comme nous l'avons rapporté, la Pomerellie, les palatinats de Culm & de Marienbourg, l'évêché de Varmie, la ville d'Elbing, une partie de la Cujavie, & une partie de la Posnanie. Cette nouvelle province avait

environ 500,000 habitans. Les bonnes terres sont du côté de Marienbourg, le long de la Vistule, aux deux bords de la Netze, en y ajoutant l'évèché de Varmie. Mais dans la Pomerellie & le palatinat de Culm, en revanche, il y a bien des contrées couvertes d'un sable aride. L'avantage de cette acquisition consistait principalement en ce que, joignant la Poméranie à la Prusse royale, elle rendait le gouvernement maître de la Vistule, par conséquent du commerce de la Pologne; & en ce que, vu la quantité de blé que ce royaume exporte, les Etats prussiens n'avaient plus à craindre désormais ni la disette ni la famine.

Cette acquisition était donc utile, & pouvait devenir importante au moyen de sages arrangemens; mais lorsque cette province tomba sous la domination prussienne, tout s'y ressentait de l'anarchie, de la confusion & du désordre qui doivent régner chez un peuple barbare, croupissant dans l'ignorance & dans la stupidité. On commença par le cadastre des terres, pour proportionner les charges: la contribution fut réglée sur le même pied que dans la Prusse royale: les ecclésiastiques payèrent à l'instar des évèques & des abbés de la Silésie: les starosties devinrent les biens de la couronne; elles avaient été des fiefs donnés à vie comme ceux des Timariots chez les Turcs; le roi dédommagea les propriétaires par une somme de 500,000 écus, qui leur fut payée une fois pour toutes. On introduisit des postes dans ce pays agreste & barbare, sur-tout des colléges de justice, dont le nom avait à peine été connu dans ces contrées. On réforma quantité des lois aussi bizarres qu'extravagantes; on en appellait, en dernier ressort, de la sentence de ces colléges au tribunal supérieur de Berlin. Le roi fit creuser en 1773 un

canal qui coûta 700,000 écus, pour joindre de Nakel à Bromberg la Netze avec la Vistule, au moyen duquel ce grand fleuve avait une communication directe avec l'Oder, la Havel & l'Elbe. Ce canal avait un double usage; il fesait écouler les eaux croupissantes d'une grande étendue de terrain, où l'on pouvait établir des colons étrangers. Tous les bâtimens économiques tombaient en ruine; il en coûta plus de 300,000 écus pour les rétablir. Les villes étaient dans l'état le plus pitoyable. Culm avait de bonnes murailles, de grandes églises, mais au lieu de rues, on ne voyait que les caves des maisons qui avaient existé autrefois; de 40 maisons qui formaient la grande place, 28 sans portes, sans toit ni fenêtres, manquaient de propriétaires Bromberg était dans le même état. Leur ruine datait de l'année 1709, où la peste avait ravagé cette province; mais les Polonais n'imaginaient pas qu'il fallût réparer les malheurs. On aura peine à croire qu'un tailleur était un homme rare dans ces malheureuses contrées; il fallut établir des tailleurs dans toutes les villes, de même que des apothicaires, des charrons, des menuisiers & des maçons. Ces villes furent rebâties & peuplées. Culm eut une maison où 50 jeunes personnes de la noblesse sont élevées par des maîtres consacrés à leur instruction: 150 maîtres d'école, tant protestans que catholiques, furent placés dans différens endroits & payés par le gouvernement. On ne savait ce que c'était que l'éducation dans ce malheureux pays; aussi était-il sans mœurs comme sans connaissances. Enfin l'on renvoya en Pologne plus de 4000 juifs, qui mendiaient, ou volaient les paysans. Comme le commerce fesait la branche principale des produits de la Prusse occidentale, on rechercha soigneusement tout ce qui pouvait l'étendre; la ville d'Elbing y gagna le plus

en attirant à elle le commerce qui précédemment s'était fait par Dantzic; on forma pour le débit du fel une compagnie, qui au moyen d'une rétribution annuelle de 70,000 écus qu'elle payait au roi de Pologne, eut le monopole de cette denrée dans tout le royaume, ce qui, en obligeant les Autrichiens à lui vendre leur fel de Willifca, rendit cette compagnie floriffante. Les revenus de la Pruffe occidentale furent portés en tout à deux millions d'écus; qui joints à ce que la banque, l'accife, & le tabac rapportaient, produifirent à l'Etat une augmentation de revenus de plus de cinq millions.

C'eft ainfi qu'un fyftème de finance toujours perfectionné, & fuivi de père en fils, peut changer un gouvernement, & le rendre, de pauvre qu'il était, affez riche pour ajouter fon grain dans la balance des pouvoirs qu'ont les premiers monarques de l'Europe.

CHAPITRE III.

Du Militaire.

SEPT campagnes, qui avaient produit dix-fept batailles rangées & prefque autant de combats non moins fanglans, trois fiéges entrepris par l'armée & cinq à foutenir, fans compter des entreprifes fur les quartiers d'hiver des ennemis, ou autres expéditions militaires à peu-près femblables, avaient tellement ruiné l'armée, qu'une grande partie des meilleurs officiers & des vieux foldats avaient péri en combattant. Pour en juger, on n'a qu'à fe rappeller que le gain de la bataille de Prague coûta feul 20,000 hommes; qu'on ajoute à ce calcul que nous avions 40,000 prifonniers des Autrichiens, qu'ils en avaient

presque autant des nôtres, au nombre desquels il fallait compter au-delà de 300 officiers ; que les hôpitaux étaient tous remplis de blessés, & que, dans les régimens d'infanterie, on ne trouvait guères audelà de cent hommes qui eussent servi au commencement de cette guerre.

Plus de 1500 officiers péris dans différentes actions avaient extrêmement diminué la noblesse, & ce qui en restait dans le pays étaient ou des vieillards ou des enfans, qui ne pouvaient servir. Le manque de gentilshommes & le nombre de places d'officier vacantes dans les régimens, firent qu'on eut recours à la roture pour les remplir. Il y avait des bataillons auxquels il ne restait que huit officiers pour le service; les autres étaient ou morts, ou prisonniers, ou blessés. Il est facile de conclure de ces circonstances fâcheuses que les anciens corps mêmes étaient sans ordre, sans discipline, sans exactitude, & par conséquent manquaient d'énergie.

Voilà quel était l'état de l'armée, lorsqu'après la paix de Hubertsbourg elle rentra dans ses anciens quartiers. Les régimens se trouvaient alors plus composés de naturels du pays que d'étrangers : les compagnies étaient fortes de 162 hommes ; on en renvoya 40, qui devinrent utiles en remettant les terres en culture. Les bataillons francs servirent à compléter les régimens de garnison, qui congédièrent également ce qu'ils avaient de soldats nationaux de trop. La cavalerie réforma 150 hommes par régiment; les housards chacun 400; ainsi les provinces gagnèrent par cette réforme 30,780 cultivateurs qui leur manquaient. On ne s'en tint point là ; autrefois le nombre des nationaux avait été arbitraire ; on le fixa à 720 hommes pour chaque régiment, & ce qui manquait pour le compléter fut levé chez l'étranger.

Les soldats des cantons eurent la permission de se marier sans le consentement de leur capitaine ; peu se vouèrent au célibat, & le grand nombre aima mieux contribuer à l'accroissement de la population. Les effets de ces bons arrangemens répondirent à l'attente du gouvernement, & déjà en 1773 le nombre des enrôlés surpassait considérablement celui de l'année 1756.

Précédemment les capitaines recrutaient eux-mêmes leurs compagnies de l'argent qu'ils retiraient de la paye des semestres. Cette méthode avait donné lieu à trop d'abus ; les officiers, pour épargner l'argent, enrôlaient par force ; tout le monde criait, aucun prince ne voulait permettre de telles violences sur son territoire. On changea donc cette économie de façon que le général Vartenberg tira seul la paye des semestres, dont les capitaines recevaient, outre leur paye, 30 écus par mois ; on se servait du surplus pour les enrôlemens, qui produisaient par an 7 ou 8 mille soldats levés dans les pays étrangers, lesquels, avec les femmes & les enfans qu'ils menaient avec eux, formaient une colonie militaire d'environ 10,000 personnes. Quoiqu'un fils unique de paysan ne devint pas soldat, d'année en année l'armée gagnait pour la taille, & en 1773 il n'y avait plus de compagnie dans les régimens d'infanterie, dont les soldats eussent au-dessous de 5 pieds 5 pouces.

Les régimens, tant d'infanterie que de cavalerie, furent partagés en différentes inspections, afin d'y faire renaître l'ordre, l'exactitude, la sévérité de la discipline ; pour qu'il y eût une égalité parfaite dans l'armée, & que tant les officiers que les soldats eussent les mêmes directions dans un régiment comme dans l'autre. Les régimens du Rhin & du Wéser eurent pour inspecteur le général Duringshofen ; ceux

du duché de Magdebourg le général Saldern; ceux de l'électorat furent partagés entre M. de Ramin, M. de Steinkeller & le colonel Buttlar; ceux de la Poméranie échurent au général Mœllendorf; ceux de la Pruſſe au général Stutterheim, & ceux de Siléſie au général d'infanterie Tauenzien; le lieutenant-général de Bulow eut l'inſpection de la cavalerie de la Pruſſe; le général Seidlitz de celle de Siléſie; le général Lœllhœffel de celle de Poméranie & de la nouvelle Marche, & celle de l'électorat & du pays de Magdebourg fut miſe ſous la direction du général Kruſemarck.

Rien ne coûta plus de peines que de rétablir l'ordre & la diſcipline dans cette infanterie ſi fort déchue de ce qu'elle avait été autrefois. Il fallut de la ſévérité pour rendre le ſoldat obéiſſant, de l'exercice pour le rendre adroit, & une longue habitude pour lui apprendre à charger ſon fuſil 4 fois en une minute, à marcher en ligne ſans flottement, & enfin à ſavoir ſe prêter à toutes les manœuvres que des occaſions différentes dans la guerre pouvaient exiger de lui. Mais lorſqu'on eut fait avec les ſoldats, il fut plus difficile encore de former les jeunes officiers, & de leur donner l'intelligence néceſſaire dans leur métier. Pour leur faire acquérir la routine de ces manœuvres, on les exerça dans le voiſinage de leurs garniſons aux différens déploiemens, aux attaques de la plaine, aux attaques des poſtes fortifiés, ainſi qu'à celles des villages, aux manœuvres d'une avant-garde, à celles d'une retraite, aux quarrés, pour ſavoir comment ils devaient attaquer, & comment ils devaient ſe défendre. Cela ſe pratiquait pendant tout l'été, & chaque jour ils répétaient une partie de leur leçon. Pour rendre ces pratiques générales, les troupes s'aſſemblaient deux fois, l'une

au printemps & l'autre en automne ; il ne se fesait alors que de grandes manœuvres de guerre, des défenses ou des attaques de postes, des fourrages, des marches dans tous les genres, & des simulacres de bataille, où les troupes, en agissant, désignaient les dispositions qui en avaient été faites. Ainsi, suivant l'expression de Végèce, la paix devint pour les armées prussiennes une école & la guerre une pratique. On ne doit pas croire cependant que d'abord après la paix les premières manœuvres fussent des plus brillantes: il faut du temps pour que la tactique mise en pratique devienne une chose habituelle; que les troupes exécutent sans difficulté. La précision qu'on désirait d'établir ; ne commença à devenir sensible que depuis l'année 1770. Dès lors l'armée prenant une autre face, on aurait pu, sans craindre de se tromper, la mener à la guerre avec beaucoup de confiance.

Pour parvenir à ce degré de perfection si intéressant pour le bien de l'Etat, on avait dégagé le corps des officiers de tout ce qui tenait à la roture ; ces sortes de sujets furent placés dans des régimens de garnison, où ils valaient au moins ceux auxquels ils succédaient, qui, étant trop infirmes pour servir, furent pensionnés ; & comme le pays même ne fournissait pas le nombre de gentilshommes que demandait l'armée, on engagea des étrangers, de la Saxe, du Mecklenbourg, ou de l'Empire, parmi lesquels il se rencontrait quelques bons sujets. Il est plus nécessaire que l'on ne croit de porter cette attention au choix des officiers, parce que d'ordinaire la noblesse a de l'honneur. Il ne faut pas disconvenir cependant que quelquefois on rencontre du mérite & du talent chez des personnes sans naissance ; mais cela est rare, & dans ce cas on fait bien de les con-

ſerver. Mais en général il ne reſte de reſſource à la nobleſſe que de ſe diſtinguer par l'épée ; ſi elle perd ſon honneur, elle ne trouve pas même un refuge dans la maiſon paternelle ; au lieu qu'un roturier, après avoir commis des baſſeſſes, reprend ſans rougir le métier de ſon père, & ne s'en croit pas plus déshonoré.

Un officier a beſoin de diverſes connaiſſances ; mais une des principales eſt celle de la fortification. Y a-t-il des ſiéges ? il trouve occaſion de ſe diſtinguer ; eſt-il dans une ville aſſiégée ? il peut rendre de bons ſervices ; faut-il fortifier un camp ? on profite de ſon intelligence ; y a-t-il quelque village à fortifier dans les poſtes avancés de la chaîne des quartiers d'hiver ? on l'emploie, & pour peu qu'il ait de génie, il trouve cent occaſions de ſe faire connaître. Afin que les officiers ne manquaſſent point d'inſtruction dans une partie du génie auſſi utile, le roi avait adjoint à chaque inſpection un officier du génie, pour donner aux jeunes officiers les connaiſſances qui leur manquaient à cet égard. Après qu'ils avaient appris les élémens de cet art, on leur feſait tracer des ouvrages adaptés aux différens terrains ; ils prenaient des camps, ils diſpoſaient la marche des colonnes, & ſur leurs plans, ils n'oſaient pas même omettre les poſtes avancés de la cavalerie. Cette étude étendit la ſphère de leurs idées, & leur apprit à penſer en grand ; ils ſe firent des règles de caſtrométrie, & acquirent dès leur jeuneſſe les lumières que doivent avoir les généraux.

L'attention qu'on apportait à perfectionner l'infanterie de campagne, n'empêcha pas d'avoir l'œil ſur les régimens deſtinés à ſervir en garniſon. Ceux qui défendent les places peuvent rendre d'auſſi grands ſervices que ceux qui gagnent des batailles. On

purifia ces régimens de tout ce qui était suspect, tant parmi les officiers que parmi les soldats; on les disciplina comme les régimens de campagne, & toutes les fois que le roi fesait la revue des troupes dans les provinces, ces régimens de garnison y figuraient également. Ces corps étaient moins grands que les autres pour la taille; il ne s'y trouvait cependant aucun soldat qui eût moins de 5 pieds 3 pouces, & quoiqu'ils ne chargeassent pas aussi vîte que l'infanterie de campagne, aucun général dès l'année 1773 n'aurait été fâché de les avoir dans sa brigade.

Quant à la cavalerie, il s'en fallait beaucoup qu'elle eût fait des pertes proportionnées à celles de l'infanterie; comme elle avait été victorieuse dans toutes les occasions, les vieux soldats & les vieux officiers s'étaient, à peu de chose près, conservés. Il arrive toujours que plus la guerre dure & plus l'infanterie souffre; & par un effet contraire, plus la guerre dure & plus la cavalerie se perfectionne. On eut un soin particulier de fournir à ce corps respectable les meilleurs chevaux qu'on put trouver. Il y avait pourtant quelques reproches à faire à quelques-uns de nos généraux de cavalerie, qui, ayant eu des détachemens à conduire, avaient maladroitement fait manœuvrer l'infanterie; le même reproche pouvait se faire aussi à quelques officiers d'infanterie qui employèrent leur cavalerie avec peu de discernement. Afin d'empêcher que ces fautes grossières n'eussent lieu à l'avenir, le roi composa un ouvrage de tactique & de castrométrie, qui contenait de règles générales, tant pour la guerre défensive que pour la guerre offensive; des ordonnances différentes pour les attaques & les défenses s'y trouvaient désignées avec toutes les dispositions adaptées

à des terrains connus de toute l'armée. Ce livre méthodique & plein de préceptes évidens, confirmés par toutes les expériences des guerres passées, fut déposé entre les mains des inspecteurs. Ils le donnaient à lire aux généraux comme aux commandeurs des bataillons, ou des régimens de cavalerie; mais d'ailleurs on eut la plus grande attention à empêcher que le public en eût aucune connaissance. Cet ouvrage produisit plus d'effet qu'on ne l'espérait: il ouvrit l'esprit des officiers sur des manœuvres dont ils n'avaient pas compris le sens: leur intelligence fit des progrès visibles; & comme les succès de la guerre roulent principalement sur l'exécution de la disposition, & que plus on a de généraux habiles, plus on peut s'assurer de réussir, on avait lieu de croire qu'après tant de peines pour instruire les officiers, les ordres seraient exactement suivis, & que les généraux ne feraient pas des fautes assez considérables pour causer la perte d'une bataille.

Selon les usages qui s'étaient établis pendant la dernière guerre, l'artillerie était devenue une partie principale des armées: on avait si prodigieusement augmenté le nombre des canons, que cela dégénéra en abus. Mais pour ne point perdre son avantage, il en fallait avoir tout autant que l'ennemi; pour cet effet on commença par rétablir l'artillerie de campagne, & l'on eut 868 canons à refondre. On procéda ensuite aux canons des forteresses, qui en partie étaient évasés. On inventa des espèces de tombereaux, afin que chaque bataillon d'infanterie eût toujours avec soi des charges de réserve, qui étaient enfermées pour chaque peloton dans des sacs séparés, ce qui en facilitait la distribution. On doubla les moulins à poudre, qui en fabriquèrent six mille quintaux par année; en même temps les forges tra-

vaillaient à fondre des bombes, des boulets & des grenades royales.

Les forteresses furent pourvues de bois de charpente & de soliveaux pour l'usage des batteries, & comme on voulait avoir toute une artillerie de réserve pour l'armée, on fondit en sus 868 canons de campagne. Tous ces différens ouvrages, en y ajoutant 60,000 quintaux de poudre, furent fournis aux arsenaux vers la fin de 1777. Il en coûta pour l'artillerie, pour la réparation de ses chariots & de son train, 1,960,000 écus; c'était beaucoup, mais la dépense était nécessaire.

En commençant la guerre de 1756, la Prusse n'avait que deux bataillons d'artillerie. Ce nombre étant trop inférieur à celui de l'ennemi, on le porta à six bataillons, chacun de 900 hommes, outre les compagnies détachées, & distribués dans les différentes forteresses. Ce corps, après la paix, resta sur pied tel qu'il était, & l'on construisit de grandes casernes à Berlin, pour qu'étant toujours assemblé, il fût mieux & plus également dressé à l'usage auquel il était destiné. On fit instruire les officiers dans la fortification, afin qu'ils se perfectionnassent en l'art des siéges. Les canonniers & les bombardiers s'exerçaient tous les ans. Il fallait que dans une nuit ils eussent construit une batterie; ils apprenaient à démonter le canon de l'ennemi, à tirer à ricochet, & à bien jeter les bombes; malgré les différentes directions des vents qui les chassant de côté ou d'autre les détournent de leur direction; d'autre part on fesait avancer en ligne les canons de campagne, comme s'ils eussent été distribués entre les bataillons; ils étaient obligés de profiter de la moindre butte de terre, pour ne négliger aucun de leurs avantages, & de viser toutes les fois avant de tirer leur

coup. Comme on raffinait sur tout, on avait inventé une espèce nouvelle d'obusiers, dont la grenade portait à 4000 pas ; les bombardiers furent dressés à savoir s'en servir à diverses distances, & l'on s'aperçut que, pour donner aux canons de campagne le dernier degré d'agilité dont ils sont susceptibles, il faudrait encore augmenter l'artillerie d'un certain nombre de manœuvres, afin qu'à force de bras les canons demeurassent invariablement auprès des bataillons en avançant.

L'armée avait fait bien des campagnes, mais souvent le quartier général avait manqué de bons maréchaux de logis ; le roi voulut former ce corps, & choisit douze officiers qui avaient déja quelque teinture de génie, pour les dresser lui-même ; dans cette vue on leur fit lever des terrains, marquer des camps, fortifier des villages, retrancher des hauteurs, élever ce qu'on appelle des palanques, marquer les colonnes des marches, & sur-tout on les styla à sonder eux-mêmes tous les marais & tous les ruisseaux, pour ne pas se méprendre par négligence, & donner à une armée pour appui une rivière guéable, ou bien un marais par lequel l'infanterie put marcher sans se mouiller la cheville du pied ; ces fautes sont de très-grande conséquence, puisque les Français n'auraient pas été battus à Malplaquet, ni les Autrichiens à Leuthen, s'ils n'en avaient commis de semblables.

L'éducation des jeunes gens de qualité qui se vouent aux armes est une chose qui mérite les plus grands soins : on peut les former dès leur jeunesse au métier auquels ils se destinent, & les avancer par de bonnes études, de manière que leur capacité soit comme nn fruit qui n'en vaut que mieux pour être précoce. Durant la dernière guerre, l'éducation des cadets

dets avait dégénéré au point, qu'à peine les jeunes gens qui ſortaient de ce corps ſavaient lire & écrire; afin de couper le mal par la racine, le roi mit à la tête de cette inſtitution le général Buddenbrok, l'homme du pays ſans contredit le plus capable de vaquer à cet emploi. En même temps on choiſit de bons inſtituteurs, & on augmenta leur nombre à proportion des élèves qu'ils devaient inſtruire. Pour ſubvenir auſſi au manque d'éducation de la jeune nobleſſe poméranienne, dont les parens étaient trop pauvres pour y pourvoir eux-mêmes, le roi inſtitua une école dans la ville de Stolpe, où 56 enfans de condition étaient nourris, vêtus & élevés à ſes dépens. Après qu'ils avaient paſſé les premiers élémens des connaiſſances & terminé leurs humanités, ils entraient dans l'inſtitut des cadets, où leur éducation était perfectionnée. Les inſtructions roulaient principalement ſur l'hiſtoire, la géographie, la logique, la géométrie, & l'art de la fortification, connaiſſances dont un officier peut difficilement ſe paſſer. Une académie fut fondée en même temps, dans laquelle entraient ceux des cadets qui annonçaient le plus de génie; le roi en régla lui-même la forme & fournit une inſtruction qui contenait l'objet des études de ceux qu'on y placerait & de l'éducation qu'ils y recevraient: on choiſit pour profeſſeurs les perſonnes les plus habiles qu'on put trouver en Europe: 15 jeunes gentilshommes y étaient élevés ſous les yeux de cinq gouverneurs. Toute leur éducation tendait à leur former le jugement. L'académie proſpéra, & fournit depuis des ſujets utiles, qui furent placés dans l'armée.

Après la conquête de la Siléſie, on y avait conſtruit différentes places; la plupart avaient beſoin d'être perfectionnées, il fallut encore en batir une nouvelle

à Silberberg, afin d'être maître des débouchés qui mènent vers Glatz à gauche, & vers Braunau à droite. Ces ouvrages différens avaient coûté en 1777 la somme de 4,146,000 écus, tandis qu'en Poméranie on fortifiait la ville de Colberg, qui coûta 800,000 écus. Lors de l'invasion des Russes, on s'était apperçu qu'en des cas pareils cette place pouvait devenir de la dernière importance. Quoiqu'on travaillât dans toutes les forteresses avec vigueur, il restait encore, en 1778, quelques dépenses à faire, pour finir tout ce qui était près d'être achevé: le tout pouvait monter à la somme de 200,000 écus.

Le général de Wartenberg, qui dirigeait l'économie militaire, était aussi occupé dans son département que les autres officiers dans leurs parties différentes. On profitait de la paix pour se préparer à la guerre. En 1777 on avait fabriqué à Spandau 140000 nouveaux fusils; on avait fait des épées de rechange pour toute la cavalerie, des bandoulières, des selles, des brides, des ceinturons, des marmites, des pioches, des haches, & une fourniture complète de tentes pour toute l'armée. Ces immenses apprêts étaient déposés, les fusils dans l'arsenal, & le reste dans deux grands bâtimens qu'on appellait les garderobes de l'armée. Outre tout cet appareil, on avait mis à part la somme de 3 millions, pour fournir en temps de guerre à la remonte de la cavalerie, ainsi que pour remplacer les uniformes qui se perdaient dans les batailles; une autre somme était destinée pour les frais de l'augmentation de 22 bataillons francs. Toutes ces choses ainsi préparées d'avance allégeaient au moins pour quelques campagnes le poids de la guerre, si accablant pour les finances quand elle est de durée.

L'article des magasins militaires ne fut point oublié;

on en forma deux, l'un à Magdebourg, l'autre dans les places de la Siléſie, chacun de 35,000 winſpels de ſeigle, pour entretenir, durant une année, deux armées de 70,000 hommes. Le premier était deſtiné aux troupes qui devaient agir vers la Bohème ou la Moravie, & le ſecond pour celles dont les opérations ſeraient dirigées vers la Saxe ou vers la Bohème. Le prix de ces magaſins était évalué à 1,700,000 écus. On les entama durant les trois années de diſette dont nous avons parlé précédemment; mais dès l'année 1775, ils furent rétablis tels qu'ils avaient été précédemment.

Nous avons parlé des magaſins du général Wartenberg & des grands magaſins d'abondance que l'on avait amaſſés; mais cela n'était pas encore ſuffiſant pour que l'armée pût entrer en campagne auſſi-tôt que le beſoin le demanderait. Un des articles les plus difficiles était de trouver & de raſſembler tous les chevaux néceſſaires au mouvement d'une auſſi grande machine. Cette multitude de canons, introduite par l'uſage, demandait un nombre immenſe de chevaux pour les tranſporter; il en fallait outre cela pour les tentes, pour les officiers & pour les vivres. On compta qu'en tout la ſomme en montait à 60 mille.

Après la paix l'armée avait été miſe ſur le pied de 150,000 hommes; les troubles qui s'élevèrent en Pologne feſant appréhender qu'une nouvelle guerre ne s'allumât, le roi jugea à propos, en 1768, d'augmenter de 40 hommes les compagnies de douze régimens d'infanterie; pour les loger, il fallut bâtir des caſernes, qui coutèrent 360,000 écus. Les houſards & les boſniaques, qui ne feſaient que 1100 têtes, furent portés à 1400. Un bataillon de 1000 hommes fut levé aux ordres de M. de Roſſières, pour la défenſe de Silberberg. Ces différentes augmentations

R 2

mirent, l'armée en temps de paix, fur le pied de 161,000 hommes, dont elle était compofée.

Ces efforts étaient néceffaires : les conjonctures où l'on fe trouvait, obligeaient de fe préparer à tout événement. Sur-tout durant le cours de l'année 1771, pendant que les négociations étaient les plus vives, il était impoffible de deviner quel parti prendrait la cour de Vienne, fi ce ferait celui de la Porte ou celui de la Ruffie; mais comme les apparences étaient que la maifon d'Autriche penchait plus du côté des Turcs que de celui des alliés du roi, il fut réfolu de remonter toute la cavalerie, en y joignant l'augmentation. Ce furent 8,000 chevaux qu'on acheta tout à la fois; bientôt le bruit s'en répandit dans toute l'Europe; la cour de Vienne comprit que le roi de Pruffe s'était déterminé à foutenir de toutes fes forces fon alliée l'impératrice de Ruffie.

Le concert de ces trois cours occafionna le partage de la Pologne, comme nous l'avons déjà dit dans le chapitre qui traite de la politique ; ce chapitre-ci n'étant deftiné qu'à ce qui regarde le militaire, nous n'envifagerons cette acquifition que fous ce point de vue là. Elle était d'une très-grande importance en ce qu'elle joignait la Poméranie à la Pruffe royale. On aura remarqué, en lifant l'hiftoire de la dernière guerre, que le roi avait été obligé d'abandonner toutes les provinces qui étaient féparées ou trop éloignées du corps de l'État. Ces provinces étaient celles du bas Rhin & de la Weftphalie, fur-tout la Pruffe royale. Cette dernière fe trouvait non-feulement féparée, mais coupée de la Poméranie & de la nouvelle Marche par un fleuve d'une profondeur & d'une largeur confidérables : il fallait être maître de la Viftule pour pouvoir foutenir la Pruffe royale; mais depuis le partage, le roi pouvait élever des

places ſur les bords de ce fleuve, & s'aſſurer les paſſages ſelon qu'il le jugeait convenable; & pouvait non-ſeulement défendre le royaume contre les ennemis, mais ſe ſervir en cas de malheur de la Viſtule & de la Netze, comme de bonnes barrières, pour empêcher l'ennemi de pénétrer ſoit en Siléſie, ſoit en Poméranie & la nouvelle Marche.

D'autre part, cette nouvelle acquiſition fourniſſait les moyens d'augmenter conſidérablement l'armée. Elle fut miſe en temps de paix ſur le pied de 186,000 hommes, & l'on réſolut de la porter en temps de guerre, avec les bataillons francs & autres corps pareils, au nombre de 218,000 combattans.

Voici en quoi conſiſta l'augmentation:

Quatre bataillons de garniſon & des compagnies de grenadiers, feſant	3,150 hommes.
Deux nouveaux bataillons d'artillerie.	2,510 . . . . .
Six régimens d'infanterie ſur le pied de paix	8,500 . . . . .
Un régiment de houſards . . .	1,400 . . . . .
Trente-ſix régimens d'infanterie, la compagnie augmentée de 20 hommes	8,640 . . . . .
Les chaſſeurs augmentés de . .	300 . . . . .
Une nouvelle compagnie de mineurs	150 . . . . .

Vingt-cinq nouveaux majors avec autant d'aides de camp furent créés pour commander les bataillons de grenadiers; autrefois on les prenait des régimens en temps de guerre; maintenant cette charge eſt devenue permanente. Outre cela, les artilleurs qui ſervaient l'artillerie volante, furent remontés, afin qu'exercés en temps de paix, ils deviniſſent plus utiles en temps de guerre. Le total de cette nouvelle augmentation conſiſtait en 25,220 hommes; & 1,250,000 écus,

aſſignés ſur la Pruſſe occidentale, furent deſtinés à l'entretien de ces nouvelles troupes.

Quelque changement qu'on faſſe dans l'État, il s'enſuit toujours des conſéquences auxquelles le gouvernement doit penſer à temps. Les forces de l'État s'étant accrues, il fallait faire un calcul nouveau de ce que coûterait à l'avenir une campagne. En l'année 1773, l'armée conſiſtait en 141 bataillons de campagne, 63 eſcadrons de cuiraſſiers, 70 de dragons, 100 de houſards, outre une artillerie de campagne compoſée de 9,600 canonniers & bombardiers, ſans compter 1200 artilleurs diſtribués pour le ſervice des forteresſes, & 36 bataillons de garniſon. Sur ce tableau de l'armée tel qu'on vient de le repréſenter, en y ajoutant l'augmentation de 22 bataillons francs, on fit le devis de ce que coûteraient les premiers frais pour mettre cette machine en branle.

En ſuivant le même principe, on calcula la dépenſe extraordinaire de cette armée pendant la durée d'une campagne, & pour ne s'y point tromper, on ſe régla ſur la campagne la plus coûteuſe de la dernière guerre, où s'étaient données les batailles les plus ſanglantes, c'eſt-à-dire ſur l'année 1757. Il vaut mieux, dans ces ſortes d'évaluations, mettre les ſommes plus conſidérables que trop faibles, parce qu'on ne perd rien au ſuperflu, & qu'on riſque beaucoup s'il n'y a pas aſſez d'argent.



CHAPITRE IV.

De ce qui s'est passé de plus important depuis 1774 jusqu'à 1778.

On se persuadera bien que la jalousie, la haine & l'envie qu'avait excitées parmi les puissances de l'Europe le partage de la Pologne, ne se dissipèrent pas tout d'un coup. La chose était récente, & la sensation en avait été trop forte, pour que les souverains regardassent avec les yeux de l'habitude un événement dont leur amour-propre était choqué. La France se rappelait avec un chagrin secret ses efforts inutiles pour soutenir la confédération de Bar; elle ne pouvait se dissimuler le mauvais succès de la guerre qu'elle avait conseillé aux Turcs d'entreprendre contre la Russie; elle était en quelque façon humiliée de voir qu'une monarchie comme la sienne eût si peu d'influence dans les troubles qui avaient déchiré la Pologne; elle ne craignait pas moins cette liaison qui commençait à se former entre l'impératrice-reine, l'impératrice de Russie & le roi de Prusse. Une semblable union donnait à ces puissances une prépondérance trop décidée en Europe, pour qu'à Versailles on pût l'envisager avec des yeux d'indifférence; mais ces apparences étaient trompeuses, & il s'en fallait de beaucoup que l'amitié de ces trois puissances fut aussi étroite que le public pouvait se le figurer. Louis XVI venait de monter sur le trône; un évêque lui remit le testament politique que le dauphin, père du roi, lui avait confié, pour le donner à son fils lorsqu'il parviendrait à la régence. Le roi se fit une loi de

ſuivre en tout les volontés de ſon père, & ce fut en conſéquence de ce teſtament que M. de Maurepas, diſgracié par Louis XV, devint premier miniſtre de Louis XVI, que M. d'Aiguillon fut exilé, & que M. de Choiſeul perdit pour jamais l'eſpoir de rentrer en faveur. M. de Maurepas touchait à ſon ſeizième luſtre; il avait été long-temps miniſtre ſous le règne précédent; il poſſédait la routine des affaires; il avait l'eſprit orné, & une tete capable de vaſtes deſſeins; mais il n'était plus en l'âge, comme nous l'avons remarqué, où l'ame remplie d'ardeur entreprend hardiment de grandes choſes. La mauvaiſe adminiſtration des finances ſous le règne précédent, pouvait conduire à une banqueroute générale. Il était d'autant plus atteré de cette idée, que cette banqueroute aurait au moins écraſé 40,000 familles, qui avaient placé tout leur bien dans les fonds publics; & quoique les miniſtres ne ſoient guères ſenſibles aux malheurs des peuples, ils le ſont pourtant au blâme qui en retombe néceſſairement ſur eux. Le traité de Verſailles, quoique peu avantageux à la France, ſubſiſtait toujours. M. de Maurepas avait de plus à ménager la jeune reine, ſœur de l'empereur Joſeph, & fille de Marie Thérèſe, qui, avec un peu de complaiſance, pouvait d'un jour à l'autre gagner aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit du roi ſon époux pour le gouverner entiérement; de ſorte que ce vieux Mentor d'un pupille qui n'avait aucun caractère fixe, employait tour à tour la prudence & la fermeté pour empêcher que le royaume ne tombât en genouille. La France, d'un autre côté, toujours rivale de l'Angleterre, voyait avec plaiſir les troubles qui s'élevaient en Amérique entre les colonies & la mere-patrie. Elle encourageait ſous main l'eſprit de révolte qui s'y manifeſtait, & animait les Américains à ſoutenir leurs

droits contre le despotisme que le roi George III voulait y établir, en leur présentant en perspective les secours qu'ils pouvaient attendre de l'amitié du roi très-chrétien.

La cour de Londres nous présente un tableau tout différent de celui que nous venons de crayonner. C'est l'Écossais Bute qui gouverne le roi & le royaume; semblable à ces esprits malfesans dont on parle toujours & qu'on ne voit jamais, il s'enveloppe ainsi que ses opérations des plus profondes ténèbres; ses émissaires, ses créatures sont les ressorts avec lesquels il meut cette machine politique selon sa volonté. Son système politique est celui des anciens Torys, qui soutiennent que le bonheur d'Angleterre demande que le roi jouisse d'un pouvoir despotique, & que bien loin de contracter des alliances avec les puissances du continent, la Grande-Bretagne doit se borner uniquement à étendre les avantages de son commerce. Paris est à ses yeux ce qu'était Carthage à ceux de Caton le censeur. Bute détruirait en un jour tous les vaisseaux français, s'il en était le maître & s'il pouvait les rassembler. Impérieux & dur dans le gouvernement, peu soucieux sur le choix des moyens qu'il employe, sa mal-adresse dans le maniement des affaires l'emporte encore sur son obstination. Ce ministre, pour remplir ses grandes vues, commença par introduire la corruption dans la chambre basse. Un million de livres sterlings que la nation paye annuellement au roi pour l'entretien de sa liste civile, ne suffisait qu'à peine pour contenter la vénalité des membres du parlement. Cette somme destinée pour l'entretien de la famille royale, de la cour, & pour les ambassades, étant annuellement employée à dépouiller la nation de son énergie, il ne restait au roi George III, pour subsister & pour

ſoutenir à Londres la dignité royale, que 500,000 écus qu'il tirait de ſon électorat de Hanovre. La nation anglaiſe, dégradée par ſon ſouverain même, n'eut depuis d'autre volonté que la ſienne; mais comme ſi ce n'en était pas aſſez de tant de prévarications, le lord Bute voulait frapper un coup plus hardi & plus déciſif, pour établir plus promptement le deſpotiſme auquel il viſait; il engagea le roi à taxer par des impôts arbitraires les colonies américaines, autant pour augmenter ſes revenus, que pour donner un exemple qui, par la ſuite des temps, pût être imité dans la Grande-Bretagne; mais nous verrons que les ſuites qu'eut cet acte de deſpotiſme, ne répondirent point à ſon attente. Les Américains, qu'on n'avait pas daigné corrompre, s'oppoſèrent ouvertement à cet impôt ſi contraire à leurs droits, à leurs coutumes, & ſur-tout aux libertés dont ils jouiſſaient depuis leur établiſſement. Un gouvernement ſage ſe ſerait hâté d'appaiſer ces troubles naiſſans; mais le miniſtère de Londres agit d'après d'autres principes; il ſuſcita de nouvelles brouilleries avec les colonies à l'occaſion des marchands qui avaient le monopole de certaines marchandiſes des Indes orientales, qu'on voulut les forcer d'acheter. La dureté & la violence de ces procédés achevèrent de ſoulever les Américains; ils tinrent un congrès à Philadelphie, où, renonçant au joug anglais, qui déſormais leur devenait inſupportable, ils ſe déclarèrent libres & indépendans. Dès lors voilà la Grande-Bretagne engagée dans une guerre ruineuſe avec ſes propres colonies: mais ſi le lord Bute ſe montra maladroit dans la conduite de cette affaire, il le parut encore davantage dans l'exécution & lorſque la guerre commença. Il crut bonnement que 7,000 hommes de troupes réglées était un nombre ſuffiſant pour

ſubjuguer l'Amérique; & comme il n'avait pas l'art de Newton dans les calculs, il s'y trompa toujours. Le général Washington, qu'à Londres on appelait le chef des rebelles, remporta, dès les premières hoſtilités, quelques avantages ſur les royaliſtes aſſemblés près de Boſton. Le roi, qui s'attendait à des victoires, fut ſurpris de la nouvelle de cet échec, & le gouvernement ſe vit obligé de changer de meſures. Il était évident que le nombre des troupes en Amérique était trop faible pour remplir le deſſein qu'on voulait exécuter; il fallait donc avoir une armée, quoiqu'on ſentit toutes les difficultés qu'il y avait à trouver ce monde, & à le raſſembler. Les Anglais ont manqué de tous temps d'art & de ſoupleſſe dans leurs négociations; attachés avec acharnement à leurs intérêts, ils ne ſavent pas flatter ceux des autres; ils penſent qu'en offrant des guinées, ils peuvent tout obtenir. Ils s'adreſſèrent d'abord, en 1776, à l'impératrice de Ruſſie, & la choquèrent d'autant plus par leurs demandes, que la fierté de cette princeſſe regardait comme bien au-deſſous d'elle d'accepter des ſubſides d'une autre puiſſance. Enfin ils trouvèrent en Allemagne des princes avides ou obérés, qui prirent leur argent; ce qui leur valut 12,000 Heſſois, 4,000 Brunſwicois, 1200 hommes d'Anſpach, autant de Hanau, ſans compter quelques centaines d'hommes que leur fournit le prince de Waldeck. Outre cela, la cour envoya 4,000 Hanovriens à Gibraltar & à Port-Mahon, pour en relever les garniſons anglaiſes, leſquelles furent de là conduites en Amérique. Toutes ces troupes ſervirent ſous les auſpices du lord Howe & de ſon frère l'amiral. comme nous le rapporterons en ſon temps. Chaque campagne coûta à l'Angleterre ſix millions de livres ſterlings, ou 36 millions d'écus. On comptait alors

que les dettes de la Grande-Bretagne montaient déjà à 900 millions d'écus. Une campagne ne suffisait pas pour soumettre les colonies ; ainsi l'on prévoyait dès lors que dans peu la dette nationale passerait un milliard. La campagne suivante ne produisit aucun événement décisif, & les Américains se soutinrent contre le lord Howe & tous les renforts qui l'avaient joint ; mais vers la fin de l'année 1777, la fortune commença à se déclarer en faveur des colonies. Sur les ordres de la cour, le général Bourgoyne partit du Canada avec 13,000 hommes, pour se rendre à Boston, selon le projet qu'on lui avait donné à exécuter ; tandis que le lord Howe, qui n'était informé de rien, s'était emparé de Philadelphie. Ce défaut de concert acheva de gâter les affaires ; Bourgoyne, qui manquait de chevaux pour le transport de ses vivres, & avait entrepris une expédition impraticable relativement aux subsistances, fut obligé de se rendre prisonnier avec toutes ses troupes aux Américains qu'il croyait subjuguer. Un événement de cette nature aurait autrefois soulevé toute la nation contre le gouvernement, & causé même une révolution ; il ne produisit alors qu'un léger murmure, tant l'amour des richesses l'emportait sur l'amour de de la patrie, & fesait préférer à ce peuple autrefois si noble & si généreux, l'avantage personnel au bien général. Le roi d'Angleterre, qui soutenait le système de Bute par obstination, se roidissait contre les obstables qu'il voyait naître sous ses pas. Peu sensible aux malheurs qui retombaient sur son peuple, il n'en devenait que plus ardent pour l'exécution de ses projets, & afin de gagner la supériorité sur les Américains, il fesait négocier dans toutes les cours de l'Allemagne, pour en tirer le peu de secours qu'elles pouvaient encore lui fournir. L'Allemagne se ressentait

déjà de la quantité d'hommes qu'on en avait tirée, pour les envoyer dans ces climats lointains, & le roi de Pruſſe voyait avec peine l'Empire dépourvu de tous ſes défenſeurs, ſur-tout dans le cas où il ſurviendrait une nouvelle guerre; car dans les troubles de 1756, la baſſe Saxe & la Weſtphalie ſeules avaient aſſemblé une armée, avec laquelle on avait arrêté & dérangé tous les progrès de l'armée françaiſe. Par cette raiſon, il chicana le paſſage des troupes des princes qui en donnaient à l'Angleterre, lorſqu'elles ſe trouvaient obligées de paſſer par le pays de Magdebourg, celui de Minden, ou par le bas Rhin. Ce n'était qu'une faible revanche du mauvais procédé de la cour de Londres au ſujet de la ville & du port de Dantzic; toutefois le roi ne voulut pas pouſſer les choſes trop loin; une longue expérience lui avait appris qu'on trouve une multitude d'ennemis dans le monde, & qu'il ne faut pas s'en ſuſciter ſoi-même de gaieté de cœur. Voilà en gros l'idée qu'on peut ſe faire de l'Angleterre pendant le peu d'années dont nous nous ſommes propoſé de décrire les événemens. Nous la quitterons maintenant, pour préſenter le réſumé de ce que, pendant la même époque, il ſe paſſa de mémorable en Ruſſie.

L'impératrice de Ruſſie ſortait en 1774 de la guerre qu'elle avait faite aux Turcs, couverte de gloire par les ſuccès que ſes troupes avaient eus contre ſes ennemis; mais l'État était preſque épuiſé d'hommes & d'argent; & la paix ſi mal aſſurée, que le grand viſir déclara lui-même au prince Repnin, ambaſſadeur à la Porte, qu'à moins que le chan de Crimée ne rentrât ſous la domination de la Porte, & que l'impératrice de Ruſſie ne reſtituât Kerſch & Jenikala, la paix qu'on avait extorquée

aux Turcs ne ferait point de durée. Sur cette déclaration, les troupes Ruſſes occupèrent Perekop, & auſſi-tôt les hoſtilités recommencèrent en Crimée. Ce n'était pas une guerre dans les formes, où deux grandes armées ſe trouvaſſent en préſence l'une de l'autre, mais c'étaient des incurſions où des troupes turques débarquaient en différens parages, ce qui occaſionnait de petits combats, dont toutefois les Ruſſes ſortirent toujours victorieux. Cependant cet état d'incertitude inquiétait l'impératrice, parce qu'elle était obligée d'aſſembler ſon armée ſur les frontières de la Tartarie, & de tenir un gros corps à Kiow, pour l'oppoſer en cas de néceſſité à un corps de 40,000 Turcs campés près de Bender, qui de-là, en traverſant la Pologne, pouvaient facilement ſe porter vers la partie des provinces ruſſes ſituées à l'autre bord du Nieſter; ainſi ſans avoir ni la paix ni la guerre, les dépenſes de l'impératrice étaient auſſi grandes que ſi la guerre avait été déclarée entre les deux puiſſances. L'intérieur de la cour de Pétersbourg fourniſſait des événemens d'une autre nature, mais qui tiennent également à l'hiſtoire de ce temps. L'impératrice voyant que ſon fils, le grand-duc, était en âge de ſe marier, délibérait ſur le choix de l'épouſe qu'elle voulait lui donner. Ce devait être une princeſſe d'Allemagne, dont l'âge & la perſonne convinſſent à ſon fils. Ce choix n'était pas indifférent pour la cour de Berlin, cette nouvelle liaiſon pouvant devenir favorable ou contraire à ſes intérêts. L'Allemagne était alors ſtérile en princeſſes; il n'y en avait que trois ou quatre, qui puſſent être propoſées, parce que les unes étaient trop âgées, & les autres trop jeunes. Celles auxquelles on pouvait penſer, étaient une ſœur de l'électeur de Saxe, une princeſſe de Wirtemberg

trop jeune, & trois princeſſes, filles du landgrave de Darmſtadt. La ſœur aînée de ces princeſſes de Darmſtadt était mariée au prince de Pruſſe; ainſi il y avait tout à gagner, ſi une de ces princeſſes devenait grande-ducheſſe, parce que les nœuds de la parenté ſe joignant à ceux de l'alliance, ils ſemblaient annoncer que l'union de la Pruſſe & de la Ruſſie ſerait par là plus cimentée que jamais. Le roi mit tout en œuvre pour arranger les choſes de la ſorte, & il fut aſſez heureux pour réuſſir entiérement. Les princeſſes de Darmſtadt paſsèrent par Berlin; elles arrivèrent à Pétersbourg; la ſeconde des filles du landgrave fut celle qui emporta la pomme, & le mariage fut ſolemnellement célébré; mais il ne réuſſit pas, & donna lieu à un grand nombre d'intrigues & de ſcènes fâcheuſes.

Il s'était élevé en même temps de nouvelles chicanes à Varſovie ſur les poſſeſſions que les puiſſances co-partageantes occupaient en Pologne. Les Sarmates, en ſe plaignant amérement, accuſaient les Autrichiens & les Pruſſiens d'en avoir étendu les limites beaucoup au-delà de ce qui leur avait été accordé par les traités. Ces plaintes avaient fait impreſſion ſur l'impératrice de Ruſſie, dont l'ambition s'applaudiſſant d'avoir donné des provinces à de grands ſouverains, était encore plus flattée d'en fixer les limites. Pour prévenir les ſuites que pourrait avoir le mécontentement de l'impératrice, ſi on ne l'appaiſait pas au plutôt, le roi réſolut d'envoyer le prince Henri à Pétersbourg, ſous prétexte de faire une viſite à l'impératrice, laquelle l'avait invité à ſe rendre à ſa cour. Il faut ajouter à ceci que le roi s'était concerté avec la cour de Vienne pour que les deux puiſſances conſervaſſent leurs poſſeſſions intactes, en laiſſant crier les Polonais &

en tâchant d'appaiſer la cour de Ruſſie ; mais le prince de Kaunitz, attaché à ſa politique, dans l'intention de brouiller les cours de Berlin & de Pétersbourg, fit déclarer à cette derniere que l'impératrice-reine, par la ſeule envie d'obliger l'impératrice de Ruſſie, avait réſolu de rendre à la république de Pologne une partie du palatinat de Lublin, toutes les terres qui ſe trouvent au-delà de la rive droite du Bug, la ville de Caſimir & quelques autres morceaux encore qu'elle poſſédait. Le prince Henri arriva donc à Pétersbourg dans des conjonctures auſſi ſingulieres que fâcheuſes. Il avait à combattre les Français, les Eſpagnols & les Autrichiens. A peine eut-il vu l'impératrice, que la grande-ducheſſe vint à mourir en mettant au monde un enfant mort. Le prince qui ſe trouva préſent à cette ſcène, aſſiſta l'impératrice dans ces triſtes circonſtances autant qu'il dépendait de lui ; il prit un ſoin particulier du grand-duc, atterré par un ſpectable auſſi nouveau pour lui que lugubre. Il ne l'abandonna point, & ayant non-ſeulement contribué à rétablir ſa ſanté, ſon chef-d'œuvre fut en particulier de raccommoder entiérement la mère & le fils, dont la méſintelligence s'était beaucoup augmentée depuis le mariage de la grande-ducheſſe, & feſait appréhender qu'il n'en réſultât des ſuites fâcheuſes ou pour l'un ou pour l'autre. L'impératrice fut vivement touchée du ſervice que le prince Henri lui avait rendu, & depuis ce temps, ſon crédit s'accrut de jour en jour. Il en fit bientôt un très-bon uſage. L'impératrice était dans l'intention de remarier promptement ſon fils : le prince lui propoſa la princeſſe de Wirtemberg, petite-nièce du roi, qui fut auſſi-tôt agréée. Il fut outre cela réſolu que le prince Henri mèneroit le grand-duc à Berlin, où il verrait

verrait cette princeſſe, & où les promeſſes ſe feraient; après quoi il la ramenerait en Ruſſie, pour que les noces ſe fiſſent à Pétersbourg. Le prince trouva plus de difficultés pour éluder les reſtitutions que les Polonais exigeaient du roi. La cour de Vienne avait donné l'exemple de ces reſtitutions; la Ruſſie inſiſtait pour que le roi imitât ſa conduite. Cette affaire fut donc remiſe à la médiation de M. de Stackelberg, ambaſſadeur de Ruſſie en Pologne, & apres s'être arrangé le mieux que l'on put, la cour de Berlin rendit à la république une partie du lac de Goplo, la rive gauche de la rivière de Drevenza & quelques villages aux environs de Thorn.

Nous ne rapporterons point ici en détail la réception du grand-duc. Ce fut une fete perpétuelle depuis les frontières juſqu'à Berlin, où le luxe & le goût ſe diſputèrent les honneurs qu'on rendit à cet illuſtre étranger. On ne croyoit point à Vienne que le grand-duc viendrait à Berlin. Le prince Kaunitz, comptant ſur le ſuccès de ſes manigances, était perſuadé que ſa cour ayant été la premiere à reſtituer quelques terrains aux Polonais, il avait, par cette complaiſance, irrémiſſiblement brouillé les cours de Berlin & de Pétersbourg; & au moment qu'il penſait préparer ſon triomphe, il apprend que le grand-duc eſt à Berlin, qu'il épouſe la princeſſe de Wirtemberg, & que l'intimité entre la Pruſſe & la Ruſſie eſt plus grande que jamais. Mais ſi ce miniſtre avait manqué ſon coup en Ruſſie, il s'en était dédommagé aux dépens des Turcs; car la cour de Vienne, ſous prétexte de régler les limites qui ſéparent la Hongrie & la Valachie, s'était emparée du diſtrict de la Buckowina, qui s'étend juſqu'à un mille de Choczim. Les Turcs avaient été aſſez

ignorans, ou pour mieux dire affez ftupides pour confentir à ce démembrement de leurs États, fans qu'il y eût une raifon valable pour l'autorifer & fans fe plaindre. Les autres puiffances ne penfaient pas ainfi. La Ruffie avait raifon d'être jaloufe de l'acquifition de la cour de Vienne vers le Dniefter, parce que cette poffeffion, en l'approchant fi fort de Choczim, mettait les Autrichiens en état de difputer aux Ruffes le paffage du Dniefter, toutes les fois qu'ils voudraient pouffer leurs conquètes, foit en Moldavie, foit en Valachie; & même quand on aurait laiffé paffer leurs troupes, les Autrichiens, maîtres de la Buckowina, pouvaient les couper de leurs fubfiftances, ou du moins tenir la balance dans les guerres entre les Ruffes & les Turcs, felon qu'ils le jugeraient convenable à leurs intérêts. D'autre part, les Autrichiens intriguaient en 1774 à Conftantinople, afin d'entretenir l'aigreur que la dernière paix avait laiffée entre la Porte & la Ruffie, & d'occafionner de nouvelles brouilleries. Les Français foufflaient également le feu de leur côté. Ces manœuvres fourdes animèrent enfin le grand feigneur, & occafionnèrent les déclarations au prince Repnin, dont il a été fait mention, & cette efpèce de guerre dans la Crimée, qui fut appaifée enfuite. Vienne était alors, dans l'Europe, le foyer des projets & des intrigues. Cette cour fi altière, afin de parvenir à dominer fur les autres, portait fes vues de tous côtés, pour étendre fes limites & pour engloutir dans fa monarchie les États qui fe trouvaient fitués à fa bienféance. Du côté de l'orient, elle méditait de joindre la Servie & la Bofnie à fes vaftes poffeffions. Au midi, tentée de fe faifir d'une partie des poffeffions de la république de Venife, elle n'attendait que l'occafion de joindre Triefte &

le Milanais au Tyrol, par un démembrement qui était à sa bienséance. Ce n'en est pas assez ; elle se promettoit bien après la mort du duc de Modene, dont um archiduc avait épousé l'héritière, de revendiquer le Ferrarais, possédé par les papes, & de dépouiller le roi de Sardaigne du Tortonais & de l'Alexandrin, comme ayant toujours appartenu aux ducs de Milan. Vers l'occident, la Bavière lui présentait un morceau bien tentant. Voisine de l'Autriche, elle lui ouvrait un passage vers le Tyrol. En la possédant, la maison d'Autriche voyait le Danube couler presque toujours sous sa domination. On supposait outre cela qu'il était contraire à l'intérêt de l'empereur de laisser réunir la Bavière & le Palatinat sous un même souverain, & comme cet héritage eût rendu l'électeur palatin trop puissant, il vallait mieux que l'empereur le prit pour lui-même. De-là en remontant le Danube, on rencontre le duché de Wirtemberg, auquel la cour de Vienne pensait avoir des prétentions bien légitimes. Toutes ces acquisitions auraient formé comme une galerie, qui, de Vienne, en se liant les uues aux autres, la conduisait jusqu'aux bords du Rhin, où l'Alsace, qui avait fait anciennement partie de l'Empire, pouvait être répétée, ce qui menait enfin à la Lorraine, qui naguères avait été le domaine des ancêtres de Joseph. En nous tournant vers le septentrion, nous rencontrons cette Silésie dont l'Autriche ne pouvait oublier la perte, & qu'elle se proposait bien de recouvrer aussi-tôt qu'elle en trouverait l'occasion. L'empereur ne savait pas cacher & voiler ses vastes desseins. Sa vivacité le trahissait souvent. Pour en rapporter un exemple, il suffit de dire que, vers la fin de l'année 1775, le roi de Prusse eut quelques forts accès de goutte consécu-

tifs. Van Swieten, miniſtre de la cour impériale à Berlin, ſuppoſa que cette goutte était un hydropiſie formée, & flatté de pouvoir annoncer à ſa cour la mort d'un ennemi qui long-temps avait été redoutable pour elle, il manda hardiment à l'empereur que le roi tirait vers ſa fin, & qu'il ne paſſerait pas l'année. Voilà toutes les troupes autrichiennes en marche; leur rendez-vous eſt marqué en Bohème, & l'empereur attend, plein d'impatience, à Vienne, la confirmation de cette nouvelle, pour pénétrer tout de ſuite en Saxe, & de-là ſur les frontières de Brandebourg, afin de propoſer au ſucceſſeur du trône l'alternative, ou de rendre tout de ſuite la Siléſie à la maiſon d'Autriche, ou de ſe voir écraſé avant de pouvoir ſe mettre en défenſe. Toutes ces choſes, qui ſe firent ouvertement, s'ébruitèrent par-tout, & ne cimentèrent point l'amitié des deux cours, comme on peut bien ſe l'imaginer. Cette ſcène parut d'autant plus ſingulière, que le roi de Pruſſe n'ayant été atteint que d'une goutte ordinaire, en était déjà guéri avant que l'armée autrichienne fut raſſemblée. L'empereur alors fit retourner toutes ſes troupes dans leurs quartiers ordinaires. L'année d'après, ſavoir en 1777, l'empereur fit un voyage incognito en France. Le ſéjour qu'il fit à Paris & à Verſailles ne contribua pas à reſſerrer l'union des deux nations. Il avait beaucoup plus de monde & d'aménité que Louis XVI. Cela cauſa des jalouſies au monarque français, qui s'en cachait à peine. Joſeph voulut enſuite parcourir les provinces de la France, & peut-être que, s'obſervant moins que dans la capitale du royaume, il laiſſa échapper des marques trop ſenſibles du chagrin qu'il éprouvait en voyant de bons établiſſemens de manufactures ou de commerce, ou d'autres choſes pa-

reilles, qui étaient autant de preuves de l'industrie nationale. Ces choses, quelques petites qu'elles fussent, n'échappèrent pas à la sagacité française. L'empereur s'était distingué par sa politesse à la cour; mais se contraignant moins dans les provinces, il parut plutôt envieux qu'ami de la nation chez laquelle il se trouvait, & perdit tout le crédit que sa gentillesse lui avait acquis. D'autre part ce voyage fit un effet tout différent sur Joseph. Il avait parcouru la Normandie, la Bretagne, la Provence, le Languedoc, la Bourgogne & la Franche-comté; toutes provinces, qui autrefois gouvernées par des souverains, quoique vassaux, avaient été par la suite des temps insensiblement incorporées dans la monarchie française. Ces objets, qui le frappaient vivement, occasionnaient la comparaison humiliante, selon lui; qu'il fesait de cette masse réunie sous un chef, & du gouvernement germanique, dont à la vérité il était l'empereur, mais dans lequel il se trouvait des rois & des souverains assez puissans pour lui résister, même pour lui faire la guerre. S'il en avait eu les moyens, il aurait voulu réunir incessamment toutes les provinces de l'Empire à ses domaines, pour se rendre souverain de ce vaste corps, & élever par ce moyen sa puissance au-dessus de celle de tous les monarques de l'Europe. Ce projet l'occupait sans cesse, & il pensait que la maison d'Autriche ne devait jamais le perdre de vue. C'était de ces principes ambitieux que partait l'ardeur avec laquelle il convoitait la Bavière; & quoique la mort de l'électeur de Bavière ne parût point devoir être prochaine, l'empereur n'épargna rien pour mettre l'électeur palatin & ses ministres dans ses intérets. Le roi de Prusse, toujours attentif aux démarches de la cour de Vienne, fut des

premiers à découvrir ce myſtère. Cette cour était trop dangereuſe & trop puiſſante pour être négligée, & d'ailleurs il faut connaître les projets de ſon ennemi, ſi l'on veut s'y oppoſer. Il réſulte des faits différens que nous venons d'expoſer, que la paix de l'Europe était menacée de tous les côtés; le feu couvait ſous la cendre, un rien pouvait en faire ſortir des flammes. La Ruſſie s'attendait d'un moment à l'autre à être attaquée par les Turcs; ſi la guerre n'était point déclarée, il ſe commettait des hoſtilités de part & d'autre. La derniere guerre avait occaſionné des dépenſes énormes à l'impératrice, la Ruſſie en était preſque épuiſée, ſur-tout à cauſe des ravages de Pugatſchef dans la province de Caſan, & de la deſtruction des mines qui, dans ces contrées, ſont d'un rapport très-conſidérable.

A Vienne, un jeune empereur, dévoré d'ambition, avide de gloire, n'attendait qu'une occaſion pour troubler le repos de l'Europe. Il avait deux généraux, Laſcy & Laudon, qui s'étaient acquis de la réputation dans la guerre précédente. Son armée était mieux entretenue & ſur un meilleur pied qu'elle ne l'avait jamais été. Il avait augmenté le nombre des canons de campagne, & l'avait porté juſqu'à deux mille. Ses finances, qui ſe reſſentaient encore des frais immenſes de la dernière guerre, n'étaient pas ſur un pied tout à fait ſolide. On évaluait les dettes de l'État à 100 millions d'écus, dont on avait réduit les intérêts à 4 pour cent; mais le peuple était ſurchargé des plus durs impôts; chaque jour on en ajoutait de nouveaux; & malgré tout l'argent qu'à force de preſſer les provinces on raſſemblait à Vienne, en déduiſant la dépenſe fixe & couchée ſur l'ordre du tableau, il ne reſtait à l'impératrice-reine que deux millions dont elle pût diſpoſer; ainſi il

n'y avait d'autre fonds que celui de quatre millions d'écus que le maréchal de Lascy avait épargnés sur l'entretien de l'armée ; mais par l'exactitude de la banque de Vienne à payer les intérêts des capitaux que la cour avait empruntés, elle avait assuré & consolidé son crédit, tant en Hollande qu'à Gènes, de sorte que si la cour jugeait à propos de recourir à de nouveaux emprunts, elle pouvait se flatter de trouver de nouvelles ressources. Ajoutez à ce crédit si bien établi une armée de 170,000 hommes toujours entretenus, & tout lecteur conviendra que l'Autriche était alors une puissance plus formidable que ne l'avait jamais été celle des empereurs précédens, sans en excepter Charles-Quint même.

La France, telle que nous l'avons dépeinte, était bien déchue, si nous comparons son état politique présent à ce qu'il était durant les belles années de Louis XIV. Il semblait que sa fécondité épuisée n'eût plus la force de produire d'aussi grands génies que ceux qu'elle formait alors. Ecrasée par le poids de dettes énormes, elle en était sans cesse aux expédiens. Un contrôleur général des finances était regardé comme un adepte ; on voulait qu'il fit de l'or, & quand il n'en fournissait point à proportion des besoins, on le chassait aussitôt. On fit enfin choix du Sr. Necker, tout calviniste qu'il était. On espérait peut-être qu'un hérétique, maudit pour maudit, en fesant un pacte avec le diable, fournirait les sommes nécessaires aux vues du gouvernement. L'Etat entretenait 100,000 hommes de troupes réglées, & 60,000 de milices. Ses ports étaient dégarnis de vaisseaux. M. de Maurepas se servit du temps où l'Angleterre fesait si mal à propos la guerre à ses colonies, pour relever la marine française. On travailla dans tous les chantiers dès l'année 1776.

Trente-ſix vaiſſeaux de ligne étaient déjà conſtruits, & dès l'année 1778, le nombre en était augmenté & montait à 66, ſans compter les frégates & les autres bâtimens. Les îles & les colonies d'Amérique étaient toutes bien fournies de troupes. Peut-être n'avait-on pas eu la même attention pour les poſſeſſions françaiſes des Indes orientales. Tant de meſures préalables auroient dû ouvrir les yeux aux Anglais; elles leur pronoſtiquaient une prochaine rupture avec la France, s'ils avaient ſu prévoir. La ſituation de la France, quoique peu brillante, n'en méritait pas moins l'attention des autres puiſſances. Ses dettes la mettaient dans l'impuiſſance de ſoutenir une longue guerre, mais forte de l'alliance de l'Eſpagne & de l'aſſiſtance qu'elle en pouvait tirer, on la voyait épier le moment pour tomber comme un faucon ſur ſa proie, & ſe venger ſur la Grande-Bretagne des maux qu'elle lui avait cauſé durant la guerre précédente; & en général, on ne pouvait rien traiter d'important en Allemagne, ni dans le Sud de l'Europe, ſans ſe concerter ou s'entendre avec cette puiſſance.

L'Angleterre, comme nous l'avons dit, était ſous le joug des Torys, accablée de dettes, engagée dans une guerre ruineuſe, qui augmentait les dettes nationales de 36 millions d'écus par an; pour frapper ſon bras droit de ſon bras gauche, elle épuiſait toutes ſes reſſources & s'acheminait à grands pas vers ſa décadence. Ses miniſtres accumulaient les fautes; la principale conſiſtait à porter en Amérique une guerre dont il ne pouvait lui revenir aucun avantage. Elle ſe brouillait auſſi ſans raiſon avec tout le monde; nous en exceptons les Français, perpétuels ennemis de l'Angleterre; mais la cour de Londres était également mal avec l'Eſpagne au ſu-

jet des chicanes qui s'étaient élevées entre ces nations pour l'île de Falkland ; & depuis la mort du dernier roi de Portugal, l'Angleterre avait entiérement perdu l'influence qu'elle avait dans ce royaume. Ses procédés hauts, durs & despotiques à l'égard du gouverneur de St Eustache, lui avaient fait perdre l'amitié & la confiance des Provinces-unies. Le roi d'Angleterre, en qualité d'électeur de Hanovre, avait mécontenté la cour de Vienne, en lui refusant des passeports pour des chevaux de remonte, que l'on accorda toujours en pareil cas. Il avait indisposé l'impératrice de Russie. Depuis l'aventure de sa sœur la reine Mathilde, l'inimitié du Danemarck était manifeste. Le roi de Prusse avait encore plus de griefs que les autres. Il pouvait reprocher au roi d'Angleterre la paix conclue avec la France, par laquelle l'Angleterre abandonna la Prusse, & toutes les manigances mises en jeu pour le déposséder du port de Dantzic. L'Angleterre ne pouvait donc attribuer qu'à sa propre inconduite le délaissement & l'abandon général où elle se trouvait alors.

La Suède, quoiqu'elle eût changé sa forme de gouvernement, n'avait point gagné des forces nouvelles: la balance de son commerce lui était défavorable ; elle ne recevait point de subsides de la France, aussi avait-elle à peine les moyens de se défendre & se trouvait-elle hors d'état d'attaquer personne. Le Dannemarck avait une bonne flotte & 30,000 soldats ; mais sa faiblesse le mettait presque de niveau avec la Suède. Le roi de Sardaigne se trouvait comme garrotté par l'alliance de la France & de l'Autriche ; il ne pouvait rien par lui-même ; il ne pouvait figurer qu'avec le secours d'un allié puissant, de sorte que dans l'état actuel des choses, on ne devait pas le mettre au-dessus de la Suède.

& du Danemarck. La Pologne, pleine de têtes remuantes mais légères, n'entretenait que 14,000 hommes, & ſes finances n'étaient pas même ſuffiſantes pour mettre en action ce petit nombre de troupes. Le miniſtre de Ruſſie gouvernait ce royaume au nom de l'impératrice, à peu-près comme autrefois les proconſuls romains gouvernaient les provinces de l'empire. Il ne s'agiſſait donc point réellement de ce qu'on penſait ou projetait à Varſovie; il ſuffiſait de ſavoir ce qu'on avait réſolu à Péterſbourg, pour porter ſon jugement ſur la Pologne.

La Pruſſe avait joui de quelque tranquillité pendant cette paix; attentive aux projets que forgeaient ſes voiſins, mais ne ſe mêlant directement d'aucune affaire, elle s'était appliquée principalement à rétablir ſes provinces ruinées. La population avait pris des accroiſſemens conſidérables; les revenus de l'État ſe trouvaient augmentés de plus d'un quart de ce qu'ils étaient en 1756; l'armée était entiérement rétablie, & depuis l'année 1774, le roi entretenait 186,000 hommes, bien diſciplinés & qu'il pouvait mettre en action d'un jour à l'autre. Ses forteresses étaient pour la plûpart achevées & en bon état, ſes magaſins remplis pour une campagne, & il avait des ſommes aſſez conſidérables en réſerve pour ſoutenir ſeul la guerre pendant quelques années. La Ruſſie était l'unique alliée de la Pruſſe. Cette liaiſon aurait été ſuffiſante, ſi l'on n'avait pas eu lieu de craindre qu'une nouvelle guerre en Crimée n'empêchât l'impératrice de Ruſſie de fournir au roi les ſecours qu'elle lui devait ſelon les traités. D'ailleurs, la cour de Berlin avait ménagé toutes les puiſſances, n'était brouillée avec aucune; mais les ſoupçons que donnaient les vues ambitieuſes de l'empereur, feſaient pronoſtiquer avec cer-

titude, qu'au premier mouvement inattendu l'explosion de ce volcan aurait lieu. Il s'était déjà élevé des troubles dans l'Empire à l'occasion de la visitation de la chambre impériale à Wetzlar. Ce tribunal de justice ayant très-injustement rempli ses fonctions, occasionna les plaintes de nombre de princes qui souffraient de ses prévarications. La cour de Vienne, loin de punir ou de chasser les coupables, (qui étaient ses créatures,) s'obstinait à les soutenir. Le roi de Prusse & le roi d'Angleterre, comme électeurs, avec un parti considérable, contraignirent les Autrichiens à céder sur plusieurs points. Enfin, de quel côté qu'on jetât ses regards, on voyait la tranquillité de l'Europe sur le point d'être troublée. Pour ne point agir inconsidérément pendant ces conjonctures critiques, il était nécessaire que la Prusse s'entendit avec d'autres puissances, & qu'elle sût au vrai dans quelles dispositions se trouvait la France. Les anciennes liaisons de la cour de Berlin & de celle de Versailles étaient rompues depuis l'année 1756. La guerre qui se fesait alors, l'enthousiasme des Français pour l'Autriche, les efforts qu'ils firent pour écraser le roi de Prusse, (expression qu'ils avaient souvent employée,) enfin l'animosité qui s'en était ensuivie, n'avaient pas rapproché les esprits. Ces sortes de plaies sont trop douloureuses pour pouvoir se consolider promptement. Après la paix de 1763, l'animosité se tourna en froideur; ensuite la cour de Berlin s'unit par des traités à celle de Pétersbourg, & comme l'impératrice de Russie n'aimait pas la France, le roi de Prusse ne pouvait alors, s'il voulait ménager son unique allié, se rapprocher trop des Français. Ce fut par cette raison que M. de Guines, créature de Choiseul & ministre de la cour de Versailles à

Berlin, put d'autant moins pousser avec succès ses négociations, que dès l'année 1770 les affaires de Pologne commençaient à s'agiter, & que le roi ne pouvait en meme temps être du parti des Russes, qui soutenaient le roi Poniatowsky, & de celui des Français, qui appuyaient la confédération de Bar. Bientôt après survinrent les incidens qui produisirent le partage de la Pologne dont nous avons parlé précédemment, & dès lors plus que jamais toute intimité avec la cour de Versailles fut interdite. Outre ces obstacles que nous venons d'exposer, il y avait de plus l'alliance qui subsistait entre la France & l'Autriche, qui mettait des entraves encore plus considérables à toute liaison qu'on aurait pu contracter avec la France; vu qu'aussi long-temps que ce traité subsistait, elle ne pouvait, sans l'enfreindre, entrer dans les vues de la cour de Berlin. Mais comme, vers l'année 1777, toutes les affaires de la Pologne furent terminées, & que le théâtre de la politique présentait des décorations nouvelles; qu'outre cela un nouveau roi & d'autres ministres gouvernaient la France, il y eut dès lors moyen de rapprocher les cours de Pétersbourg & de Versailles, parce que les mèmes acteurs ne subsistaient plus. Le ressentiment de l'impératrice de Russie ne pouvaient pas s'étendre sur leurs successeurs.

MÉMOIRES

DE

LA GUERRE DE 1778.



MÉMOIRES DE LA GUERRE DE 1778.

APRÈS avoir exposé comment se fit le partage de la Pologne entre la Russie, l'Autriche & la Prusse, nous crumes que ce serait le dernier événement remarquable du règne du roi; cependant le destin, qui se joue de la prévoyance humaine, en ordonna autrement. La mort soudaine d'un prince, qui ne paraissait ni apparente, ni prochaine, troubla subitement la tranquillité dont jouissait l'Europe. L'électeur de Bavière prend la petite vérole, & la nouvelle de son décès arrive lors même que celle de sa guérison rendait l'espérance à tous ceux qui s'intéressaient à sa conservation. Dès lors la guerre devint presque inévitable; car l'on fut instruit que la cour impériale & le jeune empereur Joseph avaient formé le projet d'envahir la Bavière à la mort de l'électeur. Ce dessein avait été conçu par l'empereur François, qui, pour y donner quelque apparence de justice, avait fait épouser à son fils la sœur de l'électeur de Bavière, pour acquérir le droit de revendiquer l'héritage allodial de cette succession; mais cette princesse étant morte sans lignée, ce prétexte ne pouvait plus servir. La cour impériale n'ayant de prétention ni légitime, ni apparente sur cet électorat, se servit de certains anciens documens, & des droits de suzeraineté qu'elle croyait avoir comme roi de

Bohème sur les fiefs de la Bavière. Elle avait d'avance gagné tous les ministres de l'électeur palatin, & ce prince même, auquel elle promit des établissemens avantageux pour les enfans naturels, pourvu qu'il leur sacrifiât ses successeurs légitimes, à la tête desquels était le duc de Deuxponts. A peine apprit-on à Vienne la mort de l'électeur de Bavière, que le conseil s'assembla; l'empereur proposa d'envahir la Bavière; l'impératrice-reine consentit avec répugnance à une démarche aussi violente, ou plutôt elle se laissa entraîner à la persuasion du prince Kaunitz, qui l'assura que cet événement n'aurait point de suites, & que l'Europe consternée ou léthargique n'oserait pas traverser l'empereur dans une entreprise aussi hardie que décisive. D'abord 16 bataillons, 20 escadrons & 80 canons se mettent en marche. L'électeur palatin, qui était à Munich, pâlit à cette nouvelle; & il signe une convention, où il abandonne les deux tiers de la Bavière aux désirs des Autrichiens. Cette action violente se répandit par-tout. L'empereur s'était trop découvert pour que l'Europe ne jugeat pas de ce qu'annonçait de suites une ambition aussi forte. Dans ce moment de crise, il fallait prendre un parti, ou celui de s'opposer avec vigueur à ce torrent, qui allait se déborder si rien ne l'arrêtait, ou il fallait que tout prince de l'Empire renonçât aux priviléges de sa liberté, parce qu'en demeurant dans l'inaction, le corps germanique semblait approuver tacitement le droit que l'empereur voulait s'arroger de disposer despotiquement des successions qui viendraient à vaquer; ce qui tendait au renversement général des lois, des traités de confraternité & des priviléges qui assuraient les possessions de ces princes. Toutes ces funestes conséquences n'avaient point échappé à la pénétration du roi; mais

mais avant que d'en venir aux remèdes violens, il y avait des arrangemens préalables à prendre; il fallait que le prince de Deuxponts protestât contre le traité de Munich; que la Saxe réclamât l'assistance du roi pour sa succession allodiale; mais sur-tout que l'on pressentit les cours de Versailles & de Pétersbourg, afin de pénétrer leur façon de penser, & d'être sûr à quoi on pouvait s'attendre de leur part. L'électeur de Saxe s'adressa le premier au roi, après s'être vainement adressé à la cour de Vienne, dont la hauteur ne daigna pas même l'honorer d'une réponse, parce qu'ayant presque entiérement dépouillé l'électeur palatin, ce prince se trouvait hors d'état de satisfaire la Saxe sur ce qu'elle exigeait de la succession allodiale. La cour de Vienne, qui d'autre part agissait avec plus de précipitation que de prudence, avait négligé de s'assurer du prince de Deuxponts, légitime successeur de l'électeur palatin, dont l'accession était absolument nécessaire pour rendre le traité de Munich valable. Elle avait de plus traité cette affaire avec si peu de secret & de ménagement, que toutes ses démarches étaient connues depuis dix ans qu'elle couvait ce projet. C'est ce qui engagea le roi à envoyer le comte de Gœrtz incognito à Munich, où il arriva à point nommé, pour arrêter le prince de Deuxponts au bord du précipice où il allait s'abymer. Le comte de Gœrtz lui représenta qu'il ne gagnerait rien en ratifiant le traité de son oncle, au lieu qu'en protestant contre l'illégalité de cet acte, il conservait l'espérance de se faire restituer une partie du cercle de Bavière, que l'électeur palatin avait abandonnée à l'Autriche. La force de la vérité se fit sentir à ce jeune prince & sa protestation parut peu de temps après; il écrivit en même temps au roi, pour lui demander son ap-

pui & son assistance. Dès lors cette affaire commença à prendre une forme régulière. La cour de Berlin, chargée des intérets de l'électeur de Saxe & du prince de Deuxponts, trouva des motifs suffisans pour entamer une négociation avec la cour de Vienne touchant la succession de la Bavière. C'étaient des escarmouches politiques, qui donnaient le temps de s'instruire fonciérement du parti que la France prendrait, & de ce qu'on pensait à Pétersbourg. Sous prétexte d'une ignorance affectée, on demandait à la cour de Vienne des éclaircissemens sur les droits qu'elle prétendait avoir sur la Bavière ; l'on exposait ses doutes; on alléguait le droit public, & ce que les lois & les coutumes avaient d'opposé à ces prétentions: l'on rappellait les articles formels du traité de Westphalie qui réglaient cette succession; enfin l'on mettait la cour impériale dans des embarras d'autant plus grands, qu'étant surprise par la mort opinée de l'électeur de Bavière, elle avait manqué de temps pour donner à son usurpation des couleurs apparentes, qui pussent en imposer; aussi ses défenses furent-elles si faibles & si mauvaises, qu'on les réfuta facilement. Dans ce conflit des plus grandes affaires, le roi se trouvait plus gêné par la position actuelle des puissances prépondérantes que par celle des Autrichiens. La France était liée à l'Autriche par le traité de Versailles ; s'était-elle arrangée ou non avec l'empereur? Ce prince lui avait-il promis des cessions en Flandre, pour qu'elle consentit à l'usurpation de la Bavière? Préférait-elle à la garantie du traité de Westphalie, le traité de Versailles? Enfin dans les démêlés qui s'annonçaient, demeurerait-elle neutre, ou bien assisterait-elle l'Autriche? Il était de la dernière importance d'avoir des notions sûres sur tous ces points,

pour ne point ſe précipiter dans une entrepriſe, ſans en prévoir les ſuites. Tous ces points furent développés ſucceſſivement à Verſailles; l'on connut que le miniſtere déſapprouvait intérieurement la conduite des Autrichiens; que par ménagement pour la reine de France, fille de Marie-Thérèſe, on ne ſe déclarerait point contre l'empereur, mais auſſi qu'on ne ſe départirait pas de la garantie de la paix de Weſtphalie. Cela voulait dire que la France ſe propoſait de conſerver la neutralité; ce qui paraiſſait un bien petit rôle pour une auſſi grande puiſſance, qui, du temps de Louis XIV, avait fixé les yeux de l'Europe étonnée: mais bien des raiſons motivaient cette conduite. Le poids des dettes énormes dont le royaume était chargé, & qui, en l'augmentant, menaçait d'une banqueroute générale; l'âge de M. de Maurepas, qui touchait à ſon ſeizième luſtre; l'éloignement que la nation françaiſe avait pour une guerre en Allemagne, fortifié par le peu de réputation que les armées françaiſes avaient acquiſe dans leurs dernières campagnes contre les alliés que le prince Ferdinand de Brunſwic commandait; les engagemens que la France avait pris avec les colonies anglaiſes de l'Amérique, qui l'obligeaient à ſoutenir leur indépendance, & cela dans un moment où elle avait réſolu de déclarer la guerre à la Grande-Bretagne. Pour armer tant de vaiſſeaux, l'on travaillait dans tous les chantiers. Tout l'argent que l'induſtrie pouvait ramaſſer, était deſtiné pour la flotte, & il ne reſtait rien pour d'autres opérations. Cet état d'impuiſſance n'empêchait pas le miniſtère de voir avec chagrin les pas audacieux du jeune empereur pour s'acheminer au deſpotiſme. Il feſait de la Bavière une galerie pour s'approcher de l'Alſace & de la Lorraine; il ſe frayait en même temps un

chemin en Lombardie, projet dont le roi de Sardaigne appréhendait le contrecoup, & dont il portait des plaintes amères en France. Toutes ces différentes idées, tous ces motifs résumés mettaient le ministère de Verfailles dans des fentimens favorables pour le roi de Pruffe, parce qu'il était bien aife que quelque puiffance que ce fût s'oppofât à l'ambition deméfurée d'un jeune prince qui pouvait pouffer fes projets d'agrandiffement bien loin, s'il n'était arrêté au commencement de fa courfe. La France demeurait dans une efpèce d'apathie, & elle voyait en même temps les deux plus puiffans princes d'Allemagne s'affaiblir réciproquement.

Telles étaient les difpofitions de la cour de Verfailles, fur lefquelles on pouvait compter. Il reftait à pénétrer avec le même foin quelles étaient les vues & les fentimens de la cour de Pétersbourg. L'impératrice de Ruffie était l'alliée du roi de Pruffe; mais elle fe trouvait à la veille d'une nouvelle guerre avec la Porte, ce qui devait la gêner, en lui ôtant les moyens de remplir fes engagemens envers la Pruffe. Il était facile de prévoir que les Autrichiens mettaient la rufe en œuvre, pour accélérer les hoftilités entre les Ruffes & les Turcs; c'était une diverfion, qui en occupant ailleurs la cour de Pétersbourg, l'empêcherait de fournir des fecours aux Pruffiens, & donnerait par conféquent beau jeu aux vaftes deffeins de l'empereur. Il était important pour les Pruffiens de prévenir la cour de Vienne, & de contrecarrer les intrigues qu'elle fe préparait à mettre en œuvre à Conftantinople. Ce fut à cette fin que le roi eut recours aux bons offices de la France auprès de la Porte. La cour de Verfailles s'en chargea, & l'on verra par la fuite de ces mémoires que fes foins ne furent pas fans effet. La négociation

des Français fut secondée par un fléau épouvantable ; une peste plus maligne qu'à l'ordinaire affligea la ville de Constantinople, où elle fit de terribles ravages, & en pénétrant dans l'intérieur du férail, obligea le grand seigneur à se réfugier dans une des maisons de plaisance, à quelque distance de la capitale. Une calamité aussi générale inspira à cette nation des sentimens plus pacifiques ; elle rallentit l'esprit remuant & inquiet de Hassan Bacha, grand amiral de la Porte, qui était le vrai promoteur de la guerre que le grand seigneur méditait contre la Russie ; ce qui applanissait le chemin aux insinuations pacifiques des Français. Quoique ces différentes mesures levassent bien des obstacles, il restait encore d'autres difficultés à surmonter, pour que tout fût aplani. Ces difficultés venaient des ministres de Russie, qui avaient peu ou point d'idée du système germanique. Néanmoins la cour de Pétersbourg fut convaincue de l'injustice des procédés de l'empereur, & comprit que ce prince, qui ne devait être que le chef de l'Empire aspirait à s'en rendre le despote.

On négociait donc ainsi dans toutes les cours de l'Europe, tandis qu'à Vienne on s'appercevait par les mémoires que le baron de Riedesel présentait au nom de la Prusse, que touchant la succession de Bavière on raisonnait à Berlin sur des principes tout opposés à ceux de la cour impériale. Cette cour en conçut des soupçons, & se doutant que les choses pourraient en venir à une brouillerie ouverte, dès le commencement de mars elle résolut de rassembler ses forces en Bohème. Les ordres furent donnés aux régimens d'Italie, à ceux de Hongrie & à ceux de la Flandre, de hâter leur marche pour s'y rendre. Or dès qu'une armée aussi nombreuse s'assemble sur les frontières d'une province, la sureté de l'Etat

exige qu'on se mette également en force, pour ne pas recevoir la loi de son voisin. Ces considérations engagèrent le roi à mettre ses troupes en mouvement, pour former deux armées, chacune 80000 hommes. L'une, sous les ordres du prince Henri, fut destinée à s'assembler aux environs de Berlin, pour être à portée de joindre promptement les Saxons, au cas que l'empereur tentât de faire une invasion en Saxe. L'autre armée, à la tête de laquelle le roi avait résolu de se mettre, avait son rendez-vous en Silésie. Sa Majesté partit de Berlin le 4 d'avril pour Breslau, d'où elle se rendit à Frankenstein, où les troupes de Silésie arrivèrent le même jour. Cela formait un corps de 30000 hommes, avec lesquels il fallait établir une défensive, pour attendre que les Prussiens, les Poméraniens, & ceux de la Marche électorale eussent le temps de les joindre. Dans cette vue, on prépara un camp retranché dans le comté de Glatz sur les hauteurs de Pischkowitz, dont la gauche était flanquée par les canons de la forteresse & couverte par le ruisseau de la Steina, duquel, par le moyen d'une écluse, on avait formé une inondation.

Tandis qu'on s'occupait de ces préparatifs, arriva un courrier de l'empereur, chargé de lettres pour le roi. (*) Elles contenaient de ces lieux communs vagues sur le désir de maintenir la paix & de mieux s'entendre. Le roi y répondit avec toute la politesse convenable, insinuant à l'empereur, qu'en limitant ses prétentions sur la Bavière, il était maître de conserver la paix, & que sa modération lui ferait plus d'honneur que ne pourraient faire les plus brillan-

(*) La copie de ces lettres se trouve à la fin de ces mémoires.

tes conquètes. Bientôt le courrier revint avec une autre lettre, dans laquelle l'empereur voulut justifier ses droits. Elle fut réfutée par des argumens tirés du droit féodal, des pactes de famille, & du traité de Westphalie; enfin un troisième courrier succéda aux précédens, l'empereur fesant semblant de se relâcher, proposait une négociation qui fut confiée au comte de Cobenzl, ministre de Vienne à Berlin. Le roi comprit bien que l'empereur voulait gagner du temps, pour assembler toutes ses troupes en Bohème, pour fortifier tous les postes qu'il prétendait occuper, & pour ramasser les chevaux d'artillerie, de bagage & de vivres, qui manquaient encore à son armée; mais comme il importait de montrer de la modération dans cette affaire, pour ne point choquer la France & la Russie, le roi consentit à cette négociation, quoiqu'il fût facile de prévoir quelle en ferait l'issue. Les Autrichiens étalèrent toutes leurs mauvaises preuves, qui furent réfutées d'une façon victorieuse par les ministres prussiens, sans que la cour de Vienne voulût se désister le moins du monde de ses usurpations; enfin pour terminer cette plaidoirie infructueuse, l'on déclara pour l'*ultimatum*, que si les Autrichiens ne consentaient pas à restituer la plus grande partie de la Bavière à l'électeur palatin, on prendrait ce refus pour une déclaration de guerre. C'était ce que désirait l'empereur; il aspirait à se rendre indépendant de l'impératrice sa mère, par le commandement des armées & par l'éclat qu'il espérait d'obtenir par ses succès; toutefois il a paru, par la suite des événemens, que ses combinaisons n'étaient ni justes ni exactes. Il était haï de la noblesse, laquelle l'accusait d'avoir le dessein de la rabaisser.

Dès le 4 de mai les armées, tant celle de Silésie

que celle de Saxe, étaient formées; la négociation de Berlin se rompit le 4 juillet, & le 6 toutes les troupes se mirent en marche. Pour mieux cacher ses desseins, l'armée de la Silésie cantonnait dans une espece de coude depuis Reichenbach, Franckenstein jusqu'à Neisse. Par cette position, il était impossible que l'ennemi pût deviner si les forces du roi se porteraient vers la Moravie, ou en Bohème. L'armée impériale avait un corps de 30000 hommes en Moravie, commandé par le prince de Teschen. Ce corps était retranché près de Heydepiltsch sur les bords de la Mora, pour couvrir Olmutz. L'armée de l'empereur était derrière l'Elbe dans des fortifications inexpugnables, depuis Kœnigsgrætz jusqu'à la petite ville d'Arnau. Le corps du marechal de Laudon, de 40 à 50000 hommes, garnissait les postes de Reichenberg, Gabel & Schlukenau vers la Lusace; le gros de son monde était entre Leutmeritz, Lowositz, Dux & Tœplitz. Le projet de campagne que le roi avait formé, était bien différent de celui qu'il fallut exécuter. Il se proposait de porter la guerre en Moravie, de laisser environ 20000 hommes pour couvrir le comté de Glatz & les passages de Landshut, de tourner le poste de Heydepiltsch, (ce qui était fesable) d'engager une affaire avec les Autrichiens, & si le succès en était heureux, d'envoyer un détachement de 20000 hommes derrière la Morava droit à Presbourg, par où l'on gagnait le pont du Danube qui s'y trouve, l'on coupait l'armée impériale de tous les vivres qu'elle tirait de la Hongrie, & en fesant de-là des incursions vers Vienne, on obligeait la cour pour sa propre sureté, d'attirer une partie de ses troupes à l'autre côté du Danube pour couvrir la capitale, de sorte que l'affaiblissement des armées de Bohème aurait donné beau jeu

au prince Henri, & aurait facilité toutes les opérations de sa campagne.

Quelque avantageux que fût ce projet, le roi fut obligé de s'en désister par les raisons suivantes: en premier lieu les Autrichiens ne laissèrent qu'environ 10000 hommes en Moravie; le reste commandé par le prince de Teschen, joignit l'empereur auprès de Jaromirz. Il résultait de-là que si le roi entrait en Moravie avec 60000 hommes, toute l'armée de l'empereur, portée à 80000 combattans, aurait tenté une diversion dans la basse Silésie, contre laquelle les troupes, dont on destinait le commandement au général Wunsch, auraient été trop inférieures en nombre pour y pouvoir résister; ce qui aurait mis le roi dans l'obligation d'abandonner l'offensive dans la haute Silésie, pour courir défendre le comté de Glatz ou les montagnes de Landshut: en second lieu, la raison principale qui détermina pour l'entrée en Bohème, fut que l'électeur de Saxe craignait que les Autrichiens ne fissent une invasion dans ses États, & ne prissent Dresde, avant que les Prussiens pussent arriver à son secours. Il fallait empêcher l'empereur d'exécuter ce dessein au cas qu'il l'eût conçu; car il en aurait résulté que l'électeur de Saxe accablé aurait pu être forcé à changer de parti, ou au moins qu'au lieu d'établir le théâtre de la guerre en Bohème, on l'aurait par mal-adresse établi en Saxe. Il fallut donc que le roi entrât en Bohème avec ses forces principales, pour se présenter vis-à-vis de l'empereur, & l'empêcher de renforcer le corps du maréchal Laudon, qui sans secours était trop faible pour s'opposer aux entreprises du prince Henri; mais d'autre part l'on ne pouvait pas laisser la haute Silésie sans défense, & il fallait opposer des troupes au général Ellerichshausen, qui se

tenait dans le camp de Heydepiltſch derrière la Mora. Ce furent MM. de Stutterheim & de Werner que l'on chargea de ce commandement, avec environ 10000 hommes. Voici comment le projet ſur la Bohème s'exécuta. L'armée de Siléſie entra dans le comté de Glatz; l'avant-garde occupa le poſte important du Raſchberg, d'où elle ſe porta ſur Nachod, le reſte de l'armée ſuivant l'arrière-garde. Le 7 juillet le roi fit une reconnaiſſance à la tète de 50 eſcadrons de dragons & de houſards.

Pour qu'on ſe faſſe une idée nette de la poſition de l'ennemi, il faut ſavoir que les Autrichiens avaient aſſez bien fortifié la ville de Kœnigsgrætz, pour qu'au moins elle pût ſoutenir un ſiége de quelques ſemaines; à quoi contribuait principalement le confluent de l'Adler & de l'Elbe, au moyen duquel ils avaient formé des inondations difficiles à ſaigner. Cette ville feſait l'appui de la droite de leur camp. Au-delà de l'Elbe & près de Kœnigsgrætz, campait un corps de grenadiers & quelque cavalerie, dans des ouvrages qui reſſemblaient plutôt à une ville fortifiée qu'à des retranchemens de campagne. De Semonitz à Schurz s'étendait un autre corps environ de 30000 hommes, couverts par des foſſés de 8 pieds de profondeur, de 16 de large, bien fraiſés & palliſſadés, & par ſurcroît entourés de chevaux de friſe qui liaient enſemble les ouvrages ſéparés; plus loin s'élevait la hauteur de Kukus, qui, commandant ces bords-ci de l'Elbe, s'étend de colline en colline par Kœnigsſaal vers Arnau; d'où cette chaîne de montagnes aboutit à Hohenelbe, où elle ſe joint & ſe confond avec les montagnes que l'on nomme le Rieſengeburge. Tous les paſſages de l'Elbe étaient défendus par de triples redoutes. L'ennemi avait fait des abatis d'arbres aux ſommets de ces

montagnes couvertes de bois, derrière lesquels campaient 40 bataillons de la réserve, pour porter de prompts secours aux lieux que les Prussiens auraient la témérité d'attaquer, au cas qu'il fût possible d'emporter successivement ce nombre de redoutes & d'ouvrages munis de 1500 canons en batterie. Ajoutez à tant de difficultés la plus considérable, & qui empêchait absolument de tenter le passage de l'Elbe; c'est que, depuis Jaromirz jusqu'aux hautes montagnes, le lit de la rivière est bordé à chaque rive de rochers de douze & plus de pieds de hauteur, ce qui empêche d'y jeter des ponts & de la franchir en d'autres lieux que ceux où ses ponts sont déjà établis. L'ennemi s'était principalement attaché à fortifier ces passages, dont une surabondance d'ouvrages rendait l'approche impraticable.

Quelque imposant que fût l'aspect de ce camp formidable, on se flatta pourtant, durant les premiers jours, de gagner par adresse ce qu'on ne pouvait emporter par la force. L'on avait dessein d'opposer à la partie de l'armée autrichienne campée entre Jaromirz & Schurz, un corps de troupes capable de la tenir en respect; on le destinait en même temps à faire des fausses attaques d'un côté sur le village de Hermannitz & de l'autre sur Kœnigsfaal, tandis que le gros de l'armée se glisserait par la vallée de Sylva, passerait la nuit l'Elbe au village de Werdeck, enfilerait le chemin de Prausnitz pour gagner les hauteurs de Schwitschin, qui étant les plus hautes, dominaient toute la contrée, & le camp même de l'ennemi. S'il avait été possible aux Prussiens de s'y établir, ils coupaient l'aile droite des Impériaux de l'aile gauche, les obligeaient à combattre à leur désavantage, ou bien à se retirer plus honteusement encore. En conséquence de ce projet, le roi se campa

à Welſdorf avec 25 bataillons ſeulement & 60 eſcadrons. C'était ce corps qui devait maſquer les mouvemens de la grande armée. Celle-là demeura dans le poſte de Nachod, d'où il était plus facile de la faire manœuvrer, ſoit ſur la droite, ſoit à la gauche principalement de cette avant-garde. Comme il était néceſſaire de reconnaître exactement la poſition de l'ennemi, pour s'aſſurer ſi le plan dont nous avons parlé pouvait s'exécuter, ou s'il était de nature à être rejeté, l'on déguiſa les reconnaiſſances ſous différens prétextes apparens; tantôt on donnait l'alarme à quelque quartier de l'ennemi, quelquefois on engageait des eſcarmouches avec ſes poſtes avancés; le plus ſouvent on fourrageait ſous ſon canon. Ce fut dans les différentes occaſions que fournirent ces petites opérations de guerre, qu'en s'approchant de Kœnigsſaal & du village de Werdeck, on découvrit auprès de Prauſnitz un camp fort, à peu-près de ſept bataillons, & derrière ce poſte, ſur la croupe du mont de Schwitſchin, un autre corps d'environ quatre bataillons. Ces précautions de l'ennemi mettant des obſtacles inſurmontables aux deſſeins qu'on avait formés, mirent le roi dans la néceſſité d'y renoncer, pour imaginer d'autres expédiens. La diſtribution des troupes était bonne autant qu'on pouvait exécuter le premier projet; elle pouvait à la longue devenir vicieuſe, ſi l'on ſe contentait d'un ſi faible corps pour l'oppoſer à toutes les forces de l'empereur. La diſtribution de l'armée fut donc changée; 40 bataillons formèrent le camp de Welſdorf; le lieutenant-général Bulow fut placé avec quelques bataillons & 30 eſcadrons à Smirſitz; le général Falkenhayn au défilé de Kowalkowitz, qui était derrière l'armée; le général Wunſch avec 20 bataillons à Nachod, pour couvrir les convois

de l'armée, & le général Anhalt avec 12 bataillons & 20 escadrons tout à fait sur la droite de l'armée, à Pilnikau, vis-à-vis d'Arnau & de Neufchloss; mais sa communication était assurée avec l'armée du roi par la foret de Sylva, où les Prussiens avaient des postes.

Tandis que ces mouvemens se fesaient en Bohème, & que l'armée de l'empereur était si occupée d'elle-même, que la crainte d'être attaqué d'un moment à l'autre, écartait toute pensée de détacher vers le maréchal Laudon, le prince Henri gagna Dresde sans opposition; de-là il poussa des détachemens en Bohème à la rive gauche de l'Elbe; mais par une manœuvre assez leste, quoique difficile, il se porta en Lusace, laissant le général Platen à la tète d'environ 20000 hommes pour couvrir Dresde; & 18000 Saxons s'étant joints à ses troupes, ce prince se porta en Bohème par différens corps, qui tournant & attaquant les détachemens que l'ennemi avait à Schlukenau, Rumbourg & Gabel, les dépostèrent & leur prirent 1500 hommes & 6 canons. S. A. R. fit fortifier les environs de Gabel, dont la défense fut confiée aux Saxons, & s'avança avec le gros de l'armée à Nimes, où elle se posta dans un camp d'une forte assiette. Ce coup, auquel les Impériaux n'étaient point préparés, dérangea tout le projet de leur défensive. Le maréchal Laudon abandonna avec précipitation les postes d'Aussig & de Dux, mais ce qui doit surprendre d'avantage, ses fortifications de Leutmeritz, avec le magasin qui s'y trouvait. Le général de Platen profita avec célérité de cette faute; il prit Leutmeritz, s'avança vers Budin sur l'Egra, & poussa son avant-garde jusqu'à Welwarn, qui n'est qu'à trois milles de Prague. L'alarme & la consternation se répandirent dans cette grande ville; la

première noblesse, qui s'y était rassemblée, se sauva, & la capitale resta quelques jours comme déserte. Le maréchal Laudon ayant, comme nous l'avons rapporté, abandonné toute la rive gauche de l'Elbe, ne se crut en sureté qu'à Munchengrætz, auprès de Jung-Buntlau; & comme les ennemis avaient tout à craindre pour l'armée de l'empereur, le maréchal Laudon garnit de gros détachemens tout le cours de l'Iser, qui coule ou entre des rochers, ou entre des marais. Dans la haute Silésie, les Prussiens avaient surpris dans leur camp de Heydepiltsch deux régimens de dragons impériaux, & les avaient presque ruinés.

Ce fut dans ces circonstances, où la guerre était bien décidée, ou les Prussiens avaient déjà quelques avantages, où, dans le royaume de Bohême, quatre grandes armées étaient en action les unes contre les autres, qu'arrive à Welsdorf un étranger, qui s'annonçant comme secrétaire du prince Gallizin, ministre de Russie à Vienne, demande à parler au roi. Ce soi-disant secrétaire était le Sr. Thugut, ci-devant ministre de l'empereur à Constantinople. Il était chargé d'une lettre de l'impératrice-reine pour le roi. Nous nous contentons d'en rapporter la substance : l'impératrice témoignait son chagrin des brouilleries & des troubles qui venaient de naître; l'appréhension qu'elle avait pour la personne de l'empereur; le désir de trouver des tempéramens propres à concilier les esprits, en priant le roi d'entrer en explication sur ces différens sujets. Le Sr. Thugut prit ensuite la parole, & dit au roi qu'il serait facile de s'entendre, si l'on y procédait de bonne foi. L'intention des Autrichiens était de gagner ce prince par des offres si avantageuses, qu'elles le fissent désister de l'appui qu'il prêtait à l'électeur palatin. Pour cet effet Thugut l'assura que sa cour non-seulement ne s'opposerait

point à sa succession éventuelle des margraviats de Bareuth & d'Anspach, mais qu'encore elle offrait son appui à la Prusse pour le troc de ces margraviats contre des provinces limitrophes du Brandebourg, comme la Lusace ou le Mecklenbourg, si le roi le jugeait conforme à ses intérèts. Le roi lui répondit que sa cour mèlait & confondait ensemble des choses qui n'avaient aucune connexion, savoir sa succession légitime & incontestable sur ces margraviats avec l'usurpation de la Bavière, & l'intérêt de ses États avec l'intérêt de l'Empire, dont il embrassait la cause; que si l'on voulait s'entendre, il était nécessaire que sa cour se désistât d'une partie de la Bavière, & qu'on prît des mesures pour qu'à l'avenir des actes d'un despotisme aussi violent ne troublassent plus la sécurité du corps germanique, en ébranlant ses plus fermes fondemens; & qu'à l'égard de cette succession, il était bien éloigné de forcer un prince quelconque à troquer ses États contre ces margraviats; afin que si un troc pareil avait lieu, il fallait que ce fut de bon gré qu'il s'arrangeât. Le roi ajouta, que ceci ne s'étant traité que verbalement, il vouloit bien, pour donner à l'impératrice des preuves évidentes de ses dispositions pacifiques, minuter quelques articles principaux, qui pouvaient servir de base au traité qu'on se proposait de faire. Thugut s'offrit pour secrétaire; mais le roi, qui ne se fiait ni à son style, ni à ses intentions, les coucha lui-même par écrit. Certainement l'impératrice-reine aurait bien gagné en les acceptant. La cour de Russie ne s'était point encore déclarée: la France conseillait à l'Autriche de faire la paix; mais ses avis avaient peu d'influence sur l'esprit ardent du jeune empereur; & sur le génie impérieux du prince Kaunitz.

Voici le résumé de ce projet: l'impératrice rendra

la Bavière à l'électeur Palatin, à l'exception de Burghausen, des mines, & d'une partie du haut Palatinat; le Danube sera libre; Ratisbonne ne sera plus bloquée par la possession de Stadt-am-Hof; la succession de ce pays sera assurée aux héritiers légitimes de la Bavière; l'électeur de Saxe obtiendra du Palatin une somme d'argent pour les allodiaux. & la cour impériale lui cédera les droits qu'elle prétend avoir sur tous les fiefs situés en Saxe; le duc de Mecklenbourg aura, en guise de dédommagement pour ses prétentions en Bavière, quelque fief vacant dans l'Empire; la cour impériale ne chicanera plus le roi de Prusse pour la succession des margraviats; la France, la Russie & le corps germanique garantiront le présent traité. Thugut partit pour Vienne avec cette pièce; il revint ensuite chargé d'une foule de propositions insidieuses, dont le prince Kaunitz l'avait muni. Le roi s'aperçut par la forme que prenait cette négociation, qu'elle n'était pas de nature à pouvoir réussir; il ne lui convenait pas d'ailleurs de traiter avec M. Thugut; ainsi il l'envoya au couvent de Braunau, pour étaler ses talens devant le comte Finck & le Sr. de Hertzberg, ses ministres, qui l'expédièrent infructueusement pour Vienne quelques jours après. Tout ce qui s'était passé dans cette négociation fut communiqué aux ministres de la France & de la Russie, afin que, convaincus des procédés désintéressés de la Prusse, ils ne se laissassent point prévenir par les fausses expositions que leur en feraient les ministres de Vienne. L'impératrice-reine désirait sincérement la paix; son fils l'empereur, dont elle connaissait l'ambition à la tête de ses troupes, lui fesait craindre la perte ou l'affaiblissement de son autorité; mais elle était mal secondé par son ministre le prince Kaunitz, qui, par des vues assez communes aux

aux courtiſans, s'attachait plutôt à l'empereur, dont la jeuneſſe ouvrait une perſpective plus brillante à la famille de ce miniſtre, que l'âge avancé de l'impératrice. Le ſort des choſes humaines eſt d'aller ainſi; de petits intérêts décident des plus grandes affaires. L'empereur, inſtruit de la négociation du Sr. Thugut, en fut furieux; il écrivit à ſa mère, que ſi elle voulait faire la paix, il ne retournerait jamais à Vienne, & s'établirait à Aix-la-Chapelle, ou dans quelque lieu que ce pût être, plutôt que de s'approcher jamais de ſa perſonne. L'impératrice avait fait venir le grand-duc de Toſcane, qu'elle envoya auſſi-tôt à l'armée, pour qu'il adoucit l'empereur ſon frère, & lui inſpirât des ſentimens plus pacifiques. L'effet de cette entrevue fut de brouiller les deux frères, qui juſqu'alors avaient vécu en très-bonne intelligence.

Après avoir rendu compte de cette négociation & de tout ce qui s'y rapporte, il eſt temps de reprendre la ſuite des opérations militaires de ces quatre armées qui s'obſervaient en Bohème. Du côté où le roi commandait, la poſition de l'armée impériale avait été exactement reconnue de Kœnigsgrætz juſqu'à la ville d'Arnau; reſtait à ſavoir ſi au-delà il y avait des troupes vers Hohenelbe & les hautes montagnes. Le général d'Anhalt, qui, comme nous l'avons dit, était détaché au-delà de la droite du camp, aux villages de Pilnikau & de Kottwitz, eut ordre d'envoyer des partis vers Langenau, & de s'y porter lui-même, pour faire un rapport exact de ce qu'il aurait découvert. Il vit d'abord un camp fortifié derrière Neuſchloſs, & plus loin il ne trouva que deux battaillons campés ſur les hauteurs qui couronnent la ville de Hohenelbe. Ce fait bien conſtaté ſervit de baſe au nouveau projet que le roi forma, en portant vivement l'armée de ce côté. Là, on pouvait

forcer le passage de l'Elbe, que deux bataillons n'étaient pas en état de défendre. Cette entreprise exécutée, on devait se flatter des succès les plus brillans, sur-tout si le prince Henri s'avançait de Nimes sur l'Iser. Les deux armées prussiennes se prêtant la main, elles se trouvaient sur le flanc & à dos de l'armée de l'empereur, qui ne pouvait se soutenir que par un combat, ou qui, se trouvant forcé d'abandonner ses retranchemens immenses, ne trouvait point de poste assuré que derrière les étangs de Gitschin, où même sa position était tournable, ce qui l'aurait réduit à se réfugier à Pardubitz, où il était couvert par les étangs de Bohdanetz & le courant de l'Elbe. Ce projet, quelque beau qu'il fût, rencontrait de grandes difficultés dans l'exécution. La première était celle des chemins creux & des défilés qu'il fallait traverser pour arriver à l'Elbe, & l'affreux embarras de traîner par ces chemins une artillerie nombreuse; la seconde, de fournir l'armée de vivres quand on aurait passé l'Elbe, on aurait mené le pain jusqu'à cinq milles au-delà de ce fleuve; le manque de chevaux aurait en troisième lieu rendu un transport plus éloigné impossible. Tous ces obstacles qui se présentaient à l'esprit du roi, lui firent résoudre d'aller au plus sûr, & de cacher encore soigneusement ce projet, qu'il n'abandonna pas cependant; il ne voulut donc point quitter son camp de Welsdorf avant d'avoir fourragé radicalement toute la contrée qui s'étend de l'Elbe à ses frontières de Silésie, d'autant plus que les Autrichiens avaient forcé les habitans de s'enfuir avec tout leur bétail au-delà de l'Elbe; & le roi gagnait au moins par là qu'il était impossible que les Autrichiens tinssent l'hiver un corps considérable sur ses frontières, & inquiétassent ses troupes dans leurs quartiers. Dès

que tous les fourrages furent consommés, le roi marcha avec l'armée & prit le camp de Burkersdorf, proche de Sorr, où il y avait 33 ans qu'il avait gagné une bataille sur les mêmes ennemis. Les Autrichiens ne firent pas sortir un homme de leurs retranchemens à la poursuite de son armée, & l'empereur demeura immobile & dans son ancienne position derrière l'Elbe, sans même chicaner l'arrière-garde au terrible défilé de Kowalkowitz, où elle était obligée de passer. M. de Wunsch reprit son poste du Raschberg derrière Nachod. Le prince de Prusse occupa le poste de Sorr à portée de celui de Pilnikau, où commandait le prince héréditaire de Brunswic. On envoya quelques bataillons à Trautenau, à Schatzlar & à Landshut, pour assurer les convois qui de là étaient plus près de l'armée. Tous ces mouvemens n'opérant aucun changement dans la position où était l'ennemi, l'on crut pouvoir exécuter le projet que le roi avait formé. A cette fin, le prince héréditaire alla occuper avec son corps la hauteur des Drey-Hæuser; le prince de Prusse le remplaça avec son détachement en s'établissant à Pilnikau, & le roi se campa avec 40 bataillons auprès du village de Léopold, de manière que ces trois corps communiquant ensemble, pouvaient se prêter la main au cas qu'un d'eux fût attaqué. Il était temps d'avancer, pour s'approcher davantage de Hohenelbe. Le prince héréditaire couronna pour cet effet les montagnes qui vont de Schwarzthal à Langenau; le roi le joignit par sa droite & remplit le terrain qui va de Lauterwasser à une hauteur à gauche, qui fut également occupée. Le prince de Prusse garda sa position de Pilnikau, d'où il pouvait faire une fausse attaque sur le corps des ennemis de Neuschloss, tandis que l'armée forcerait la passage de l'Elbe. Ce prince se distingua à différentes reprises

par sa vigilance & par ses bonnes dispositions. La réserve fut placée à Wildschutz, pour épauler le camp du prince de Prusse, & la brigade de Luck fut destinée à garnir les défilés impraticables de Hermannseiffen, de Mohren & des Drey-Hæuser. Cette brigade, chargée de mener le gros canon & les obusiers à l'armée, employa trois jours pour les traîner de Trautenau à Hermannseiffen, qui sont une distance de trois milles. L'artillerie, qui avait des voies larges, ne put jamais traverser les chemins étroits qui étaient creusés dans la roche vive; on l'attendait avec impatience; mais elle n'arriva pas. Un temps aussi précieux, perdu par des soins inutiles, favorisa si bien les Autrichiens, qu'ils purent s'établir avec toute leur armée & leur canon sur les montagnes qui sont en delà de Hohenelbe, & dès-lors il fallut renoncer au projet; car tout ce qu'il est permis de tenter contre un corps faible, devient téméraire si on le hasarde contre une armée nombreuse, principalement quand elle se trouve placée dans un poste presque inexpugnable. Pour forcer ces troupes, il fallait avoir les obusiers, seule artillerie dont on pût se servir contre des ennemis postés sur des montagnes; & ces obusiers n'y étaient point. Il fallait de plus passer l'Elbe sur des ponts, & défiler devant un grand front, qui aurait écrasé les troupes avant qu'elles pussent se mettre en bataille. Il fallait encore déloger le corps de Ziskowitz des côteaux du Riesengeburge, d'où il serait tombé sur le flanc des assaillans, si on ne lui avait précédemment donné la chasse. La montagne où il était s'appellait Willschura, & cette expédition était un préalable. Il fallait aussi que le prince Henri coopérât à cette entreprise. Si tous ces empêchemens n'étaient survenus, le projet était de chasser, comme je l'ai dit, M. de Ziskowitz de son poste; d'établir

enſuite 45 gros obuſiers derrière Hohenelbe, pour bombarder de-là la partie des ennemis qui ſe trouvait vis-à-vis de notre droite; de paſſer l'Elbe à un gué qu'on avait découvert près d'un couvent de moines, & après avoir délogé l'ennemi de cette poſition, de s'établir entre Branna & Starkenbach, ſur le flanc des troupes qui campaient près de Neuſchloſs, où les ennemis devaient s'aſſembler promptement pour attaquer les Pruſſiens dans un bon poſte, (ce qui demandait du temps,) ou ils étaient dans la néceſſité d'abandonner tout le cours de l'Elbe à nos troupes victorieuſes.

Toutes les raiſons que nous venons d'alléguer ayant obligé de renoncer à ce plan hardi, il ne reſtait qu'à conſommer, par les fourrages, tout ce pays dépourvu d'habitans, & à le réduire en une eſpèce de déſert, pour aſſurer la tranquillité des quartiers d'hiver, qu'on ne pouvait prendre qu'en Siléſie. On fourragea comme de coutume, toujours ſur les bords de l'Elbe & ſous le canon des ennemis, ſans que l'empereur & ſes troupes donnaſſent la moindre marque de vigueur; ſans qu'aucun d'eux ſe haſardât à paſſer la rivière, pour défendre le fourrage qu'on prenait ſous leurs yeux à leurs malheureux cultivateurs. Quoique le pays fût abondant, le grand nombre de troupes qui s'y nourriſſaient, acheva bien vîte de conſommer les productions de la terre. Le prince Henri manda au roi qu'il manquait de fourrage, & qu'il n'en trouverait tout au plus que juſqu'à la moitié de ſeptembre. Les deux armées décampèrent donc à peu près le même jour. Le roi quitta la poſition de Langenau & de Lauterwaſſer le 14 de ſeptembre, & le prince Henri ſon camp de Nimes deux jours plus tard. Ce prince paſſa l'Elbe à Leutmeritz. Le prince de Bernbourg, qui avait

les Saxons avec lui, ſe replia ſur Zittau & plaça ſes troupes ſur l'Eckartsberg ; il y eut quelques eſcarmouches à l'arrière-garde du prince Henri, ou les houſards d'Uſedom eurent occaſion de ſe diſtinguer. Le lecteur nous ſaura gré de ne lui point rapporter ces minuties & ces opérations de détail qui n'influent en rien ſur les grandes affaires. Du côté du roi, ce prince, pour alléger ſa retraite, avait eu la précaution de renvoyer d'avance ſon artillerie & ſes obuſiers de Hermanſeiffen à Wildſchutz. Les meſures furent ſi bien priſes, que l'ennemi tenta inutilement d'entamer le prince héréditaire auprès de Schwarzthal, & qu'il lui laiſſa tranquillement reprendre ſon ancien camp des Drey-Hæuſer. La colonne que le roi conduiſait, rencontra encore une vingtaine de canons embourbés dans les défilés de Léopold. Cet accident arrêta la marche de l'armée ; l'on garnit d'abord les hauteurs des troupes qui avaient la tête de la colonne. Elles repouſſèrent facilement quelques détachemens de pandours & de houſards venus de Neuſchloſs par Arnsdorf, dans l'intention de harceler l'arrière-garde royale. Les canons furent traînés à force de bras ſur les hauteurs ; quelques coups de canon diſſipèrent l'ennemi, & l'armée entra dans le camp de Wildſchutz, dont la réſerve, comme nous l'avons dit, occupait les hauteurs, & le prince de Pruſſe la gauche, de ſorte que, depuis les Drey-Hæuſer juſqu'à Pilnikau & Kottwitz, l'armée formait une ligne preſque contigue. Tous ces différens mouvemens des Pruſſiens ne firent aucune impreſſion ſur l'armée impériale ; elle demeura immobile derrière l'Elbe. Après avoir donc épuiſé de fourrages tous les environs, le roi ſe replia ſur Trautenau. Cette marche ſe fit ſur trois colonnes ; il n'y eut de harcelée que celle que le prince héréditaire conduiſait. Ce prince fit volte-face ;

à ſon tour il attaqua l'ennemi, qui, craignant un engagement ſérieux, ſe retira, après avoir perdu une centaine de morts, & quelques priſonniers qu'on fit ſur lui; les Pruſſiens entrèrent dans leur camp, le corps du prince héréditaire à droite ſur les hauteurs de Freyheit, & le corps du prince de Pruſſe à gauche ſur les collines de la chapelle de Trautenau. M. de Wurmſer, qui, avec un tas de troupes légères ſe tenait à Prauſnitz, eſſaya à différentes repriſes d'attaquer le poſte du prince de Pruſſe; toutes les fois qu'il l'attaqua, il fut repouſſé, ce qui fut dû aux bonnes diſpoſitions & à l'activité de ce prince, conduite qui eût honoré tout autre militaire qui en aurait fait autant.

Les Pruſſiens, ne pouvant rien entreprendre ſur les Impériaux, étaient réduits à conſommer les vivres des contrées où ils pouvaient atteindre, & à décamper quand tout était mangé. On employa toute la prévoyance & toute la prudence convenable pour aſſurer ce mouvement. Les hauteurs qui ſont derrière l'Uppau furent garnies d'infanterie & de canons; les poſtes avancés ſe replièrent ſur l'armée, & la retraite ſe fit avec tant d'ordre que l'ennemi ne put entamer l'arrière-garde; ſi l'on en excepte une légère pandourade, rien ne troubla les troupes dans leur marche, qu'elles continuèrent juſqu'à Trautenbach, où l'on ſéjourna peu de jours. De-là l'armée ſe replia ſur Schazlar, dont le poſte couvre toute la baſſe Siléſie. M. de Wurmſer s'était préparé ce jour pour engager une affaire derrière-garde. Par précipitation, il n'attendit pas que les Pruſſiens furent en marche pour les attaquer, & engagea ſur notre gauche une affaire de poſte. La brigade de Keller, qui occupait une hauteur de cette extrémité, ſe défendit vaillamment, & repouſſa l'ennemi, dont la perte fut de

400 hommes. Cela fait, les troupes se rendirent à l'endroit de leur destination. Le prince héréditaire partit de Schazlar avec 10 bataillons; il fut joint à Munsterberg par 30 escadrons de l'armée du roi, avec lesquels il se mit en chemin pour la haute Silésie, où il prit le commandement de tout le corps qui se trouvait dans cette province. Il arriva à Troppau vers la fin de septembre. Le renfort qu'il menait dans la haute Silésie, était calculé pour contrebalancer un détachement à peu près de la même force que l'empereur envoyait à M. d'Ellrichshausen, & qui aurait donné aux Impériaux une supériorité trop considérable sur M. de Stutterheim, si l'on n'y avait pourvu à temps.

Cette campagne s'était bien vîte terminée, on était à la fin de septembre; la saison des opérations militaires n'était point écoulée; on devait donc soupçonner que l'ennemi ne s'en tiendrait pas là, & qu'après avoir observé pendant la campagne une défensive aussi exacte que celle que nous avons rapportée, il couvait encore quelque dessein, & méditait peut-être de faire une campagne d'hiver. Deux points principaux pouvaient être les objets d'une irruption pour les Autrichiens; l'un d'attaquer en force le corps du prince héréditaire; l'autre de forcer les passages de la Lusace. Un empereur jeune & ambitieux, à la tête de ses troupes, qui brûlait de se signaler par quelque coup d'éclat, donnait un air de vraisemblance aux projets qu'on lui proposait, ce qui méritait assurément un examen réfléchi. Les tentatives que l'ennemi pouvait méditer sur la haute Silésie, paraissaient les plus faciles; il avait de gros magasins à Olmutz, & tout ce qui est nécessaire pour le transport de ses subsistances; de plus, il ne fallait que chasser les Prussiens de Troppau,

pour les forcer à abandonner l'Oppa & à se retirer vers Cossel & Neisse. Le dessein de pénétrer en Lusace rencontrait plus de difficultés. Le prince de Bernbourg y commandait un corps de 20,000 hommes, les impériaux n'avaient point de magasins à portée de la Lusace; les vivres étaient rares du côté de Schlukenau, Gabel, Rumbourg & Friedland, de sorte que l'ennemi aurait eu de la peine à y amasser assez de subsistances pour un corps de troupes considérable; toutefois comme il pouvait disposer de tous les charroirs de la Bohème, il aurait pu, à grands frais & avec du temps, former des magasins dans cette partie; pour se préparer à une telle entreprise, très-difficile rélativement au poste de l'Eckartsberg. Moins on voyait clair dans les vues de l'ennemi, plus il fallait se préparer pour tous les cas. A cette intention, M. de Bosse fut détaché avec 10 escadrons & 5 bataillons pour Lœwenberg & Greifenberg; ses ordres portaient d'observer le général Alton, qui occupait Friedland & Gabel, & au cas que ce général voulût entamer le prince de Bernbourg, de prendre l'ennemi à dos, & de se concerter en tout avec ce prince. D'un autre côté, le prince Henri, qui campait à Nœllendorf, envoya un détachement sous le général Mœllendorf à Bautzen, pour joindre le prince de Bernbourg, au cas que les Autrichiens tournassent de son côté; & supposé que cette expédition devint plus sérieuse & qu'une partie de l'armée ennemie voulût pénétrer en Lusace, pour marcher à Lauban avec 20 bataillons & 30 escadrons, afin de couper les assaillans de leurs vivres. Lorsque le général Mœllendorf quitta la Bohème pour se rendre à Bautzen, il fut attaqué par les Autrichiens, qui furent repoussés avec une perte assez considérable. Le major d'An-

halt ; qui servait sous le général Mœllendorf, se distingua beaucoup dans cette petite affaire.

Tant qu'on ne sut point à quoi les ennemis se détermineraient, le roi demeura à Schazlar ; mais sitôt qu'on s'apperçut qu'ils ne fesaient aucuns préparatifs vers la frontière de la Lusace pour amasser des magasins, & que le corps qu'ils avaient sur cette frontière était même inférieur à celui des Prussiens, il parut assez probable que la tranquillité se maintiendrait de ce côté-là pendant l'hiver. Dès lors le roi eut la liberté de tourner toutes ses pensées vers la haute Silésie ; d'ailleurs le froid commençait à se faire sentir assez vivement dans les montagnes de la Bohème ; il gelait toutes les nuits ; les Autrichiens n'avaient aucun corps d'armée dans le voisinage. Toutes ces considérations parurent suffisantes pour lever le camp, & mettre les troupes qui devaient défendre la frontière en cantonnement entre Landshut, Griffau, Hirschberg, Schmiedeberg & Friedland. Elles consistaient en 20 bataillons & 30 escadrons, dont le général Ramin avait le commandement. Cette position était la même que le roi avait occupée en l'année 1759. Seize bataillons & quinze escadrons partirent à part, pour se rendre dans la haute Silésie ; le roi les joignit à Neisse, se mit à leur tète & marcha à Neustadt. Voici les raisons de ce mouvement. Le roi avait toujours eu dessein d'attirer la guerre en Moravie ; le prince héréditaire occupait Troppau ; les ennemis avaient Jœgerndorf ; pour assurer par cette position la chaîne des quartiers d'hiver derrière l'Oppa. On était obligé d'ailleurs de prendre des établissemens solides dans la haute Silésie, pour se mettre en état de faire le printemps suivant les plus grands efforts en Moravie. Les troupes du roi chassèrent sans peine les

Autrichiens de Jœgerndorf, & l'on s'occupa dès lors à fortifier la ville, la montagne & la chapelle, & les villages les plus exposés aux insultes de l'ennemi. Le prince héréditaire en fit autant à Troppau, & ces deux villes, par les fortifications qu'on y ajouta, devinrent de bonnes places à l'abri de toute insulte. Dès la mi-novembre, ces ouvrages étant en assez bon état, le roi se rendit à Breslau, tant pour prendre des arrangemens pour la campagne prochaine, qu'afin de veiller aux négociations, qui commençaient à prendre une tournure assez intéressante.

N'ayant pas voulu rompre le récit d'une campagne stérile en grands événemens, nous croyons devoir reprendre maintenant le fil des affaires politiques. La cour de Pétersbourg était celle qui intéressait le plus, parce que c'était d'elle uniquement dont on pouvait attendre des secours réels. L'impératrice de Russie s'était engagée d'assister le roi sitôt que ses différens avec la Porte ottomanne seraient vidés. Le roi, qui voulait mettre l'impératrice dans le cas d'accomplir sa promesse, s'était, par une suite de la bonne harmonie qui s'établissait entre la France & la Prusse, adressé au ministère de Versailles, afin qu'il se chargeât de la médiation entre les Turcs & les Russes, & les Français avaient réussi à faire consentir la Porte à s'accommoder avec ses ennemis, en rendant les vaisseaux russes qu'elle avait pris aux Dardanelles, & à reconnaitre le chan des Tartares protégé par Catherine. A peine ces nouvelles arrivèrent-elles à Pétersbourg, que l'impératrice, rassurée sur la tranquillité de ses États, & flattée par l'ambition de prendre une part directe aux affaires d'Allemagne, se déclara ouvertement pour la Prusse. Ses ministres, tant à Vienne qu'à Ratisbonne, déclarèrent en substance: « qu'elle priait

„ l'impératrice-reine de donner une satisfaction en-„ tière aux princes de l'Empire à l'égard de leurs „ griefs, & sur-tout des justes sujets de plaintes „ que leur fournissait l'usurpation de la Bavière, „ faute de quoi l'impératrice de Russie serait dans „ l'obligation de remplir ses engagemens envers „ S. M. Prussienne, en lui envoyant le corps de „ troupes auxiliaires qu'elle lui devait selon la te-„ neur des traités. „ Cette déclaration fit l'effet d'un coup de foudre sur la cour de Vienne. Cet événement inattendu troubla & dérangea sa sécurité; le prince Kaunitz fut embarrassé, n'ayant rien prévu. Joseph, qui désirait ardemment la continuation de la guerre, profita du trouble & de la perplexité où il trouva l'impératrice sa mère, & lui fit signer un ordre pour augmenter son armée de 80,000 recrues; il s'écriait qu'il fallait tout mettre en œuvre, épuiser toutes les ressources, pour rendre dans ce moment décisif la maison d'Autriche plus formidable que jamais; il pensait que les dépenses une fois faites, rien ne pourrait arrêter la continuation de la guerre; mais l'impératrice était dans des sentimens tout opposés. Elle soupirait après la fin de ces troubles; elle mettait tout son espoir en la médiation de la France, qu'elle avait demandée; ses peuples, surchargés d'impôts, ne pouvaient point fournir les sommes immenses que les frais de la guerre exigeaient; les emprunts étrangers ne remplissaient point l'attente de la cour; enfin l'argent manquait à tel point, que souvent les soldats étaient sans paye & manquaient des besoins journaliers; & les personnes les plus éclairées prévoyaient avec douleur un bouleversement général de la monarchie, si on ne le prévenait en se prêtant de bonne grâce aux propositions d'une paix

raisonnable. Déjà l'impératrice avait sollicité, comme nous l'avons dit, la médiation de la France ; elle avait de même imploré les bons offices de la cour de Russie, & par un hasard singulier la dépèche de Vienne & la déclaration de Pétersbourg étant parties en même temps, arrivèrent à peu-près le même jour au lieu de leur destination. Cela tourna à l'avantage du roi, parce que si la demande des Autrichiens fut arrivée à Pétersbourg avant le départ de la déclaration, il est à présumer que l'impératrice de Russie l'aurait supprimée. D'autre part, le roi, qui par ses émissaires était informé de tout, ne demandait pas mieux que de s'accommoder avec la cour de Vienne, pourvu toutefois qu'on maintînt les constitutions de l'Empire dans leur intégrité, & qu'on ne négligeât ni les intérêts de l'électeur de Saxe, ni ceux du prince de Deuxponts, & qu'il fût à l'abri de toute chicane à l'égard de la succession des margraviats sur lesquels il avait des droits incontestables; & bien éloigné de s'opposer à la médiation de la France, ce prince envisageait la cour de Versailles comme garante de la paix de Westphalie, & comme autant intéressée que la Prusse même à ne pas permettre que l'empereur, par son usurpation de la Bavière, se frayât un chemin, soit pour tomber sur le roi de Sardaigne en Italie, (ce qu'on craignait fort à Turin,) soit pour pénétrer avec plus de facilité en Alsace & dans la Lorraine. L'électeur de Saxe était cousin de Louis XVI, & le prince de Deuxponts son protégé. Néanmoins, ç'aurait été manquer de prudence que de confier entiérement les intérets de la Prusse & de l'Allemagne à un ministère sans vigueur, & qui n'ayant aucune volonté ferme, pouvait se laisser ébranler par les machinations de la cour de Vienne. Pour pré-

munir M. de Maurepas contre toute propofition des Autrichiens directement oppofée à la pacification de l'Allemagne; le roi lui envoya un mémoire raifonné, qui contenait les motifs qui rendaient telle condition de paix acceptable, & telle au contraire non-admiffible, avec un réfumé des articles principaux & indifpenfables pour la paix générale. Cette pièce fit un effet fi avantageux, que la France l'admit pour bafe de la négociation dont elle s'était chargée à Vienne. M. de Breteuil, ambaffadeur de France à cette cour, éprouva de la part de l'empereur des difficultés qui renaiffaient à chaque propofition qu'il mettait en avant; mais cela n'empêcha pas l'impératrice-reine d'admettre le projet de pacification, tel que la France l'avait minuté. Sur ces entrefaites le prince Repnin arriva à Breslau de la part de l'impératrice de Ruffie; il y parut plus fous les dehors d'un miniftre plénipotentiaire, qui venait dicter de la part de fa cour des lois à l'Allemagne, que comme un général deftiné à conduire un corps auxiliaire à l'armée pruffienne. Le roi avait propofé à la cour de Pétersbourg d'employer le printemps fuivant le corps des Ruffes contre la Ludomerie & la Gallicie, où il y avait peu de troupes; de pénétrer en Hongrie, où l'approche des Ruffes aurait fait révolter tous ceux de la religion grecque qui étaient répandus dans la Croatie, dans la Hongrie, dans le bannat de Témefwar & dans la Tranfilvanie; le roi s'était même offert d'y joindre un corps de fes troupes & d'abandonner toutes les richeffes de ces provinces aux Ruffes. Ce projet fut rejeté. Le corps que les Ruffes devaient fournir felon le traité, confiftait en 16,000 combattans; l'on y mit un prix fi énorme, qu'il ne pouvait jamais s'évaluer par les fervices qu'on en pouvait attendre. Il en aurait

coûté par an au roi deux millions, & outre cela un subside de 500,000 écus pour une guerre que la Russie ne faisait point aux Turcs. Le baron de Breteuil, ambassadeur à la cour impériale, était flatté de devenir le pacificateur de l'Allemagne; il se plaisait à se représenter qu'en suivant les traces de Claude d'Avaux, plénipotentiaire à la paix de Westphalie, ce lui serait un acheminement pour monter aux premières dignités dans sa patrie, & sur-tout au ministère des affaires étrangères. Il mit toute son activité en jeu, & travailla avec tant de persévérance, que vers la fin de janvier il envoya à Breslau au prince Repnin le plan de pacification générale, tel que le roi l'avait conçu, & qu'il avait été approuvé par l'impératrice-reine. Les conditions étaient telles que nous les avons marquées. L'on communiqua ce projet de paix aux alliés de la Prusse; les Saxons se récrièrent; ils fesaient monter leur prétention sur les alleux de la Bavière à la somme de quarante millions de florins, & ils prévoyaient avec douleur, que, s'ils en obtenaient six, ce serait beaucoup; ils exigeaient de plus que l'empereur renonçât à toutes les prétentions féodales qu'il prétend, comme roi de Bohème, avoir sur la Saxe & sur la Lusace, & sur-tout ils s'étaient flattés de gagner quelque dédommagement en fonds de terre pour arrondir leur territoire. Le prince de Deuxponts, de son côté, s'opiniâtrait à soutenir que la Bavière ne devait être démembrée en aucune manière; il s'offrait à céder une partie du haut Palatinat, pour conserver le cercle de Burghausen; avec cela il ne consentait qu'avec une extrême répugnance aux dédommagemens que l'électeur de Saxe avait à prétendre. Pour contenter le désir de ses alliés, le roi fit une nouvelle tentative,

principalement rélative à la Bavière & au cercle de Burghausen, pour essayer s'il pourrait obtenir pour eux quelques conditions plus favorables de la cour de Vienne; mais bien loin d'y acquiescer, le prince Kaunitz, effarouché des nouvelles demandes des Prussiens, répondit fiérement que le projet de pacification communiqué par l'ambassadeur de France au prince Repnin était l'*ultimatum* de la cour de Vienne, & que l'impératrice était résolue à sacrifier jusqu'au dernier homme de son armée, plutôt que d'adhérer à de nouvelles conditions aussi humiliantes & aussi contraires à sa dignité que celles qu'on venait de lui présenter. Il n'y avait rien que de fort naturel à demander la restitution entière d'une province envahie & usurpée; mais la France & la Russie ne voulaient que la paix; la première, pour se délivrer des sollicitations de l'empereur, qui lui demandait des secours; la seconde, pour ne point assister les Prussiens de ses troupes. Elles agirent en conséquence, & presèrent les ministres Prussiens de ne point former d'obstacles nouveaux à la pacification générale. Le roi, gêné par des puissances médiatrices qui méritaient les plus grands égards, n'eut pas la liberté d'assister ses alliés avec le zèle qu'il sentait pour eux; il ne pouvait pas heurter de front en même temps l'Autriche, la France & la Russie; il voulut pourtant concerter avec cette dernière les mesures qui restaient à prendre; ce qui recula d'un mois l'assemblée du congrès, parce qu'il fallait ce temps pour avoir la réponse de Pétersbourg.

Nous employerons ce délai à mettre sous les yeux du lecteur le précis des opérations militaires qui occupèrent les troupes pendant cet hiver. On se rappellera que nous avons laissé le prince hérédi-

taire

taire dans la haute Siléſie, occupé à ſoutenir ſa poſition de Troppau & de Jœgerndorf, donnant la chaſſe aux ennemis, tantôt du côté de Grætz, tantôt à Mæhriſch-Oſtrau, tantôt vers Lichten. Les Autrichiens croyaient de leur côté que c'était une humiliation de laiſſer les Pruſſiens tranquillement les maîtres d'une partie de leur territoire; ils auraient voulu tout tenter pour les en déloger; mais ils prévoyaient qu'ils ne pourraient reprendre les villes de Troppau & de Jægerndorf, ſans les ruiner & les brûler totalement. Ce moyen paraiſſant trop dur à l'impératrice-reine, les généraux Autrichiens imaginèrent qu'en coupant l'armée du prince héréditaire de Neiſſe, (d'où ils ſuppoſaient fauſſement qu'elle tirait ſes vivres,) ils obligeraient ce prince à évacuer toute la haute Siléſie. Dans l'intention d'exécuter ce projet, le général Ellerichshauſen, avec un renfort de 10,000 hommes qu'il avait reçu de la Bohème, établit ſon quartier à Engelſberg, petite ville ſituée dans les gorges des montagnes, dont l'une aboutit à Branna proche de Jægerndorf, l'autre débouche à Hof, & la troiſième, qui paſſe par Zuckmantel & Ziegenhals, aboutit à cette plaine qui s'étend de Weidenau à Patſchkau, Neiſſe & Neuſtadt. Ce corps, environ de 15,000 hommes, placé avec cet avantage, donnait différentes allarmes à nos quartiers; tantôt il fourrageait près de Neiſſe, mais toujours repouſſé; tantôt il inquiétait les environs de Jægerndorf, d'où le général de Stutterheim, qui en avait le commandement, le renvoya bien battu. Enfin, las de ces échauffourrées, qui ne laiſſaient pas de fatiguer les troupes, le prince héréditaire de Brunſwic réſolut de les alarmer à ſon tour. Il raſſembla ſes quartiers, & fondit avec trois corps ſéparés ſur les poſtes de Branna,

de Lichten & de l'Engelsberg. Les Impériaux prirent la fuite aussi-tôt que les Prussiens se montrèrent; le prince leur prit 4 canons & 50 prisonniers; mais leur terreur fut si grande, qu'ils s'éloignèrent des cantonnemens prussiens, & que les troupes de Troppau & de Jægerndorf purent jouir de quelque tranquillité. Alors M. d'Ellerichshausen tourna son attention entière vers Zuckmantel & Ziegenhals, d'où il fesait journellement des incursions dans le plat pays. Les troupes prussiennes de Neustadt & de Neisse s'opposaient à chaque moment aux déprédations que l'ennemi voulait commettre; ce qui occasionna différentes escarmouches, où l'infanterie & la cavalerie prussiennes se distinguèrent également; mais ce genre de petite guerre n'entre pas dans le plan des mémoires que nous nous sommes proposés d'écrire. Toutefois on résolut de réprimer la témérité de ces sortes d'entreprises; il fallait du repos aux troupes pendant l'hiver, & elles avaient assez de temps pour se battre durant la saison des opérations de campagne. Pour amener les choses à cette fin & couper le mal par ses racines, on résolut de déloger les Autrichiens de leur poste de Zuckmantel, si la chose était fesable. M. de Wunsch, qui se trouvait avec dix bataillons dans le comté de Glatz, où jusqu'alors il était resté désœuvré, crut qu'il pourrait s'en éloigner pour peu de temps, sans trop hasarder par une courte absence. Il laissa le prince de Philippsthal avec deux faibles bataillons à Habelschwerdt; il arriva à Ziegenhals, dont il chassa les ennemis, & les poursuivit dans des gorges que forment les montagnes jusqu'à Zuckmantel; mais ce poste avait été rendu insoutenable pour les Prussiens, à cause des hauteurs qui le dominent, & que les Autrichiens

avaient non-feulement garnies de canons, mais encore retranchées par des ouvrages confidérables, dont il était impoffible de les expulfer; il l'était même de les tourner, parce qu'on ne pouvait gravir contre ces montagnes trop hautes, trop roides & trop efcarpées. M. de Wunfch, convaincu phyfiquement qu'il ne pouvait rien entreprendre de ce côté-là fur l'ennemi, & qu'un plus long féjour ne ferait qu'une perte de temps, s'achemina pour retourner à fon ancien pofte auprès de Glatz. En paffant Landeck, il entendit une canonade affez vive de ce côté; mais à peine eut-il fait quelque chemin, qu'il rencontra 250 foldats du régiment de Luck, qui s'étaient ouvert un paffage, & qui lui apprirent que le prince de Philippsthal avec le refte du régiment s'était laiffé furprendre par les Autrichiens. Bientôt M. de Wunfch entendit une autre cannonade; l'ennemi attaquait une efpèce de palanque ou de redoute dans laquelle le général pruffien avait laiffé 100 hommes pour la défendre. Les obufiers Autrichiens y mirent le feu, & le capitaine Capeller, qui fe fignala par fa belle réfiftance, fut obligé de fe rendre avant l'arrivée du fecours, de forte que M. de Wunfch fe jetta avec tout fon corps dans la fortereffe de Glatz. Wurmfer & les Impériaux, qui n'avaient aucune connaiffance de cette redoute, avaient eu deffein de marcher droit à Glatz & de furprendre la ville. Leur projet ne pouvait aucunement s'exécuter par furprife; les ouvrages de cette fortereffe font tels, qu'ils ne peuvent être infultés à moins que l'ennemi n'entreprenne un fiége dans les formes. M. de Wurmfer eut toutefois l'avantage de prendre quelques quartiers dans le comté, & il fe flattait bien que, pour le déloger du domaine pruffien, le roi tirerait des

troupes de la haute Siléſie, afin de les employer contre lui, & que par-là le cordon de Troppau & de Jægerndorf & l'armée du prince héréditaire ſe dégarniſſant, M. d'Ellerichshauſen aurait beau jeu, & trouverait le moyen d'entreprendre avec ſuccès contre les Pruſſiens, & de nettoyer ces bords de l'Oppa qui donnaient tant de jalouſie aux Impériaux; mais les choſes tournerent autrement que les généraux ennemis ne l'imaginaient & ne le déſiraient. Le roi ſe mit à la tête de quelques bataillons de ſa réſerve qui avaient hiverné à Breslau, auxquels ſe joignirent les gardes du corps, les gendarmes, & le régiment d'Anhalt, avec leſquels il ſe rendit à Reichenbach, & M. de Ramin envoya 4 bataillons au général Anhalt, qui en avait 4 ſous ſes ordres. Tout ce corps occupa Friedland & les retranchemens qu'on y avait faits. Pour chaſſer l'ennemi du Wallenbourg, le général Leſtwitz ſe porta ſur Scharſeneck, & le géneral Anhalt ſur Braunau. Les impériaux prirent la fuite de tous côtés; à peine M. d'Anhalt put-il attrapper une cinquantaine de pandours. Dans le même temps que ces corps avançaient, le roi occupa Silberberg, pour être delà à portée de donner des ſecours où il ſerait néceſſaire. Ce mouvement fit une telle impreſſion ſur les ennemis, qu'ils évacuèrent la ville de Habelſchwerdt & ſe ſauvèrent en Bohème. On avait pourvu à tout; ſi l'on avait laiſſé les Impériaux tranquilles en Bohème ſur les frontières de la Saxe, toutes leurs troupes auraient reflué vers la Siléſie, & M. de Wurmſer aurait été renforcé conſidérablement; afin donc que l'attention de l'ennemi fût diviſée, & qu'il penſât plutôt à ſa ſureté qu'à inquiéter la Siléſie, M. de Mœllendorf ramaſſa quelques troupes, partit de la Saxe; marcha à Brix,

battit avec sa cavalerie le parti qui lui était opposé, prit trois canons, 350 prisonniers, & le magasin qui était dans la petite ville de Brix. La nuit il arriva qu'un bas officier du régiment de Wunsch déserta, & pour se venger de son major, il mena tout de suite les housards autrichiens dans le même village, dont il enleva ce major & cinq drapeaux; tant il est vrai qu'un officier ne peut jamais être assez sur ses gardes pour éviter d'être surpris; une aventure pareille était arrivée quelques mois auparavant en Silésie au régiment de Thadden, cantonné dans le village de Dietersbach près de Schmiedeberg. Les housards firent une fausse attaque sur un poste du régiment, tandis qu'une autre troupe pénétrant par un jardin & une grange dans la maison du commandeur en enleva trois drapeaux, ayant été chassée avant de pouvoir emporter les autres. Ces traits ne font pas honneur au service prussien; mais dans le grand nombre d'officiers qui composent cette armée, tous ne sauraient être également éclairés & vigilans.

Pendant que la guerre se fesait sans égard à la saison, le courrier que le roi avait envoyé avec son *ultimatum* revint de Pétersbourg, & les deux cours étant convenues sur tous les articles qu'il contenait, le prince Repnin l'envoya à M. de Breteuil à Vienne. Cet ambassadeur manda que cette pièce avait causé beaucoup de satisfaction à l'impératrice-reine, & que l'on se proposait d'assembler un congrès pour mettre la dernière main à la pacification générale. La postérité pourra-t-elle croire que dans de pareilles circonstances, lors même que la cour de Vienne paraissait sérieusement dans l'intention de terminer la guerre, un général Wallis, avec 8 ou 10,000 hommes, se soit présenté tout à coup devant la ville de

Neuſtadt, où le régiment de Pruſſe & le bataillon de Preuſs étaient en garniſon; l'ennemi ne pouvant emporter la ville, y jeta tant de grenades royales d'une vingtaine d'obuſiers qu'il menait avec lui, que le feu prit au bardeau dont la plupart des maiſons ſont couvertes, & que 240 habitations furent conſumées par les flammes ; mais la garniſon tint bon : le genéral Stutterheim, averti du mouvement des ennemis, les prit à dos vers Branitz; les troupes cantonnées à Roſswalde vinrent ſur un flanc des Autrichiens, des détachemens de Neiſſe ſur l'autre. Wallis ne pouvant pas s'arrêter plus long-temps ſans expoſer tout ſon corps, ſe retira ſur Zuckmantel, & fut pourſuivi & renvoyé juſques dans ſon repaire. Cette expédition, méditée par l'empereur, avait été preſcrite au général Wallis. Ce prince ſuppoſant le roi de Pruſſe ardent, d'une vivacité étourdie, croyait qu'en aigriſſant ſon eſprit par la ruine d'une de ſes villes, il le rendrait plus renitent & plus difficile pour la négociation qui devait s'entamer, que peut-être l'humeur qu'il en aurait, le porterait à la rompre; mais cette expédition des Autrichiens ne tourna pas à leur avantage.

Peu après le prince Repnin reçut une dépêche de M. de Breteuil, qui lui marquait combien l'impératrice-reine déſirait impatiemment uue ſuſpenſion d'armes; le 4 mars le roi reçut ces nouvelles à Silberberg & donna ordre à ſes géneraux de prendre des meſures avec ceux des ennemis, pour régler avec eux la trève qu'on avait propoſée. Le 7 fut le terme marqué pour celle de la Bohème ; le 8 pour celle de la haute Siléſie & de la Moravie; le 10 pour celle de la Saxe & de la Bohème. Ce terme arrivé, on mit les troupes dans des quartiers plus étendus, afin de leur procurer plus d'aiſance, &

d'éviter fur-tout les maladies contagieufes qui commençaient à régner fur les frontières. Le roi fe rendit le 6 à Breslau, pour conférer avec le prince Repnin; la ville de Tefchen fut agréée d'un commun accord pour le lieu des conférences, & le roi nomma M. de Riedefel fon miniftre plénipotentiaire à ce congrès. Arriva alors à Breslau M. de Terring-Seefeld, en qualité de miniftre de l'électeur palatin; lui, le prince Repnin, M. de Riedefel, M. de Zinzendorf, miniftre de Saxe, & M. de Hofenfels, envoyé de Deuxponts. Toute cette maffe de négociateurs partit pour Tefchen, où ils furent joints par M. de Breteuil, ambaffadeur & plénipotentiaire du roi de France, & par M. de Cobenzl, chargé d'un même emploi par l'impératrice-reine. L'impératrice voulait fincérement la paix; mais quelque empreffement qu'elle eût de la voir bientôt rétablie, elle n'avait pu parvenir à infpirer les mêmes fentimens à l'empereur fon fils. Ce prince, comme nous l'avons dit précédemment, croyait fon honneur léfé s'il ne foutenait point avec fermeté une démarche que fon ardeur lui avait fait entreprendre. Dès que les miniftres ouvrirent leurs conférences à Tefchen, le comte de Cobenzl acquiefça purement & fimplement au plan de pacification propofé par la France; il ne fit aucune difficulté & parut auffi content qu'on pouvait le défirer; on crut que cet ouvrage ferait promptement terminé, lorfque le prince Repnin reçut un courrier de la part de M. d'Affebourg miniftre de l'impératrice de Ruffie à Ratisbonne, lequel lui mandait que l'électeur palatin lui avait déclaré qu'il ne pouvait, ni ne voulait donner aucune fatisfaction à l'électeur de Saxe, & qu'il aimait mieux s'en tenir à fon traité précédent fait avec la cour de Vienne, que de foumettre fes inté-

rêts aux décisions du congrès de Teschen. M. de Breteuil & le prince Repnin le prirent tous deux sur le haut ton, & s'armant de toute la dignité convenable à des plénipotentiaires d'aussi grandes puissances, ils déclarèrent que toutes les parties contractantes ayant déjà adopté le plan de pacification qui leur avait été proposé, ils considéreraient désormais comme ennemi celui des souverains qui voudrait contrevenir à son premier engagement. Alors le comte de Cobenzl & le palatin plièrent, & des courriers furent expédiés, qui partirent en hâte pour Vienne. Cela n'empêcha pas qu'on ne vît renaître d'autres difficultés, qui barraient à chaque pas le chemin aux médiateurs. Un jour c'étaient les Saxons, dont on ne pouvait satisfaire les prétentions ; un autre, c'était le ministre de Deux-ponts, qui, pour faire briller son zèle, demandait pour son prince une augmentation d'appanage énorme, & soutenait son système favori, en prouvant que la Bavière était un duché indivisible ; il fallut que le roi s'en mêlat pour que les choses n'allassent pas trop loin. Avec le secours des médiateurs, il parvint, quoiqu'avec peine, à calmer la chaleur déplacée de ces deux ministres ; l'on démontra au Saxon, que sans la France, la Russie & la Prusse, qui l'assistaient, son électeur n'aurait pas retiré une obole de la cour de Vienne, quelques justes que fussent ses prétentions ; qu'ainsi il agirait raisonnablement en se contentant de la somme qu'avec bien de la peine on lui fesait obtenir. On s'expliqua de même à peu-près avec celui de Deuxponts, en lui rappellant qu'ayant perdu les trois quarts de la Bavière, son prince devait se trouver heureux qu'on lui en restituât les deux tiers. A peine avait-on tranquillisé ces deux ministres, que l'électeur pala-

tin se remit sur les rangs, pour produire de nouvelles chicanes. La France en fut fâchée; & le ministre de Louis XVI à Munich y parla sur le ton que prenait Louis XIV au milieu de ses triomphes. Néanmoins ces altercations continuèrent à Teschen, & furent poussées au point, que les plénipotentiaires même commençaient à se défier du succès de leur négociation. Déjà six semaines s'étaient écoulées infructueusement; on était au 20 d'avril, lorsqu'il arriva de Constantinople à Vienne un courrier avec la nouvelle de la paix conclue entre la puissance ottomanne & la Russie. Il ne fallait pas moins qu'un événement aussi important pour fléchir l'ame inquiète du jeune empereur. Tant que les apparences de guerre entre la Russie & la Porte avaient annoncé une rupture prochaine entre ces puissances, Joseph n'avait considéré la déclaration de la cour de Pétersbourg en faveur de la Prusse & de l'Empire, que comme un simple discours, parce que la Russie se trouvant assez occupée en Crimée à soutenir le chan, son protégé, contre la puissance ottomanne qui voulait le détrôner, elle n'aurait ni la force, ni les moyens de soutenir efficacement la Prusse, mais le rétablissement de la paix détruisait toutes les espérances dont l'empereur s'était flatté; il ne pouvait pas se déguiser que la Russie ayant maintenant les bras libres, était maîtresse d'employer ses forces comme bon lui semblerait; que par conséquent elle pouvait faire marcher un si puissant corps de troupes au secours du roi, que la Prusse gagnerait par-là une trop grande supériorité d'hommes, contre laquelle il serait impossible aux troupes impériales de soutenir une campagne avec dignité, & à plus forte raison si la guerre venait à traîner en longueur. La paix des Russes doit donc proprement

ſervir d'époque pour dater l'ouverture du congrès aſſemblé à Teſchen. Dès ce moment, les machines de l'empereur s'arrêtèrent, l'électeur palatin & ſon plénipotentiaire ſe tinrent dans un ſilence reſpectueux; le comte de Cobenzl devint plus liant, & abandonnant ſes propoſitions vagues, il s'expliqua rondement & nettement ſur les matières qu'il traitait avec les médiateurs. Toutes ces circonſtances favorables avancèrent ſi promptement cet ouvrage, qu'en moins de quinze jours tout le monde étant d'accord, la paix fut conclue & ſignée le 13 mai, jour de la naiſſance de l'impératrice-reine.

Nous nous contenterons d'en rapporter les articles principaux, ſavoir: que l'empereur rendrait toute la Bavière & le haut Palatinat à l'électeur palatin, à l'exception du cercle de Burghauſen: que la ſucceſſion de ces États ſerait aſſurée au prince de Deux-ponts, ainſi qu'à toutes les branches collatérales qui avaient les mêmes droits; que l'électeur de Saxe obtiendrait pour dédommagement la ſomme de 6 millions de florins, payable en termes annuels de 500,000 florins; que l'empereur renoncerait en faveur de la Saxe au fief de Schœnbourg, enclavé dans cet électorat; qu'à l'égard de la ſucceſſion des margraviats de Bareuth & d'Anſpach, qui devaient retomber à la Pruſſe, l'empereur reconnaiſſait la légitimité de ces droits, & promettait de ne plus s'oppoſer à cette réunion; que de ſon côté le roi de Pruſſe renonçait à ſes prétentions ſur Juliers & Bergue en faveur de la branche de Sulzbach, moyennant le renouvellement de la garantie que la France lui avait donnée de la Siléſie par le traité de 1741, que le duc de Mecklenbourg obtiendrait le droit *de non appellando*, pour l'indemniſer de ſes prétentions; & enfin que le préſent traité ſerait garanti par la

Russie, par la France & par tout le corps germanique. A peine le traité fut-il signé, que les Prussiens, par bon procédé, évacuèrent tout de suite ce qu'ils occupaient de possessions autrichiennes.

Telle fut la fin de ces troubles de l'Allemagne: tout le monde s'attendait à une suite de quelques campagnes avant de les voir terminer; mais ce ne fut qu'un mélange bizarre de négociations, & d'entreprises militaires, qu'il ne faut attribuer qu'aux deux factions qui divisaient la cour impériale, dont l'une gagnait le dessus pour quelque temps & bientôt était réprimée par l'autre. Les officiers étaient dans des incertitudes perpétuelles, & personne ne savait si l'on était en paix ou en guerre; situation désagréable qui continua jusqu'au jour que la paix fut signée à Teschen. Il parut que les troupes prussiennes avaient de l'avantage sur leurs ennemis toutes les fois qu'elles pouvaient combattre en règle, & que les Impériaux l'emportaient pour les ruses, les surprises & les stratagèmes qui sont proprement du ressort de la petite guerre.

Fait à Potsdam, ce 20 juin 1779.

FÉDÉRIC.



CORRESPONDANCE

De l'Empereur & de l'Impératrice-Reine avec le Roi, au ſujet de la ſucceſſion de la Bavière.

CORRESPONDANCE

De l'Empereur & de l'Impératrice-Reine avec le Roi, au ſujet de la Succeſſion de la Bavière.

Copie d'une lettre de la propre main de l'empereur au Roi de Pruſſe, écrite d'Olmutz, le 13 avril 1778.

Monſieur mon Frère,

Si j'ai différé juſqu'à ce moment-ci de remplir une promeſſe mutuellement contractée entre nous, tant à Neiſſe qu'à Neuſtadt, de nous écrire directement, c'eſt que préparé à tous les événemens, je voulais attendre que je fuſſe moi-même éloigné de la capitale, & par conſéquent de tout ce qui peut reſſentir fineſſe & politique, pour communiquer à V. M. mes idées, que je crois plus analogues à nos vrais intérêts que toute brouillerie que nous pourrions avoir enſemble. Je les ai rédigées dans le projet de convention ci-joint, que j'ai l'honneur de lui envoyer. Je n'y ajoute aucune réflexion, bien certain qu'il ne lui en échappera aucune dont l'objet peut être ſuſceptible. En même temps je fais charger Cobenzl des pleins-pouvoirs néceſſaires, pour que ſi V. M. adopte ce projet, l'on puiſſe d'abord procéder à la ſignature, & ſi elle déſirait quelques changemens ou explications ſur des acceſſoires, je la prie de me les faire connaître par ſa réponſe directement. Elle peut compter d'avance que je ne m'y refuſerai pas, ſi je le puis; ainſi que naturellement tout ſera dit, ſi cela ne lui convenait en façon quelconque.

Je ſerais vraiment charmé de raffermir par-là de plus en plus une bonne intelligence, qui ſeule doit & peut faire le bonheur de nos Etats, qui avait déjà ſi heureuſement & ſi avantageuſement commencé, qui de ma part était d'abord fondée ſur la haute eſtime & conſidération que le génie & les talens ſupérieurs de V. M. m'avaient ſu inſpirer, qu'une connaiſſance perſonnelle avait augmentée, & que je ſouhaite vraiment de perpétuer par des aſſurances & témoignages réitérés d'une amitié ſincère avec laquelle je ſerai toujours de Monſieur mon Frère & Couſin, le très-affectionné Frère & Couſin,

JOSEPH.

Projet de convention qui s'eſt trouvé joint à la lettre.

Sa Majeſté l'impératrice-reine apoſtolique & ſa Majeſté le roi de Pruſſe ont vu avec une vraie peine que les affaires de la ſucceſſion de Bavière prenaient une tournure ſi critique & ſi embarraſſante, que non ſeulement il y avait tout à craindre préſentement pour la tranquillité de l'Allemagne, mais qu'auſſi on devait appréhender dans l'avenir les ſuites les plus fâcheuſes de conjonctures de la même eſpèce; & leurs dites Majeſtés étant armées l'une & l'autre du déſir ſincère d'écarter autant que poſſible tout ce qui pourrait altérer la bonne intelligence & l'amitié qui ſubſiſtent entr'elles, ainſi que le repos général de l'Empire germanique, elles ſont entrées à ce ſujet dans un concert amiable, & ſur les éclairciſſemens & aſſurances données d'une part par ſa Majeſté l'impératrice-reine, & ſuivies de l'autre des déclarations de ſa Majeſté le roi de Pruſſe, elles ont, dans cet eſprit de conciliation, chargé leurs miniſtres reſpectifs, munis

munis de leurs pleins-pouvoirs, de conclure & arrêter une convention de la teneur ſuivante.

1. Reconnaît ſa Majeſté pruſſienne la validité de la convention faite le 3 janvier de l'année courante entre ſa Majeſté l'impératrice-reine apoſtolique & ſon Alteſſe ſéréniſſime électorale palatine, ainſi que la légitimité de l'état de poſſeſſion des diſtricts de la Bavière, occupés en conſéquence par Sa Majeſté impériale apoſtolique.

2. Et attendu que, dans cette convention, les deux parties contractantes ſe ſont expreſſément réſervées la faculté de faire entr'elles une convention ultérieure ſur l'échange à régler d'après les convenances réciproques, ſoit des diſtricts qui ſont tombés en partage à ſa Majeſté impériale apoſtolique & à la maiſon d'Autriche, ſoit de la totalité du pays, ou ſeulement de quelques parties: promet ſa Majeſté pruſſienne de laiſſer exécuter paiſiblement les échanges en queſtion, bien entendu néanmoins que les acquiſitions à faire ne puiſſent porter ſur aucun pays immédiatement limitrophe des Etats actuels de ſa Majeſté pruſſienne.

3. En revanche reconnaît S. M. I. & apoſtolique d'avance la validité de l'incorporation des pays d'Anſpach & Bareuth à la primogéniture de l'électorat de Brandebourg, & promet de ſon côté.

4. De laiſſer conſommer paiſiblement tout échange qui pourrait être fait de ces pays d'après les convenances de ſa Majeſté pruſſienne, bien entendu néanmoins que les acquiſitions à faire ne puiſſent porter ſur aucun pays immédiatement limitrophe des Etats actuels de ſa Majeſté l'impératrice-reine de Hongrie & de Bohème.

Réponſe de la propre main du roi à l'empereur, datée de Schœnwalde, le 14 avril 1778.

Monſieur mon frère,

J'ai reçu avec toute la ſatisfaction poſſible la lettre que V. M. I. a eu la bonté de m'écrire. Je n'ai ni miniſtre ni ſcribe avec moi; ainſi V. M. I. voudra bien ſe contenter de la réponſe d'un vieux ſoldat, qui lui écrit avec probité & avec franchiſe ſur un des ſujets les plus importans que la politique ait fournis depuis long-temps. Perſonne plus que moi ne déſire de maintenir la paix & la bonne harmonie entre les puiſſances de l'Europe; mais il y a des bornes à tout, & il ſe trouve des cas ſi épineux, que la bonne volonté ne ſuffit pas ſeule pour maintenir les choſes dans le repos & la tranquillité. Que V. M. me permette de lui expoſer nettement l'état de la queſtion de nos affaires actuelles. Il s'agit de ſavoir ſi un empereur peut diſpoſer ſelon ſa volonté des fiefs de l'Empire? Si l'on prend l'affirmative, tous ces fiefs deviennent des Timariots, qui ne ſont qu'à vie, & dont le ſultan diſpoſe après la mort du poſſeſſeur. Or c'eſt ce qui eſt contraire aux loix, aux coutumes & aux uſages de l'Empire romain. Aucun prince n'y donnera les mains; chacun provoquera au droit féodal, qui aſſure ces poſſeſſions à ſes deſcendans, & perſonne ne conſentira à cimenter lui-même le pouvoir d'un deſpote qui tôt ou tard le dépouillera lui & ſes enfans de ſes poſſeſſions immémoriales. Voilà donc ce qui a fait crier tout le corps germanique contre la façon violente dont la Bavière vient d'être envahie. Moi, comme membre de l'Empire & comme ayant rappellé la paix de Weſtphalie par le traité

de Hubertsbourg, je me trouve directement engagé à soutenir les immunités, les libertés & les droits du corps germanique, les capitulations impériales, par lesquelles on limite le pouvoir du chef de l'Empire, afin de prévenir les abus qu'il pourroit faire de sa prééminence. Voilà, Sire, au vrai, l'état des choses. Mon intérêt personnel n'y est pour rien; mais je suis persuadé que V. M. me regarderait elle-même comme un homme lâche & indigne de son estime, si je sacrifiais bassement les droits, immunités & priviléges que les électeurs & moi avons reçus de nos ancètres. Je continue à lui parler avec la même franchise. J'aime & j'honore sa personne. Il me sera certainement dur de combattre contre un prince doué d'excellentes qualités, & que j'estime personnellement. Voici donc, selon mes faibles lumières, des idées que je soumets aux vues supérieures de V. M. I. Je confesse que la Bavière, selon le droit de convenance, peut convenir à la maison impériale; mais comme d'ailleurs tout autre droit lui est contraire dans cette possession, ne pourrait-on pas, par des équivalens, satisfaire le duc de Deux-ponts? Ne pourrait-on pas trouver de quoi indemniser l'électeur de Saxe sur les alleux de la succession de Bavière? Les Saxons font monter leurs prétentions à 37 millions de florins; mais ils en rabattraient bien quelque chose en faveur de la paix. C'est, Sire, à de telles propositions, en n'oubliant pas le duc de Mecklenbourg, que V. M. I. me verrait concourrir avec joie, parce qu'elles seraient conformes à ce que demandent mes devoirs & la place que j'occupe. J'assure à V. M. que je ne m'expliquerais pas avec mon frère avec plus de franchise que j'ai l'honneur de lui parler. Je la prie de faire ses réflexions sur tout ce que je prends la liberté

de lui repréſenter; car voilà le fait dont il s'agit. La ſucceſſion d'Anſpach y eſt tout à fait étrangère. Nos droits ſont ſi légitimes, que perſonne ne peut nous le rendre litigieux. C'eſt ce van-Swieten qui m'en parla, il y a je crois quatre à ſix ans, & qui me dit que la cour impériale ſerait bien aiſe s'il y avait quelque troc à propoſer, parce que j'ôterais à ſa cour la ſupériorité de voix dans le cercle de Franconie, & qu'on ne voudrait pas de mon voiſinage près d'Egra en Bohème. Je lui répondis qu'on pouvait ſe tranquilliſer encore, parce que le margrave d'Anſpach ſe portait bien, & qu'il y avait tout à parier qu'il me ſurvivrait. Voilà tout ce qui s'eſt paſſé ſur cette matière, & V. M. I. peut être perſuadée que je lui dis la vérité. Quant au dernier mémoire que j'ai reçu du prince Kaunitz, ledit prince paraît avoir eu de l'humeur en le dreſſant. La réponſe ne pourra arriver ici que dans huit jours. J'oppoſe mon flegme à ſes vivacités, & j'attends ſur-tout ce que V. M. I. aura la bonté de décider ſur les ſincères repréſentations que je prends la liberté de lui faire, étant avec la plus haute eſtime, & avec la plus haute conſidération, Monſieur mon Frère, de Votre Majeſté Impériale le bon Frère & Couſin.

FÉDÉRIC.

S'il m'eſt arrivé de manquer au cérémonial, j'en fais mes excuſes à V. M. I.; mais, foi d'honneur, à 40 milles à la ronde, il n'y a perſonne qui puiſſe m'inſtruire.

Lettre de la propre main de l'Empereur adressée au Roi. De Littau, le 16 avril 1778.

Monsieur mon Frère,

Dans ce moment je viens de recevoir la lettre de V. M. Je la vois dans une erreur de fait, & qui change entiérement sa longue tirade, mais sur-tout la question; cela m'engage donc, pour le bien de l'humanité, à la lui éclaircir par cette lettre. Dans tout ce qui s'est fait en Bavière, ce n'est point l'empereur qui agit, mais l'électeur de Bohème & l'archiduc d'Autriche, qui, comme Co-Etat, a fait reconnaître ses droits, & s'est arrangé par une convention libre & amicale avec son Co-Etat & voisin, l'électeur palatin, devenu seul héritier des Etats de la Bavière. Le droit de s'entendre & arranger avec son voisin sans l'aveu d'un tiers a toujours paru jusqu'à présent un droit incontestable à quiconque n'est pas dépendant; & par conséquent tous les princes de l'Empire l'ont toujours exercé de droit & de fait.

Quant aux prétentions sur l'allodial de la cour de Saxe & du duc de Mecklenbourg, dont elle veut bien me parler, il me paraît que c'est une affaire litigieuse à décider devant qui il compète, ou à arranger uniquement avec l'héritier, qui est l'électeur palatin, selon les pactes de famille.

Pour S. M. l'impératrice-reine, je crois pouvoir assurer que le droit de regrédience dont elle a touché quelque chose dans la réponse qu'elle a donnée, elle pourra même ne plus le faire valoir, en faveur des autres héritiers allodiaux & pour leur faire plaisir.

Pour le duc de Deuxponts, il est prouvé qu'il n'a aucun droit, tant que l'électeur palatin existe,

& il lui eſt libre d'accéder ou non à la convention qui s'eſt faite, & quoiqu'il ait autoriſé préalablement l'électeur à s'arranger en ſon nom & au nom de tous ſes héritiers avec S. M. l'impératrice ſur la ſucceſſion de Bavière, ſes droits reſteront néanmoins intactes, & S. M. ne ſe croira point obligée vis-à-vis de lui à ſa convention, & par conſéquent dans le cas de faire de nouveaux arrangemens, ou de procéder par la voie légale que ſon bon droit lui donne, vis-à-vis du duc de Deuxponts, lorſqu'il ſera dans le cas de ſuccéder à l'électeur palatin. Par les raiſons ci-alléguées, qui ſont toutes des faits prouvés, je crois que V. M. ſera convaincue entiérement que le mot de deſpotiſme dont elle ſe ſert, & que j'abhorre pour le moins autant qu'elle, eſt de trop, & que l'empereur n'a fait autre choſe, dans toute cette occurrence, que de promettre à un chacun qui ſe plaindra à lui en bonne forme & lui ſera connaître ſes droits, de lui adminiſtrer prompte juſtice, tout comme S. M. l'impératrice-reine n'a fait que faire valoir ſes droits & les conſtater par une convention libre; & elle ſaura par conſéquent, avec tous les moyens qu'elle a, défendre ſes poſſeſſions. Voilà le vrai état de la queſtion, qui ſe réduit à ſavoir ſi quelque loi d'Empire empèche un électeur de faire avec ſon voiſin un arrangement & une convention ſans l'intervention des autres, qui leur convient mutuellement, ou non. J'attendrai avec tranquillité ce qu'il lui plaira de me répondre, ou de faire. J'ai appris tant de choſes vraiment utiles déjà de V. M., que ſi je n'étais pas citoyen, & ſi quelques millions d'ètres qui par-là en ſouffriraient cruellement, ne me touchaient, je lui dirais preſque que je ne ſerais pas fâché qu'elle m'apprit encore à être général. Néanmoins elle peut compter que le

maintien de la paix, & ſur-tout avec elle, que j'honore, & aime vraiment, eſt mon ſincère déſir, & que 400,000 braves gens ne devraient point être employés à s'égorger mutuellement, & cela pourquoi? & à quoi bon? & ſans en prévoir ſur-tout de part ni d'autre des fruits qui les puiſſent valoir. Voilà mes ſincères réflexions; j'oſe les communiquer à V. M. avec toute la cordialité & franchiſe poſſible, étant avec la plus haute & parfaite conſidération, Monſieur mon Frère, de Votre Majeſté le bon Frère & Couſin

JOSEPH.

Lettre de la propre main du Roi à l'Empereur. De Schœnwalde, le 18 *avril* 1778.

Monſieur mon Frère,

Les marques d'amitié que V. M. I. daigne me donner, me ſont d'un prix ineſtimable, car certainement perſonne ne la conſidère, & ſi elle me permet de le dire, n'aime plus ſa perſonne que je ne le fais. Si des cauſes imprévues donnent lieu à des diverſités d'opinions ſur des matières politiques, cela n'altère en rien les ſentimens que mon cœur lui a voués. Puis donc que V. M. I. veut que je lui parle avec ma franchiſe ordinaire ſur les matières épineuſes qui ſont maintenant l'objet principal de nos occupations, je ſuis prêt à la ſatisfaire, à condition toutefois qu'elle aura la même indulgence pour ma ſincérité, qu'elle a bien voulu avoir juſqu'ici. Je la prie d'avance de ne pas croire, que, ſéduit par une folle ambition, j'aie la démence de vouloir m'ériger en arbitre des ſouverains. Les paſſions vives ſont amorties & ne ſont pas de ſaiſon à mon âge,

& ma raiſon a ſu preſcrire des bornes à la ſphère de mon activité. Si je m'intéreſſe aux événemens récens de la Bavière, c'eſt que cette affaire eſt compliquée avec l'intérêt de tous les princes de l'Empire, au nombre deſquels je ſuis compté. Qu'ai-je donc fait? j'ai examiné les lois, les conſtitutions germaniques, l'article de la paix de Weſtphalie relatif à la Bavière, & j'ai comparé le tout à l'événement qui vient d'arriver, pour voir ſi ces lois & ces traités pouvaient ſe concilier avec cette priſe de poſſeſſion, & je confeſſe qu'au lieu des rapports que je déſirais d'y trouver, je n'ai rencontré que des contradictions. Pour en détailler plus clairement mes remarques à V. M. I. qu'elle agrée que je me ſerve d'une comparaiſon; je ſuppoſe donc que la branche des landgraves de Heſſe, à préſent régnante, fût ſur le point de s'éteindre, & que l'électeur de Hanovre par un traité ſigné avec le dernier de ces princes, s'emparât de la Heſſe ſous prétexte de ſon conſentemement; les princes de Rheinfels, qui ſont de la même famille, réclameraient ſans doute cet héritage, parce qu'un poſſeſſeur de fief n'en eſt que l'uſufruitier, & que, ſelon toutes les lois féodales, il ne peut tranſiger, ni diſpoſer de ſes poſſeſſions ſans le conſentement des agnats, c'eſt-à-dire des princes de Rheinfels, & devant tous les tribunaux de juſtice, l'électeur de Hanovre ſerait repris de s'être mis par les armes en poſſeſſion d'un bien litigieux, & il perdrait ſa cauſe avec dépens. Autre eſt le cas de ſucceſſion d'une famille éteinte de laquelle les héritiers ont droit de prendre poſſeſſion, ainſi qu'il s'eſt fait en Saxe à la mort des ducs de Merſebourg, de Naumbourg & de Zeitz. Telles ont été juſqu'ici les lois & les coutumes du St. Empire romain.

Je viens actuellement au droit de regrédience dont il est fait mention dans le manifeste que la cour impériale a publié. Je me souviens encore qu'en l'année 1740 le roi de Pologne fit valoir ce droit, pour autoriser les prétentions qu'il forma sur la Bohème du chef de la reine son épouse, & je me rappelle que les ministres autrichiens d'alors réfutèrent vivement les argumens que les ministres de Saxe déduisaient de ce droit, que ceux d'Autriche persévèrerent constamment à trouver invalide & inadmissible : or se peut-il qu'un droit soit mauvais en un temps & devienne bon dans un autre? J'avoue à V. M. I. qu'il me paraît que cela implique contradiction. V. M. I. ajoute dans sa lettre à l'égard du prince de Deuxponts, qu'on pourrait s'accommoder avec lui à la mort de l'électeur de Bavière : elle m'enhardit assez pour que j'ajoute, & pourquoi pas à présent? Car effectivement ce serait conserver les germes de nouveaux troubles & de nouvelles divisions, quand rien n'empêche de les prévenir dès à présent. Qu'elle ne trouve pas mauvais que j'ajoute encore un mot à l'égard de l'électeur de Saxe, qu'on veut assigner à l'électeur palatin ; mais il faudrait donc achever de dépouiller ce dernier, si l'on voulait satisfaire l'autre. Ne trouverait-on pas d'autres expédiens pour le contenter? Je crois que la chose en vaudrait la peine ; il faudrait les articuler ces expédiens, ils serviraient de points fixes sur lesquels on pourrait négocier.

Enfin, Sire, puisque V. M. I. m'enhardit, puisqu'elle souffre qu'on lui dise la vérité, puisqu'elle est si digne de l'entendre, elle ne désapprouvera pas qu'en lui ouvrant mon cœur, je jette en avant quelques idées qui peuvent servir de matière de conciliation. Je crois toutefois qu'une discussion de cette nature exige qu'on la traite par des ministres. C'est à elle

à décider ſi elle veut charger de ſes ordres, à ce ſujet, le comte de Cobenzl, ou qui elle jugera à propos de nommer, pour accélérer un ouvrage auſſi avantageux à l'humanité. Je confeſſe que c'eſt un chaos difficile à débrouiller; mais les difficultés doivent plutôt encourager que rebuter. Si on ne peut les vaincre, l'humanité exige au moins qu'on l'eſſaie, & ſi l'on veut ſincérement la paix, il faut la cimenter d'une façon durable. Que V. M. I. ſoit perſuadée d'ailleurs que je ne confonds jamais les affaires & ſa perſonne. Elle a la bonté de me badiner. Vous jouerez tel rôle que vous voudrez, parce que le ciel vous a doué des plus rares talens. Qu'elle ſe rappelle que Lucullus n'avait jamais commandé d'armée lorſque le ſénat romain l'envoya dans le Pont. A peine y fut-il arrivé que, pour ſon coup d'eſſai, il battit Mithridate. Que V. M. I. remporte des victoires, je ferai le premier à l'applaudir; mais j'ajoute, que ce ne ſoit pas contre moi. Je ſuis avec tous les ſentimens de la plus parfaite eſtime & de la plus haute conſidération, Monſieur mon frere, de Votre Majeſté impériale le bon Frère & Couſin.

FÉDÉRIC.

Lettre de l'Empereur. De Kœnigsgrætz le 19 *april* 1778.

Monſieur mon Frère,

La lettre amicale que V. M. vient de m'écrire, me touche ſenſiblement, & ſi la haute conſidération, & j'oſe dire la vraie amitié que j'ai toujours eue pour ſa perſonne, pouvait augmenter, certainement elle ſerait bien faite pour cela. Je vais donner part à S. M. l'impératrice-reine des intentions remplies

d'humanité qu'elle contient, & qui ſont dignes d'un auſſi grand homme qu'elle. Je puis d'avance l'aſſurer que S. M. a déjà donné & donnera encore à Cobenzl les inſtructions néceſſaires, pour recevoir & ſe prêter à toutes les propoſitions conciliatoires qui ſeront décentes & poſſibles, tant à ce que S. M. ſe doit à elle-même qu'à ſon état, afin d'éloigner, tant pour ce moment que pour les occaſions à avenir, le fléau de la guerre entre nos États reſpectifs. Quelque difficile que cela paraiſſe, ſi on le veut bien, cela pourra réuſſir, & nous aurons par-là acquis tous deux une gloire bien plus réelle que ne feraient toutes les victoires; & les bénédictions de tous nos ſujets, la conſervation de tant d'hommes, feront les plus beaux trophées qu'on pourrait acquérir; & il n'appartient à en ſentir la valeur qu'à ceux qui, comme elle, apprécient le prix de rendre les hommes heureux.

V. M. en me parlant des moyens pour conſerver la paix, paraît vouloir faire la guerre à ma raiſon par les complimens trop flatteurs qu'elle me fait, & qui devraient me tourner la tête, ſi je ne connaiſſais tout ce qui me manque en expérience & en talens. Éloigné par caractère de toute vanité & du plaiſir d'être prôné, je lui avouerai néanmoins que je ne puis être inſenſible à l'eſtime & à l'approbation d'un bon juge comme elle. Je la prie de vouloir bien être perſuadée des ſentimens de la plus haute & parfaite conſidération & ſincère amitié que je lui ai voués perſonnellement pour la vie, étant, Monſieur mon Frère, de votre Majeſté le bon Frère & Couſin.

JOSEPH.

Lettre de la propre main du roi à l'empereur. De Schœnwalde, le 20 *avril* 1778.

Monfieur mon Frère,

Rien ne peut être plus glorieux pour V. M. I. que la réfolution qu'elle daigne prendre d'effayer à conjurer l'orage qui fe prépare, & qui menace tant de peuples innocens. Les fuccès, Sire, que les plus illuftres guerriers ont fur leurs ennemis, fe partagent entre bien des têtes, qui par leur valeur & leur conduite y concurrent. Mais les bienfaits des fouverains envers l'humanité leur font uniquement attribués, parce qu'ils tiennent à la bonté de leur caractère, comme à l'élévation de leur génie. Il n'eft aucune efpèce de réputation à laquelle V. M. I. n'ait droit de prétendre, foit que ce foit des traits de valeur, foit que ce foit des actes de modération. Je la crois également capable des uns comme des autres, & V. M. I. peut être perfuadée que j'agirai rondement, & me prêterai de bonne foi à tous les moyens de conciliation que l'on pourra propofer, d'une part pour prévenir l'effufion de fang innocent, & de l'autre, Sire, par les fentimens d'admiration que j'ai pour votre perfonne, & dont les profondes impreffions ne s'effaceront jamais de mon cœur. Que V. M. I. foit perfuadée que fi je me fuis hafardé à lui ouvrir les fentimens que j'ai pour fa perfonne, c'eft l'expreffion pure & fimple de la vérité. L'on m'accufe d'être plus fincère que flatteur, & je fuis incapable de dire ce que je ne penfe pas. C'eft en attendant ce qu'il plaira à V. M. I. de régler pour l'importante négociation dont il s'agit, que je la prie de me croire avec tous les fentimens de la plus parfaite eftime &

de la plus haute considération, Monsieur mon Frère, de V. M. I. le bon Frère & Cousin,

FÉDÉRIC.

Copie de la lettre du ministre de Russie à Vienne, le prince de Gallizin, au roi.

SIRE,

S. M. l'impératrice-reine m'a confié la résolution qu'elle vient de prendre de dépêcher vers V. M. l'envoyé M. Thugut, chargé d'une lettre pour elle, ainsi que d'ouvertures tendantes à arrêter les progrès de la mésintelligence survenue entre les deux cours. Elle m'a requis de le munir d'un passeport sous le nom de quelqu'un qui est attaché au service de mon auguste souveraine, ainsi que d'une lettre pour votre Majesté.

J'ai d'autant moins hésité de me rendre à ses ordres & à sa volonté, que je suppose que la commission dont M. Thugut est chargé, sera agréable à Votre Majesté.

Rien n'égalerait mon bonheur, si après avoir servi d'instrument à acheminer l'action la plus héroïque du règne de V. M. celle de rendre la paix à l'Allemagne à la tête de ses puissantes armées, j'osais encore me flatter que V. M. daignera agréer les hommages que je porte à cette occasion à ses pieds, & les sentimens du plus profond respect avec lequel je suis, Sire, de Votre Majesté, le très-humble, très-obéissant & très-soumis serviteur,

DEMETRY, *prince Gallizin.*

Vienne, le 12 juillet 1778.

Réponse de S. M. au prince de Gallizin à Vienne.

Du camp devant Jaromirz, le 17 juillet 1778.

Monſieur le prince de Gallizin,

Indépendamment de ce que la dernière négociation avec la cour de Vienne a été rompue, je ne ſuis pas ſi éloigné de la paix, que ſi la cour de Vienne voulait faire des propoſitions acceptables, & qui puiſſent ſe concilier avec le maintien du ſyſtème du corps germanique, je ne fuſſe toujours très-diſpoſé à les recevoir; & ſi M. Thugut eſt chargé de quelque propoſition, je ne ſaurais refuſer, pour le bien de l'humanité, de l'entendre, & de faire un dernier effort pour concilier ces troubles. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, M. le prince de Gallizin, en ſa ſainte & digne garde.

Copie de la lettre de l'impératrice-reine, envoyée par le Sr. Thugut.

Monſieur mon Frère & Couſin,

Par le rappel du baron Riedeſel & par l'entrée des troupes de V. M. en Bohème, je vois avec une extrême ſenſibilité l'éclat d'une nouvelle guerre. Mon âge & mes ſentimens pour la conſervation de la paix ſont connus de tout le monde, & je ne ſaurais lui en donner une preuve plus réelle que par la démarche que je fais. Mon cœur maternel eſt juſtement alarmé de voir à l'armée deux de mes fils & un beau-fils chéri. Je fais ce pas ſans en avoir prévenu l'empereur

mon fils; & lui demande même pour tout le monde le secret, quel qu'en soit le succès. Mes vœux tendent à faire renouer & terminer la négociation, dirigée jusqu'à cette heure par S. M. l'empereur, & rompue à mon plus grand regret.. C'est le baron Thugut, muni d'instructions & d'un plein pouvoir, qui lui remettra celle-ci en main propre. Souhaitant ardemment qu'elle puisse remplir nos vœux, conformément à notre dignité & satisfaction; je la prie de vouloir répondre avec les mêmes sentimens aux vifs desirs que j'ai de rétablir notre bonne intelligence pour toujours, pour le bien du genre humain, & même de nos familles, étant de Votre Majesté, la bonne Sœur & Cousine,

MARIE-THÉRÈSE.

Copie d'un postscript à la lettre ci-dessus de l'impératrice-reine.

Le 12.

C'est dans ce moment qu'arrivent les nouvelles du 8 & du 9 de l'armée, qui m'annoncent son arrivée vis-à-vis de nous. Je m'empresse d'autant plus à expédier ceci, crainte de quelque accident qui changerait la situation présente. Je compte après le départ de Thugut expédier un courrier à l'empereur, pour empêcher par-là peut-être quelques pas précipités, ce que je souhaite de bon cœur. Je suis, de Votre Majesté, la bonne Sœur & Cousine,

MARIE-THÉRÈSE.

Copie du plein-pouvoir de la propre main de l'impératrice-reine, dont l'original a été rendu au Sr. Thugut, à Welsdorf le 17 juillet 1778.

Plein-pouvoir pour le baron de Thugut, afin de

conclure avec S. M. le roi de Prusse une convention, selon les intentions que je lui ai confiées. Le 12 juillet 1778.

MARIE-THÉRÈSE.

Copie des propositions de Sa Majesté l'impératrice-reine.

1. L'impératrice gardera de ses possessions actuelles en Bavière une étendue de pays d'un million de revenus, & rendra le reste à l'électeur palatin.

2. Elle conviendra incessamment avec l'électeur palatin d'un échange à faire de gré à gré de ses possessions contre quelqu'autre partie de la Bavière, dont le revenu n'ira pas au-delà d'un million, & qui n'avoisinera pas Ratisbonne, ni n'aura l'inconvénient de couper la Bavière en deux comme les possessions actuelles.

3. Elle réunira ses bons offices à ceux de S. M. le roi de Prusse pour ménager sans délai un arrangement juste & équitable entre l'électeur palatin & l'électeur de Saxe relativement aux prétentions de ce dernier sur l'alleu de Bavière.

Copie des additions du roi aux propositions ci-dessus.

4. L'impératrice ne voudra-t-elle pas relâcher de ses droits sur quelques fiefs de la Saxe, dont elle prétend la suzeraineté en qualité de reine de Bohème?

5. Ne pourra-t-on pas accommoder le duc de Mecklenbourg par quelque petit fief de l'Empire?

6. Est-ce que l'on conviendra encore de régler la succession de Bareuth & Anspach selon qu'on l'avait stipulé dans le traité, en y ajoutant que l'électeur de Saxe se fera rendra l'hommage éventuel des deux margraviats, & que le roi de Prusse recevra également l'hommage de la Lusace?

Voilà

7. Lèvera-t-on le blocus de la ville de Ratisbonne, où la diète de l'Empire est rassemblée?

Voilà à peu près des points dont il faudrait convenir, pour pouvoir signer des préliminaires.

Copie de la réponse du roi à la lettre ci-dessus.

Ce 17 juillet 1778.

Madame ma Sœur,

M. Thugut m'a rendu la lettre dont votre Majesté impériale & royale a voulu le charger pour moi. Personne ne le connait ici, ni ne saura qu'il y a été. Il était digne du caractère de votre Majesté impériale & royale de donner des marques de magnanimité & de modération dans une affaire litigieuse, après avoir soutenu la succession de ses pères avec une fermeté héroïque. Le tendre attachement que votre Majesté impériale marque pour l'empereur son fils & pour des princes remplis de mérite, doit lui attirer les applaudissemens de toutes les ames sensibles, & cela augmente, s'il se peut, la haute considération que j'ai pour sa personne sacrée. M. de Thugut a minuté quelques points, pour servir de base à une suspension d'armes. J'ai dû y ajouter quelques articles, mais dont en partie l'on était déjà convenu, & d'autres qui, je crois, ne rencontreront guères de difficultés. En attendant, Madame, que la réponse arrive, je ménagerai si bien mes démarches, que Votre Majesté impériale n'aura rien à craindre pour son sang, & pour un empereur que j'aime & que je considère, quoique nous soyons dans des principes différens à l'égard des affaires d'Allemagne. M. Thugut va partir incessamment pour Vienne, & je crois

que dans ſix ou ſept jours il pourra être de retour. En attendant je fais venir des miniſtres, pour mettre la derniere main à cette négociation, au cas que Votre Majeſté impériale & royale daigne agréer quelques articles néceſſaires que j'ai ajoutés, pour que les préliminaires puiſſent être ſignés. Je ſuis avec la plus haute conſidération, Madame ma Sœur, de Votre Majeſté impériale & royale le bon Frère & Couſin,

FÉDÉRIC.

Copie d'une ſeconde lettre de Sa Majeſté l'impératrice-reine, envoyée ſous ſimple couvert du prince Gallizin, ſans lettre de ce miniſtre.

ce 22 juillet 1778.

Monſieur mon Frère & Couſin,

Thugut eſt arrivé hier fort tard, & m'a remis la lettre de Votre Majeſté du 17 de ce mois. J'y ai vu à ma grande ſatisfaction ſes ſentimens conformes aux miens pour la paix; & tout ce qu'elle veut me dire d'obligeant. Ayant informé l'empereur de l'expédition de Thugut, je vais lui communiquer tout de ſuite ce qu'il m'a rapporté. Je m'empreſſerai, dès que je ſerai en état, de lui donner tous les éclairciſſemens qu'elle me demande. En attendant, je ſuis avec toute l'eſtime, Monſieur mon Frère & Couſin, votre bonne Sœur & Couſine,

MARIE-THÉRÈSE.

Copie de la réponse du roi à la lettre ci-dessus.

ce 25 juillet 1778.

Madame ma Sœur,

La lettre que Votre Majesté impériale & royale a eu la bonté de m'écrire, m'est bien parvenue. J'attendrai, Madame, ce qu'elle & son auguste fils jugeront à propos de décider sur la situation actuelle des affaires, & je dois prévoir des suites heureuses de leur sagesse & de leur modération. Je réitère encore à Votre Majesté impériale & royale l'assurance que je lui ai donnée précédemment, que je compasserai si bien mes démarches, qu'elle pourra être sans inquiétude sur le sort des personnes qui à bon droit lui sont chères & précieuses. Rien de décisif ne se passera avant, Madame, que Votre Majesté impériale & royale n'ait jugé à propos de me faire tenir sa réponse. Je suis avec toute l'admiration & la plus haute considération, Madame ma Sœur, de Votre Majesté impériale & royale le bon Frère & Cousin,

FÉDÉRIC.

Copie d'une lettre du roi à Sa Majesté l'impératrice-reine.

ce 28 juillet 1778.

Madame ma Sœur,

Quelque éloignement que j'aie d'importuner Votre Majesté impériale & royale par mes lettres, j'ai cru cependant devoir, dans les conjonctures actuelles, lui présenter quelques idées qui me sont ve-

nues touchant la pacification générale de l'Allemagne. Je les ai crues les plus propres à concilier promptement les préſens démêlés. Je les ſoumets aux lumières ſupérieures de Votre Majeſté impériale, la priant, ſuppoſé même qu'elle ne le dût pas les agréer, de les attribuer uniquement à la ſincérité avec laquelle j'entre dans ces vues pacifiques, & au déſir de ſauver tant de peuples innocens des malheurs & des fléaux que la guerre attire inévitablement après elle. Je ſuis avec les ſentimens de la plus haute conſidération, Madame ma Sœur, de Votre Majeſté impériale & royale le bon Frère & Couſin,

FÉDÉRIC.

Copie des propoſitions annexées à la lettre ci-deſſus pour un nouveau plan général de conciliation.

1. Sa Majeſté l'impératrice-reine reſtituera à l'électeur palatin tout ce qu'elle a occupé en Bavière & dans le haut Palatinat. Ce prince lui cédera en retour le diſtrict de Burghauſen, depuis Paſſau le long de l'Inn juſqu'au confluent de la Salza, & le long de la Salza juſqu'aux frontières de Salzbourg, près de Wildshut; le reſte du diſtrict de Burghauſen, ainſi que la rivière de l'Inn, devant reſter à la maiſon palatine. Par ce moyen, la cour de Vienne obtiendrait ſans conteſtation une province grande & fertile, qui arrondirait ſi bien l'Autriche; qui eſt bordée d'une belle rivière, & qui contient la fortereſſe de Schardingen avec d'autres villes conſidérables. La Bavière ne ſerait pas coupée en deux, & la ville de Ratisbonne, ainſi que la diète, reſteraient libres.

2. Si la cour de Vienne avait de la répugnance

à indemnifer la maifon palatine par quelque ceffion en pays, elle pourrait le faire en quelque façon, quoique d'une manière nullement proportionnée à cette ceffion, en renonçant à fes féodalités, ou droits de fuzeraineté dans le haut palatinat & en Saxe, & en payant un million d'écus à l'électeur de Saxe. Par ces deux derniers articles, la cour de Vienne fatisferait l'électeur de Saxe fur fes prétentions allodiales, à la place de l'électeur palatin, libérerait celui-ci de cette obligation, & indemniferait en quelque façon la maifon palatine de la perte du diftrict de Burghaufen. On pourrait ajouter, pour la fatisfaction de l'électeur de Saxe, la petite principauté de Mindelheim, comme un franc alleu, & le petit diftrict de Rothenberg, appartenant au haut Palatinat, mais enclavé dans le territoire de Nurnberg. Toutes les confidérations d'équité, d'honneur & d'intérêt exigent que l'échange des diftricts occupés en Bavière, la fatisfaction de la maifon palatine & de celle de Saxe, en général, l'arrangement de la fucceffion de Bavière, ne foient pas renvoyés à une négociation & difcuffion particulières, mais qu'on règle le tout dès à préfent, avec la concurrence de S. M. le roi de Pruffe, comme ami & allié de ces deux maifons. On pourrait leur propofer ce plan & les inviter à y accéder, dès que L. M. I. en feraient d'accord avec S. M. le roi de Pruffe, & on a tout lieu d'efpérer qu'elles ne s'y refuferont pas, vu la nature du plan & des circonftances.

3. Dès que la fucceffion de Bavière ferait ainfi arrangée, fa Majefté impériale, ainfi que l'électeur de Saxe, renonceraient à toutes prétentions ultérieures fur la Bavière & le haut Palatinat, & on afflurerait expreffément la fucceffion de ces deux

pays, ſans exception, aux princes palatins de Deux-ponts, après l'extinction de la ligne préſente de Sulzbach.

4. Les fiefs devenus vacans à l'Empire par la mort du dernier électeur de Bavière, feraient conférés à l'électeur palatin, & après lui à la ligne de Deuxponts.

5. Sa Majeſté l'empereur voudra bien conférer un de ces petits fiefs aux ducs de Mecklenbourg, ou bien leur donner le privilège *de non appellando* dans tout leur duché, pour les indemniſer de leurs prétentions ſur une partie du landgraviat de Leuchtenberg.

6. Leurs Majeſtés l'empereur & l'impératrice-reine voudront bien renoncer aux droits de féodalité ou autres que la couronne de Bohème pourrait avoir dans les pays d'Anſpach & Bareuth, & s'engager à ne jamais mettre aucune oppoſition à ce que les pays d'Anſpach & Bareuth puiſſent être incorporés à la primogéniture de l'électorat de Brandebourg. Si S. M. le roi de Pruſſe & l'électeur de Saxe pouvaient convenir de faire un échange des pays d'Anſpach & Bareuth contre les margraviats de la haute & baſſe Luſace, & de quelques autres diſtricts ſelon leur convenance, leurs Majeſtés impériales & royales n'y feraient aucunement contraires, & elles renonceraient plutôt, dans le cas exiſtant, à tout droit de féodalité, de réverſion, d'achat ou autres droits qu'elles pourraient avoir ſur la Luſace entière, ou ſur quelques parties de ce pays, de ſorte que S. M. le roi de Pruſſe, & ſes héritiers & ſucceſſeurs puſſent poſſéder ce pays libre de toutes prétentions de la part de la maiſon d'Autriche.

Ce plan paraît conforme à l'équité, aux circonſtances, & au plus grand avantage de la maiſon

d'Autriche. Si l'on pouvait s'accorder là-dessus, il ne ferait pas difficile de le rédiger en forme d'articles préliminaires, ou de traité définitif.

Copie d'une troisième lettre de Sa Majesté l'impératrice-reine.

ce 1 d'août.

Monsieur mon Frère & Cousin,

Le baron Thugut allait partir pour se rendre auprès de V. M., lorsqu'il me parvint sa lettre du 28 de juillet, accompagnée d'un nouveau plan général de conciliation. Je l'avais chargé de tous les éclaircissemens qu'elle aurait pu souhaiter, & des propositions réciproques de ma part qui me paraissaient pouvoir amener un arrangement entre nous. Mais celles que V. M. vient de me faire à mon grand regret, changent si fort l'état des choses, qu'il n'est pas possible que je puisse lui en dire ma pensée tout de suite. Je tâcherai de le faire le plutôt possible, & c'est pour l'en prévenir, que je lui adresse la présente, en la priant d'être persuadée de la considération avec laquelle je suis, Monsieur mon Frère & Cousin, de Votre Majesté bonne Sœur & Cousine.

MARIE-THÉRÈSE.

Copie de la réponse du roi à la lettre ci-dessus.

ce 5 août 1778.

Madame ma Sœur & Cousine,

Je viens de recevoir la lettre que Votre Majesté impériale & royale a eu la bonté de m'écrire. Je sens, Madame, que des choses de cette importance

demandent une mûre délibération. J'attendrai donc avec patience les résolutions que Votre Majesté impériale & royale aura prises, & qu'elle daignera me communiquer par M. de Thugut, en l'assurant des sentimens de la plus haute considération avec lesquels je suis à jamais, Madame ma Sœur & Cousine, de Votre Majesté Impériale & Royale le bon Frère & Cousin,

FÉDÉRIC.

Copie d'une quatrième lettre de Sa Majesté l'impératrice-reine.

ce 6 août.

Monsieur mon Frère & Cousin,

J'ai annoncé à V. M. par ma lettre du 1 que je lui ferai tenir le plutôt que possible ma pensée sur la proposition d'un nouveau plan général de conciliation. En conséquence, Thugut est chargé de lui faire une contre-proposition de ma part, pour terminer tout d'un coup les malheurs d'une guerre cruelle & destructive. Je me rapporte à ce que Thugut lui exposera, & je suis avec toute la considération, Monsieur mon Frère & Cousin, de Votre Majesté bonne Sœur & Cousine,

MARIE-THÉRÈSE.

Copie de la contre-proposition, dont il est question dans la lettre ci-dessus.

L'impératrice-reine n'étant pas animée de vues d'agrandissement, & ne désirant principalement que le maintient de sa dignité, de sa considération po-

litique & de l'équilibre en Allemagne, sa susdite Majesté déclare qu'elle est disposée & déterminée à restituer tout ce qu'elle a fait occuper par ses troupes en Bavière & dans le haut Palatinat, & à délier l'électeur palatin des engagemens qu'il a pris avec elle par la convention du 3 de janvier, sous la condition *sine qua non*, qu'il plaise à S. M. Prussienne de s'engager en due forme, pour elle & ses successeurs, de ne pas réunir les deux margraviats de Bareuth & d'Anspach à la primogéniture de sa maison, aussi long-temps qu'il y existera des princes puinés, ainsi qu'il est statué dans la sanction pragmatique établie dans la maison de Brandebourg, & qui étant confirmée par les empereurs & l'Empire, a obtenu force de loi publique. Comme au moyen d'un tel arrangement, toute la succession de Bavière serait remise dans son état primitif, la discussion & le jugement des prétentions des autres parties intéressées à ladite succession seraient renvoyées aux voies ordinaires de justice prescrites par les lois & la constitution de l'Empire, conformément à ce que S. M. Prussienne, dès le commencement, avait proposé elle-même.

Copie de la réponse du roi à la lettre ci-dessus.

ce 10 août 1778.

Madame ma Sœur & Cousine,

M. Thugut m'a rendu la lettre que V. M. impériale & royale a eu la bonté de m'écrire. Il m'a décliné les propositions dont il était chargé, & comme elles n'étaient pas conciliantes, il remarqua l'éloignement que je témoignais pour les accepter. Il me dit qu'il y avait peut-être des moyens qui

reſtaient encore pour pacifier les troubles de l'Allemagne, & qu'il avait été chargé par V. M. impériale & royale d'en faire les ouvertures. Sur quoi je lui ai propoſé de s'aboucher avec mes miniſtres, pour eſſayer ſi cette dernière tentative réuſſira mieux que les précédentes. V. M. impériale & royale me rendra au moins le témoignage, que ſi cette œuvre ſalutaire ne parvient pas à une heureuſe fin, ce ne ſera pas ma faute. Je ſuis avec la plus haute conſidération, Madame ma Sœur & Couſine, de Votre Majeſté impériale & royale le bon Frère & Couſin.

FÉDÉRIC.

PIECES AUTHENTIQUES

de la négociation de Braunau, laquelle, après celle de Welsdorf entre le roi & le Sr. de Thugut, a eu lieu audit couvent de Braunau, entre le Sr. de Thugut & les deux miniſtres pruſſiens, le comte de Finckenſtein & le Sr. de Hertzberg; mais ne dura auſſi que depuis le 13 juſqu'au 15 août, où elle fut rompue (*).

N°. 1. *Propoſition de Sa Majeſté l'impératrice reine, que M. de Thugut a remiſe au roi, au camp de Welsdorf en Bohème, le 11 août 1778, & enſuite aux miniſtres pruſſiens à Braunau. Comme le Sr. de Thugut avoua lui-même qu'elle avait été déclinée par le roi à Welsdorf, il ne fit que la réitérer; mais elle fut miſe de côté, & il fit tout de ſuite la propoſition contenue ſous* N°. 2.

(*) Ces pièces ſont déjà imprimées à la ſuite d'un mémoire qui ſert à leur éclairciſſement ſous le titre: *Déclaration ultérieure de S. M. le roi de Pruſſe aux Etats de l'Empire, au mois d'octobre*

Cette proposition est la même qui se trouve à la page 392; c'est pourquoi on l'a omise ici, & on n'en rapporte que la rubrique.

N°. 2. *Propositions de Sa Majesté l'impératrice-reine, que M. de Thugut a remises au ministère du roi dans la première conférence tenue au couvent de Braunau en Bohème, le 13 août* 1778.

1. L'impératrice-reine bornerait les avantages qui doivent lui revenir de sa prétention sur la succession de Bavière & de sa convention avec l'électeur palatin, à l'acquisition d'un revenu d'un seul million de florins.

2. L'électeur palatin & la maison palatine, en retour, céderaient à l'impératrice-reine, & respectivement échangeraient avec elle, la partie de la Bavière & du haut palatinat renfermée dans la délimitation ci-dessous expliquée.

La ligne de démarcation commencerait auprès de Kufstein dans le Tyrol; elle suivrait le cours de l'Inn jusqu'à Wasserbourg; de-là elle serait continuée vers Landshut à Lanckwat, ensuite à Perbing, Donaustauf, Nittenau Neubourg, Retz jusqu'à Waldmunchen, le long du grand chemin qui conduit à Toms en Bohème.

Cette cession se ferait en la manière suivante. L'on ferait une évaluation exacte de tous les revenus de cette étendue de pays. Cette évaluation serait faite sur les lieux, *d'après les comptes originaux de la recette générale existans dans les dépôts de Mu-*

1778; mais comme cet écrit est devenu rare, on croit bien faire de réimprimer ici ces pièces, qui jettent un jour si lumineux sur toute l'affaire de Bavière.

nich; elle ferait réglée & vérifiée par une commiſſion composée d'un commiſſaire de l'impératrice-reine, d'un autre de l'électeur palatin, & d'un troiſième nommé par le duc de Deuxponts.

Cette évaluation faite, il en ferait *prélevé un million de florins pour le préciput que l'impératrice-reine ſe ferait réſervé*, & Sa ſusdite Majeſté compenſerait exactement & fidélement tout l'excédent par la ceſſion qu'elle ferait à l'électeur palatin d'autres poſſeſſions d'un revenu égal, & de telle autre manière dont les commiſſaires ci-deſſus mentionnés librement & de plein gré conviendraient entr'eux.

L'impératrice-reine céderait nommement à l'électeur palatin tout ce qu'elle poſsède dans le cercle de Souabe, en cas que les revenus de la nouvelle acquiſition qu'elle ferait en Bavière & dans le haut Palatinat, déduction faite de ſon préciput d'un revenu d'un million de florins, fuſſent trouvés égaux aux revenus des ſusdites poſſeſſions en Souabe, dont l'évaluation ferait également conſtatée par l'exhibition des comptes originaux de la recette. Si les revenus de la nouvelle acquiſition en Bavière ſe trouvaient être moindres, les ceſſions que l'impératrice-reine ferait en Souabe, y feraient proportionnées, & ſi les revenus de l'acquiſition en Bavière & dans le haut Palatinat excédaient le préciput de l'impératrice-reine, enſemble avec les revenus des poſſeſſions autrichiennes dans le cercle de Souabe, Sa ſuſdite Majeſté dédommagerait également avec exactitude & fidélité l'électeur palatin, ſoit par d'autres ceſſions d'un revenu égal dans les Pays-bans, *ſoit en ſe chargeant d'une partie proportionnée des dettes de la Bavière*, ſoit en telle autre manière dont les trois commiſſaires ci-deſſus mentionnés librement & de plein gré ſe feraient accordés entr'eux.

3. S. M. l'impératrice-reine s'engagerait, pour elle & ses héritiers, de ne faire aucune opposition à la réunion des deux margraviats de Bareuth & d'Anspach à la primogéniture de l'électorat de Brandebourg, & si S. M. le roi de Prusse trouvait à propos de faire un échange des pays de Bareuth & d'Anspach contre la haute & la basse Lusace, l'impératrice-reine non-seulement n'y apporterait point d'obstacle, mais faciliterait plutôt cet échange en ce qui dépendrait d'elle, & nommément par la renonciation qu'elle ferait à ses droits de féodalité, de réversion & autres sur la haute & basse Lusace.

4. L'on traiterait aussi, dans la présente négociation, sur la satisfaction à procurer à l'électeur de Saxe de la part de l'électeur palatin relativement à ses prétentions allodiales, par l'entremise des bons offices réunis de S. M. l'impératrice-reine & de S. M. le roi de Prusse.

5. Pour faciliter l'arrangement sur les prétentions allodiales de l'électeur de Saxe, l'impératrice-reine renoncerait à ses droits de féodalité & autres qu'elle a sur quelques fiefs en Saxe.

6. S. M. l'impératrice-reine réunirait ses voix à celle de S. M. le roi de Prusse pour faire conférer par l'empereur & l'Empire, au duc de Mecklenbourg, un des petits fiefs vacans.

N°. 3. *Réponse du ministère Prussien aux propositions que M. de Thugut a portées au roi de la part de S. M. l'impératrice-reine.*

Ces propositions consistent dans une alternative, dont la première partie porte: que S. M. l'impératrice-reine voudrait restituer tout ce qu'elle a fait occuper en Bavière & dans le haut Palatinat, & délier l'électeur palatin de la convention du 3, jan-

vier, fous la condition que le roi de Pruffe s'engage de ne pas réunir les deux margraviats de Bareuth & d'Anfpach à la primogéniture de fa maifon auffi long-temps qu'il y exifterait des princes puînés, ainfi qu'il était ftatué dans la fanction pragmatique de la maifon de Brandebourg, qui étant confirmée par l'empereur & l'Empire, avait obtenu force de loi publique.

Cette propofition eft inadmiffible, par les raifons qui ont déjà fouvent été alléguées & détaillées dans les conférences de Berlin. La fucceffion aux margraviats d'Anfpach & de Bareuth appartient inconteftablement à la maifon de Brandebourg feule; il n'appartient qu'à cette maifon feule de régler l'ordre de fa fucceffion, & cet ordre a été réglé par le confentement unanime de tous les membres de la fufdite maifon. La prétendue fanction pragmatique n'eft autre chofe que le teftament de l'électeur Albert I, qui a été fait par cet électeur & a été confirmé, à fa demande, par l'empereur Frédéric III. Il a donc auffi pu être changé & a été changé par fes fucceffeurs, du confentement unanime des membres de la maifon de Brandebourg. La confirmation impériale, qui n'eft qu'une formalité ordinaire, ne faurait avoir force qu'en faveur des parties intéreffées, qui font les feuls princes de Brandebourg, & qui y ont renoncé. Elle ne faurait être réclamée par un autre État de l'Empire non intéreffé à cet ordre de fucceffion, qui, par la même raifon, n'a auffi aucun droit d'y intervenir, ni d'en difpenfer. On peut dire la même chofe de l'Empire, dont la concurrence à la fufdite confirmation de Frédéric III ne confifte que dans le fimple énoncé de cette confirmation, qu'elle avait été faite du confentement de l'Empire. Par toutes ces raifons, S. M. le roi

de Pruſſe ne ſaurait jamais admettre aucune parité ni compenſation entre l'ordre réglé de la ſucceſſion inconteſtable de ſa maiſon aux margraviats d'Anſpach & de Bareuth, & la prétention non fondée de la maiſon d'Autriche ſur la ſucceſſion de la Bavière, qui n'appartient qu'à la maiſon palatine, comme on a prouvé l'un & l'autre point de la manière la plus évidente. L'équité ne permet pas d'attribuer le refus de la ſuſdite propoſition au déſir d'un agrandiſſement injuſte & dangereux pour les voiſins. Le roi a donné des preuves aſſez convaincantes de ſon déſintéreſſement dans tout le cours de la négociation précédente, en n'inſiſtant que ſur les intérêts de ſes alliés, ſans chercher aucun avantage particulier. Sa Majeſté eſt d'ailleurs trop perſuadée des hautes lumières & des ſentimens élevés de S. M. l'impératrice-reine, pour pouvoir s'imaginer que cette auguſte princeſſe veuille envier & conteſter d'avance à la maiſon de Brandebourg une ſucceſſion légitime, mais incertaine & éloignée, ni qu'elle puiſſe y attacher, le maintien de ſa dignité, de ſa conſidération politique, & de l'équilibre en Allemagne.

L'obſervation par laquelle on finit la première propoſition, ſerait bonne, & conforme à la juſtice & aux intentions du roi, ſi l'arrangement propoſé pouvait être concilié avec les droits inconteſtables de la maiſon de Brandebourg. *Cet arrangement eſt auſſi énoncé d'une manière, que s'il pouvait en être queſtion, il reſterait encore douteux ſi, ſous le nom des parties intéreſſées, la cour de Vienne ne voudrait pas revenir à ſes prétentions, & les faire valoir d'une autre manière également préjudiciable.*

Le ſecond membre de l'alternative propoſée par M. de Thugut ſe réduit à un nouvel arrangement ſelon lequel l'impératrice-reine voudrait acquérir la

partie de la Bavière & du haut Palatinat qui est exprimée dans le second article des susdites propositions. On n'a qu'à comparer, avec la carte géographique de Bavière, la démarcation énoncée dans cet article, pour voir d'un coup-d'œil combien cette acquisition serait immense & dangereuse pour tout l'Empire, & combien l'arrangement proposé serait préjudiciable à la maison palatine, & anéantirait toute son existence politique. La cour de Vienne couperait la Bavière par une ligne transversale depuis le Tyrol jusqu'à la Bohème; elle obtiendrait non-seulement toute la basse Baviere, sur laquelle elle forme des prétentions; mais aussi une grande partie de la haute Bavière sur laquelle elle n'en a formé aucune jusqu'ici; elle emporterait sinon la partie la plus grande de la Bavière & du haut Palatinat, du moins la plus fertile, la plus riche & la plus peuplée, contenant les rivières du Danube, de l'Iser, de l'Inn & de la Salza, avec les riches salines de Reichenhall, & elle ne laisserait à la maison palatine que la partie la plus mauvaise de ces deux duchés, qui ne consiste qu'en bois & en sable, qui ne peut se soutenir sans le secours de l'autre partie & en serait toujours dépendante, & qui resterait pourtant chargée d'un fardeau immense de dettes. La partie de la Bavière dont on demande la cession, & dont le prix principal consiste dans la contiguité & les qualités intrinsèques, ne saurait jamais être compensée par des équivalens éloignés, éparpillés, & d'une qualité fort inférieure à tous égards. En général toute la méthode proposée d'acquérir la partie de la Bavière qu'on demande, & sur-tout l'excédent de la prétention autrichienne par une évaluation en revenus & par des équivalens, est aussi nouvelle que préjudiciable par

ses

ses conséquences. D'abord la cour de Vienne n'a aucun droit fondé sur aucune partie de la Bavière; si elle en avait, elle l'aurait sur une *partie determinée de pays*, mais non sur *un million de revenus*. Si, dans les pourparlers de la négociation précédente, il a été question d'un certain revenu, on n'a pas songé d'accorder à la cour de Vienne un *préciput*; mais on a toujours offert des territoires *déterminés*, & on a demandé des équivalens en territoires *déterminés*, en admettant, pour le bien de la paix, des équivalens moindres que les pays cédés, & en supposant ainsi que la cour de Vienne gagnerait par-là le préciput de revenus qu'elle a en vue. Pour sentir de quelle dangereuse conséquence serait pour la maison palatine l'évaluation des pays à céder par les revenus actuels, on n'a qu'à considérer que la Bavière est jusqu'ici notoirement le pays le plus mal administré de toute l'Allemagne, de sorte qu'un district qui rapporte à présent un million de revenus, en rapporterait bientôt le double & le triple à la cour de Vienne, & la maison palatine y perdrait ce que la maison d'Autriche y gagnerait.

Si l'on voulait aussi renvoyer l'évaluation & l'échange en question à une commission à établir entre les commissaires de l'impératrice reine, de l'électeur palatin & du duc de Deuxponts, le sort de la maison palatine, & sur-tout celui du duc de Deuxponts, serait exposé à des événemens éloignés & incertains, dont on sent aisément les suites sans les détailler ici, & le roi perdrait par-là tout le but de son intervention.

Le même renvoi de l'arrangement général de la succession de Bavière ne permettrait pas d'arranger dans la négociation présente, la satisfaction de l'électeur de Saxe, que M. de Thugut a proposée dans

le quatrième article, & en général l'arrangement qu'il vient de proposer, mettrait la maison palatine entiérement hors d'état de contribuer à la satisfaction de celle de Saxe.

Quand on voudra peser avec équité & sans prévention toutes les considérations qu'on vient d'alléguer en précis, on ne saurait trouver étrange que Sa Majesté ne puisse pas donner les mains à ces propositions, & à un arrangement qui démembrerait d'une manière énorme l'important duché de Bavière, qui anéantirait presque la maison palatine, & la priverait de la plus grande & de la plus précieuse partie de son patrimoine incontestable; arrangement auquel, par ces raisons, le duc de Deuxponts ne consentirait jamais, comme il l'a déclaré positivement; qui enlèverait les moyens de procurer à la maison de Saxe une satisfaction raisonnable sur ses prétentions allodiales, qui procurerait à la maison d'Autriche sans aucun titre valable un agrandissement exorbitant; qui renverserait ainsi tout l'équilibre du pouvoir en Allemagne; qui affecterait par ses conséquences la liberté & la sureté de tout l'Empire & de son système, & par ses suites aussi celle du roi; & serait par-là & à tous égards directement contraire à la dignité & aux intérêts les plus essentiels de S. M., ainsi qu'aux engagemens qu'elle a pris, & au but qu'elle s'est proposée en intervenant dans l'affaire de Bavière.

Le roi rend justice aux sentimens de S. M. l'impératrice-reine, & il est persuadé que ses dispositions pour la conservation de la paix sont aussi pures & aussi sincères que les siennes; mais S. M. regrette que les propositions qu'on a faites en son nom ne répondent pas à un but si salutaire.

Dans la précédente négociation, le roi a offert,

pour le bien de la paix, de s'employer à procurer à S. M. l'impératrice-reine, par un arrangement général de la succession bavaroise, la cession de deux districts de la Bavière considérables & avantageusement situés pour arrondir la Bohème & l'Autriche, contre des équivalens en pays très-médiocres. Dans la présente négociation, S. M. a fait offrir un de ces districts contre un équivalent très-peu considérable en argent & en cession de droits de nulle valeur, sans exiger qu'il soit donné en pays; & elle croit avoir donné par-là des preuves éclatantes de la plus grande modération, & de son désir sincère de complaire à Leurs Majestés impériales & de contribuer à leur satisfaction; mais comme toutes ces propositions n'ont pas été acceptées, S. M. ne saurait s'empècher de s'en dédire & d'attendre qu'un changement de principes amène une négociation plus heureuse & plus efficace.

N°. 4. *Note que M. le baron de Thugut a remise au ministère du roi le 15 août 1778, après qu'on lui eut remis la réponse du roi aux propositions de l'impératrice-reine.*

Le baron de Thugut est sensiblement affligé de ce que la rupture dont la présente négociation à peine commencée est menacée, paraît éloigner de nouveau la fin si désirable des malheurs qu'a entraîné la mésintelligence survenue entre les deux cours. Pour ne laisser rien manquer du côté de son zèle, & pour constater la droiture des désirs pacifiques de l'impératrice-reine, il a l'honneur de déclarer, d'après les intentions que Sa Majesté lui a confiées, que le but principal de Sa susdite Majesté, dans les limites qui ont été proposées pour la cession & res-

pectivement échange en Bavière, n'a point été une vue d'agrandissement, mais plutôt celle d'une communication & d'une liaison convenable entre ses différens États, laquelle d'ailleurs paraissait pouvoir être obtenue, sans préjudice de la maison palatine, au moyen de la compensation exacte & fidelle qui a été offerte de tout ce qui surpasserait un revenu d'un million de florins; qu'en conséquence de cela, si pour la cession & respectivement l'échange en Bavière, un projet de limites comme celui qui se trouve marqué sur la carte ci-jointe, (*) est jugé acceptable, il poursuivra avec plaisir la négociation sur le pied de l'évaluation proposée, & si une telle évaluation, malgré la facilité & l'exactitude qui semble devoir en résulter pour les compensations, est absolument jugée inadmissible, il écrira à Vienne pour demander des ordres, & pour être autorisé sur des équivalens qu'on pourra offrir d'après le principe dont la cour de Berlin jusqu'à présent est convenue elle-même, qu'il est juste qu'il revienne à S. M. l'impératrice-reine un avantage raisonnable de ses droits sur la succession de Bavière & de sa convention avec l'électeur palatin. Braunau, le 15 août 1778.

N°. 5. *Réponse du ministère du roi à la note du baron de Thugut.*

Le ministère du roi a examiné, avec le zèle le

(*) Cette nouvelle ligne de démarcation que M. de Thugut proposa en remettant cette note, allait de Kufstein le long de de l'Inn par Wasserbourg, Muldorff, Marckt, Pfarrkirchen, Osterhoven, Deckendorf, Vichtach & Waldmunchen jusqu'aux frontières de Bohème. Elle était marquée comme la première avec de l'encre rouge sur une carte de Homann; & on en a tiré une copie.

plus sincère pour le rétablissement de la bonne intelligence entre les deux cours, la note que M. le baron de Thugut vient de lui remettre, après avoir reçu la réponse de S. M. aux nouvelles propositions de S. V. l'impératrice-reine. Il regrette de ne trouver rien dans cette note qui puisse apporter un changement à la réponse susdite. Quoique l'étendue du territoire qu'on y demande, soit moindre que celle des propositions précédentes, elle embrasse toujours une partie du Danube, tout le courant des rivières de l'Inn & de la Salza, la moitié du dristrict de Straubing & tout le district fertile & considérable de Burghausen, avec les salines de Reichenhall, qui sont absolument nécessaires à la Bavière, & trop importantes pour pouvoir être compensées par quelque objet que ce soit.

L'évaluation des territoires de la Bavière, d'après les revenus présens, ne saurait jamais avoir lieu, sans tourner à un profit exorbitant de la maison d'Autriche, & à une perte trop grande de la maison palatine, par les raisons qu'on a déjà alléguées, que ces pays administrés au plus mal jusqu'ici, produiraient à une meilleure administration, en peu de temps, un surplus trop grand pour pouvoir servir à évaluer le prix du pays même, & à le proportionner au prix d'un autre pays dont les revenus ont été poussés au degré dont il est susceptible.

Le principe supposé: que S. M. l'impératrice-reine doit, par une suite de ses droits sur la succession de Bavière & de sa convention avec l'électeur palatin, prélever un million de revenus sur l'échange en question, est une supposition que la cour de Berlin n'a jamais reconnue & ne pourra jamais admettre non plus qu'une reconnaissance des droits de la maison d'Autriche sur la Bavière. On a fait voir dans

la réponse précédente, qu'on mettait l'avantage de S. M. l'impératrice-reine dans la qualité intrinsèque des pays qu'elle obtiendrait par l'échange, sans compter que l'avantage qui résulte de la contiguité & de l'arrondissement, est déjà assez grand. Si le million de florins devait être prélevé de la portion de la Bavière diminuée qu'on demande dans la dernière note, sur-tout si elle était évaluée selon le revenu présent, l'équivalent de la maison palatine serait tellement diminué, qu'il serait réduit à peu de chose.

Enfin tout renvoi des échanges à faire & en général de l'arrangement final de la succession de Bavière, sans la concurrence du roi, est contraire au but que S. M. s'est proposé dans son intervention, & à celui d'un accommodement stable & solide, qu'on doit supposer aux deux cours.

Quand on réunit toutes ces considérations, on trouvera que les mêmes obstacles qui ont rendu inadmissibles les précédentes propositions de la cour de Vienne, s'opposent aussi au nouveau projet de M. le baron de Thugut. S. M. l'impératrice-reine obtiendrait toujours par cet arrangement, non une simple ligne de communication entre ses États, laquelle subsiste déjà assez indépendamment de cette acquisition, mais plutôt un agrandissement trop considérable, gratuit & dépourvu de titres. On ne saurait donc que se référer à la première réponse qui a été donnée ce matin à M. le baron de Thugut, & attendre qu'un changement de principes amène des circonstances plus favorables pour le succès d'une négociation future. Braunau le 15 août 1778.

FIN.

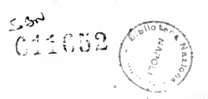


TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE SEPT ANS.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table des matières.



